Les Espérances chrétiennes, publié avec une préface et des notes par Henry Cochin

Augustin Cochin

1883

PRÉFACE

i

Mon père est mort le 15 mars 1872, à quarante-huit ans, dans toute la force de son âge, avant d'avoir achevé son œuvre ni donné sa mesure. Il passa sa vie à s'oublier lui-même, et prit peu de soin de sa gloire ; c'est à ses fils qu'il appartient d'en prendre soin.

Il n'a publié qu'un seul ouvrage considérable, c'est le livre sur l'*Abolition de l'esclavage*, un des plus complets, je pense, qui restent sur cette matière. Sauf ce livre, il faut chercher les œuvres de mon père dans des revues, des journaux, des brochures ; de cette recherche sont déjà sortis deux volumes, les *Conférences et lectures*, publiées par lui-même, et les *Études sociales et économiques*[1]. Cette publication sera continuée : on réunira les travaux de mon père sur cette ville de Paris qu'il aimait tant et qui lui fut si ingrate ; on publiera ses grandes conférences de Malines, ii
ses articles politiques, son œuvre de journaliste, qui est comme une chronique du siége de Paris, écrite au jour le jour, dans le *Français*, sous le feu de l'ennemi et sous le feu de l'émeute. Puis, pour montrer toute sa vie, l'intimité de son esprit et de son cœur, pour le faire revivre enfin, tel que nous l'avons connu et aimé, il nous faudra publier sa *Correspondance*.

Mais, avant tout, le temps nous a semblé venu de livrer au public, tels que mon père les a laissés, les fragments du grand ouvrage qui a rempli

1. Paris, Didier, 1871-1880.

les dernières années de sa vie, et où il mettait toute sa pensée et tout son cœur : les Espérances chrétiennes.

Je voudrais montrer dans quelles circonstances, dans quel état d'esprit, cet ouvrage fut entrepris et continué. Je ne veux pas écrire à nouveau la *Vie* de mon père, car cela a été trop bien fait[2] ; mais je rappellerai seulement le souvenir et l'impression que j'en ai, et je crois qu'en pareille matière le témoignage d'un fils a son prix. Je dirai ensuite en quel état m'est parvenu le manuscrit, et comment j'ai cru devoir le publier.

I

iii

Nous sortons de l'ancienne bourgeoisie parisienne, presque disparue aujourd'hui. Mon père en tenait la foi catholique et le caractère indépendant, avec lesquels il aborda un siècle de peu de foi et de peu de caractère. Pourtant, dans sa jeunesse, il eut ce bonheur d'assister à une renaissance religieuse, dont les effets furent très-réels, mais dont la durée ne devait pas être aussi longue ni l'action aussi profonde qu'on s'y attendait alors.

C'était la fin du règne de Louis-Philippe. Il y avait une grande agitation dans les esprits, et les idées les plus contradictoires naissaient au jour. Le gouvernement était discrédité : la religion, qu'il avait toujours tenue en suspicion, profitait de ce discrédit. À ce moment du dix-neuvième siècle, le clergé fut vraiment populaire. Les catholiques comptaient dans leurs rangs quelques hommes éminents, tels que le Père Lacordaire, le Père de Ravignan, Montalembert, Ozanam. La tendance de bien des esprits distingués était vers le catholicisme. Lamartine répandait son âme vague iv
et poétique en harmonies religieuses. Victor Hugo s'exaltait à la vue des cathédrales gothiques, et s'attristait de voir la foi amoindrie.

> Dans tout ce grand éclat d'un siècle éblouissant,
> Une chose, — ô Jésus ! — en secret m'épouvante,
> C'est l'écho de ta voix qui va s'affaiblissant[3].

La philosophie, si elle n'était pas catholique, était au moins spiritualiste

2. Voir *Augustin Cochin*, par le comte de Falloux, de l'Académie française. Paris, Didier, 3e édition.

3. *Les Contemplations.*

et ouvertement déiste, et la doctrine d'entre-deux qu'enseignait M. Cousin ne pouvait nier quelques relations proches avec l'enseignement chrétien. Le sensualisme du dernier siècle était mort avec La Romiguière ; on ne savait guère encore ce que c'était que le matérialisme ; à peine le mot positivisme avait-il été prononcé. Un mot d'ordre semblait partout donné, de respecter l'Église catholique, aussi bien à la tribune que dans la presse et dans la rue. Un jeune pape, qui, durant sa longue vie, eut toujours le don de provoquer l'enthousiasme, apportait avec lui de nouvelles espérances.

Tel était le cours des esprits quand vint la révolution de 1848. Mon père avait vingt-quatre ans. Il était orphelin et venait d'achever son droit. La tradition de sa famille le faisait catholique, quoique son père, comme v
bien des hommes de cette génération, ne l'eût pas toujours été. Les années du collége avaient été douloureuses pour son âme délicate et sensible. Il en avait un triste souvenir : souvent, se sentant seul au milieu de ses camarades, il songeait à sa mère, morte si jeune. Pendant de longues heures il s'efforçait à retrouver, dans sa mémoire d'enfant, le visage disparu de cette mère qu'il eût tant aimée ; il ne le pouvait pas, mais, en cherchant bien, il lui semblait sentir les mains de sa mère sur son corps, et les souvenirs de son berceau lui revenaient dans ses méditations solitaires. Jusqu'à la fin de sa vie cette impression lui était restée. Ce deuil et cette tristesse s'étaient unis dans cette âme jeune et tendre avec le premier sentiment religieux, avec la première prière. Dès son enfance, mon père était chrétien.

Il dut surtout la solidité de sa foi à un vieux prêtre parisien, l'abbé Sénac, auteur de livres profonds et peu connus. C'est chez l'abbé Sénac qu'il avait connu Bordas-Demoulin, homme singulier et philosophe original. Il se rappelait, dès ses années de classe, avoir vu, bizarrement accoutré, Bordas-Demoulin traverser les cours de récréation et se rendre chez l'abbé Sénac, aumônier du collége Rollin, la tête baissée et des livres vi
sous les bras.

Ce n'est pas seulement par les enseignements de l'abbé Sénac que la religion s'était fondée dans le cœur de mon père, mais par le souvenir de son père, de son grand-oncle, fondateurs d'asiles, d'écoles et d'hôpital. On peut dire que c'est par la charité qu'il se confirma définitivement dans

la foi. De ses vingt ans à sa mort, il ne cessa pas de regarder les affaires des pauvres comme ses premières affaires. Mis en relation par l'abbé Sénac avec l'admirable sœur Rosalie Rendu, il apprit, sous sa direction, à aimer les malheureux. Il contracta, dans les œuvres de charité, des amitiés qui, pour n'être pas les plus illustres, ne furent pas les moins précieuses à son cœur ni les moins durables. Car s'il fréquenta toujours, pour l'avantage de son intelligence, les hommes de science, de talent ou d'esprit, il fut toujours attiré par les cœurs bons et droits, et il les rechercha par-dessus tout.

L'aurore de sa vie fut pleine d'espoirs. Il voyait renaître et fleurir toutes ses croyances ; il vivait dans un temps animé, intéressant, digne de saisir l'esprit ouvert d'un jeune homme.

La révolution de 1848 ne put l'effrayer outre mesure. Il y fit son devoir, le fusil à la main, dans la garde nationale, et prit part, au faubourg Saint- vii
Antoine, à un combat meurtrier. Mais au lendemain des émeutes vaincues, le peuple parisien revient toujours en hâte aux idées sages et modérées. Nous avons vu ce retour après la Commune de 1871 ; on le vit en 1848. Ceux qui ressaisirent le pouvoir tombé, qui rétablirent l'ordre, apaisèrent la rue et gouvernèrent, ce furent les amis de mon père, ce furent les catholiques alliés aux vrais libéraux, ce fut une grande Assemblée, faite de l'élite de la France, comme l'a été depuis l'Assemblée de 1871, et destinée, comme elle, à périr avant d'avoir accompli son œuvre. Mais en 1849, moins instruit que nous ne sommes par une triste expérience, on avait bien le droit de regarder l'avenir avec confiance ; on rencontrait partout, même dans les plus folles manifestations de l'esprit public, même chez les utopistes, même chez les fondateurs de religion, un souffle naïf de sincère générosité.

Les esprits sérieux trouvaient aussi où s'attacher : on réparait quelques-unes des grandes injustices du siècle ; des œuvres utiles et considérables s'achevaient. Une de ces œuvres, à laquelle mon père prit une part active, fut la loi sur la liberté de l'enseignement, qui aujourd'hui, après trente viii
ans passés, vient d'être anéantie. Je n'ai pas à rappeler quelle fut la loi de 1850, inspirée et défendue par M. de Falloux, préparée par une Commission restée fameuse. Mon père fut le secrétaire de cette Commission. Il vécut pendant plusieurs mois avec quelques-uns des hommes les plus

célèbres de son temps, Cousin, Thiers, Molé, Montalembert, l'abbé Dupanloup, qui devint, vers ce moment même, évêque d'Orléans. Il lia de grandes amitiés qui devaient durer toute sa vie.

À ce moment aussi il entra dans la vie municipale, où depuis longtemps l'avaient précédé, de père en fils, tous ses ancêtres ; né et nourri dans les traditions de l'échevinage et des mairies parisiennes, il devait passer par cette route, et s'il la quitta plus tard, avec regret, après avoir été maire et conseiller municipal de Paris, c'est quand il y eut entre l'Empire et les catholiques un abîme.

Mon père ne retrouva jamais ses espérances, ou, si l'on veut, ses belles illusions de 1848, ses rêves de monarchie tempérée, intelligente et catholique. L'Empire ne représentait pas cet idéal ; tout ce qu'on peut dire en sa faveur, au jour où nous vivons, et connaissant la suite, c'est qu'il était peut-être à la mesure des besoins et des aptitudes des Français, à ce ix
moment du dix-neuvième siècle. Mais ce n'est pas beaucoup dire, et l'on comprendra que l'on désirât autre chose.

Mon père était ennemi des oppositions systématiques, qui, depuis cent ans, ont trop souvent été parfaitement *nihilistes*, tendant au renversement, et s'occupant fort peu de l'avenir du pays au lendemain des ruines. Aussi, toujours parfaitement indépendant du pouvoir, il parut tiède à quelques conservateurs, qui suscitèrent contre lui, lors des élections de 1863, la candidature plus *irréconciliable* de M. Prévost-Paradol. Mon père estimait que les attitudes violentes, toujours aisées à prendre, risquent d'être stériles, et peuvent empêcher de faire le bien. Mais le jour où il dut choisir entre le conseil municipal de Paris et le droit d'exprimer librement sa pensée, il n'hésita pas[4].

Parmi les amis mêmes du gouvernement impérial, il en était beaucoup qui doutaient de sa durée. Dès 1860 au moins, on peut voir, par la lecture des lettres et des documents privés, presque tous les esprits se préparer à des changements profonds dans l'ordre des choses : l'Empire s'affaiblis- x
sait visiblement ; sa politique étrangère, incertaine et variable, flottait d'une influence à l'autre ; l'opposition prenait du nombre et de l'audace ;

4. C'est en 1859, au sujet de la question romaine, que mon père fit à son indépendance le sacrifice de ses fonctions municipales.

le peuple des villes s'agitait, et les paroles du pouvoir ne pouvaient plus rien sur lui.

Les élections de 1863 furent le premier signe public de ce mouvement, qui ne devait plus s'arrêter, et se précipita bientôt ; vint Sadowa, vint le Mexique, les élections de 1869, l'interpellation des cent seize, le ministère du 2 janvier et la tentative d'Empire libéral. Ce furent des années d'attente et d'anxiété : deux fois mon père tenta d'entrer dans la lutte, et deux fois il en fut rejeté. La dernière fois, son heureux concurrent fut M. Jules Ferry, que quelques voix de majorité lui préférèrent. Il eut une grande tristesse, craignant pour l'avenir les excès d'une démocratie autoritaire et athée. S'il en avait vu le triomphe, il aurait moins regretté sans doute la vie publique, et nous pouvons peut-être ne pas la regretter pour lui.

II

xi

S'il la regretta si amèrement, ce fut par le désir de parler plus haut, et de porter plus loin l'affirmation de ses croyances. Il ne put être l'orateur qu'il aurait voulu : rarement il eut cette joie de sentir vivre et vibrer devant lui une vaste assemblée d'hommes. Cette joie d'ailleurs est courte et fugitive. L'orateur ne parle que pour une génération. Ses paroles écrites sont comme glacées et frappées de mort. Mon père en avait, dans sa famille même, un exemple notable, le grand Henry Cochin, que le dix-septième siècle égala à Démosthènes, et dont le nom aujourd'hui n'est qu'un souvenir du barreau parisien.

Pour qu'un orateur se survive, il faut encore qu'il soit écrivain, et c'est ce que fut assurément mon père. Le souci qu'il prenait de la forme littéraire paraît même dans les fragments que je publie aujourd'hui, écrits au jour le jour, au hasard de la pensée. Il y a plus : c'est ici surtout peut-être qu'on le trouvera écrivain, sans apprêt et tout naturellement.

xii

Je me rappelle quel amour intelligent des belles-lettres il savait nous inspirer, et quel plaisir il y trouvait lui-même, quelle connaissance il avait de la littérature. Mais il ne prit jamais les soins assidus que demande une réputation littéraire. Il jeta à tout venant le trésor de son talent, ne se refusant jamais à prendre la parole lorsqu'il lui semblait pouvoir dire

une vérité, écrivant au fur et à mesure des besoins, égarant ainsi et éparpillant assez d'idées pour faire bien des livres. Ainsi fut-il jusqu'au bout, comme il l'a écrit lui-même, « disant adieu à la gloire, non au devoir[5] », et se résignant aisément à « faire du bien au lieu de faire de l'effet[6] ».

Il se contenta bien souvent d'avoir rendu publique une de ses idées, même quand elle ne paraissait pas sous son nom, et de la voir triompher même quand un autre endossait l'honneur du triomphe. Lié d'amitié avec quelques-uns des hommes les plus remarquables de ce siècle, il ne négligea rien pour les servir, les éclairer, leur donnant son temps, ses pensées et jusqu'à ses phrases même. Le sachant toujours prêt, et jamais las, dès qu'il s'agissait du service de la vérité, on usa toujours xiii
de lui, il le dit lui-même plaisamment, comme d'une « voiture de place, que chacun prend à volonté[7] ». Ailleurs, il se compare à un « allumeur de réverbères, chargé de s'effacer dès qu'il a fait briller la lumière[8] ».

Ce rôle d'inspirateur, il le joua aussi dans les bonnes œuvres et dans les entreprises charitables. Dans ces entreprises, il y en a toujours quelques-uns qui recueillent l'honneur et le succès, d'autres qui font l'ouvrage. Les vrais fondateurs, ceux que n'effraye pas un labeur difficile et caché, font peu parler d'eux, et c'est en cela que leur œuvre est meilleure. Mon père passa ainsi une bonne partie de sa vie à créer des œuvres qui ne portent pas son nom, mais qui vivent et qui vivront. Ce sont des écoles, ce sont des asiles, des conférences de Saint-Vincent de Paul, des refuges pour les infirmes et les vieillards, des patronages, des sociétés de secours mutuels, des magasins, des réfectoires et des cercles pour les ouvriers.

On a dit assez, et plus qu'il n'aurait voulu peut-être, quelles ont été ses œuvres et ses fondations : je rappellerai seulement ce qu'il a fait pour les ouvriers du chemin de fer d'Orléans, pour ceux de la Compagnie de xiv
Saint-Gobain, et il me faut nommer aussi ce Cercle ouvrier du boulevard Montparnasse, encore si florissant, et qui a rendu tant de services. Dans ces milieux, son nom est connu et vénéré, et il n'est preuve de sympathie et de reconnaissance que nous n'en ayons reçue. Cela valait à ses yeux,

5. Lettre du 25 juin 1869.
6. Lettre du 26 juin 1869.
7. Lettre du 3 octobre 1860.
8. Lettre du 28 avril 1864.

et cela vaut aux yeux de ses fils, bien des succès de la plume ou de la parole, bien des applaudissements, bien des louanges de la presse.

Il pensait que ce n'est pas assez de travailler pour les ouvriers et les pauvres, mais qu'il faut encore les voir. Il faut les visiter, mais on ne les visite que dans leurs extrêmes besoins, et ce n'est pas les bien connaître. Il ne refusa donc jamais aucune occasion de se rapprocher d'eux, et je l'ai vu, dans des réunions d'apprentis, dans des sociétés de secours mutuels, pour d'obscurs auditoires, dépenser autant d'esprit et de talent que s'il eût eu devant lui une Chambre de députés ou une Académie. Mais cela ne lui suffisait pas encore : il recevait chez lui, une fois par semaine, le vendredi, qui voulait y venir : Dieu sait à travers quelle foule de fainéants, de mendiants, d'escrocs, de fous il lui fallait démêler une misère réelle et honnête ; il s'y trompait souvent, mais ne s'en repentait pas. Je revois xv
encore l'antichambre remplie, et ces visiteurs mystérieux dont mon père ne parlait jamais.

Ai-je fait comprendre ce qu'était la vie quotidienne de mon père, entre les soucis de la politique, les soins de ses grandes amitiés, le monde, où il voulut toujours garder sa place, sa famille, qu'il dirigeait et éclairait jusque dans les moindres détails, ses grandes affaires industrielles, ses œuvres de charité, ses innombrables visiteurs ?

En 1863 et en 1869, il lui faut subir en plus les fatigues de ses deux candidatures. En 1855, il fait partie du Jury international à l'Exposition universelle ; en 1867, il préside une des sections du Jury : il poursuit là comme partout ailleurs sa pensée dominante, l'amour des ouvriers, des pauvres, des délaissés ; il s'attache à une spécialité sans éclat, les objets à bon marché, vêtement, nourriture, tout ce qui fait l'humble vie de la majorité du genre humain ; et c'est pendant des mois à des étoffes grossières, à de modestes industries, à des besoins matériels et infimes que s'applique cet esprit délicat et raffiné, dont les lettres et les arts sont tous les plaisirs. Entre temps il parle à Malines, il parle à Nantes, il parle au faubourg Saint-Jacques. Dans ces mêmes années, il donne à la grande industrie une xvi
part de son temps, au chemin de fer d'Orléans, à Saint-Gobain. Et cependant, on le retrouve toujours le même, dispos, aimable, l'esprit orné et la parole élégante, informé de tout et prêt à s'intéresser à toutes choses.

C'est surtout dans les chagrins qu'on venait le chercher, sachant son amitié compatissante et son cœur prêt à souffrir des douleurs de ses amis. Il était un consolateur incomparable, et je ne saurais dire à combien de chevets il a veillé, dans combien de demeures désespérées il a apporté le courage et la paix.

S'étonnera-t-on qu'un pareil partage de son temps, de sa pensée, de ses forces, l'ait fait plus d'une fois souffrir, et qu'il s'écrie un jour avec tristesse : « Quelle vie morcelée[9] ! »

Mon père aurait-il pu, aurait-il dû se soustraire à cette vie, restreindre ces devoirs, se refuser aux innombrables services de tous genres qu'on réclamait de lui ? Quand je le penserais, je n'aurais pas le droit de le dire. Et comment le penserais-je, quand le bien qu'il a fait dure, quand le témoignage nous en arrive chaque jour ? La mémoire dont il nous a xvii
laissé le soin doit nous paraître la plus glorieuse, puisqu'elle est la plus pure.

Pourtant il se plaignait bien justement du siècle où nous vivons, où rien ne se fait qu'avec agitation et hâte. Les penseurs du passé ont trouvé un grand secours dans la stabilité et la tranquillité de la vie sociale, en leur temps. On ne sait peut-être pas quel tort a fait à la méditation la rapidité des façons modernes. « Il me semblait, dit mon père, que j'étais né pour les agréments d'une paix active, Dieu m'a jeté au travers de luttes agitées[10]. »

« Je ne sais, dit-il encore, quel ressort nous pousse et nous fait trépigner notre course ici-bas[11]. » Combien d'hommes de bonne volonté, en notre siècle, pourraient en dire autant ? Il faudra bientôt peut-être un peu d'égoïsme pour trouver le calme et la paix qui sont nécessaires aux œuvres de l'esprit.

Mon père avait fait d'autres rêves, et il le laisse paraître dans ses lettres : « Je dépense ma tête, mon temps, mon encre à boucher un petit trou inaperçu[12]. »

9. Lettre du 24 août 1864.
10. Lettre du 29 décembre 1863.
11. Lettre du 27 juin 1862.
12. Lettre du 19 septembre 1860.

III

xviii

Son œuvre, pour être souvent inaperçue, n'en était pas moins grande ; son temps, pour être dispersé, n'était pas perdu, même pour lui : il apprenait graduellement à connaître les hommes. Peu à peu sa philosophie se formait en lui, par l'expérience des hommes et la science de la vie. Le jour venait où il voudrait dire sa pensée, non plus par fragments et par occasion, mais tout entière et dans un livre qui la renfermât complètement.

Quel serait ce livre ? D'abord il ne le sut pas lui-même. Il commença peut-être par le considérer comme un passe-temps, fait pour charmer l'ennui de ses expériences politiques. « Sachons, dit-il, être de la minorité et vivre dans l'avenir[13]. » Cette pensée se retrouve jusque dans les *Espérances chrétiennes*, auxquelles mon père ne songeait que vaguement lorsqu'il écrivait cette ligne, surtout dans l'*Introduction*, qui est un des plus anciens morceaux.

Le but et la nature du livre furent longtemps incertains. Mon père avait xix
écrit l'*Abolition de l'esclavage* ; mais ce n'était pas encore le livre rêvé. En 1865, il n'a encore rien arrêté ; il écrit après un voyage : « Ma résolution… est de me mettre à écrire un livre un peu plus *poétique* que mes derniers travaux… », et il ajoute : « J'ai acheté en route l'*Oiseau* de Michelet, singulière fantaisie qui m'a déjà mis en mouvement de ce côté[14]. » La poésie eut toujours un grand attrait pour lui, et le dernier soir où je l'ai vu debout, avant sa dernière maladie, je me rappelle qu'il nous lisait des vers. — Mais son esprit prit vite une autre direction. Un mois à peine plus tard, il écrit : « Je vois ma vie entre quarante et cinquante ans occupée à deux livres[15]. » L'un de ces livres était probablement une Histoire de Paris, pour laquelle il avait déjà rassemblé quelques matériaux ; pour l'autre, je crois que dès cette époque, il songeait à une apologie du christianisme : il s'agissait déjà des *Espérances chrétiennes*.

Le livre était assurément commencé en 1867. En 1868, mon père y travailla souvent, et un grand nombre des morceaux que je publie portent

13. Lettre du 26 août 1858.
14. Lettre du 20 octobre 1865.
15. Lettre du 11 novembre 1865.

cette date. Il dit : « Je me suis remis à travailler un peu, bien que l'œuvre xx
que j'ai entreprise grandisse et semble m'échapper, quand je veux rendre ce que j'entrevois. *La vue dépasse le vol*[16]. » Jusqu'à la fin de cette année, il ne cesse de travailler[17].

L'année 1869 interrompt subitement son travail ; c'est pour lui une année d'épreuve et de tristesse. C'est d'abord l'année des élections et du deuxième échec. Quel amour de la vérité lui fallait-il pour entreprendre une pareille lutte, pour porter sa croyance devant le peuple de Paris dans toutes les réunions publiques, pour aller se briser partout contre l'ignorance, la passion, le préjugé ! Sa nature même physique l'y préparait mal ; car il était de taille peu élevée et de complexion délicate ; il ne trouvait de force que dans sa volonté.

Ceux qui ont vu les réunions publiques de la fin de l'Empire ne les ont pas oubliées. J'ai encore devant les yeux le visage fin et ferme de mon père, son charmant regard clair et franc, à travers la poussière empoisonnée d'une réunion publique et la fumée des pipes ; — j'entends sa noble voix à travers le tumulte, les interpellations grotesques, les hurlements et les cris de bêtes. Je me rappelle toujours cette salle de bal du Gros-Caillou, xxi
où mon père parlait avec un ivrogne vautré à ses pieds. Que de courage, de patience il y apportait, mais combien il en emportait de tristesse et de dégoût ! Pendant ce temps, les *Espérances chrétiennes* l'attendaient, et c'était là le port et le repos qui lui étaient assurés, après ces ignobles orages. Là il devait retrouver vraiment les « hauteurs » auxquelles il aspirait : « Ambitieux des hauteurs, dédaigneux des sentiers en forme de serpents qui y conduisent[18]. »

Une autre épreuve devait le rejeter vers son œuvre entreprise. Au milieu même de la lutte pour la foi chrétienne, un des hommes sur qui l'on comptait le plus quitta sa place de bataille. Sa robe de moine lui pesa, et il la rejeta, laissant ses amis dans une profonde douleur. Mon père attendait tout, mais non cette défaillance ; il ne pouvait croire à un second Lamennais. Deux fois en un siècle fallait-il voir tomber ceux par qui tant d'âmes avaient été relevées ? Un jour sans doute je pourrai faire

16. Lettre du 8 septembre 1868.
17. Lettre du 29 décembre 1868.
18. Lettre de mai 1870.

connaître les lettres où mon père parle de cette chute. Rien ne saurait rendre la tristesse de leur accent[19]. xxii

Telle fut pour mon père la fin de cette année. Que lui restait-il que de retourner à son œuvre sereine, à la demeure qu'il s'était faite au-dessus de l'ingratitude des hommes, des folies de la foule, des déceptions de la vie ? — « Quelle grâce pour moi, dit-il, d'avoir essayé ce livre, qui m'a conduit aux pieds du Seigneur et m'a élevé au-dessus des misères de la route, pour ne voir que l'horizon par-dessus les buissons[20] ! »

Vint l'année 1870 : ce fut d'abord un retour à l'espérance, un moment bien court, précédant de peu de mois la chute de l'Empire et la défaite de la France, mais un beau moment pourtant pour mon père, qui voyait à la fois triompher plusieurs de ses amis et plusieurs de ses idées[21]. Sa joie ne dura guère.

Cette année de loin me paraît comme un songe : je vois mon père espérant et travaillant, poussant à des réformes, poursuivant ses lignes favorites, l'enseignement, le régime municipal, les classes ouvrières ; puis je le vois plein de craintes et de doutes, lors de la première désorganisation du ministère du 2 janvier ; je le vois frappé au cœur par une grande douleur, qui fut pour lui comme le présage des malheurs à venir, la mort de Montalembert[22], l'ami peut-être qu'il avait le plus aimé. — Je le vois plein de confiance et d'enthousiasme à l'approche du Concile qui allait réunir de nouveau, après trois siècles, les évêques du monde entier[23]. — Puis je le retrouve aux premières nouvelles de la guerre, cachant sa douleur, refoulant ses larmes, donnant à la patrie son fils aîné ; — je l'accompagne, lorsqu'il conduit mon frère à l'armée : je suis pas à pas ce douloureux calvaire. xxiii

19. Il s'agit surtout des lettres du 22 et du 24 septembre 1869.

20. Lettre du 24 septembre 1869.

21. Le 2 janvier 1870, M. Émile Ollivier était appelé à former un ministère où consentaient à entrer MM. Daru, Buffet, de Talhouët, etc.

22. 11 mars 1870.

23. Ce concile, écrit-il, « marquera dans l'histoire de ce siècle et de tous les siècles une date considérable, et il se rendra maître de l'admiration des incrédules, comme il l'est déjà par avance de l'adhésion complète, respectueuse, joyeuse, unanime, des croyants catholiques de toutes les écoles, de toutes les langues, de tous les pays ». (*Le Correspondant*, 25 juillet 1870.)

Paris se ferme ; je revois le siége et son ivresse, la gaieté vraiment maladive de ce peuple mourant de faim et de froid, la *queue* aux boucheries, le bombardement, Paris dans les caves, la joie des gavroches à la chute des obus, le bruit continu et monotone du canon, l'émeute la nuit dans les rues sans lumière, l'Hôtel de ville, les bagarres, les bruits soudains, les fausses nouvelles, les journaux innombrables imprimés sur papier de xxiv
chandelle, le rempart, le corps de garde, la fraternité universelle de la misère endurée en commun.

Au milieu de tout cela mon père vaillant et fier, sans espoir au cœur, mais l'espoir à la bouche, espérant au moins au lendemain, sachant taire sa douleur de père et prendre chaque jour la plume, pour parler de courage et d'avenir, le fusil, pour faire son devoir.

Puis Paris s'ouvre : c'est la joie des premières miches de pain blanc ; ce sont les trains encombrés amenant à Paris des bandes sans noms, francs-tireurs, garibaldiens, armée internationale de la Commune ; ce sont les premières visites à nos campagnes foulées, à nos maisons souillées ; — les nouvelles sont lentes à venir ; mon père reste presque un mois sans lettres de son fils. Ce mois de février 1871 est affreux pour lui et, comme tous ses grands chagrins, le ramène à ce livre en tête duquel il a inscrit le mot *Espérances*[24].

Le 19 mars, mon père fut secrètement averti que son arrestation était résolue au Comité central. Après une grande hésitation, il se décida à partir. À onze heures nous étions en route, avec mon frère aîné, revenu xxv
l'avant-veille seulement de captivité. À midi, les fédérés arrivaient à la maison et la trouvaient vide. À la gare, un homme galonné fouilla nos valises, il mania le manuscrit des *Espérances chrétiennes*, et, n'y trouvant sans doute rien de suspect, nous laissa passer. À Vitry, nous attendîmes deux heures le *visa* des autorités allemandes sur nos feuilles de route ; un peu plus loin, on nous fit descendre de voiture, sans donner de raison, et il nous fallut continuer la route dans le fourgon des bagages, assis sur des caisses. Enfin, nous arrivâmes à la nuit tombée dans notre maison dévastée, évacuée depuis peu de jours par les troupes allemandes. Là, que restait-il à mon père de tout le labeur de sa vie, de toutes ses

24. Lettre de février 1871.

confiances, de toutes ses illusions, que son manuscrit ? Il se mit au travail avec passion. Là, au son du canon de Paris et du clairon allemand, sur un bureau crevé à coups de baïonnette, il écrivit la dernière version de son *Introduction*.

Son désir alors était de rester au repos, au calme, au travail. Je sais que telle était son inclination, car il me le dit souvent, dans un voyage que je fis en Bretagne, seul avec lui, pendant le mois de mai 1871. Il étudiait, sans confiance, plusieurs nouvelles candidatures qu'on lui propo- xxvi
sait. Mais le dévouement devait l'emporter une fois de plus : on lui offrit sur ces entrefaites la préfecture de Seine-et-Oise, et il l'accepta ; cette situation lui était assurément bien inférieure, et il l'eût refusée, sans les misères qu'il vit à secourir, les ruines de la guerre à relever. Les neuf mois qu'il y passa furent les derniers de sa vie.

Tels sont les temps, tels sont les moments où mon père a écrit son livre. Notre devoir de fils n'était-il pas de rechercher ces morceaux épars, de les recueillir avec un soin pieux, de les faire connaître enfin, pour son honneur et pour sa gloire ?

IV

Le manuscrit que j'ai eu entre les mains ne comprend que des fragments, et ce travail par lequel l'auteur choisit, classe, coordonne, lie ses idées, n'est pas même commencé.

Mon père écrivait sur des feuilles volantes, généralement sur des feuilles de papier vergé bleu. Il renfermait ces feuilles dans de grandes enve- xxvii
loppes, qui représentaient les divisions générales de l'ouvrage. J'y ai trouvé des morceaux assez longs, d'une rédaction évidemment achevée, d'autres écrits au courant de la plume, puis des notes courtes, comprenant quelques lignes seulement. Il m'a fallu, entre ces nombreux fragments, trouver un lien et établir une division qui rendît plus facile la tâche du lecteur. Ce lien existait assurément : il fallait le découvrir. Il ne pouvait être bien serré ni bien ferme ; car la pensée court avec une extrême rapidité d'un sujet à un autre : il y a plus d'un morceau parmi ceux que je publie, qui pourrait être placé ailleurs sans inconvénient ; on trouvera même sans doute à critiquer en plus d'une occasion l'ordre que

j'ai établi ; mais la critique sera plus aisée que le travail n'a été, car je l'ai recommencé bien des fois, ne pouvant parvenir à me satisfaire complètement ; pourtant je me suis convaincu à la fin qu'il y avait lieu de m'arrêter, aucun classement ne pouvant être parfait. Il me semble, après avoir lu et relu le livre tel que je le donne au public, qu'il forme un tout homogène, dont tous les esprits attentifs démêleront aisément le plan.

J'aurais voulu pouvoir me tenir au plan de mon père et à la division qu'il avait lui-même indiquée. Je me suis bien vite aperçu que cela n'était xxviii
pas possible, et que ce plan nettement établi peut-être dans son esprit, ne l'était pas suffisamment dans son manuscrit. Toutes les feuilles où il a écrit son plan sont surchargées et parfois inintelligibles. La direction générale de son ouvrage est parfaitement claire, mais non la division particulière.

Voici le titre des six chefs principaux sous lesquels il a lui-même rangé ses fragments : *Dieu. — La Vie humaine. — Le Rédempteur. — Le Temps présent. — Par delà les frontières. — La Religion de l'avenir.*

Les trois premiers titres n'ont besoin ni d'explication, ni de modification ; je les ai conservés tels quels, et il est bien certain que dans l'ouvrage achevé, ils fussent restés en tête des trois premières parties. D'ailleurs, à ces trois parties appartient le plus grand nombre de morceaux achevés ; dans ces trois parties de même le classement, sauf quelques incertitudes, est le plus clair et le plus aisé.

Il n'en est pas de même des dernières. Leurs morceaux sont si peu nombreux, leurs contours si peu arrêtés, que je me suis décidé à les condenser en une quatrième partie et à répartir entre les trois premières tous xxix
les morceaux qui n'y pouvaient trouver place. En effet, la cinquième division de mon père se rapporte très-facilement à la fin de la troisième (*le Rédempteur*) : *Par delà les frontières* était une expression favorite de mon père pour désigner la vie idéale, la vie chrétienne, qui nous mène *par delà les frontières* des sens, du temps, de la vie, des préjugés, des raisonnements humains.

Quant à la *Religion de l'avenir*, c'est une expression mal faite et ambiguë qui pourrait porter à de fausses interprétations ; par ces mots, mon père entendait l'avenir du christianisme dans les sociétés modernes ; sous ce

titre et sous celui de sa quatrième partie (*le Temps présent*), il voulait placer des considérations sur l'état de l'Église au dix-neuvième siècle et sur son avenir. Je suis persuadé que sa division n'était pas définitive, et que les titres qu'il avait placés sur certaines parties de son ouvrage n'étaient destinés qu'à lui faciliter le travail. En partageant le livre comme je l'ai fait, je ne crois pas m'être écarté de son dessein.

Je ne m'en suis pas écarté non plus en établissant des subdivisions et en indiquant des chapitres. Mon père aurait été nécessairement amené à le faire, et jamais il n'aurait offert d'ensemble aux lecteurs une si grande xxx
quantité de pensées. Mais je m'empresse de dire que mes indications sont tout à fait arbitraires.

Enfin, j'ai dû faire un choix, et là était la partie la plus pénible de mon travail. Que de fois j'ai hésité et j'ai reculé, et avec quel scrupule enfin, quel soin inquiet, quel respect de la pensée de mon père, je me suis résolu à mettre la main sur son œuvre ! Que de morceaux j'ai laissés pour les reprendre ensuite et les laisser encore ! Quelle peine j'ai eue, après dix-huit mois de travail et d'incertitude, à regarder enfin ma recherche comme terminée ! Que de craintes j'ai encore, en voyant ce livre prêt à paraître et la voix de mon père prête à s'élever de nouveau après tant d'années de silence !

Pourtant il fallait faire ce choix, et sans ce choix le livre ne pouvait paraître. J'aurais trahi la volonté de mon père en publiant indistinctement toutes les notes accumulées par sa réflexion quotidienne : lignes inachevées, dont le sens n'était pas clair, impressions d'un jour que le lendemain eût emportées, rédactions diverses d'une seule et même pensée [25], mots entrecoupés sans verbes, phrases inachevées, témoins d'une idée xxxi
fugitive, — combien m'en a-t-il fallu sacrifier ! En le faisant, il m'a semblé suivre la volonté de mon père et comme entendre son ordre : il fallait

25. Il était impossible, je crois, de ne pas tomber dans l'inconvénient qu'offrent les redites, les répétitions de pensées et même de phrases ou de passages. Entre deux morceaux très-analogues, j'ai dû choisir celui dont la rédaction me paraissait la meilleure. Mais lorsque deux morceaux d'ailleurs très-différents présentaient seulement un passage semblable, il m'a semblé qu'il valait mieux répéter le passage que supprimer l'un des morceaux, ou le tronquer. J'ai signalé ces redites en note, le plus souvent que j'ai pu. Je ne l'ai fait qu'autant que les redites étaient de quelque importance.

avoir bien connu, bien étudié, bien aimé son esprit et son cœur, pour oser seulement entreprendre ce que j'ai entrepris !

Si j'ai dû choisir, éliminer, supprimer, entre les fragments que j'avais entre les mains, je me suis absolument interdit toute correction, tout arrangement. *Tous* les morceaux que je publie sont complets et intacts. J'ai souvent préféré supprimer un morceau entier que de le corriger en quoi que ce fût. J'ai placé à la suite des chapitres, sous le titre particulier de *Fragments*, quelques passages que je n'ai pu me décider ni à publier en entier, ni à supprimer tout à fait.

Il est certain que la publication que je fais ne peut être qu'imparfaite. Mais, avec la douleur de voir une telle œuvre inachevée, il me reste la confiance que je remplis un devoir en la faisant connaître, et que j'honore xxxii
ainsi la mémoire de mon père.

V

La philosophie de mon père découle de sa vie même ; c'est pourquoi j'ai voulu rappeler ce que j'ai vu de sa vie, et que j'ai tâché de rendre sa figure vivante à tous les yeux, comme elle l'est aux miens. Son livre est une défense nouvelle de la religion catholique ; c'est l'*apologie d'un homme du monde*, comme il l'a dit lui-même ; mais cet *homme du monde* est d'une espèce rare : rien de ce qui fait la vie sociale ne lui est étranger ; il ne vit pas seulement dans les salons, fussent-ils d'un ordre à part, comme l'était, nous dit-on, le salon de madame Swetchine. Il ne se contente pas du spectacle que donne une société intelligente et raffinée. Il y avait dans mon père une liberté qui s'accommodait mal des apprêts et des conventions ; avide de réalité, de faits, de vie vraie, il cherchait partout l'homme et les manifestations variées de la vie humaine ; de la ville aux champs, de l'atelier au salon, d'un bout du monde à l'autre, il se réjouissait tou- xxxiii
jours de reconnaître la main de l'homme et sa marque. Il aima tous les hommes et n'en méprisa aucun.

Aussi il devait s'écarter bien vite de la métaphysique vague et sans réalité qu'il avait trouvée triomphante, dans sa jeunesse. Il démêla le défaut de ce spiritualisme éclectique, enseigné par M. Cousin et les siens, qui devait se trouver sans défense contre le positivisme d'une part, et de l'autre le

scepticisme. Après sa foi, sa raison l'amena à la religion de Jésus-Christ, qui offrit à ses méditations le seul fondement solide.

Il prit plaisir, comme il le dit souvent, aux recherches des philosophes : je l'ai vu lire Bacon, Descartes, Pascal, Leibnitz et Maine de Biran ; il les exaltait fort au-dessus des philosophes contemporains. Mais c'est surtout aux philosophes chrétiens qu'il s'attachait ; et encore je ne pense pas qu'aucun d'entre eux, même saint Augustin, même Bossuet, qu'il aima tant, ait jamais tenu autant de place dans ses lectures, que l'Écriture sainte.

La philosophie, sans la religion, ne lui paraissait pas au-dessus des différentes occupations où s'appliquent les hommes. Il remarquait à quel petit nombre d'hommes elle s'adresse, à côté de l'immense multitude xxxiv
des peuples qui vit de foi. Il voyait quelle est son impuissance morale, et comme elle répond mal aux besoins de la vie humaine, comme elle rend mal compte de ces trois faits, qui, en somme, importent seuls aux hommes : la naissance, la vie, la mort. Aussi il recherchait toutes les sciences qui s'attachent le plus directement à la vie humaine. L'économie politique l'attira longtemps, puis les sciences naturelles, la chimie surtout, à laquelle il n'eut jamais le loisir de s'adonner autant qu'il l'aurait voulu. Mais, je le répète, c'est surtout du spectacle des hommes et de la vie humaine qu'il tira ses pensées. On retrouvera cette impression à chaque page de son livre, et c'est par là surtout qu'il est original.

Je n'ai rien à ajouter. Ce que je pourrais dire des idées de mon père, le livre le dira mieux que moi. Je l'offre à tous les esprits sérieux.

Notre temps est avide de faits, et c'est un fait que je lui offre ; mon père n'était pas un rêveur ; c'était un homme d'action ; il a vécu en plein dix-neuvième siècle à Paris, il n'a été ignorant d'aucuns des mouvements ni d'aucunes des passions qui ont agité son temps. Il a vécu de la foi catholique, lui a dévoué le meilleur de son temps, lui a laissé sa dernière xxxv
pensée. Il n'a cru ni abaisser, ni amoindrir sa liberté en soumettant à l'Église catholique toutes ses pensées et toutes ses paroles : et je demande où il y a un esprit plus libre que le sien. — Aussi il m'a semblé bon que son témoignage se levât, au jour où sa foi est partout poursuivie, calomniée et persécutée. C'est le témoignage rendu par un honnête homme à la foi

de toute sa vie. C'est plus encore qu'un témoignage écrit, c'est presque un témoignage vivant, le résumé d'une vie entière, toute dévouée à une seule croyance. Voilà qui vaudra plus sans doute que bien des discussions philosophiques.

La vie d'un homme est son œuvre principale ; le plus qu'il puisse faire pour sa croyance est de lui donner toute sa vie. Aussi je ne voudrais pas qu'on lût ce livre comme un autre : je voudrais avoir assez bien parlé de mon père pour qu'on ait, tout au travers des pages qu'on va lire, son image devant les yeux. Car il me semble tout le temps l'entendre parler lui-même, reconnaître le son de sa voix, à ces moments surtout où, le ton s'enflant un peu, la phrase prend comme une forme oratoire. Je voudrais, avant de faire entendre sa voix, avoir montré sa figure, et, comme je n'espère pas y avoir réussi, je m'adresse à ceux qu'il a connus ; ce livre xxxvi
est surtout fait pour eux. Je demande à ceux qui ne l'ont pas connu de chercher à s'imaginer ce qu'il a pu être : je les prie de lire ce livre avec le respect qui est toujours dû à la pensée intime d'un homme sincère. Ce respect, je le demande aux chrétiens, et je le demande aussi à ceux qui ne croient pas ; qu'ils lisent ces pages et qu'ils ne se défendent pas contre l'émotion de cette lecture.

Je m'adresse à tous les amis de la vérité : ils sont assez nombreux encore pour que je puisse, sans crainte, publier un pareil livre.

J'en ai la confiance.

Henry Cochin.

Juillet 1883.

INTRODUCTION 1

*J'ai entre les mains quatre textes de l'*Introduction. *Le premier est antérieur à 1868 : il date probablement de l'été de 1867; le second date de 1868; le troisième a été écrit en 1869; le quatrième en 1871, peu de temps après la guerre et la Commune. Ces textes ont entre eux de grandes analogies, mais en même temps des dissemblances assez notables. Il fallait choisir : mon choix s'est fixé sur le plus récent, comme il était naturel. Cependant, comme il y a lieu de croire qu'aucune de ces formes n'était définitive dans*

la pensée de mon père, j'ai voulu qu'on eût quelque idée des textes que je laissais de côté. J'ai donc donné les variantes qui m'ont paru intéressantes, 2
les unes en notes, d'autres à la suite de cette Introduction, sous le titre de Fragments.

H. C.

Si nous voulons sauver notre pays, distribuons-nous les vérités à lui dire. La France se meurt, parce qu'elle a été nourrie de tous les genres de mensonge, paradoxes scientifiques, fantaisies morales, expédients politiques, fanfaronnades militaires, utopies sociales. Elle a soif de vérités. Je consacrerai ce livre au service de la vérité en matière de religion.

De toutes les vérités, la vérité religieuse est assurément la mieux gardée, puisqu'elle repose sur l'autorité d'une Église, assistée de Dieu ; mais elle est aussi, dans mon pays, la plus méconnue, la plus délaissée, la plus combattue, au point qu'un médiocre professeur de doute peut assurer sa renommée en écrivant hardiment contre la religion, tandis qu'un homme sincèrement convaincu, en démontrant et en défendant ses croyances, s'expose aussitôt aux dédains de la science, aux sourires du monde, aux violences de la foule. Les docteurs le disent mystique, le monde le surnomme dévot, la foule l'enterre sous l'épitaphe de clérical, et tout est dit.

Je braverai ces injustices, préférant Dieu aux hommes, mais aimant assez les hommes pour essayer de les servir malgré eux, et m'étant d'ailleurs plus étroitement attaché à la foi catholique depuis que j'ai eu un peu à 3
souffrir pour elle dans des circonstances dont je dirai un seul mot, afin d'expliquer comment s'est fait ce livre[26].

Un de mes amis, brillant officier de cavalerie, envoyé en reconnaissance sous les murs de Sébastopol, se porta trop en avant, et, dès le premier jour du siége, il fut fait prisonnier. Enfermé dans une tour, au cœur de la place, et cherchant à calmer le violent ennui d'assister au combat sans y prendre part, il se mit à réfléchir, à philosopher et à écrire sur les motifs de la guerre et sur les conditions de la victoire.

26. Ce préambule ne se trouve que dans le quatrième manuscrit.

Il m'est arrivé semblable aventure. Entré fort jeune dans les luttes de la vie publique, à la fois amoureux de l'Évangile et de la liberté, parce que j'appartiens par le sang à la vieille bourgeoisie parisienne, religieuse, raisonneuse, laborieuse et indépendante, je me suis porté en avant, au moment où commençait, en 1859, la grande bataille d'idées[27] engagée dans toute l'Europe à l'occasion de la question romaine, et, dès les premiers jours, je me suis trouvé pris. Banni depuis ce moment de la carrière politique, libéral trop décidé pour y rentrer par les fonctions officielles, catholique trop connu pour y revenir par les élections parisiennes, rejeté, tantôt pour l'une de mes convictions et tantôt pour l'autre, spectateur 4
ardent, soldat désarmé, je n'ai rien de mieux à faire que de réfléchir, de philosopher et d'écrire sur les causes et les caractères de la guerre formidable déclarée depuis dix-huit cents ans sous toutes les formes, et depuis vingt ans avec un acharnement qui redouble, à la religion de Jésus-Christ.

Ainsi s'est composé ce livre, poursuivi jour par jour pendant dix ans[28], dans ces conditions particulières d'excitation et de recueillement, pour répondre avec une sincérité rigoureuse aux doutes de mon esprit et aux questions de mon époque.

Je regretterai toujours la vie politique[29], mais je ne me plains pas d'avoir eu, très-jeune, avec les vérités éternelles, le rendez-vous qu'il faut accepter tôt ou tard. La plupart des hommes aiment à reculer l'entrevue jusqu'au moment de quitter le monde ou la vie[30]. Ils reçoivent la religion

27. « Politiques, philosophiques, religieuses. » (*Premier manuscrit.*)

28. « Par une méditation assidue. » (*Troisième manuscrit.*)

29. Ce passage, analogue dans les trois derniers manuscrits, a remplacé ces lignes du premier manuscrit :

« La guerre présente est bruyante, insidieuse et meurtrière, et cependant, si je ne me trompe, elle est très-superficielle.

« Je ne crois pas aux efforts tentés pour entraîner les hommes hors de la religion chrétienne, et l'hommage que je viens rendre à ma foi est un hommage tranquille.

« Je n'ai jamais bien compris pourquoi les ennemis de l'Évangile, du sublime et consolant Évangile, sont si violents, et ses amis si tristes.

« Je suis du parti de l'espérance. »

30. Voici la forme donnée à cette pensée dans le troisième manuscrit :

« Au moment où les bruits et les rayons de la terre vont s'éteindre, le vieillard médit trop tard du temps qui le fuit, et il saisit la religion d'une main mal assurée, comme on prend le soir un flambeau pour traverser les ténèbres avant de s'endormir. »

comme on prend le soir un flambeau avant d'entrer dans les ténèbres. Mon premier acte de foi n'aura pas fait alliance avec mon dernier soupir. J'aime la vie, la liberté, la science, la gaieté ; j'ai reçu la religion pour compagne au printemps de la jeunesse[31] ; jamais elle ne m'est apparue avec des chaînes et des verges, et en vêtements de deuil. Confiant dans le triomphe définitif de la vérité sur la terre, j'apporte à ma foi un hommage tranquille ; je suis encore et toujours du parti de l'espérance.

Mon espérance n'est pas une illusion, un aveuglement volontaire. Je le sais et je le vois : la religion catholique est accablée sur toute la surface de la terre[32]. Ses doctrines sont combattues en toutes les langues, ses institutions dans tous les pays. L'Église est captive en Italie, honnie en France, dédaignée en Angleterre, torturée en Pologne, compromise en Autriche, garrottée en Suède, suspecte en Espagne, corrompue au Brésil, humiliée en Turquie, persécutée en Asie, martyrisée en Afrique et dans l'Océanie. Comme son divin Maître, elle n'a pas de lieu où reposer sa tête.

Mais qui donc, je le demande, qui donc, à la même heure du dix-neuvième siècle, a le droit d'être sûr et de se dire triomphant ? Quelle cause ? quel parti ? quelle école ? quelle doctrine ? Royalistes et républicains, libéraux et autoritaires, socialistes et économistes, croyants et philosophes, avez-vous fondé l'ordre, la justice, la raison, la concorde, la paix[33] ?

Vue d'un regard sévère, la seconde moitié de l'histoire du dix-neuvième siècle ressemble à un chapitre de l'histoire des naufrages. Je n'entends

31. « …au milieu d'un siècle agité, mais attachant, dont les combats ne me paraissent pas stériles, dont les périls ne me semblent pas insurmontables. » (*Troisième manuscrit.*)

32. « …La cause de la philosophie spiritualiste et celle de la religion chrétienne, causes inséparables, semblent, à la fin du dix-neuvième siècle, traverser des jours peu prospères. Je ne sache pas que les théories de Platon agissent sur un grand nombre de disciples, et, par la main des savants ou sous les coups des puissants, la religion catholique paraît accablée, sur presque tous les points de la terre. » (*Premier manuscrit.*)

33. « Libéraux, un siècle après 1789, avez-vous fondé la liberté ? Royalistes, où sont vos rois ? Républicains, où sont vos constitutions ? Socialistes, où sont vos systèmes ? Philosophes, avez-vous rendu la vérité plus claire ? Économistes, êtes-vous bien sûrs que la vie soit plus douce et la paix mieux garantie ? Quels gouvernements ont établi les peuples dans la sécurité ? Quelles révolutions ont fait faire un pas à la justice et à la concorde ? » (*Troisième manuscrit.*)

que des cris de blessés et de vaincus, et à ceux qui demandent où est mon Dieu, j'ai le droit de répondre : Où donc est le vôtre ? *Ubi est Deus tuus*[34] ?

Est-ce que les sombres, les tragiques années de 1870 et 1871 ont vu s'accomplir uniquement la ruine de la France[35] ? Les bouleversements de 7
l'histoire retentissent et se répercutent, comme les calamités de la nature, jusqu'aux extrémités du monde. L'Europe avait vu se lever trois grandes espérances, comme des feux allumés sur des montagnes : la mise en commun de tous les travaux des peuples dans une immense Exposition ; la renaissance de la liberté en France, de la justice en Irlande, de la paix en Amérique ; enfin la réunion de tous les représentants de la foi et du genre humain dans un Concile universel. Tout à coup, ces feux se sont éteints. La civilisation moderne s'est en partie écroulée ; la guerre a jeté l'Allemagne sur la France, et, sous les yeux des autres nations indifférentes ou complices, la mort a dévoré deux cent mille jeunes hommes ; les traités publics, les principes du droit des gens, les produits du travail, les œuvres du génie ont été foulés aux pieds ; les nuées sombres de la haine se sont accumulées pour les siècles à venir, et cet épouvantable choc, aussi funeste aux vainqueurs qu'aux battus, a mis à néant l'œuvre de la raison, les espérances de la fraternité humaine, tous les progrès 8
que l'on croyait assurés aux temps modernes par de longues périodes d'efforts, d'études, de science, de commerce, de politique, de législation. Dépositaire principale de ces biens, ivre de ces nouveautés, mais dégradée par cent ans de stériles agitations et vingt ans d'immoralité, la France s'est affaissée tout à coup. Sur les champs de bataille où les hommes la

34. Ps. xli.

« Mais laissons tomber ces récriminations, et rappelons-nous qu'il y a toujours dans le découragement beaucoup d'orgueil et beaucoup d'ignorance. Nous nous imaginons que les destinées de ce monde sont en dépôt dans nos petites mains. Nous prenons pour les défaites de la vérité les épreuves de notre vie. Bateliers de l'Océan, jetant au loin nos regards, nous nous croyons chargés de gouverner la mer, et non pas seulement notre barque. Soyons persuadés que Dieu se sert de tous les êtres et de toutes les choses pour arriver à ses fins, avec un souverain mépris du temps, et persévérons dans des efforts plus confiants et plus humbles.

« Les grandes vérités subissent ici-bas, avant d'établir leur règne, et même après qu'il est établi, une lutte continue, mêlée de défaites et de victoires. Tel est le spectacle orageux du monde, telle est la leçon banale de l'histoire. » (*Premier manuscrit.*)

35. Les deux pages qui suivent ne se trouvent que dans le quatrième manuscrit.

croyaient invincible, elle a perdu sa gloire, et, désastre plus cruel encore ! elle a paru comme abandonnée tout à fait, à tous les degrés, dans tous les rangs, par l'esprit de devoir. Pendant la guerre et après la guerre, on eût dit qu'une partie des Français avait perdu la raison, se ruant les uns sur les autres dans une orgie sanguinaire, grotesque et violemment impie, pour la Commune, mot vague, sorte d'idole et de fétiche d'une nouvelle peuplade sauvage.

Pendant ce temps, la dépossession du chef de l'Église catholique s'accomplissait au sud de l'Europe, sans bruit, sans obstacle et sans protestation, tandis que les Églises protestantes saluaient un dieu païen, le dieu du carnage et de la conquête, le dieu du fer et du sang. Ce n'est pas seulement le catholicisme, c'est le christianisme tout entier, c'est toute vraie religion, toute civilisation évangélique qui a pu paraître un instant exilée de la terre.

Fils de l'Église abandonnée, dévoué à mon pays malheureux, épris d'une civilisation en ruine, j'ai assisté à ces trois défaites, aussi triste que si 9
j'avais à la fois perdu ma mère, ma femme et mon enfant.

Mais la tristesse énerve et ne sauve pas. Il faut réagir, il faut imiter les pauvres femmes qui pleurent sans cesser de marcher et de travailler. Bateliers d'un moment, aspirant toujours à gouverner la mer et non pas seulement notre barque, nous prenons pour les naufrages de la vérité, de la patrie, les épreuves de notre courte traversée. Ni la civilisation, ni la vérité, ni la France ne peuvent mourir. Au lieu de les pleurer, tâchons de les mieux servir. Chrétiens, si nous voulons regarder avec une immuable confiance l'avenir de notre foi, souvenons-nous d'abord de son histoire.

Depuis qu'elle a été annoncée aux hommes, la doctrine de Jésus-Christ a résisté aux persécuteurs, aux protecteurs, aux puissants, aux savants, aux barbares, aux coups de ses ennemis, aux crimes de ses enfants[36]. Violemment attaqué, faiblement défendu, Jésus-Christ a fondé à travers les âges, les races, les langues, les continents, une société vivante, universelle, dont les membres se reconnaissent par des usages communs,

36. « L'histoire de ses bienfaits est plus étonnante encore que l'histoire de ses luttes. » (*Premier manuscrit.*)

société qui n'a pas d'armée, pas de budget, pas de classes, pas de frontières, bien que sa population excède la population des États les plus florissants, son territoire dépasse le territoire des plus vastes empires, ses édifices s'élèvent au-dessus de toutes les habitations des hommes, sa durée remonte au delà de l'origine des peuples les plus anciens ; société formée au sein des autres sociétés, qui lui doivent l'idée de Dieu la plus haute, la loi morale la plus pure, la règle domestique la plus parfaite, la période de civilisation la plus prolongée et la plus élevée qu'ait vues le monde ; lumière des génies, mère des saints, inspiratrice des arts, consolatrice des cœurs blessés, nourrice des malheureux.

Nul ne peut ébranler ces faits historiques, éclatants comme les étoiles, solides comme les rochers.

Tout cela était beau, dit-on, mais tout cela est fini. Quelques contemporains croient avoir bien réellement tué Jésus-Christ[37] ; ils affirment qu'il n'existe plus, assez semblables à ces capitaines que nous avons vus se vanter d'avoir enlevé les tentes, les munitions, les drapeaux d'une armée qui reparaît tout à coup en bon ordre. Ces écrivains s'étaient habilement distribué les positions. L'un devait attaquer les institutions de l'Église, l'autre ses croyances, celui-ci la réalité historique de son fondateur, celui-là l'idée même de Dieu. Les philosophes s'étaient mis à enseigner une métaphysique exempte de religion ; les moralistes inventaient une morale indépendante de la religion ; les politiques organisaient un

37. À partir de ce point, la rédaction du premier manuscrit diffère presque entièrement de celle des trois autres. Celle du second est manifestement incomplète et se rapproche déjà de la rédaction définitive du troisième. L'alinéa qu'on va lire n'existe pas dans le troisième. Il existe dans le second sous une forme légèrement différente, dont il convient de citer les lignes suivantes :

« Philosophes, historiens, moralistes, politiques, artistes, on dirait les membres d'une famille de parvenus au trône, qui grattent partout le nom et les emblèmes de la dynastie tombée, et chassent de district en district, avec un respect affecté, le prétendant banni qu'ils reconduisent jusqu'au delà du territoire dont ils se sont rendus maîtres.

« Je ne me plains point de ce que ces procédés ont de désagréable pour les chrétiens, mais je suis indigné de l'ingratitude qu'ils révèlent envers ce divin bienfaiteur de la terre, qui est Jésus-Christ. Je suis content de professer une croyance évidemment désintéressée, mais je me sens blessé dans mon honneur d'homme par un tel degré d'injustice, je rougis de la gloire accordée par mes semblables au nom d'un Aristote ou d'un César et refusée au nom de Jésus-Christ ; pendant qu'on efface ce nom divin, je brûle de le prononcer plus souvent, je voudrais l'écrire sur toutes les murailles. »

État séparé de la religion : les journalistes racontaient la mort et les funérailles, et je me souviens même qu'un grand peintre, ayant à reproduire la passion du Sauveur sur le Calvaire, imagina d'exclure de la scène la croix et le crucifié. On cherche. Il n'y a qu'une ombre sur le sol, et dans le lointain, des soldats, des pharisiens, des scribes et des badauds, qui s'en vont en répétant : C'est fini[38] !

On croyait déjà tout fini après Robespierre et Voltaire, tout fini après Luther et Calvin, tout fini après Arius et Photius. On avait même cru tout fini après Hérode et Pilate.

Mais voyez ! au moment où tant d'incrédules affirment que cette étonnante doctrine a pris fin, croyant tarie la source, parce qu'ils n'y viennent 12
plus boire, chacun des jours de notre fugitive existence est encore compté à partir du jour où Jésus-Christ a paru sur la terre. Tout date de lui. À chaque lever du soleil, notre âge et sa naissance sont notés au calendrier par un nombre nouveau[39]. Lorsque le souvenir anniversaire des principaux événements de sa vie est ramené par le cours du temps, tout travail s'arrête, les délais de la justice sont suspendus, les hommes, les animaux et la matière même entrent dans le repos. Noël et Pâques restent, sous tous les cieux, les dates solennelles de l'année, les jours de fête, de pardon, de plaisir universel. En vain la science et la force, unissant leurs mains, rayent le nom de Jésus-Christ dans les lois, l'effacent des livres, le grattent au front des monuments. Peine perdue[40] ! Au coin des sentiers fleuris, au fond des mansardes, sur les tombes silencieuses, deux bâtons mis en croix parlent toujours de lui. Les hommes et les enfants, les vieillards et les jeunes filles, les ouvriers et les mères connaissent ce signe sacré. Aux heures dramatiques de la vie, ils l'écrivent de la main sur leur front et sur leur poitrine. L'histoire de Jésus n'est pas racontée seule- 13

38. Il s'agit du tableau de M. Gérôme : *le Golgotha*, exposé au Salon de 1868.

39. « Nous vivons en ce moment dans la 1868^{e} année après ce Jésus-Christ. » (*Deuxième manuscrit.*)

40. Le deuxième manuscrit a la phrase suivante :

« Nos savants cherchent aussi comment se sont transmis les chants d'Homère et qui a confié à la mémoire des hommes les grandes épopées nationales. L'Évangile est la grande tradition du genre humain. Ne cherchez pas le nom de Jésus-Christ dans le cabinet des journalistes et dans l'atelier des peintres. Allez au coin des sentiers fleuris, etc. »

ment sur le chemin qui conduit de Jérusalem à Emmaüs ; on la connaît, on la répète dans les cités qui règnent sur le monde, à Paris, à Londres, à Saint-Pétersbourg, à Berlin. Lorsque le grand Colomb découvrit une terre nouvelle, il se mit à genoux pour y planter une croix et le nom du Sauveur, et de l'ancien monde au nouveau, d'une île à une autre île, d'un pôle à l'autre pôle, les hommes se communiquent l'histoire et les paroles du Christ, comme leur trésor le plus précieux. On les redit à New-York, et il en est parlé dans les glaces du Labrador aussi bien qu'aux montagnes du Thibet et sur les rivages de l'Australie. La terre entière, peuplée ou parcourue par les disciples vivants de Jésus-Christ, a reçu les noms des amis, des vierges, des martyrs, qui ont donné pour le servir leur vie et leur sang. Il n'est pas un de nous qui ne porte un de ces noms mêlés aux noms de sa famille. Les villes et les villages, les archipels et les continents, les navires et les rues, les jours et les hommes portent tous ainsi la même marque, et quelque chose du Christ les a touchés.

D'où vient cet immense et opiniâtre empire exercé sur les hommes ? Quelle doctrine occupe une telle place sur la terre et y a laissé une aussi large empreinte ? Pourquoi les hommes ne cessent-ils pas d'aimer celui qu'ils ne cessent pas de combattre, et que leur est-il donc arrivé à Noël ? que leur est-il arrivé à Pâques ?

Le poëte répond :

14

Une immense espérance a traversé la terre !

Les hommes ont appris qu'un jour, dans la plénitude des temps historiques, le Père universel a visité ses créatures, qu'il leur a parlé, qu'il leur a promis son secours dans les luttes de la vie et au delà[41]. « Je vous ai écoutés au jour qui m'a plu ; je vous ai secourus ; j'ai fait alliance avec

41. Les lignes qui suivent sont traduites librement, et sans doute de mémoire, d'un texte d'Isaïe (ch. xlix, v. 8 à 15). Voici ce texte en latin :

« 8.… *In tempore placito exaudivi te,… et dedi te in fœdus populi, ut suscitares terram.…..*

« 9. *Ut diceres his qui vincti sunt : Exite ; et his qui in tenebris : Revelamini.…*

« 10. *Non esurient, neque sitient, et non percutiet eos æstus et sol : quia miserator eorum….. ad fontes aquarum potabit eos.*

« 11. *Et ponam montes meos in viam, et semitæ meæ exaltabuntur.*

« 12. *Ecce isti de longe venient, et ecce illi ab aquilone et mari, et isti de terra australi.*

vous pour relever la terre ; j'ai dit aux captifs : Soyez libres ! et à ceux qui sont plongés dans les ténèbres : Voici la lumière ! Plus de soif, ni de faim, ni de désert ; je vous abreuverai aux fontaines. Les sommets seront franchis, les sentiers relevés. Les hommes viendront du bout du monde, ceux-ci du Nord, ceux-ci de la mer, ceux-là des terres australes. Cieux, 15
terres, montagnes, réjouissez-vous, parce que Dieu a consolé son peuple et pris en pitié les pauvres hommes. Ils avaient dit : « Le Seigneur nous oublie et nous abandonne. Mais une mère peut-elle oublier l'enfant de ses entrailles ? Et quand une mère vous oublierait, moi je ne vous oublie pas. »

Depuis que ces paroles célestes ont retenti au milieu des hommes, ni les plaisirs, ni les tortures, ni les tentations, ni les années, n'ont pu leur arracher le trésor d'une telle espérance, et tous les événements de l'histoire réunis pâlissent devant l'éclat d'une si bonne nouvelle. « Jésus », dit saint Luc à la fin du récit de la Passion, « fut déposé dans un monument où personne n'avait été déposé avant lui[42]. » Fondateurs de culte ou d'empire, savants, poëtes, philosophes, orateurs ou monarques, nul n'a été déposé, avant ni depuis, dans ce monument unique qui appartient à lui seul, dont il sortira toujours vivant, malgré les pierres, les grilles, les scribes et les gardes. Jésus repose, et il vit dans le cœur de toutes les créatures qui aiment, qui luttent, qui souffrent et qui espèrent[43]. 16

« 13. *Laudate, cœli, et exulta, terra : jubilate, montes, laudem : quia consolatus est Dominus populum suum, et pauperum suorum miserebitur.*

« 14. *Et dixit Sion : Dereliquit me Dominus, et Dominus oblitus est mei.*

« 15. *Numquid oblivisci potest mulier infantem suum, ut non misereatur filio uteri sui ? Et si illa oblita fuerit, ego tamen non obliviscar tui.* »

42. Luc, ch. xxiii, v. 53.

« Ce monument, c'est le fond du cœur de tous ceux qui souffrent, et toute créature souffre. La vérité chrétienne est donc bien vivante..... » (*Deuxième manuscrit.*)

Cette comparaison ne se trouve pas dans le premier manuscrit.

43. « Les luttes du temps présent, incidents passagers de la lutte qui durera autant que la race humaine, se rattachent toutes à deux choses qui changent sans cesse, à savoir : la politique et la science. Les preuves et les vérités du christianisme se rattachent toutes à deux choses qui ne changent pas, à savoir : la vie et la mort.

« Comment, malgré les pierres, les grilles, les gardes armés, Jésus sort-il toujours vivant de ce monument unique ? Comment expliquer son perpétuel empire, et quel est donc le secret de cette miraculeuse immortalité ?

« Je vais vous le dire.

C'est là, c'est bien là, sans parler de la grâce divine, qu'est le secret de l'étonnante perpétuité du christianisme sur la terre. Lorsqu'on examine attentivement par quelle vertu extraordinaire cette religion, puissamment combattue, médiocrement servie, conserve sur les hommes un empire immense, on n'a pas de peine à répondre que la doctrine de Jésus-Christ ne meurt pas, parce qu'elle seule aide à comprendre et à traverser les deux grandes réalités qui ne changent pas, à savoir, la vie et la mort.

La religion chrétienne est, en effet, la croyance à trois faits, le premier antérieur, le second supérieur, le troisième postérieur à tous les événements qui composent l'histoire des hommes. Ces trois faits sont la *Création*, la *Rédemption*, la *Résurrection*. J'ai été créé, je suis sauvé, je serai jugé : créé, c'est-à-dire tiré du néant pour une fin miséricordieuse ; je suis sauvé, c'est-à-dire aidé et pardonné pendant les luttes de la vie ; je serai jugé, c'est-à-dire responsable et immortel. Un créateur, un sauveur, un juge ; — ces trois croyances à ces trois faits sont la foi chrétienne[44]. 17

Que l'on adhère ou non à ces faits, on conviendra qu'ils s'adaptent merveilleusement aux circonstances générales et permanentes de l'existence humaine, qu'ils sont en accord parfait avec les instincts les plus incontestables de l'âme de l'homme, avec les besoins de cet être souffrant, avec les désirs de cet être sublime, avec toute la destinée de cette créature in-

« Selon le temps, les lieux, les races, on voit les hommes modifier la manière de mettre en société leurs droits, leurs intérêts et leurs défauts ; de là des changements de régime. Ils élargissent en outre, par des observations, des explications et des applications nouvelles, le domaine de la science ; de là des changements de système.

« La religion chrétienne peut-elle se tenir en harmonie avec les nouvelles manières de gouverner ? Oui, elle a vécu, elle peut vivre sous tous les régimes politiques. Peut-elle se mettre d'accord avec les nouvelles manières de raisonner ? Oui, elle est au-dessus et en dehors de tous les systèmes philosophiques et scientifiques, et en parfait accord avec le petit nombre des vérités certaines qu'ils expriment. » (*Deuxième manuscrit.*)

44. « Si vous pouvez me persuader que non-seulement Dieu existe, que non-seulement je paraîtrai devant sa face après la vie, mais qu'un jour, dans la plénitude des temps historiques, ce Dieu a visité les hommes et qu'il leur a parlé, ah ! je défie bien les philosophes, les savants et les puissants, je défie les plaisirs de la jeunesse, je défie les orages de l'ambition, je défie la magie de l'éloquence, je défie les horreurs de la mort, de m'arracher une telle espérance ! Tous les événements réunis de l'histoire pâlissent devant l'éclat d'une si bonne nouvelle, et la naissance du Dieu fait homme apparaît ainsi comme le second terme d'une série de trois événements qui dominent et terminent les temps. La rédemption vient prendre place entre la création et la résurrection. » (*Deuxième manuscrit.*)

telligente, aimante, fragile et libre. Il y a comme un rapport étroit, intime, exact, entre ce que la vie lui apporte et ce que la foi lui apprend. Peu importent les langues, les contrées, les époques, les rangs, les systèmes, les partis, les écoles, en face de ces grandes affirmations[45], qui expliquent, 18
éclairent, aident à porter la vie et la mort. Peu importent les flots qui passent sous les arches d'un tel pont, seul jeté sur un tel abîme[46].

Si la foi chrétienne dure ainsi par des causes absolument étrangères aux systèmes, aux partis, aux opinions qui passent, il faut bien se garder, quand on veut la défendre, de rattacher ses preuves précisément aux querelles de la science et de la politique, et telle est, je le crois, l'erreur commune aux écoles si diverses, si profondément divisées, qui se partagent l'honneur de servir la religion, en France, à notre époque. Elle est leur erreur commune, et le secret de leur commune stérilité.

J'ai pris part aux combats de ces écoles, je me suis engagé tout jeune, volontaire enthousiaste, dans un bataillon généreux, conduit par Lacordaire et Montalembert, l'éloquence et l'honneur, et j'ai cru défendre en même temps les croyances des hommes et leurs libertés. Saintes toutes les deux, ces causes ne doivent pas être confondues. Il convient de déga- 19
ger de plus en plus la vérité religieuse de toute alliance avec les opinions qui divisent les hommes, de la contempler plus haut, beaucoup plus haut, dans d'autres régions, sur les sommets qu'elle habite seule, où son visage est radieux, et son règne immortel.

Mon livre n'est qu'un nouvel essai de démonstration de la vérité de la foi par l'expérience de la vie.

Si l'on me demande donc à quel parti je me rattache parmi les catholiques, je répondrai que ma résolution est de sortir désormais de toutes les dénominations de parti, en matière de religion, et de servir la foi, telle

45. On lit en marge du deuxième manuscrit : « Et en quoi m'empêchent-elles d'être de mon temps et de mon pays ? »

46. « Le christianisme serait fini, le jour où une nouvelle doctrine expliquerait mieux que lui la vie et la mort. Mais cette doctrine est à trouver. C'en sera fait aussi de la lumière, quand les hommes verront autrement que par les yeux. Mais il paraît bien que la même main a formé l'œil et le jour, et la même main a formé aussi, l'une pour l'autre, la vie et la foi. C'est là qu'est la force, c'est là qu'est la preuve de la religion, preuve qu'il ne faut pas se lasser de rafraîchir sans cesse. » (*Troisième manuscrit.*)

que l'enseigne l'Église catholique, apostolique et romaine, à laquelle je dois, je rapporte et je soumets tout ce que je crois. Si l'on me demande à quel parti je me rattache dans l'État, je répondrai que cette question est absolument étrangère à l'objet de ce livre, et ne regarde que moi seul. Si l'on me demande enfin à quelle école scientifique, théologique et philosophique j'appartiens, je répondrai que la philosophie, les sciences, la théologie, sont pour moi comme ces langues qu'on comprend bien, mais auxquelles on préfère sa langue maternelle. Je ne suis pas un docteur, ni un prédicateur ; je suis un homme du monde, emporté par le tourbillon des études, des affaires, de la presse, de la politique, mais rattaché par la foi aux croyances qui rendent l'âme forte et le devoir facile. Je viens raconter simplement comment, par la grâce de Dieu, la vérité chrétienne m'est apparue, et pourquoi je l'aime.

FRAGMENTS

Premier manuscrit.

…..Entre les hommes et Jésus-Christ, il y eut un jour tout l'Empire romain, toute la philosophie grecque, et pourtant les hommes sont allés à Jésus-Christ. Entre les hommes et Jésus-Christ, il y a aujourd'hui une grande transformation politique[47] et une grande révolution scientifique et critique ; et il s'agit de savoir si les hommes se détacheront de Jésus-Christ.

Pour ma part, je ne le crois pas. La révolution politique, le changement de l'ancien régime européen, en matière de religion, consiste à substituer peu à peu aux religions d'État des religions librement établies dans l'État. C'est la question d'hier à Londres, à Paris, à Bruxelles, à Berlin ; la question d'aujourd'hui à Constantinople, à Vienne, à Varsovie, à Genève ; la question de demain à Madrid, à Pétersbourg, à Stockholm. Or ce grand changement, certainement inévitable, sera probablement avantageux à la religion chrétienne ; il ne touche pas à ses doctrines, il peut servir à ses progrès.

Si je cherche à caractériser, en second lieu, la révolution scientifique et critique dont nous sommes les témoins, elle me paraît, jusqu'à présent,

47. En marge : « Révolte intellectuelle. »

se réduire à une question de méthode, bien plutôt qu'à une question de doctrine[48]. Le caractère commun des efforts actuels de l'esprit humain 21
me paraît pouvoir être ainsi défini : l'abandon provisoire de toutes les vues d'ensemble, la prétention de tout renouveler à l'aide de deux instruments : l'observation précise, le jugement libre. On entend ne s'en rapporter qu'aux faits et à soi-même. De nouveaux mots caractérisent cette tendance. La politique se dit expérimentale, la philosophie se nomme positive, l'art est réaliste, l'histoire et la littérature s'appellent la critique.

En se défiant ainsi des vues générales et des opinions d'autrui, en acceptant une sorte d'interrègne de la vérité, mes contemporains ont, j'en conviens, l'excuse des gens souvent trompés, mais ils courent le risque de tomber dans une disposition dangereuse et quelque peu niaise : bientôt, à force de vouloir tout recommencer, on nous parlera d'une jeune géométrie et d'une anatomie nouvelle….. Puis, comme l'observation est très-précise et le jugement personnel très-capricieux, en voulant se servir de ces deux instruments, on arrive à un résultat bizarre : le goût de l'exactitude joint au goût de la fantaisie. C'est bien le siècle de la musique, amant de la mesure et du vague, minutieux et hardi…..

Troisième manuscrit.

……S'il y a dans la religion une partie divine et immuable, il y a aussi une partie humaine et variable. Je veux parler des rapports de la religion ou plutôt de l'Église, chargée de la conserver et de la transmettre, avec la science et avec la politique.

. . . . . .

Je ne demande pas à l'Église d'accepter ou de bénir les nouvelles manières de raisonner ou les nouvelles manières de gouverner. Qu'elle ne se donne, qu'elle ne s'oppose à aucune forme périssable, qu'elle se prête, 22
qu'elle se dévoue aux nouvelles manières de souffrir et de lutter, aux nouvelles manières d'instruire et d'améliorer, toujours moins préoccupée de la politique des nations que de la condition des hommes, moins ambitieuse d'agir sur les gouvernements que sur les consciences ; car sa puissance et son royaume sont au fond des cœurs ; elle n'a pas de

48. En marge : « Au fond, les hommes ne changent que cela. »

politique, elle n'a pas de science à garder ; la politique, la science, ne peuvent rien sur ce qu'elle garde. L'Église est semblable à ces navires des nations neutres qui traversent librement les mers ensanglantées et ne s'approchent des combattants que pour leur porter des paroles de paix.

PREMIÈRE PARTIE. DIEU

23

J'ai divisé cette Première Partie en quatre chapitres, dont les deux premiers sont consacrés à l'affirmation, les deux derniers à la réfutation et à la controverse.

H. C.

I

L'existence de Dieu. — Exposition générale. — Universalité des preuves de l'idée de Dieu. — Sa nécessité en raison. — Preuves tirées : de la conscience, du cœur, du spectacle de la nature et de sa beauté.

1. DIEU EXISTE C'est la grande croyance des hommes, et le trait distinctif de leur race. Les historiens ont parcouru les âges, et du commencement à la fin, ils ont rencontré la croyance en Dieu. Les voyageurs ont mesuré les espaces, et d'une extrémité à l'autre extrémité, ils ont rencon- 24
tré la croyance en Dieu. Les naturalistes ont classé les créatures vivantes, et ils ont reconnu que la seule supériorité exclusive de l'homme sur les autres êtres animés était la croyance en Dieu. Les philosophes ont examiné les esprits, et ils ont constaté que la seule idée générale, commune à l'homme et à la femme, à l'enfant et au vieillard, à l'ignorant et au savant, à l'imbécile et au génie, au sauvage et au civilisé, était la croyance en Dieu. Demandez au pâtre de la montagne s'il croit à l'infini, il ne saura ce que vous voulez dire ; mais si vous lui parlez de Dieu, il comprend. Il n'y a pas d'idée plus haute ni de plus accessible, pas d'idée plus abstraite ni de plus universelle. L'homme est un être qui croit en Dieu. L'homme qui ne croit pas en Dieu fait un effort contre lui-même, contre tous les vivants, et contre tous les morts ; il oppose une voix audacieuse aux cris

de son propre cœur, au concert unanime des êtres qui voient en même temps que lui la lumière des cieux, au chœur universel des ancêtres qui se lèvent de tous les champs de bataille de la vie et secouent leur poussière en répétant : Nous avons vécu et nous sommes morts, croyant en Dieu.

Cependant les positivistes, école nouvelle de matérialistes, s'imaginent avoir fait une grande découverte. Ils professent que l'histoire de l'humanité se divise en trois grandes périodes : la période *théologique*, pendant laquelle les hommes rattachent l'explication de tous les faits à des causes surnaturelles et se laissent gouverner par le sacerdoce ; la période *métaphysique*, époque d'explication systématique tentée par les diverses écoles de philosophie, et enfin la période *positive*, qui commencerait avec les temps modernes et serait caractérisée par l'affranchissement de toute suprématie sacerdotale, la répudiation des explications même philosophiques, la recherche et l'amour exclusif des sciences exactes[49].

Cette division en trois formules de tous les faits de la vie et de tous les mouvements de l'esprit qui composent l'histoire compliquée de races innombrables répandues sur le vaste sein de la terre, est une œuvre de pure fantaisie. On n'enferme pas l'histoire dans des anneaux si étroits. Cette affirmation sans preuve repose même sur des observations faciles à interpréter dans un sens opposé au matérialisme. Il est très-vrai que la théocratie est au début de toutes les civilisations ; si l'homme s'en affranchit, c'est que, bien loin de s'éloigner de Dieu, il le connaît mieux. Devenant, à dire vrai, plus théologique à mesure qu'il est moins théocratique, l'homme s'élève à une notion plus haute et plus claire du Dieu vivant ; il adore en esprit et en vérité ce Dieu dont l'Église catholique donne la parfaite, pure et splendide définition, par ces termes, qu'aucune philosophie n'a pu égaler et que les petits enfants des villages récitent à haute voix : « Dieu est un pur esprit, immuable, éternel, infini, présent partout, qui n'a pas eu de commencement et qui n'aura pas de fin, qui a créé toutes choses et qui les gouverne toutes. »

Que veut-on dire en affirmant que les hommes ont maintenant la passion exclusive des sciences exactes ? Il est facile de répondre, et je me propose

49. Ce système a été exposé la première fois par Auguste Comte.

de prouver que la religion et la morale sont aussi des sciences exactes. Mais, à mes yeux, bien loin que le mouvement qui porte les esprits vers les sciences exactes proprement dites soit un mouvement d'impiété, je le regarde au contraire comme un besoin de foi. On est las de douter, d'errer dans la nuit des systèmes, des essais, des hypothèses, des critiques ; on cherche des points solides, des vérités qui se soutiennent par elles-mêmes, dont on puisse enfin se tenir pour assuré. L'âme veut croire et se fixer, fût-ce dans l'algèbre et dans la chimie. Il lui tarde d'aborder, loin des naufrages, à la terre ferme de la certitude.

Or, est-il une seule vérité dont elle puisse être plus certaine, et même aussi certaine, que de l'existence de Dieu ?

C'est la vérité première, appuyée sur tous les genres de preuves, sans en excepter une seule, dont l'homme dispose.

J'essayerai de le démontrer fortement et simplement, sans avoir la prétention d'écrire un traité de théodicée. Je m'adresse aux hommes du monde, 27
aux gens d'affaires, aux ouvriers, aux jeunes gens, qui ont besoin d'une démonstration rapide.

Il y a six preuves de l'existence certaine de Dieu ; trois preuves instinctives, communes à tous les hommes, même sans réflexion, et trois preuves scientifiques, accessibles à tous les hommes avec un peu de réflexion.

Et ces six preuves peuvent se ramener à trois, car les preuves scientifiques sont la démonstration par l'expérience et le raisonnement des preuves purement instinctives. Dieu s'est révélé, s'est donné, il habite au fond de tous les esprits, et les grands esprits ont seulement le mérite de trouver avec effort celui dont les esprits simples s'approchent sans peine [50].

Tous les hommes arrivent à Dieu par trois chemins courts et droits, la nature, la raison, la conscience.

50. On lit ici ce titre : I. *Les trois preuves instinctives*. La seconde partie que ce titre fait supposer, manque, au moins sous cette forme. Quelques-uns des morceaux suivants pourront, en une certaine mesure, combler cette lacune.

Ces mots n'ont pas besoin de définition : ces chemins sont des voies publiques.

Il y a six mille ans que la terre porte des fleurs au printemps et des fruits à l'été, six mille ans que le soleil resplendit, que les eaux se précipitent et que les étoiles percent la nuit, et depuis six mille ans tous les êtres qui ont des sens pour voir, une voix pour parler et une pensée pour comprendre, 28
témoins d'un si bel ouvrage, croient d'instinct, sans hésiter, par un cri intérieur, à un Dieu créateur du monde.

L'instinct des hommes ne les pousse pas seulement et comme d'un bond à l'adoration. Ils se sentent attendris en même temps, au même moment, par un mouvement de reconnaissance. Car, en contemplant la puissance, ils rencontrent la bonté, une puissance parfaitement libre, une bonté entièrement gratuite. Le flot qui mugit sous ma fenêtre obéit à une loi souveraine, mais il s'étend sur le sable et s'y dessine en courbes d'une grâce charmante et d'une infinie variété. En outre, ce flot est un vivant ; je sens entre sa vie et la mienne, entre la vie de l'air que je respire, du rayon qui m'éclaire, et ma vie, des rapports établis par un commun auteur. Derrière ce flot, cette brise, ce rayon, je sens une personne qui me veut du bien. Il y a un maître, un artiste et un père. L'attendrissement délicieux que j'éprouve à lire le message d'un ami absent qui a pensé à moi, à reconnaître dans un testament les marques de la tendresse d'une mère qui n'est plus, à trouver sur ma table des fleurs déposées par une main secrète, je le ressens devant la nature, j'adore la puissance, j'admire la beauté, j'aime la bonté du Dieu qui a fait toutes ces choses, et les a faites pour moi !

Mais cette preuve charmante de l'existence de Dieu démontrée par la nature, source de toutes les poésies, aliment inépuisable des arts, origine 29
et parure de tous les cultes, elle est la première et la plus populaire, au printemps de la jeunesse, en pleine santé, aux heures où l'homme marche fier, le front baigné par le soleil, le cœur gai, à travers les monts et les plaines, tout au travail, à l'amour, aux désirs ardents, maître de la terre, le bras sur le bras de sa femme, entouré de ses compagnons de plaisirs et d'études ou de ses premiers enfants.

Un jour viendra, il s'avance, où je serai seul, prêt à mourir, seul, et la

nature ne sera plus rien pour moi. La nuit, l'éternelle nuit commencera, enveloppant de ses ténèbres les arbres, les eaux, les champs et le ciel ; je serai seul, bientôt dépouillé de mon corps, qui déjà s'use et se consume, seul, et sans que mes amis, ma femme, mes enfants, puissent rien pour ajouter une heure à ma vie, un mouvement à mes forces, seul avec ma pensée. Il me faut pour ce moment-là une preuve de l'existence de Dieu, une preuve courte, personnelle, plantée en moi. Elle y est. C'est l'instinct de la raison.

Il y a une cause, et ce n'est pas moi. Il y a une perfection, et ce n'est pas moi. Il y a une vérité, et ce n'est pas moi. Mais je les vois en moi, toujours, dès que j'y regarde. C'est Dieu. Il habite en moi-même. Je puis bien me défendre de cette croyance, je ne puis pas m'en défaire. Si la croyance en Dieu était notre œuvre, si nous n'avions qu'à vouloir pour la chasser de notre esprit, cela serait déjà fait depuis longtemps, car elle dépasse 30
nos pensées, brave nos sens, trouble nos plaisirs, inquiète nos actions. Chassons-la. C'est impossible. Dieu est en nous. Le premier comme le dernier regard jeté par nous au dedans de nous-même, le rencontre aussitôt face à face et le voit.

Ce n'est pas assez. La nature et la raison me révèlent Dieu. Mais que m'importe ! Il est comme le soleil, au-dessus de ma tête. Je suis libre. J'agis comme je veux ; maître de moi-même, je me sers d'autrui, j'use des biens de la terre à ma guise. Dieu est, mais je suis aussi, et il ne s'occupe pas plus de moi que je ne songe à lui. Non. Nul ne peut étouffer l'instinct de la conscience. Entre le juste et l'injuste, le bien et le mal, elle ne se trompe pas. Il y a quelque chose qui s'appelle devoir. Qui l'impose ? C'est Dieu. Qui aurait droit de l'imposer, si ce n'est Lui ? Et si le devoir n'était pas imposé, que serait la terre, si ce n'est un champ de carnage et une caverne de voleurs, grands et petits ?

Ces preuves n'ont pas besoin de développements. Père et Créateur des êtres, type éternel des pensées, témoin et juge des actions, Dieu vit dans la nature, Dieu vit dans la raison, Dieu vit dans la conscience. J'en appelle au témoignage de tous les hommes, sans aucune exception. Plus ou moins confuses et effacées, mais faciles à reconnaître et à réveiller, au milieu de tous les peuples, au fond de tous les cultes, à tous les âges 31
de la civilisation, et à travers toutes les diversités de races, de langues,

de contrées, ces trois preuves d'instinct demeurent universelles, indestructibles, indiscutables. Rien n'est plus simple, rien n'est plus fort. Elles ont la dureté du rocher et la clarté des étoiles. Les preuves scientifiques seront plus compliquées, elles ne seront pas plus solides.

2. LES TROIS ORDRES Je ne sais pas si l'esprit de tous les hommes, qui sont mes frères, suit, pour arriver à Dieu, le même chemin que le mien ; je ne veux juger, blâmer, forcer personne. Mais il me semble que ce chemin est droit, facile et beau.

J'ai devant moi la matière et l'âme revêtues de la vie.

J'entre dans un atelier en marche ; un ouvrier présente un morceau de bois à un outil qui tourne, et je vois cet outil mis en mouvement par une petite roue, celle-ci par une plus grande, celle-là dépendant d'une courroie, qui s'ajuste à un arbre, lequel est agité en dehors de l'atelier par un moteur central. Je pénètre dans la chambre où se meut cet instrument ; une roue gigantesque empruntant à l'eau qui tombe la force de la pesanteur et se livrant avec calme, sous l'empire continu de cette force, à un mouvement régulier, ou bien un piston fournissant une course rapide 32
sous l'action de l'eau mise en vapeur à travers les organes admirables d'une machine savante, dont le jeu a je ne sais quelle solennité grandiose, offre l'image la plus belle du mélange de la puissance avec la docilité. À l'origine de tout ce mouvement, répété, transmis, calculé et réglé, une substance et une force. Ici, mes yeux s'arrêtent, et mes explications sont à bout. Qui a créé la substance ? Quel est l'auteur de la force ? C'est Dieu. Ou bien cette force et cette substance qui obéissent ont commandé et se sont faites elles-mêmes, ou bien c'est Dieu. Je n'ai d'autre ressource pour résoudre la question que de consulter ma raison. Or l'hypothèse d'une force et d'une substance qui se sont faites elles-mêmes, la renverse, et elle ne peut l'accepter. L'hypothèse d'un Dieu l'éblouit, mais elle la satisfait. Laissez ma raison à elle-même, écartez les obstacles accumulés par les doutes, les craintes, les ingratitudes, les préjugés du monde, prenez une raison pure, simple et droite, elle n'hésite pas.

L'auteur de la substance et de la force, c'est Dieu.

Et le chimiste qui analyse et décompose, l'anatomiste qui dissèque, le

botaniste qui classe et groupe, l'astronome qui observe et calcule, remontent le même chemin ; après plus ou moins de stations, ils arrivent au même rivage ; et là, forcément arrêtés, ou bien ils ferment les yeux volontairement pour ne point voir au delà, ou bien, s'ils les ouvrent, ce qu'ils voient au delà, sur l'autre bord, bien en face, bien distinctement, 33
c'est Dieu.

Si mon âme qui voit ces choses, si mon âme qui trace ces mots, regarde à présent de l'autre côté, et se fixe sur elle-même, un chemin semblable se découvre aussitôt. De chaque mot, de chaque raisonnement, de chaque application à une pensée quelconque, je remonte à un petit nombre d'idées, qui sont à toutes les autres ce que la force et la substance sont aux connaissances matérielles ; je remonte au juste, au bien, au beau, à la quantité, à l'être ; idées que je ne puis pas plus décomposer que le chimiste ne peut décomposer les corps simples ; idées universelles, indestructibles, absolues ; et ces idées sont des forces aveugles qui s'imposent à ma cervelle, ou bien elles sont, en effet et comme je les vois, une image en moi, petit homme imparfait d'un jour, une image d'un être éternellement et infiniment beau, bon, vrai, de Dieu.

Que je parte d'un outil, d'une plante, d'une goutte de mon sang, d'une étoile, d'un épi de froment, des ondes de l'Océan, ou bien d'un mot, d'un jugement, d'un raisonnement, des *Élévations* de Bossuet, des tableaux de Raphaël, ou de *deux et deux font quatre*, et *b* avec un *a* fait *ba*, la route est la même, et au bout de toutes les avenues de mon esprit, se manifeste et s'impose Dieu.

Il y a pourtant une différence. Je comprends que la plante, l'astre, le sang, la substance, la force, pourraient ne pas exister, et qu'entre ces choses 34
et Dieu se placent peut-être une multitude d'éléments intermédiaires, connus, comme le soleil qui agit sur ma terre, ou encore inconnus. Rien de direct, rien de nécessaire.

Au contraire, dans le monde des idées, d'autres êtres visibles, peut-être d'invisibles, agissent sur moi ; mais entre mon âme qui voit le bien, et Dieu qui est le bien, il n'y a rien ; la relation est directe. De plus, je sais que demain je n'existerai plus, et je conçois que tous les hommes puissent cesser d'exister ou n'aient jamais existé, non plus qu'aucune créature, et

je me dis en même temps, sans hésiter, que le bien, le beau, existeraient néanmoins.

Ainsi tout ce qui est créé est contingent, et, bien loin d'être inséparable de Dieu, se comprend très-clairement distinct ; donc Dieu l'a tiré, non de lui, mais de rien, et il pouvait ne pas l'en tirer.

Au contraire, l'âme, qui pouvait n'être pas créée, n'est pas le bien, le beau ; elle l'a reçu, et, si elle n'était pas, le bien, le beau seraient, car c'est lui. Elle est distincte de lui ; mais une fois créée, elle voit en lui directement ; les idées qui sont la substance créée de mon âme sont des abrégés, des images, des dérivés, des idées qui sont la substance incréée de l'Esprit éternel.

Ainsi, création de la matière, tirée de rien. Création de l'âme unie à la matière, c'est-à-dire de l'homme, tiré de rien. La matière conservée 35
par Dieu, ou créée continuellement sans puissance de connaître, et, par conséquent, sans rien de nécessaire, ni de direct. L'âme, créée continuellement aussi, avec participation à la vérité éternelle. Au commencement de la matière et de la vie, une seule et même source, qui est Dieu.

Mais la matière est féconde, l'âme est libre, toutes deux sont jetées dans l'espace et dans le temps. Qu'est-ce que la fécondité ? Qu'est-ce que la liberté ? Mystères, mais réalités. Les transformations de la matière, les manifestations de la liberté composent l'histoire et un troisième domaine. En quoi Dieu y intervient-il ?

Ici commence un autre ordre, celui de la Providence, ou de la grâce. Le mal est possible, et la peine le suit ; Dieu se montre et se cache tour à tour ; il ne favorise pas tous, il ne punit pas tous. C'est un mystérieux mélange de ses desseins et des nôtres, assez incertain pour nous forcer à agir, assez clair pour prouver qu'il agit ; se montrant assez pour qu'on ne l'oublie pas, pas assez pour qu'on se courbe sous sa main. Il y a place, dans ce monde mêlé, pour la justice, la grandeur, la vertu, le combat, le mérite, et l'on concevrait que cela fût toujours ainsi, le mal transmis et le mal commis occasionnant les sévérités, le bien et le travail permettant les faveurs, et Dieu demeurant un Dieu caché. Il y aurait place aussi pour la prière, puisque, dans cet ordre, la liberté divine correspond à la liberté humaine. Comme Abraham tient son fils d'une main qui ne 36

peut pas lâcher, et lève l'autre main qui peut encore s'arrêter et fléchir, ou frapper, on conçoit l'acte qui crée comme définitif, et l'acte qui gouverne comme libre. Mais pourtant c'est trop dur ; ce Dieu ne parle pas au cœur ; le désordre est trop grand ; il y a trop de mal ; nous concevons mieux, nous attendons mieux ; cette attente devient une foi, et c'est au milieu de ce monde qu'éclate cet acte de libre amour et de pleine justice qui se nomme l'Incarnation. J'ose assister en pensée aux conseils d'où sortirent les plans de ce monde où je suis ; j'ai le droit de me l'expliquer, puisque j'ai le devoir de le servir ; je vois l'infinie quantité des combinaisons entre lesquelles le libre choix de Dieu s'exerce : le monde de la perfection innocente ; le monde du mérite par la peine ; et j'ose croire que le second prépare des créatures plus étonnantes et plus dignes ; mais à mon esprit surpris se présente une combinaison plus merveilleuse qui dépasse celles que j'avais pu concevoir, le plan d'un monde né de rien, peuplé d'hommes libres, et sauvé, par Dieu, du mal ; je vois Dieu qui crée, Dieu qui punit, puis Dieu qui souffre et qui aime ; rien de plus beau en moi, quoi de plus beau en lui ? Ce chef-d'œuvre dépasse et satisfait mon âme. Je comprends l'histoire et je me soumets à la vie.

37

3[51] La croyance en Dieu donne aux choses la beauté du *réel*. Le monde et l'histoire ne dansent plus devant les yeux, comme un jeu d'ombres et un caprice du sort. Il y a des lois, des faits, des desseins, une route, un plan ; le pays est habité, le monde est gouverné ; tout devient sérieux, rien n'est petit ; tout a un sens et une solidité. Des flots et de l'empire du vent, on passe sur la terre ferme ; on croit, on espère, on admire, on travaille, on a l'œil clair et le cœur à l'aise, et au lieu de rire bêtement, en criant : Oh ! que c'est drôle ! on sourit doucement, et tout bas on murmure : Mon père !

La vie devient un honneur, au lieu d'être une corvée.

J'aime ce qui *est*, car cela *est* par Dieu.

4 Il y a ici-bas deux choses qui ne changent pas : la morale et la matière ; on les cultive, on les applique, ou bien on les néglige, on les bouleverse ;

51. Ce morceau était destiné à la cinquième partie, que je n'ai pu reconstituer, comme il a été expliqué dans la Préface. Il m'a paru trouver sa place ici.

on ne les invente pas ; on ne les *crée* pas ; on ne les détruit pas. Elles sont précisément les deux preuves de l'existence de Dieu, et c'est sur ces deux 38
colonnes indestructibles, la *conscience*, la *nature*, que repose à jamais la religion.

5 La vérité ressemble à la terre : les vérités se présentent à nous comme les substances matérielles, éparses, par fragments, amalgamées, enfouies, et aussi par zones et par *courants* ; à mesure que nous avançons dans l'étude des vérités, nous pouvons en tracer la carte, indiquer où elles sont, nous servant de quelques-unes qui conduisent aux autres ; l'*induction* et la *déduction* sont aux idées ce que les rivières sont aux lieux. La vérité a des fleurs, des mines, des terres en culture, des océans et des abîmes. Puis elle est ronde ; on en fait le tour pour revenir au même point ; on part instinctivement de Dieu, on revient scientifiquement à Dieu.

6 Ce que nous voyons en Dieu, c'est précisément qu'il existe. Nous ne pouvons refuser l'être au seul être nécessaire. C'est, a-t-on dit, une manière de boucher un trou dans les systèmes, le trou que la raison y laisse. Grossier, mais réel aveu. Tous les systèmes sont troués, vains, tombant en ruine, sans Dieu. En perdant Dieu, on perd toute certitude, toutes les 39
autres vérités ; les philosophes le reconnaissent, et nous, gens du monde, nous ajoutons qu'on perd toute certitude dans les relations des hommes ; la parole de notre semblable n'a de poids que parce que nous supposons que sa raison et sa conscience sont, comme les nôtres, l'œuvre et l'empire de Dieu.

Pas une idée qui ne suppose cette idée première.

Ici, nous connaissons plus que nous ne comprenons, ce qui n'est pas rare, mais même plus que nous ne pouvons comprendre. Aussi les termes manquent, mais la certitude au delà de l'expression s'imprime et s'impose. Tout homme l'a conçue et reçue.

Lorsque les savants me montrent une de leurs découvertes : Newton, l'attraction ; Galilée, le mouvement de la terre ; Socrate, sa méthode ; Leibnitz, ses calculs ; Smith, ses lois économiques ; quand ils parlent, je comprends ; quand ils prouvent, je crois ; quand j'ai cru, je répète : j'ai tout

reçu.

Mais ne nous laissons pas trop gouverner ; je ne dois pas aux philosophes l'idée de Dieu ; je ne l'ai pas reçue, je l'ai. Quand ils m'en parlent, ils me prouvent qu'ils l'ont aussi ; je n'en doutais pas. Je reconnais qu'ils en parlent bien ; mon cœur et ma raison en ont pourtant une notion plus large et plus riche, et à toutes les démonstrations je réponds : Je le savais ; c'est cela, mais bien plus. Si je serre les démonstrations sur l'existence, elles se réduisent à ceci : Il y a quelque chose, donc Dieu est ; 40
et les démonstrations sur les attributs, à ceci : Dieu est cela, car s'il n'était pas cela, il ne serait pas Dieu, ce qui revient à : Dieu est Dieu.

Et toutes ces démonstrations causent une fatigue d'esprit, comme si l'on vous disait : « Commencez par vous faire violence et supposez que la lumière n'est pas, puis je vais vous en donner l'idée. » Ah ! l'idée ne remplit pas les ténèbres. Qu'est-ce que l'idée de la lumière près de la lumière ? Laissez le jour m'inonder. OAz, voici l'air, dit la chimie. — Ouvrez les fenêtres et laissez-moi respirer. OH^2, voici l'eau de la Seine, et X, voilà le cube qu'elle débite par heure. — Ah ! laissez-moi courir au pont voisin, et voir couler l'abondance de ses flots.

Même effort, même stérilité, quand on veut définir le juste, le beau. L'idée dépasse le mot, et la vie, la réalité, déborde l'idée. Nous connaissons au delà : c'est la *foi* ; certitude aveugle, dit-on. Non, certitude éblouie.

Nous croyons à Dieu indirectement, en jetant un regard sur le monde ; directement, en jetant un regard sur nous.

Du même regard, par une seule et même réflexion, je vois lui et moi, je vois mon esprit et lui au centre. Puis, bien loin de vivre par moi, je ne vis pas même pour moi ; mes sens et mes organes sont faits pour le monde créé, le monde pour mes sens et mes organes, et ces rapports supposent entre le monde et moi un auteur commun. Je m'élève jusqu'à ce maître, moi, si petit. Les emplois, les rapports, les modifications, les formes, les 41
lois de toutes les choses : Comment ? Elles ne me disent rien. Elles ne sont pas moi. Je vois tout par l'effet de la présence de celui qui a créé tout, par la participation réelle de mon intelligence à la sienne. Celui qui nous a faits les a faites, et nous a donné, à nous seuls, une âme où tombe un double reflet de ces objets et des desseins de leur auteur ; en mon âme,

je vois *moi, Lui, tout.*

7. IDÉE DE DIEU Tout esprit porte en lui l'idée de l'existence de Dieu. Toute chose porte en elle la preuve de l'existence de Dieu. Je dis l'existence. L'esprit ne pense pas seulement que Dieu peut être, il pense qu'il est. Les créatures ne laissent pas supposer sa possibilité, elles impliquent son existence et son action. Au milieu de toutes les réunions d'hommes en villes ou en villages, sous toutes les latitudes, en tous les temps, la plus haute construction est le temple, et il ne sort des ruines antiques de l'Orient ou du Nord, du Sud ou de l'Occident, que des débris de temples. Ce qu'est le temple dans la ville, le plus haut, le plus beau, le plus vaste des édifices, l'idée de Dieu l'est dans toute âme. Nous n'y pensons pas à chaque instant, mais chacune de nos idées part de cette idée, chacune de nos réflexions y revient, et plus nous sommes purs, plus nous sommes 42
sincères, notamment à l'heure de la peine, qui est l'heure de la pureté et de la sincérité, plus nous y montons instinctivement et naturellement.

Oui, cette croyance fait partie de la nature humaine. Comme nous ne pouvons pas ne pas jouir devant telle ou telle sensation, ni ne pas souffrir devant telle autre, ni ne pas raisonner, conclure, juger, aimer, parce que telle est notre nature, ainsi faite, ainsi commandée, ainsi et avec la même rigueur intime, nous ne pouvons pas ne pas avoir l'idée de l'existence de Dieu.

Il est possible d'obscurcir cette notion, de la bannir, de la défigurer ; elle ne comporte pas une définition nette, une vue directe, un rapport constant ; mais elle est, revient, s'impose, ne s'efface jamais ; on peut s'en défendre, on ne peut s'en défaire.

8 Si nous pouvions ne pas croire en Dieu, la plupart des hommes n'y croiraient pas. Il est au-dessus de notre intelligence, il est inaccessible à nos sens, il est désagréable à nos passions, il nous dépasse, nous fuit, nous contrarie et nous inquiète. Nous ne savons ni le comprendre, ni le voir, ni le supporter. Mais nous ne pouvons pas. Il est certain. Nous recevons, nous apportons en naissant cette certitude. L'homme est un être qui croit à un Dieu. Et bien loin que les créatures nous poussent à le 43
proclamer, c'est nous qui venons dire à la nature : Tu as un Dieu. C'est

en nous que la conclusion de l'effet à la cause se pose et s'impose ; c'est nous qui voyons l'infini à travers le fini, le Créateur à travers la créature. Il est, il vit, il existe en nous.

9[52] Nous n'avons pas seulement l'idée de Dieu en nous, mais nous avons la main de Dieu sur nous. Qui a traversé la moitié de la vie, le sait bien. Notre existence a un compagnon, notre liberté partage avec quelqu'un, notre destinée est l'œuvre d'un supérieur et d'un souverain. L'enchaînement inattendu des circonstances, qui sont le terrain de nos démarches et l'horizon de nos regards, comment s'opère-t-il ? Qui désigne notre place, et compte nos jours ? Nos prévisions sont déjouées, tantôt dépassées, tantôt déçues ; nous avons tantôt l'ivresse, tantôt l'indigence ; dans l'éblouissement du triomphe, ou la nuit, sur notre couche fiévreuse, quelqu'un nous arrête et nous tient. Nous le rencontrons dans l'extase de l'admiration, dans l'émotion de l'amour, au fond de nos larmes, toutes les fois qu'un coup profond nous atteint. Et si la prière de l'enfant demande 44
à Dieu que *son règne arrive*, cette parole a deux sens, et dès ce monde, tout homme sait bien qu'un jour ce règne lui arrive, qu'il doit obéir non pas à une loi, à un ensemble muet et général, mais à un dessein spécial, mais à une volonté, à un roi, à un souverain universel, au plus fort, au plus sage, à Dieu.

10 Nous avons tort de dire que nous avons l'idée de Dieu. C'est comme si nous disions que nous avons l'idée du monde visible. Expression réelle, expression étroite. Nous sommes plongés dans le monde, nous sommes faits pour lui, et lui, il est fait pour nous. À quoi bon le rayon sans l'œil, et l'œil sans le rayon ? Encore concevons-nous ce même monde habité, visité, travaillé par d'autres êtres que l'homme, inférieurs ou supérieurs. Mais nous ne nous concevons pas nous-mêmes sans le monde ; nos sens ont rapport à lui, ses forces et ses apparences ont rapport à nos sens, ce rapport est préétabli ; nous sommes certains que le monde existe, certains que nous ne l'avons pas fait, certains qu'il est fait en vue de nous, non peut-être de nous seuls, mais de nous incontestablement.

52. Ce morceau porte le titre : *Science et plan divin.* Sans doute l'auteur lui destinait un développement plus ample que celui qu'il y a donné.

Et il en est de même de Dieu. Dans le monde invisible où vit notre esprit, Dieu est à nos idées ce que le monde visible est à nos sens. Nous voyons qu'il existe, que nous ne l'avons pas fait, qu'il existe en vue de nous, de 45
millions d'autres que nous sans doute, mais de nous aussi incontestablement. Car ce n'est pas seulement par l'une des opérations de notre esprit que nous arrivons à lui, à l'une de nos idées qu'il correspond ; la plus simple des opérations, toute connaissance, tout mot, tout acte, toute pensée, suppose une idée, qui suppose Dieu. Nous ne pensons, nous ne faisons rien que par la conscience d'une idée de ce qui doit être fait ou pensé, qui n'est rien elle-même, n'a aucune autorité, aucune réalité que s'il y a un vrai absolu et vivant au fond de cette idée. Dieu partout, le monde partout, l'homme entre les deux, en rapport avec Dieu par ses idées, avec le monde par ses sens, portant dans son âme un rayon de la vérité intelligible, dans son corps une parcelle de la beauté organisée, formé de justice et de vie, d'esprit et de poussière, distinct de Dieu, distinct du monde, mais placé entre les deux sans pouvoir s'en séparer, sitôt qu'il pense, sitôt qu'il vit.

Le monde invisible est aussi réel que le monde visible. Quand mille hommes prennent un champ dont ils font une route, ils ont pour jamais modifié la terre en ce point visible. Quand mille hommes prennent une vérité dont ils font une loi, à laquelle se plieront ou dont jouiront les autres hommes, ils ont pour jamais modifié le monde moral en ce point invisible, aussi réel.

46

11[53] Tous les savants sont d'ailleurs d'accord en ce point que même nos représentations sensibles sont un mélange d'illusion et de réalité, et qu'aucune sensation ne nous instruit de la vérité sur les choses elles-mêmes ; c'est seulement l'*idée*. Et aussi que la certitude n'est qu'une probabilité qui exclut tout doute raisonnable ; on adhère par un effort de volonté, un acte de foi, comme à toute vérité. Toutes sont invisibles, toutes sont incomplètement accessibles à l'esprit.

53. Ce petit morceau se rattache à la théorie des idées indiquée dans le précédent. Nous raisonnons toujours sur l'idée des choses, c'est-à-dire sur le rapport des choses avec notre esprit. On voit quelle place cette vérité peut tenir dans la démonstration de l'auteur : pour lui l'idée de Dieu rend Dieu aussi réel que l'idée des choses sensibles rend réelles les choses sensibles.

12 Remonter à la cause et à l'universel est tellement la tendance de notre esprit que cela en devient le défaut. Nous cherchons des causes et nous généralisons ; raisonner n'est pas autre chose, et médire[54] pas autre chose. Vivant dans le plus petit cercle, soumis au raisonnement 47
personnel contrôlé par le témoignage général, vivant sous l'empire de la routine de quelques règles et de l'opinion de quelques gens, nous appelons ces règles des principes, et ces témoins tout le monde ; preuves vivantes de l'influence nécessaire de la raison qui remonte aux causes, et de la tradition qui contrôle et *confirme la raison.*

13. DIEU, SEULE CERTITUDE Ce n'est pas assez de dire que l'existence de Dieu est certaine ; elle est la seule certitude absolue, permanente, souveraine. C'est cette certitude indestructible autant que claire qui redresse toutes les autres applications de l'esprit de l'homme. L'histoire ne serait qu'un scandale, si, au-dessus du chaos des événements, la certitude de l'existence d'un Dieu ne se maintenait, en sorte que la face du père des hommes semble se pencher par-dessus toutes nos têtes et ses regards se fixent sur nous. La Science ne serait qu'une hypothèse, et tous les arts, tous les métiers, qui s'appuient sur la science, ne seraient que des hypothèses, si les lois d'analogie et de continuité sur lesquelles la science est fondée ne s'appuyaient elles-mêmes sur la certitude d'un Dieu sage, dont la sagesse consiste précisément à agir avec cette analogie et cette continuité. La philosophie ne serait qu'une équivoque, si, divisant l'homme 48
en deux substances, toutes deux complétement mêlées et complétement inconnues en elles-mêmes, elle ne rattachait pas l'une et l'autre à une destinée, œuvre d'un maître souverain.

Pourquoi, savant, croyez-vous que telle force dans telle condition produira tel effet ? Pourquoi, laboureur, croyez-vous que ce grain enfantera cet épi ? Pourquoi, juges, attribuez-vous cet acte à une intention et déclarez-vous que cette intention mérite cette peine ? Pourquoi ? — Dieu est sous-entendu. Notre ignorance compte sur sa science, notre faiblesse sur son pouvoir, et nous pensons, non pas ce que la nature ou notre nature ou les événements nous révèlent, à chaque instant nous pensons ce

54. Malgré l'ellipse, on entend bien ce qu'a voulu dire l'auteur. « Médire », parler mal des autres hommes est toujours les juger par rapport aux règles *générales* du bien. L'auteur cherche la tendance de l'esprit humain à la généralisation, jusque dans ses travers.

que pense Dieu. La certitude de Dieu éclaire ou corrige chaque pensée humaine, nous permet de vivre, de raisonner, de calculer, d'agir. C'est sur sa parole que nous jetons le filet, que nous bâtissons nos demeures ; il est la sécurité de tout, la caution de tout, la condition de tout.

14 À mesure que les peuplades se dégradent et deviennent plus malheureuses et plus aveugles, elles croient toujours à Dieu, mais à un bon et à un méchant qui luttent, puis seulement au mauvais qui les opprime, et qu'il faut fléchir par des sacrifices, en se privant. Il faut remonter aux peuples les plus civilisés pour croire qu'il n'y en a qu'un et qu'il est bon. 49
Tous croient en Dieu, tous croient au mal, tous croient à l'expiation et par conséquent à la colère de Dieu. Mais en bas, on suppose plusieurs dieux, au moins deux, et l'on ne croit plus qu'au mauvais. Les Nouveaux-Zélandais disent : « C'est un anthropophage invisible. » En haut, on croit à un, qui est bon, et à la faute de l'homme.

Le christianisme a donné la vraie définition, la vraie notion.

Combat, triomphe définitif du bien. Combat, triomphe définitif du mal. Croire en Dieu, caractère du *règne* humain.

15 Les savants vivent avec les grands hommes et méprisent les vivants. Comment les convertir ? Les mondains sont éblouis par le plaisir. Comment les atteindre ? Les pauvres sont accablés par le travail ? Comment les toucher ? Mais Dieu dit : Le royaume de Dieu est au dedans de vous. Chacun le porte. L'idée de Dieu, c'est la médaille miraculeuse. C'est la lampe de l'esprit, sans laquelle il ne verrait pas clair en lui-même.

L'idée de Dieu, c'est la croyance à l'existence de Dieu. Comment refuser l'être à celui dont la seule notion est qu'il est le seul être nécessaire ? 50

La science consiste à chercher Dieu, la justice à lui plaire. Nous cherchons ce qu'il a dû faire, parce que nous avons de lui une idée nette.

Toutes nos définitions métaphysiques se réduisent à ceci : Dieu est cela, car s'il n'était pas cela, il ne serait pas Dieu. Cela suppose l'idée claire du Dieu vrai.

Et cette idée, cette présence est si bien en nous, que les criminalistes,

pour exciter le remords, demandent que le coupable soit laissé seul, en face de lui-même. Curieux aveu de la présence de Dieu en nous.

16[55]. **1° LE MONDE MORAL EST FAIT** Les moralistes et les chrétiens ont coutume de nous gronder ; ils gémissent de ce qui nous manque ; ils rougissent de ce que nous faisons de mal. Pourquoi donc n'admirent-ils jamais ce que nous possédons et ce que nous faisons ? Oui, nous sommes de petits êtres, mais nous accomplissons de grands desseins. Oui, nous sommes des esprits bornés, mais nous possédons de hautes idées. Nos mains transforment le monde, et nos idées le gouvernent. Au centre, au sommet de ces idées qui font notre gloire, et qui nous élèvent par-dessus 51
tout le vaste ensemble des créatures, règne en souveraine l'idée d'un Dieu vivant.

L'homme est un être qui croit en Dieu. Toutes les autres idées sont fugitives, obscures ; celle-ci est persistante et claire. Toutes les autres idées sont réservées et scientifiques ; celle-ci est populaire et universelle. Ne demandez pas au pâtre de la montagne s'il a l'idée de l'infini, car il ne saurait pas vous comprendre ; demandez-lui s'il croit en Dieu, il vous répondra qu'il y croit. Et demandez au géomètre où le conduit la notion de l'infini, il vous répondra qu'elle mène à la notion de Dieu. Cette croyance sublime est à l'entrée, au centre et au fond de l'âme. Avant tout effort, l'enfant s'y élève, et au terme des plus laborieux efforts, le savant y atteint. Même pour la combattre, cette grande idée, il faut qu'il la possède. S'il ne croit pas en Dieu, du moins il y pense. Tous, nous avons l'idée de Dieu ; presque tous, la certitude de l'existence de Dieu.

À quel Dieu croyons-nous ? Au vrai Dieu, vivant, personnel, unique, parfait.

Ici, bien loin d'être choqué par les défauts de la religion des hommes de mon temps, je suis extrêmement frappé de la supériorité de cette religion sur celle des anciens. Sur le globe entier tous les hommes de toutes les races croient à des dieux, et il en était ainsi à Rome et à Athènes. Mais, de

55. Ce morceau, l'un des plus longs que contienne le livre, renferme plusieurs des idées qui se trouvent déjà exprimées dans les différents fragments de la première partie ; mais comme il en renferme beaucoup d'autres, je n'ai rien voulu retrancher, certain de donner ainsi une image plus complète de la pensée de l'auteur.

plus, dans tous les pays civilisés, les hommes croient à un Dieu unique, 52
et ils ont l'idée claire du Dieu vrai.

Toutes nos définitions métaphysiques se réduisent en effet à ce raisonnement : *Dieu est cela, car s'il n'était pas cela, il ne serait pas Dieu.* Ce raisonnement suppose, je le répète, l'idée claire du Dieu vrai. Il revient à ceci : *Dieu est Dieu.*

Les philosophes m'accuseront d'aller bien vite. L'existence de l'âme, l'existence de Dieu, les attributs de Dieu, quoi ! Vous supposez, vous affirmez lestement des vérités si grosses. Attendez, distinguons, raisonnons. Êtes-vous bien sûr de vos définitions ? Êtes-vous bien sûr de vos preuves ? Oui, je tiens pour démontrée l'existence de Dieu ; je tiens pour démontrée l'existence de l'âme. Un regard jeté sur la société des hommes et sur leurs actes ne me laisse pas douter de l'âme, et un regard jeté sur l'âme et sur la nature ne me permet pas de douter de Dieu. S'il est quelques philosophes, s'il est quelques savants qui attendent, contestent et cherchent encore, j'en suis fâché pour ces philosophes et pour ces savants, ou plutôt pour la philosophie et pour la science, qu'ils mutilent et qu'ils retardent. Nous autres, qui sommes le commun des hommes et l'ensemble du genre humain, nous sommes d'un autre avis. Pendant que nos écoles discutent la question, nos sociétés, nos lois, nos familles vivent de la réponse. Ces grandes vérités sont acquises, et le monde moral est fait. 53

Il est fait, ne leur en déplaise ; il est fait, et l'homme est un corps uni à une âme qui croit à un Dieu. Toutes les langues ont ces mots, tous les vivants les prononcent, et ce n'est pas seulement avec les vivants que les sceptiques ont à compter, c'est avec les morts. Si, par un horrible renversement, la croyance en Dieu s'affaiblissait en ce siècle, les morts se lèveraient de tous les champs de bataille de la vie, et l'innombrable armée des êtres humains qui ont vécu, croyant en Dieu, viendrait protester contre la cécité d'une poignée d'aveugles. Il y a six mille ans que les astres luisent, que les eaux tombent et que les fleurs renaissent[56]. Il y a six mille ans que la poésie a commencé par le cri d'admiration du premier homme, jetant son premier regard sur l'ordre et la beauté de la nature.

56. Il y a une preuve par l'art. (*Note de l'auteur.*)

Il y a six mille ans que la philosophie a commencé par cette irrésistible affirmation : Rien n'est sans cause. Et depuis six mille ans, il a passé sur la terre non pas seulement des corps, mais des millions d'esprits qui, tous, ont répété ce cri et renouvelé cette affirmation. Un athée est forcé d'établir que tous ceux qui vivent avec lui se trompent, et il est encore forcé d'établir que tous ceux qui ont vécu avant lui se sont trompés. Quel front et quel courage ! Je les vois se lever, ces morts et ces vivants ; ils se rassemblent : législateurs, artistes, penseurs et pauvres gens, ils élèvent 54
la voix ; les pierres aussi vont crier, les forêts et les fleuves parlent, les étoiles rayonnent, les mondes retentissent, et j'assiste au concile universel de toutes les créatures déclarant le dogme suprême : *Credo in unum Deum* !

2° LES PREUVES *Elles sont toutes bonnes, mais inutiles.*

Soit ! Voilà des paroles, et je crois qu'elles expriment votre foi ; je conviens qu'elle est la foi générale. Mais enfin, quelles sont vos preuves ?

Je crois en Dieu, avec tous les hommes mes frères, par la belle preuve tirée du spectacle du monde. Les gouttes d'eau, les fleurs et les étoiles me servent d'argument. Mais cette démonstration de l'existence d'un Dieu qui a fait la planète que j'habite et tout le système des astres qui l'entourent, ne me démontre pas qu'il n'existe pas un autre créateur d'une autre création, inaccessible à mes sens. L'argument peut suffire à la foi des païens qui croient à plusieurs dieux. De plus, cette belle preuve me touche, m'éblouit et m'entraîne, quand je suis jeune, vigoureux, abordant la vie, errant librement au sein de la nature ; mais elle ne me suffit pas. Un jour viendra où la mort sera proche, où le désordre, la division, la décomposition, le néant, menaceront mon corps, où mes sens voilés et mourants n'admireront plus ce monde, mourant aussi pour eux, et c'est 55
devant ces ruines que j'aurai besoin d'une autre preuve de Dieu, quand je le chercherai malgré la disparition des fleurs, des ondes et des étoiles. Seul alors en mon esprit, n'emportant que lui, ne vivant plus qu'en lui, j'ai besoin de trouver en lui ma preuve ; or elle y est.

Oui, l'idée de Dieu est en moi, certaine, continue, éclatante, en moi et en tout homme. Bien plus, chacune des autres idées dont je me sers suppose

Dieu et le prouve. Je ne puis pas articuler deux paroles, je ne puis pas nouer deux raisonnements, sans les idées générales du bien, du beau, du vrai, du juste, de l'être et de la quantité. Or ces idées sont en tout homme, dans tous les temps, en tous les lieux ; il ne les a pas faites, il ne peut pas les défaire. Il n'y aurait jamais eu d'homme, il n'y en aurait plus demain un seul, que le bien, le beau, le vrai, le juste, la quantité ne cesseraient point ; nos esprits dépendent de ces notions, et elles ne dépendent pas de nos esprits ; nous les considérons, nous ne pouvons pas ne pas les considérer comme absolues, comme éternelles ; et qu'est-ce à dire si ce n'est qu'elles supposent, qu'elles exigent, l'existence d'un esprit éternel dont elles sont la substance ? L'existence de cet être est nécessaire, ou bien mes paroles sont de vains bruits, mes pensées sont des songes, et quand je parle à d'autres hommes, nous ne nous entendons pas.

Ce Dieu que ma raison me montre, je le rencontre encore dans ma 56
conscience. Qu'est-ce que le devoir, si ce n'est une règle d'action imposée par un supérieur ? Vous dites que la morale est indépendante, vous avez raison. L'idée du bien fait partie de Dieu même ; or il peut tout, excepté se changer. Rien d'arbitraire dans le bien : la morale est indépendante, et plus exactement, elle est absolue ; mais pourquoi donc est-elle, en outre, obligatoire ? Cela ne peut s'expliquer, ni par sa beauté qui ne frappe pas tous les êtres, ni par sa conformité avec notre nature, car c'est la question par la question ; ni parce qu'elle produit le bonheur, car cela est loin d'être toujours vrai. La loi morale est obligatoire, parce qu'il y a un Dieu, qui a créé l'homme pour une certaine fin, et lui ordonne, quoique sans le forcer, d'en prendre le chemin. Appelons à notre secours l'expérience. Non-seulement quand je fais le mal, je le sais, mais au même moment je crains d'être vu ; j'agis dans l'ombre. Je vis sous le regard d'un témoin. J'ai en moi non-seulement la loi, mais le juge. Les plus dépravés, cédant à la passion, n'échappent pas à l'effroi qui l'accompagne et à la tristesse qui la suit. Nous avons tous passé par ces deux frissons-là. Tous, et ceux-là même qui n'ont connu que des jouissances légitimes ; l'abus est si près de l'usage, qu'ils ne peuvent bannir et cet effroi et cette tristesse, attachés aux scrupules aussi bien qu'aux remords.

Ne me dites pas que je n'ai pas le droit de conclure d'une idée à une

existence. Quand mes yeux sont frappés des premiers rayons du jour, je 57
n'en conclus pas que le soleil est possible ; j'affirme qu'il est ; je crois que l'existence est dans la cause comme elle est dans l'effet. Je n'ai pas d'autre argument pour croire à mon esprit, que je ne vois pas. Il y a des lois, des sociétés, des livres, des inventions, un langage, une histoire ; je veux, je désire, je pense, j'aime, je me souviens, je prévois ; il y a des maisons, des vêtements, des associations, des marchés, des navires, des palais ; donc il y a dans l'homme un esprit. Je crois à l'esprit humain, parce que je vois ses actes, et je ne veux pas croire à l'esprit divin, quoique ses actes frappent tous mes sens ; je crois à l'esprit qui a fait le tissu, je doute de l'esprit qui a fait le textile ; je crois à l'esprit qui a creusé le sillon, je doute de l'esprit qui a créé la terre ; je crois à l'esprit qui commande à mon bras, je doute de l'esprit qui a formé mon bras ! Ce que je sais de Dieu, c'est précisément et uniquement qu'il existe. Comment refuser l'être au seul être nécessaire ?

Non-seulement il est nécessaire en ce sens que sans lui le monde serait un effet sans cause ; non-seulement il est nécessaire en ce sens que les idées qui sont la substance de mon esprit ne sont pas intelligibles ni réelles sans lui ; mais l'existence de Dieu est encore nécessaire à l'intelligence et à la sécurité de toutes mes relations avec les hommes. En perdant Dieu, on perd toute certitude, et Descartes a admirablement remarqué que, dans ce monde, rien n'est certain qu'à cause de la probité de Dieu, 58
qui ne nous trompe pas.

La parole de mon semblable n'a de poids pour moi qu'autant que je suppose sa raison et sa conscience soumises, comme les miennes, à l'empire de Dieu. Dès que je m'aperçois que sa règle n'est pas la mienne et que nous n'allumons pas notre flambeau à la même lumière, je le soupçonne et je le méprise. Je crois que le soleil se lèvera demain, je sème mon blé, j'abandonne ma barque au courant du fleuve, parce que je compte sur Dieu. Je crois que mes idées sont vraies, que mes devoirs sont sacrés, que mes semblables et mes supérieurs sont respectables, parce qu'il y a un Dieu. Je crois que mes peines seront consolées, qu'il sera fait justice à mes droits, que le mal sera vaincu, que je dois faire le bien, parce qu'il y a un Dieu. Confiant dans sa probité, j'agis ; craignant son regard, j'agis bien. Il est la caution et la sanction de tout.

Que voulez-vous de plus ? Dieu est démontré hors de nous et il est démontré en nous. Il y a une démonstration par mes sens, une démonstration par ma raison, une démonstration par ma conscience. Je crois à Dieu, indirectement par un regard jeté sur le monde, directement par un regard jeté sur moi. Que voulez-vous de plus ?

Eh bien ! je l'avoue, ces arguments me semblent tous bons, mais inutiles.

Non-seulement nous croyons en Dieu, mais nous ne pouvons pas ne pas 59
y croire. Sans tant de raisonnements et de déduction, il est en nous.

Si nous pouvions ne pas croire en Dieu, ce serait fait depuis longtemps. Il dépasse notre intelligence, il déroute nos sens, il est désagréable à nos passions. Nous ne savons ni le définir, ni le supporter. Mais nous n'y pouvons rien : Il est. Libre à nous de nous défendre contre cette certitude, impossible de nous en défaire. L'homme est un corps uni à une âme qui croit à un Dieu. Tel est le caractère spécifique de notre espèce.

Oui, la certitude de l'existence de Dieu m'apparaît avec toute l'autorité de l'évidence. Il est au centre de mon âme, réellement, positivement. Je ne conclus pas de moi à lui, de la pensée à la vie, de la vie imparfaite à la vie parfaite. La chaine est trop longue. Une seule et même réflexion me montre moi et lui, mon corps, mon esprit, Dieu.

Bien loin que les créatures nous poussent à le proclamer, c'est nous qui disons à la nature : « Tu es belle, et tu es fille de Dieu ! » Mes sens et mes organes sont faits pour le monde ; le monde est fait pour mes sens et pour mes organes ; la source du lait jaillit dans la mère quand le besoin du lait crie dans l'enfant. Les rapports entre mes sens et le monde supposent qu'ils ont un auteur commun. Quelqu'un nous a fiancés avant de nous unir. Tout petit que je suis, je m'élève à comprendre ces rapports, ces lois, ces métamorphoses de toutes les choses créées. Comment cela se peut- 60
il ? Les choses ne me disent rien ; les choses ne sont pas moi. Mais celui qui nous a faits les a faites ; et il nous a donnés, à nous seuls, une âme où tombe un double reflet de ses œuvres que nous voyons et de ses desseins que nous comprenons. C'est en nous que la conclusion de l'effet à la cause se dresse irrésistiblement, c'est nous qui pénétrons jusqu'à l'infini à travers le fini. La beauté n'est pas dans les choses, elle est en nos âmes, et ce rapport entre elles et nous dérive de notre auteur commun. Nous

croyons le voir en elles, et ce sont elles que nous voyons en lui.

Ne me demandez donc pas de vous démontrer plus longuement que Dieu existe ; à vous de me démontrer qu'il n'existe pas. Mais je ne vous demande pas non plus de vous contenter de mes démonstrations. Elles ne me suffisent pas à moi-même. Ici nous connaissons plus que nous ne comprenons, et cet état de l'esprit, qui n'est pas rare, se révèle par la disette des expressions. Les termes manquent, nullement la certitude.

Les démonstrations de l'existence de Dieu causent une certaine fatigue d'esprit. Philosophes et théologiens semblent nous dire : Commencez par vous faire violence et par supposer que la lumière n'existe pas, puis je vais vous en donner l'idée. Qu'est-ce que l'idée de la lumière, auprès de la lumière même ! Laissez mes yeux s'ouvrir au grand jour qui m'inonde. Voici l'eau, voici l'air, me disent les chimistes, en me montrant une for- 61
mule composée de lettres et de chiffres. Ah ! laissez-moi courir au Rhin qui coule à pleins bords, laissez-moi respirer librement l'air transparent des montagnes !

Encore est-il juste d'écouter les savants. Lorsque Newton m'apporte l'attraction, Galilée le mouvement de la terre, Socrate sa méthode, Leibnitz ses calculs, Smith ses lois économiques, Lavoisier ses formules, je comprends, je reçois, je répète : ils en savent plus que moi.

Mais je ne dois pas aux philosophes l'idée de Dieu. Ils m'enseignent ce que je sais déjà. J'ai cette idée ; ils me prouvent qu'ils la possèdent aussi ; je reconnais qu'ils m'en parlent bien, et pourtant mon cœur et ma raison m'en disent davantage ; à toutes les démonstrations, je suis tenté de répondre : Je le savais, c'est cela, mais bien plus encore. Venez contempler Raphaël, venez écouter Mozart. Que pouvez-vous me dire sur la beauté de leurs chefs-d'œuvre qui ne soit dépassé par l'impression qu'ils me causent ? Il en est ainsi des efforts tentés pour prouver Dieu. Je crois tout ce que vous dites, mais au delà. L'impression dépasse l'expression. Nous connaissons au delà de ce que nous pouvons définir. Croire va plus loin que comprendre, et la foi n'est pas une certitude aveugle, c'est une certitude éblouie.

62

17[57]. **IMAGE DE DIEU** Loin de partager des craintes très-répandues, je suis bien moins frappé de l'imperfection de la religion des modernes que de la supériorité de cette religion sur celle des anciens. Sans doute, il y a en Europe quelques athées, au moment des passions, par entraînement, et même au moment de la mort, par endurcissement. Mais l'immense majorité des hommes croit en Dieu, et au Dieu vrai, au Dieu unique. Depuis l'extrémité de l'Amérique du Nord jusqu'au détroit de Magellan, dans l'Europe entière, dans une partie de plus en plus grande des autres terres habitées, les hommes croient en un seul Dieu. Sur le globe entier, tous les hommes croient à des dieux, et autrefois il en était ainsi à Rome et à Athènes. Cela n'a pas changé, et de plus, presque tous les hommes croient au vrai Dieu. D'un bout de la planète à l'autre, comme au concert des cieux, les êtres intelligents, du fond de leur misère ou au sommet de leur civilisation, répètent et professent : *Credo in unum Deum.*

L'athéisme nous envahit, dit-on ; non, il nous brave, nous choque, nous réveille, et ne nous persuade pas.

La preuve banale, élémentaire et universelle de l'existence de Dieu, c'est 63
la vue des êtres créés, c'est la vie et l'invincible affirmation, l'invincible expérience que rien n'est sans cause.

Mais à cette preuve du premier homme, à ce cri du premier poète, jetant pour la première fois sur le monde créé un regard et recevant une impression que nulle autre n'a égalée, s'ajoute, après six mille ans d'existence des hommes, une autre preuve, tirée non plus des corps, mais des esprits. Il y a six mille ans que les astres roulent, que les eaux tombent et que les fleurs renaissent, oui, mais il y a six mille ans aussi que passent sur la terre des esprits, dans lesquels est imprimée l'idée de Dieu. Un athée est obligé de dire et d'établir que tous ceux qui vivent avec lui se trompent, et que tous ceux qui ont vécu avant lui se sont trompés.

Comment se fait-il que tous les esprits aient l'idée de Dieu ? C'est que Dieu, qui les fit, les fit *à son image*. Que signifie cette grande parole ?

L'homme est un être qui croit en Dieu, d'autres disent : un être *qui pense.*

57. Il y a encore dans ce morceau plusieurs répétitions. Fidèle à ma règle, je n'ai rien retranché.

Cela revient au même. Penser, c'est rapporter ce qui se voit à ce qui est en soi. « Je pense, donc je suis. » Mais aussi : « Je suis et je pense, donc Dieu est. » — « Non-seulement je crois que Dieu existe, mais je vois en moi qu'il y est. »

Analysons ces vérités profondes.

Cette belle parole : *L'homme est créé à l'image de Dieu*, m'éblouit comme la lumière du midi.

Mettez-vous cette parole dans l'esprit, pensez-y sans cesse, et elle répan- 64
dra ses clartés sur la croyance, sur la conduite, sur le ciel, sur la terre. C'est pour moi toute la philosophie et toute la morale en un seul et même mot.

À la place du mot français *image*, prononcez le mot grec qui le traduit, *idée*; et de même que les idées diverses sont les images d'objets réels se peignant dans votre âme de diverses manières, rappelez-vous que vous classez, que vous jugez, que vous comprenez, que vous exprimez, que vous retenez ces idées *particulières* par le rapport qu'elles ont avec d'autres idées, plus simples, plus vastes, constantes, qui sont les idées *générales*. La pensée n'est que l'exercice continuel de cette comparaison, semblable à la vérification d'une mesure rapprochée de la mesure certaine. Or, à la place de ce mot : *idées*, appliquées à ces idées générales, remettez le mot : *images*. De quel objet réel ces idées sont-elles l'image, si ce n'est de Dieu même, *beau, vrai, bien, être absolu*? Et si vous ne doutez pas un instant de la réelle existence de l'objet périssable dont l'image traverse votre esprit, comment pouvez-vous douter de la réelle existence de l'objet, dites mieux : de l'être, dont vos idées générales supposent, exigent, attestent la continue, immuable et universelle présence? Oui, mon esprit porte l'image de Dieu en lui, et, comme mon œil ne voit que par la présence de la lumière, mon esprit ne pense que par l'existence de Dieu. Ce n'est pas assez qu'il soit formé à son image, il est formé *de* son 65
image, et fixant, pénétrant chacune de vos idées, remontez, faites un pas, retournez-vous, regardez, tendez la main, vous touchez Dieu.

C'est toute la philosophie, et voici toute la morale.

L'enfant porte les traits et la ressemblance de son père. Comme Dieu,

l'homme est esprit : il comprend, il aime, il veut, il est bon, il est généreux ; le beau lui plaît, le bien l'émeut, le vrai l'attache, et il est attiré vers le grand. Ses vices mêmes sont un désordre, un écart de l'ordre, mais une ombre et un vestige du bien ; il aime mal, il désire mal, il comprend mal, il ambitionne mal, mais c'est encore ambitionner, comprendre, désirer et aimer.

Oui, toute la morale, c'est que je ressemble à mon père, que je sois l'image de Dieu sur la terre, miséricordieux, laborieux, intelligent, aimant, puissant, de Dieu qui donne sans recevoir, de Dieu toujours juste et fidèle. Image de Dieu !

Et c'est aussi toute la religion. Les hommes ont vu un homme juste, bon, tendre, désintéressé, parfait, supérieur à tous, sans tache, sans ombre, et ils ont dit : C'est Dieu venu sur la terre !

Et ils ont vu aussi le vice, la colère, la débauche, l'abrutissement, l'ivrogne, le cannibale, le despote, et ils ont dit : Dieu n'a pas fait cela. Ce mal vient de l'homme, et si Dieu le voit, ce mal sera puni et réparé, car nous portons en nous l'*image de Dieu*, et nous savons qu'il est juste, 66
bon, pur et puissant. Image de Dieu ! idées ! conscience ! Témoignage de l'homme sur la vérité observée en lui-même, avant même d'ouvrir l'oreille à l'histoire et à l'Évangile.

18 Dieu parle. Je l'écoute : c'est la conscience. Je parle, Dieu m'écoute : c'est la prière. Ce dialogue est la religion. Entre Dieu et moi s'élève le mur de la nature. Il faut qu'il existe pour que je sois libre. Il faut qu'il tombe pour que je sois heureux.

Entre un esprit et un autre esprit, il y a aussi un voile, une cloison, le corps. Ils se reconnaissent par les signes, c'est-à-dire la physionomie, le langage, les gestes. La nature est le voile entre l'esprit humain et l'esprit divin, voile expressif, animé, ayant aussi des signes et une physionomie, des yeux qui sont les astres.

Il y a derrière les faits les forces ; au-dessus des forces, les lois ; au-dessus des lois, le plan ; au-dessus du plan, la cause, un esprit éternel, intelligent et libre. L'esprit humain est d'un côté, l'esprit divin de l'autre côté.

19 Dieu est plus près de nous, plus intime avec nous, qu'aucune personne vivante. On peut dire à Dieu ce que l'on ne peut dire à son mari ; on 67
peut lui dire ce que nul ne comprend. Sans cesse, dans nos grandes émotions ou dans nos recherches sincères, les hommes nous disent : Vous exagérez, vous vous faites illusion ; ou bien : Vous êtes dans l'erreur ; il faut vous raisonner, vous corriger. — Mais c'est précisément cette exagération, cette illusion, cette erreur qui sont le fond de mon âme, et c'est ce fond que je puis tel qu'il est apporter à Dieu. À une condition pourtant ! À condition d'être sincère et pur. Dieu ne cohabite pas dans l'âme avec la colère, avec la cupidité, avec la luxure. Si vous aimez l'argent, si vous convoitez la femme du prochain, si vous détestez quelqu'un, oh ! n'allez pas trouver Dieu. Mais dans vos moments d'enthousiasme sincère, de désespoir profond, de passion insurmontable ou même de doute vrai, ne dites pas même que vous allez à lui : pas de distance, pas d'effort ; fermez un instant les yeux, entrez dans votre âme agitée ; quelqu'un marche sur ces flots, que nul homme n'apaise ; au milieu de l'indifférence de tous, quelqu'un écoute, quelqu'un parle, quelqu'un vous comprend. C'est Lui.

Oh ! comme cette parole est vraie : *Cela est plus fort que moi !* Oui, la tentation ou l'exaltation, le cri de la bête ou le cri de l'ange, tomber dans le fond de l'abîme ou se sacrifier aveuglément à la beauté invisible ; oui, il y a en nous, qui nous entraîne ou qui nous transporte, quelque chose de *plus fort que nous !*

68

20. L'ÉVIDENCE ET LA NÉCESSITÉ Dieu est présent dans la nature, présent dans la pensée, présent aussi et sensible dans cette partie de nous-même, mal définie par les philosophes, où naît l'amour : il est sensible au cœur. Nous l'aimons, il nous est cher, il nous attendrit, il nous inspire respect et ardeur. L'existence est ici réelle, la personne agit. Que l'esprit ne fasse, en raisonnant, que tracer des lignes sur un tableau noir, que la nature éveille une pure hypothèse, soit ! Mais le cœur ! est-ce que ces grands mots : la nature, la matière, la force, l'absolu, le touchent aucunement ? Non certes. Quand je prononce, au contraire, le nom de Dieu, mon cœur est ému, quelqu'un me parle. C'est un fait. J'en appelle aux artistes, aux poètes, aux femmes, aux hommes qui n'ont pas changé leur cœur en pierre ! Oui, Dieu est sensible au cœur. Et la grande expression chrétienne, *l'âme*, signifie la pensée et le cœur réunis.

21. L'ORDRE DANS LES ARTS, PLUS QUE DANS LES SCIENCES Le beau est l'ordre revêtu de la vie, une alliance de la règle et de l'infini, de la mesure et de la libre imagination. J'entends une symphonie de Beethoven, mon âme tout entière et mes sens se plongent dans les ondes harmonieuses, ils y entendent un langage sans syllabes qui parle et ne trompe point, ravit et ne souille pas, transporte et fait tellement de bien que, pour le définir, je puis emprunter à tous les ordres de la pensée des mots métaphoriques ; je puis dire que cette musique est élevée, saine et sobre, vraie et splendide, fine et large ; je puis transporter aux effets de la musique sur mes sens et mon âme tous les mots qui expriment les effets distincts des autres actions si diverses qu'ils reçoivent de la couleur, de la nourriture, de l'air pur, de l'éloquence. Rien de plus indéfini, de plus illimité, et pourtant cette symphonie se joue en mesure, coupée par des temps, marquée par le bâton d'un chef d'orchestre, ou mesurée par le battement du pied ; elle est écrite sur un papier réglé mathématiquement. 69

Il en est à peu près ainsi de la peinture, tout à fait ainsi de l'architecture et souverainement ainsi de la nature et de son chef-d'œuvre, le corps humain.

Do, mi, sol, do, un accord parfait ! joie des sens, une échappée soudaine vers l'infini, et je regarde à quoi ces sons divins correspondent sur le papier ou sur la corde, à des lignes mathématiques absolues, à des distances infranchissables. Une ligne de plus sous votre doigt, c'est faux. Une seconde de plus dans le mouvement, plus de mesure. Plus de joie, souffrance et déchirement. 70

Et sur la toile, un arbre, un peu d'eau, un coin de ciel, couleurs assorties, objets à leur place, plaisir, ordre, infini ; ton criard, lignes mal faites, horreur, barbouillage. Et dans un bâtiment, ligne, forme, harmonie, proportion ; sans cela, laideur et ce que l'on appelle vulgaire, en avouant que le laid est très-commun. Les artistes, même les peintres vitriers, ont dans leur langue des mots pris aux mathématiques, un *ton*, une *valeur* ; ils savent que sous l'effet vivant il y a l'ordre inflexible.

Et dans la nature, partout accord parfait, dans la nuance de l'aurore, dans l'ombre de la nuit, dans l'éclat du plein midi, dans la ligne des montagnes, dans la courbe que le flot trace sur le roc, dans le geste d'une jeune fille

qui se penche, ou dans l'attitude abandonnée d'un petit enfant qui s'endort.

Partout l'ordre, et en cela l'art est bien plus religieux que la science ; l'une tend à l'ordre, l'autre en vient ; l'une en est à la probabilité, l'autre à la certitude.

Le monde est un voile léger, magnifique, à travers lequel nous apercevons Dieu. La science tend des draps épais devant ce voile, qui devient opaque. La matière est éternelle, rien ne se crée, rien ne se perd ; donc il n'y a pas de Dieu, car il ne pourrait se révéler qu'en troublant des lois dont il serait l'auteur. Les lois ne peuvent rendre compte de leur origine. Voilà des formules grises, sans chaleur, lourdes comme des tissus de 71
grosse laine, dont la prétendue science couvre les choses ; elle voile d'une taie nos pauvres yeux, d'une peau blanche et opaque ! Pour nous, tout est lumière. Ouvrez la nature, ouvrez les Livres Saints. Autant les chefs-d'œuvre, dans le Salon carré du Louvre, pendus aux lourdes murailles, me peuplent l'âme et me ravissent les yeux, suggérant des pensées et des admirations sans nombre, autant les pages de la Bible me saisissent, m'émeuvent, m'attachent, me surprennent. Ce livre est un Louvre, avec sa belle façade et ses grandes galeries.

Puis, j'ai un bon maître, un guide divin. Chercher n'est plus se consumer à voir dans l'ombre, à calculer des chiffres froids, à aligner de froides raisons, se livrer à ces conversations toutes négatives où chacun reprend ce qu'il avance et demeure attaché à l'indécision ou à l'entêtement.

Chercher avec lui ! comme les yeux s'aident d'un flambeau doux, souffrir avec lui, mourir avec lui, vivre obscur avec lui ! Quelle compagnie ! quel repos ! quelle ardeur !

Puis, vous ne connaissez pas notre culte, c'est-à-dire notre vie publique religieuse ; vous n'avez pas vu votre enfant à l'autel en blancs habits, les yeux baissés. Vous n'avez pas vu le peuple joyeux et pur des jours de fête en Bretagne. Vous n'avez pas vu le renouvellement des vœux de mille jeunes hommes et de leurs anciens, voués au sacerdoce. Vous n'avez pas vu partir nos missionnaires, vous n'avez pas vu nos Sœurs à la bataille, 72
nos messes au camp, nos grands pèlerinages populaires, notre communion des hommes, nos bénédictions de Saint-Pierre. Ah ! vous n'avez rien

vu !

Vous avez ouï parler sur les tombes. Connaissez-vous le *proficiscere anima christiana* ?

22 La beauté est comme une révélation de l'ordre éternel, de ce qui aurait dû être, de ce qui sera. Elle nous cause ce singulier sentiment de l'admiration, de l'extase, qui nous prend, même physiquement, nous attire au dehors et plus haut, nous élève, nous transporte dans un autre monde, nous transpose en quelque sorte, nous change de ton. Nous aimons à nous mettre en face de la beauté. Il nous semble être alors une partie du vaste ensemble animé, une note sous le doigt de Dieu ; la vie, le monde sont confusion, désordre transitoires, et tout ce qui nous sort de la confusion et du désordre pour nous mettre en mesure, au pas, en accord avec l'harmonie totale, nous attache et nous ravit. De là l'empire de la musique, de la poésie, du style cadencé ; nous entrons dans la mesure, le nombre, le rhythme, et nous avons ainsi l'instinct et la jouissance d'entrer dans l'ordre et l'harmonie totale, dans le plan et le concert divin.

Les habitudes chrétiennes nous débarrassent des tons crus en peinture 73
et en musique, des modes bizarres ou voluptueuses, des airs exagérés et retentissants en musique, des paroles vaniteuses et déclamatoires, des dîners grossiers et goulus, des meubles voluptueux et du luxe amollissant ; elles répandent un jour doux, un air calme et des mouvements placides, et disposent au vrai beau, pur, simple, solennel et gracieux à la fois. Le chrétien sourit à la moindre joie ; et à la moindre peine d'autrui, il s'émeut, résistant ou s'attendant aux siennes. Il admire aisément. Du bateau de l'Esquimau à la machine du vaisseau de ligne, que de degrés dans les applications de l'intelligence ! Et le monde moral est fait. Dieu, l'âme, le ciel ; on ne va pas au delà. L'âme tentée, Dieu sévère, le ciel insuffisant et douteux jusqu'à la révélation d'une vérité de plus. Le Christ. Puis c'est tout.

23 La beauté qui tente est dans l'enveloppe ; ouvrez le corps, plus aucun attrait, et la beauté intelligible reste seule. Notre liberté est placée entre toutes les beautés du dehors ; notre raison n'admire que les beautés intérieures, austères et intelligibles. *Découvrir*, dit très-bien la langue,

soulever le voile !

II

74

Nature de Dieu. — Son œuvre. — Sa bonté. — Liberté humaine. — Plan divin.

1[58] Toutes les preuves de l'existence de Dieu nous conduisent à reconnaître en lui un être absolument différent des êtres humains, et cependant toutes nos habitudes de la vie terrestre nous mènent à ne considérer en lui que les caractères du chef, du souverain maître, et, infestés de paganisme, habitués à la monarchie, entourés d'âmes unies à des corps, nous revenons obstinément à le considérer comme un Jupiter ou un monarque, toujours comme un homme.

Les déistes sont des royalistes du ciel. La main, le regard, le doigt, le sceptre, mots païens ; la volonté, l'amour, mots chrétiens.

Et, chose singulière, c'est cette illusion obstinée de Dieu, envisagé comme homme, qui s'oppose le plus à l'acceptation des notions chrétiennes, qui nous enseignent un homme-Dieu, mais en même temps nous donnent de Dieu, considéré, non dans un moment de l'histoire des hommes, mais dans son éternelle existence, l'idée la plus profonde, la plus spiritualiste, la plus extraordinaire, la plus conforme aux plus 75
hautes vues de l'esprit.

Et d'abord, la personnalité qui nous rabaisse toujours à l'image d'un homme avec des yeux et des bras, nous fait oublier l'infinité et l'omniprésence. La science nous y ramène, elle nous fait rencontrer Dieu partout, invisiblement, mais infailliblement présent, derrière le brin de paille, l'insecte, le flot, le vent, la force la lumière, le mouvement, la vie, la raison ; il est sous toute substance, derrière tout phénomène, et si certainement, si inévitablement, que rien ne s'explique sans cela. Il n'est pas l'hypothèse, le reste est hypothèse sans lui, l'apparence, le mystère au moins, et nous touchons par les sens ce qui nous environne, nous voyons, nous mangeons, nous ne comprenons pas.

58. Ce morceau porte la date : *Août* 1866.

Si l'être qui est Dieu est partout, rien de surprenant dans notre croyance à la vertu surnaturelle de ces signes sensibles que nous nommons des sacrements ; il est en tous les objets d'une manière invisible, derrière le voile et la cloison, en quelque sorte ; en quelques-uns, il est possible qu'il se montre, s'arrête, s'accuse et se manifeste, et en plusieurs lieux à la fois, quoi de difficile, puisqu'il est à la fois en tous ? Notre-Seigneur est en quelque sorte un sacrement, Dieu uni à un être. S'il a créé l'homme de rien, quoi de difficile à ce qu'il crée un homme auquel il s'unit, sous les traits duquel il traverse son œuvre, toujours *présent*, quelquefois *sensible*, 76
jamais *visible* par un être fini sous des traits finis ?

Partout présent au ciel, c'est-à-dire dans l'immensité sans bornes, et sur la terre, c'est-à-dire dans la petite partie de cette immensité que nous, hommes, habitons. Oui, mais sur cette terre, partout aussi est présent le mal, positivement le mal, non pas seulement l'obstacle, l'aiguillon du progrès, mais le mal, destruction de ce qui est juste, scandale dans nos âmes qu'il a créées, renversement absolu des notions qu'il y a mises.

Entre Dieu et nous était déjà tendu le voile de son infinité, et est encore tendu le voile de notre liberté. À l'honneur de notre âme et de sa foi, nous rejetons la seule supposition que le mal vienne de Dieu, et la seule supposition que le mal lui soit indifférent ; il ne peut ni le causer ni le souffrir.

Regardant de plus près ce mal, nous voyons que nous en apportons le germe en naissant, que nous le transmettons à nos enfants, et qu'il nous est infligé par les autres hommes et commun avec eux. Nous en concluons à l'hérédité et à la solidarité entre créatures humaines. Le mal transmis est réversible. Est-ce juste ? La question n'est pas là. Est-ce vrai ? Oui, c'est un fait. Ce qui est juste, c'est de ne pas en accuser Dieu, sans quoi il ne serait pas Dieu, et l'homme retomberait au sein de ce mal, privé de Dieu. Le mal réparable, regrettable, punissable, pardonnable, autres notions certaines ; sans les unes, le mal serait indifférent ; sans les autres, 77
intolérable. Puis, Dieu déchargé de l'avoir fait, ne saurait être déchargé de l'avoir vu sans agir. De cette analyse morale évidente, universelle, instinctive, de cette voix distincte de la conscience, honneur, guide délicat, obstiné, sort ce cri hardi : L'homme a fait le mal, il y a une autre vie, — et cet instinct : Dieu punit, Dieu pardonne, Dieu répare. C'est parce qu'il

est bon que nous croyons qu'il n'a pu faire le mal ; c'est parce qu'il est bon que nous croyons qu'il y est sensible. Le créateur, l'infini, le mal, la conscience, la bonté. De l'infinité, je conclus que Dieu peut se rendre sensible ; de la bonté, je conclus qu'il le doit ; de la justice, je conclus qu'il le veut.

Ce sont les notions les plus spirituelles du Dieu de ma raison qui me conduisent aux explications les plus positives du Dieu de ma croyance.

Restent des mystères insondables : que Dieu soit triple, que Dieu se rende passible, que sa sévérité soit éternelle…..

La difficulté à croire Dieu triple vient encore de ce que nous ne savons pas comprendre une autre personne que la personne humaine. L'âme une est certainement multiple. L'homme un est certainement double. La notion de la Trinité est sublime en elle-même, favorable à l'explication de la création, harmonieuse avec l'intelligence de l'âme. Non révélée, elle 78
n'eût pas été atteinte ; révélée, elle éblouit, mais éclaire plus d'un point obscur.

Que Dieu souffre ! La souffrance n'est pas impure, elle n'abaisse pas, elle grandit, elle mérite, elle résulte d'éléments qui sont tous dans la main de Dieu ; il ne peut se soumettre au mal, mais à la souffrance, au remède, au bien ; aimer, soulager ses créatures, il le peut, et c'est digne de lui, nullement incompatible avec son infinité, qui est précisément l'attribut qui permet toutes les formes, très-compatible avec sa bonté.

Enfer éternel ! peur nécessaire, mystère ténébreux.

Là sont les vraies questions. Que le Pape soit roi, que l'Évêque soit fonctionnaire, que le Roi soit vicaire, que le Concordat soit avantageux, que le clergé soit propriétaire, peu importe tout cela, — quoique grave.

Ce qui importe, c'est que la religion catholique est le dernier mot de la Théodicée et la meilleure méthode de morale.

Or, l'homme ne peut se passer de s'occuper de Dieu et du bien et du mal, ni trouver mieux sur ce qui les touche ; s'éloigner, il le peut ; s'avancer au delà, impossible. L'Église garde les trésors de la famille des hommes.

Quand on a bien raisonné, on voudrait aimer. Rien à aimer dans la philosophie. Dans la religion, des cœurs, des frères.

79

2[59] Dieu est parfait puisqu'il est Dieu, et il ne peut rien créer que de parfait puisqu'il est parfait. Ce raisonnement banal ne suffit pas. La raison comprend et la géométrie prouve la possibilité d'un nombre infini d'infinis, et de combinaisons illimitées au choix de Dieu. Or de toutes, celle qui, pour notre intelligence, dépasse tout, c'est celle-ci :

Étant tout infini, immuable, partout présent, créer de rien et en dehors de soi quelque chose qui ne soit pas soi. Premier miracle, première réalité.

Étant le maître, le souverain esprit, la providence, le créateur, l'activité infinie, créer des êtres libres, oui, capables de penser, de vouloir, d'agir librement. Second miracle, seconde réalité.

Par ces deux miracles, il semble que Dieu restreint sa toute-puissance. Non, il la démontre et il l'exerce, allant au delà de ce que nous pouvons imaginer, jusqu'à des actes qui semblent contradictoires. Il peut tout et même tirer de rien les mondes, et leur communiquer une existence propre. Il peut tout et même tirer de rien les esprits et leur communiquer une existence libre. Il est tout, et ce qu'il crée n'est pas lui. Il est tout, et ce qui sera voulu ne le sera pas par lui. Il y a entre lui et nous 80
un mystère de coexistence sans confusion ; distinction des substances, distinction des personnes, et pourtant création ; dépendance et pourtant liberté ; mystère du même ordre et plus difficile à comprendre que celui de la Trinité même : mystère réalisé.

La création d'êtres libres suppose nécessairement que Dieu suspend quelques-uns de ses actes et accomplit son œuvre au moins en deux parties. La seconde dépendra des actes de l'être libre créé par la première. Et ces actes ne sont pas si pleinement libres que cet être puisse faire des actes inattendus pour Dieu et imprévus ; ce serait une grossière notion. Mais de même que Dieu a pu choisir entre divers modes, et qu'une fois le choix fait, la série des conséquences se développe, de même l'homme a un certain choix entre un nombre indéfini d'opérations, et chaque choix entraîne une série de conséquences. Comme un corps lancé en ligne

59. Le morceau porte cette date : *Juin* 1867.

droite suit une loi, et s'il rencontre un obstacle, change de direction, mais en suivant une autre loi, et toujours ainsi, l'homme est libre de faire un choix entre ces mouvements, non d'éviter les conséquences de ce mouvement choisi ; et Dieu connaît le nombre de ces mouvements, la probabilité de ces choix, la série de leurs conséquences ; et les lois enfin suivant lesquelles elles se développent sont son œuvre. Tout n'est qu'un pour Lui. Pour nous, nous ne pouvons le concevoir que suspendant ses actes en attendant les nôtres, en quelque sorte, et créant de rien, jugeant 81
de quelque chose ; l'œuvre est en deux parties. Inévitable théorie pour le philosophe. *Semel jussit, semper paret*, n'est pas vrai. Si nous sommes libres, *semper jubet*. Mais la liberté ne suppose pas seulement le choix ; c'est aussi le choix du mal. Si le mal est fait, ou bien la justice oblige Dieu à le punir toujours, ou bien la bonté et même la perfection l'obligent à le faire sortir de son œuvre. Comment se peut-il que la justice soit satisfaite en même temps que la bonté ? C'est ici que se découvre l'appareil des peines et des récompenses, des fautes et des mérites, et la sublime question de la responsabilité des actes, l'effrayante question de la responsabilité au delà de l'acte, tant que le mal n'est pas effacé.

La mort, c'est-à-dire la suppression de l'être qui est capable de mal, c'est la première suite. « Rentre dans le néant, d'où je t'ai tiré, créature qui souilles mon œuvre. » — « Mais, mon Dieu, détruirez-vous ce que vous avez fait, et à quoi bon l'avoir fait ? » — « Je punirai, je pardonnerai, je grandirai. » Voilà la réponse. Une autre conception se découvre, un autre plan se déroule, et la scène du monde est changée, le paradis a été entrevu, et c'est à la fin des temps qu'il passe et à l'autre bout de la vie. Il en est resté le souvenir, la notion, l'espérance, comme on a vu la terre, et l'on se retourne, on change de place pour l'attendre, quand on est sur les flots et qu'elle a disparu. 82

Un orateur a préparé un discours, l'événement, l'auditoire changent ; il en improvise sur-le-champ un autre. Un général a disposé ses troupes, l'ennemi attaque ; il conçoit une autre manœuvre et change immédiatement de plan et de tactique ; le discours est plus beau, la victoire plus belle, la gloire encore plus grande. Dieu avait créé le monde du bonheur, il crée le monde du travail ; sa gloire et sa puissance sont les mêmes, mais sa bonté se voile ; c'est un monde sévère, et une rude montée ! Puis com-

ment l'homme toujours libre, et rencontrant plus d'obstacles, et portant une peine, fera-t-il moins le mal ?

Et comment allez-vous assurer les intérêts de votre justice en respectant les besoins de sa liberté et en laissant voir votre miséricorde ?

C'est le troisième miracle, et la troisième réalité, *l'homme-Dieu* ; distinction des personnes comme à la création, infusion d'une âme libre, accomplissement de la justice, témoignage de la bonté, tout cela est en le Christ.

Et Descartes a dit : Dieu a fait trois miracles ; il a fait le monde de rien, le libre arbitre et l'homme-Dieu.

Les philosophes acceptent le premier, le second, puis ils ajoutent :

Nous verrons plus tard. — Nous, nous voyons.

La toute puissance aurait dû tout empêcher.

La toute justice aurait dû tout punir. 83

La toute bonté aurait dû tout effacer.

Non, dans le premier cas, pas de liberté ; dans le second, pas de bonté ; dans le troisième, pas de justice.

La puissance, la justice, la bonté, vont au delà et par delà nos conceptions. Nos intelligences conçoivent mieux que la vie, mais moins que Dieu.

Tout cela est bien compliqué, mais beau. Hors de là, même complication, mais affreuse et inextricable.

S'il n'y avait que des péchés actuels, au sein d'un monde parfait, Dieu ne devrait pas avoir pitié de nous ; mais nous portons le péché d'autrui, au sein d'un monde hostile ; la pitié est à sa place ; rigueur contre le coupable, sévérité même sur ses fils, mais tempérée par la bonté.

3. INCERTITUDE. LIBERTÉ Étant admis ce miracle d'un Dieu souverain créant des êtres libres, d'un Être qui peut tout, créant d'autres êtres qui peuvent quelque chose, d'un Être dont l'action n'a pas de bornes créant des Êtres qui peuvent lui résister, on est obligé d'admettre que sa

toute-puissance, maîtresse de suspendre son action, se retrouve au delà de notre liberté par des actions qui suivent les nôtres et les ramènent à l'ordre général. Nos actes seront jugés. 84

On comprend plusieurs actes dans l'acte divin, s'il y a plusieurs personnes dans la personne divine.

On ne conçoit d'ailleurs le jeu de cette liberté, l'acquisition de ce mérite ou démérite de nos actes, qu'au sein d'une certaine incertitude qui nous conduit à choisir et à faire acte de responsabilité intelligente. Dieu ne se borne pas, il se voile. S'il est visible, nous ne serons pas libres. Si notre nature nous apparaissait évidemment tombée, évidemment relevée, évidemment prédestinée, nous ne serions pas libres. Si notre mort était connue, notre sort ici-bas et au delà fixé, nous ne serions pas libres.

Le navire qui va d'un port à un port n'est pas maître de sa route. L'incertitude est la condition de la liberté ; la liberté est la condition du mérite.

Et lorsque, petits imitateurs, nous voulons organiser sur la terre la liberté publique, nous ne le pouvons aussi qu'à l'aide de plusieurs *fictions*, de ressorts compliqués, de contrôles réciproques. Il faut convenir que le roi ne peut pas ce que naturellement il pourrait, que la loi est faite par un père qui ne change pas, un corps inamovible dont l'esprit élevé conseille toujours, et un autre qui s'incarne sans cesse et se fait homme par un contact renouvelé avec la nation ; faibles et grossières images, indices de la nécessité de voiler, de diviser, d'ajourner, pour qu'au milieu de cette pondération, la liberté vive.

Je comprends la superbe théorie des déistes. Je crois en Dieu par les 85
seules forces de ma raison. Je crois que le mal n'est que l'aiguillon de l'activité humaine, et que nos destinées, incomplètes ici-bas, s'achèvent dans une autre vie. La raison suffit à fonder ma foi, la conscience suffit à éclairer ma conduite, la croyance à l'immortalité suffit à résoudre les inquiétudes que provoquent l'histoire et le spectacle de la vie.

Cette thèse est belle. On la renverse par les faits. Non, la raison de tout homme ne va pas si haut. Non, la conscience de tout homme ne marche pas si droit. Non, la croyance d'une seconde vie n'explique pas suffisamment la première. Vous me donnez là une carte du pays, des points noirs

unis par des lignes noires sur un papier coloré, mais vous ne me dites rien de la route, des accidents, des écueils, des obstacles, de la température, des habitants ; vous me traitez en écolier, et je suis un voyageur.

Du moins, cette thèse qui nourrit tant de beaux esprits a de la grandeur. Dieu, l'âme, le devoir, le ciel, ce sont là de grandes conceptions.

Les auteurs contemporains ne vont pas si loin. Leur méthode est en contradiction avec leur conclusion. Je suis tout, je ne m'en rapporte qu'à ce que je vois ; chacun de nous est une exception. Voilà la méthode. Puis, chacun n'est rien, l'œuvre totale est seule quelque chose, il n'y a pas d'hommes, il y a une humanité, voilà la conclusion. Ils ne sont pas difficiles dans le choix de leurs thèses : les contraires qui vous embarrassent 86
et vous choquent, mais c'est là le réel, c'est la vie, *une ronde étrange*, une comédie. Aller aux questions invisibles, impossible ; nous sommes incompétents ; la limite de la science, c'est le bout de mon nez. Certitude philosophique, c'est chimère, et je n'y crois pas. Certitude historique ! À distance, il n'y en a plus, et ce qui est certain, c'est que tous les faits sont incertains, parce qu'ils sont toujours mêlés de vrai et de faux, de mensonge et de naïveté, et non-seulement ils le sont, mais *ils doivent* l'être. Reste donc la science, la nature. Un instant ! La science vient expliquer les phénomènes de la nature, mais elle en conteste toutes les apparences, toutes ; voyez l'astronomie, la physique, toutes ; elle consiste à établir au-dessus du monde visible l'ordre invisible, elle monte dans ce sommet de l'esprit que vous vouliez fermer, elle compose une tradition supérieure à l'observation personnelle, elle est enfin une de ces nobles conquêtes de l'homme qui va irrésistiblement de la nature à la science, de la race à la nation, de la force à la justice, de l'ignorance à la foi, de l'individu à la société, de la barbarie à la politique, du travail au crédit, du corps, en un mot, à l'esprit. Nature, nationalité, travail, mais ce sont nos débuts, et vous nous ramenez à l'enfance.

Il y a longtemps que ces moyens de transport sont hors d'usage, de la rame à la roue, de la roue à la vapeur, de la vapeur peut-être au ballon, toujours plus haut, loin de la matière. Et vous me dites : Ramons ! 87
Sommes-nous encore les Algonquins ou les vieux Gaulois ?

4 Le premier regard jeté par l'homme sur la nature l'a plongé dans l'extase, et nulle poésie n'égale la poésie, fille de ce regard. La beauté, la grandeur, la force, la majesté ! Les observations, les découvertes, les inventions, en nous mettant de toutes parts sur la trace des lois de cette nature dont nous admirons l'apparence, nous causent un second éblouissement. C'est un second regard, profond, ébahi, comme le premier, et un second poème, celui de la science après celui de l'imagination. Nous sommes éblouis par quatre caractères du monde : la vie surabondante, le mouvement infatigable, l'ordre certain, la durée immense. Mais l'ordre est savant, il n'est pas simple, il se compose du concours des causes les plus nombreuses, agissant tantôt avec une lenteur incalculable, tantôt avec une rapidité singulière. Il faudra des millions d'années pour que les vagues creusent le fossé qui sépare la France de l'Angleterre, deux terres qui portent mêmes hommes, mêmes plantes et mêmes animaux, des siècles et des siècles pour que les eaux empiètent sur la côte de Kent et s'éloignent de la falaise de Gris-Nez, que les fermiers anglais perdent et que les fermiers français gagnent un mètre. Il faudra des millions d'an- 88
nées pour que les débris des millions d'animaux s'entassent au fond des mers et qu'un soulèvement produise ces bancs sous-marins à la surface et découvre les continents futurs. Il faudra des millions d'années pour qu'une presqu'île devienne une île, qu'une baie soit une plage, et que le flot change, en battant la côte, la forme de sa courbe. Que d'autres millions d'années pour que les eaux aient déchiré, entraîné, raviné la terre, lui imprimant sa forme, découpant ses vallées, semant les lacs et les sources, et pour que la terre soulevée élève au sein des mers les îles et les archipels ? Que de siècles, que de forces, pour renvoyer à sa place primitive ce grain de sable que je foule, et pour expliquer son parcours et ses moyens de transport ! Ces phénomènes étourdissent, et ces contemplations écrasent. Quoi ! tant de temps pour que la goutte d'eau perce le rocher, tandis que la vie est prêtée pour une heure à cet insecte ailé, pour vingt ans à ce noble cheval, pour cent ans à ce génie, le temps à peine de se reconnaître et de se reproduire, puis on passe, plus vite que la navette du tisserand, dit Job [60]. Quelle lenteur et quelle vitesse ! Tantôt avare, tantôt prodigue !

60. « Mes jours ont passé plus légèrement que la navette d'un tisserand, et ils se consument sans espérance. » (Job, VII. 6.)

Mais que m'importent ces grands phénomènes de la nature, et, si j'en demeure là, qu'est-ce que ce soleil qui pompe, ces vents qui portent l'eau, ces êtres qui se développent et se dévorent, s'accouplent et s'anéan- 89
tissent, poussière sanglante, et que m'importe cette science, sans l'histoire, cette demeure, sans l'habitant ? Comme dans la *Création* d'Haydn, je laisse passer les astres et les flots, les fleurs et les reptiles ; j'attends l'homme, j'attends le libre esprit, le maître intelligent, le spectateur sensible du monde ; tout est pour lui, et c'est par lui que ces phénomènes ont un sens. L'atelier est vide, et j'attends l'ouvrier. La science n'est rien auprès de l'histoire. Qu'elle est curieuse, animée, variée, dramatique et touchante, l'histoire, mais en même temps qu'elle est horrible ! L'esprit, l'amour, voilà le beau ! L'esprit porté au mal, l'amour du mal, *homo inimicus*, semeur de mal. Les grands, les forts, magnifiques vauriens ; les petits, malheureux, mais ignobles ; et une circulation étroite et capricieuse de la puissance, des progrès, passant de l'Égypte à la Grèce, de Rome à Paris, de Madrid à Londres et à New-York. Un peu d'éclat sur une abjection universelle, et pourtant l'homme est le chef-d'œuvre de la création !

Dieu est-il donc obligé à créer le mal ? Oh ! non ; mais à créer l'imparfait ? oui ; à punir le mal ? oui ; le mal a pu se faire, il est fait, il est puni ; le monde devient une prison. Au mal transmis s'ajoute le mal commis ; l'enfant n'apporte que l'un ; l'homme a les deux.

Encore ici, la loi est compliquée. Créer un homme libre, c'est un miracle ; poursuivre le mal issu de cette liberté, tant que ce mal n'est pas réparé, et 90
pour punir, augmenter tous les obstacles, sans que la beauté de l'œuvre soit altérée ; ajoutez à ce don continu de la vie qui produit l'être, ce don continu de la grâce qui soutient la liberté sans la supplanter ; pardonner en punissant, seconder sans asservir, être de moitié dans la vie et les actes non libres, de moitié dans le salut et les efforts ; faire sortir du néant la création et de soi la rédemption ; punir tous les hommes à cause de leur père, et les sauver tous à cause de leur frère.

Le sang, c'est la vie. Le sang d'Adam, c'est la vie souillée ; le sang de Jésus, c'est la vie purifiée.

Comme un fleuve charrie des ondes d'inégale pureté et entraîne tout dans sa course, les flots de la source mêlés aux accidents du chemin, —

le fleuve qui se nomme la race humaine charrie le bien, le mal, la faute, le pardon, la peine, l'amour, la bonté, la gloire, allant à son but puissamment, quoique composé d'éléments distincts et inégaux. Chacun, et le plus petit a d'abord à se suffire à lui-même, à l'ordre individuel, à contribuer à l'ordre humain par ses actes, et, si peu que ce soit, à l'ordre universel, par ses prières, bons mouvements et repentirs, et ainsi nul ne passe tout à fait inutile sur la terre, œuvre glorieuse en tant que créée, œuvre utile en tant que libre.

91

5. BONTÉ DE DIEU L'attribut de Dieu qui se révèle le moins ici-bas est la bonté. Il est écrit dans la beauté des choses, parure uniquement faite pour notre plaisir. Il est écrit encore dans la fécondité de la nature et la variété des êtres et des objets créés à notre usage. Mais, singulier spectacle ! La nature nous révèle moins un être qui nous veut du bien, qu'un être qui nous fait du mal pouvant nous faire du bien, et à l'aide des mêmes instruments. L'eau porte et submerge, le feu chauffe et consume, le vent rafraîchit et renverse, le règne végétal nourrit et empoisonne, le règne animal sert et dévore. Le bienfaiteur est partout, et partout est l'ennemi ; la terre tremble, le soleil brûle, l'insecte pique et le serpent tue, sans but, sans se défendre, sans se nourrir. La beauté enfin ! Celle du climat porte à la paresse, celle des aliments à la gourmandise, celle du visage à la corruption. Il y a des pièges dans ce beau parc. « Oui, dit Vauvenargues, le monde est ce qu'il doit être pour une créature intelligente, c'est-à-dire fertile en obstacles. » L'intelligence ne suffit pas. Le plus intelligent ne peut rien contre le Vésuve ou le Nil, l'incendie ou la peste. La conviction de la bonté de Dieu ne sort pas clairement du spectacle de la nature créée.

Elle sort bien moins encore de l'histoire de la vie humaine….. Sans doute, 92
à mesure que la science avance, elle découvre des lois, par conséquent de l'ordre, une harmonie de plus, une indice de bonté. Elle découvre que le courant des mers a un but, la glace des pôles une utilité, les feux de l'équateur une fonction. Toutes ces découvertes sont dans le sens de la bonté, mais d'une bonté d'ensemble qui méprise les individus, comme la politique.

La bonté de Dieu se lit dans l'idée de Dieu ; elle s'impose à l'esprit ; elle

se lit encore dans la bonté de l'homme, image de Dieu. Mais, en fait, elle ne règne pas ici-bas. Très-hardiment, très-généreusement, l'homme en conclut qu'elle doit régner ailleurs, dans un monde plus parfait.

Reste toujours à expliquer pourquoi elle ne règne pas ici-bas, et à chercher si vraiment elle n'y a pas sa place. Grand soulagement, si l'on peut établir que la bonté de Dieu s'est retirée justement et qu'elle est rentrée certainement. En sorte que ce divin attribut, pas plus que la puissance, ne manque à aucun degré de l'œuvre totale.

Impossible de faire aimer un Dieu dont la bonté est douteuse, ni de prouver par la vue du monde et l'histoire des hommes sa bonté[61].

La science nous sert aussi à expliquer par des analogies sublimes les chapitres posthumes de notre histoire. Elle nous dit que la lumière met dix 93
ans, à 75,000[62] lieues par seconde, à venir de l'étoile Sirius à nous, et l'histoire nous apprend que cette étoile paraissait rouge aux anciens, et elle nous apparaît blanche. D'où, trois conclusions : 1° Il y a eu sans doute un accroissement de température du rouge au blanc sur cet astre, et l'on peut imaginer avec quels bouleversements du sol ou des empires. 2° Nous ne voyons que ce changement de coloration ; mais si nos organes étaient plus parfaits, et pas de limite ascendante de perfection à l'échelle des êtres, la lumière nous apporterait tous les détails de ce qui s'y passe, comme nous le voyons à deux pas ; tout s'y reflète ; l'éther, fluide qui ne pèse ni ne résiste, prend l'empreinte de chaque mouvement, et il n'est pas une pensée qui ne produise un mouvement, pas une action qui n'en exige plusieurs, pas une force en exercice qui ne se serve de ce véhicule invisible. 3° Seulement, à la distance de Sirius nous voyons aujourd'hui présent ce qui est là-bas passé depuis dix ans, et réciproquement ; l'espace change le temps ; supposez une distance double, vous verrez le passé de vingt ans, et allez au delà, toujours en augmentant l'espace, arrive un moment, un point, où avec des organes plus parfaits, et à une distance plus grande, on est témoin à présent du commencement de notre monde ; à un autre point, à un autre moment, se voit la guerre de Troie ; à un autre 94
point, le Calvaire. Tout est écrit, et selon la distance, tout est présent, et

61. Il y a manifestement ici une lacune. Mais la pensée de l'auteur se suit aisément.

62. La vitesse de la lumière est de 312,000 kilomètres, c'est-à-dire environ 78,000 lieues par seconde.

le livre de vie, c'est la lumière. Poussez à l'infini de la distance et de la perfection, à Dieu, il voit tout au même moment ; sa mémoire se rencontre avec sa prescience, avec notre liberté, et sa justice s'exerce avec sa puissance sur tout à la fois.

6 La croyance que l'homme est coupable du mal, que Dieu est juste et bon, transforme la notion de la douleur, de la misère, de la mort. Le païen croit que Dieu l'abandonne quand il n'est plus heureux, et c'est alors que le chrétien croit Dieu près de lui. Cela suppose la plus haute notion de la puissance libre et responsable de l'homme, de la bonté juste de Dieu. La douleur n'est que le retour à une nature plus élevée. La richesse devient danger, la misère plénitude de mérite et source d'efforts confiants. La mort, le courage devant la mort, sont transformés. La mort n'est qu'un passage effrayant, mais l'effroi est vaincu. Le courage qui n'était que l'exaltation de la violence physique et la fanfaronnade pour être loué devient le plus haut degré de la tranquillité morale dans le devoir accompli sous le regard de Dieu. Tout est nouveau, vue de l'esprit, vertu de la volonté, explication et acceptation du monde.

95

7 Quand nous comparons au volume de la terre et au nombre de tous les êtres créés la petite quantité de matière qui s'appelle notre corps, quand nous comparons à la durée des siècles passés et des siècles futurs la petite quantité de temps que nous appelons notre vie, et enfin quand nous comparons la terre qui nous porte avec la multitude des créatures dont nous sommes l'une, au soleil, au vaste appareil des astres connus, et au nombre immense des mondes invisibles, mais certains, et vraisemblablement peuplés, une sorte de vertige nous saisit à l'aspect de notre extrême petitesse. Et pourtant, cet esprit qui compare, qui juge et qui mesure, est supérieur à tous ces objets innombrables de sa connaissance ; il participe, il est relié à l'esprit qui a tout créé. Rien n'est plus petit que notre corps, notre vie, notre monde. L'esprit qui les domine tient de près à l'esprit qui les a créés, voit en lui, voit par lui, voit comme lui. Incapables de tout observer par nous-mêmes, nous sommes capables de recueillir l'ensemble des observations de tous les hommes, semblables à nous, qui existent et ont existé, capables de nous élever au-dessus jusqu'au point de vue même de Celui qui voit tout. Certainement, néces-

sairement par une partie de nous-mêmes nous tenons à la nature dépendante, passagère et seconde, et par une autre partie, à l'être absolu, immortel, infini, premier. 96

Spectateur à la fenêtre d'une maison, mon corps est parent de la pierre, du verre et du barreau ; l'univers créé se peint tout entier dans mon âme, qui le contemple, le comprend et le juge à l'aide et par la lumière de Dieu.

Et que l'on ne dise donc pas que Dieu n'a pas pu venir et mourir pour un être si petit. Nul n'est plus grand, et ce qui est petit en lui tient à la matière ; et même la matière créée pour lui porte la marque de l'infini autant que la matière créée au-dessus de lui. La poussière de diamant que j'appelle les astres ne m'éblouit pas davantage que le monde infini des herbes, des insectes et du sol, que je foule sous mon soulier. L'infini nous inonde, l'esprit est sur les eaux.

L'astronomie me dit que pour atteindre cet astre, il faut monter sur un rayon de lumière, et à soixante-quinze mille lieues par seconde [63] voyager deux ans. La géologie m'enseigne que pour transporter sous mes yeux ce caillou, lui donner sa forme, à partir de la roche dont il est détaché, il a fallu des siècles de durée, des prodiges de force. Ne rejetons aucune philosophie, ne rejetons aucune combinaison de l'esprit qui s'élève au-dessus des sens ; ne rejetons aucune tradition religieuse, ne rejetons aucun système qui mène au bien ; ne méprisons pas, ne nous écrions pas :

> Voilà donc les débris de l'humaine science ! 97

L'homme n'a pas trop d'abris et de refuges ; n'en démolissons aucun ; ne démolissons que les démolisseurs. Dès que l'on croit à une vérité, on est sur le chemin des autres. Les philosophes et les savants qui croient en Dieu ont de Dieu une idée magnifique, et à laquelle nous faisons bien de recourir souvent. Nous sommes familiers à la longue avec notre Dieu, nous le chargeons de trop d'images, et nous le rapetissons un peu. Le Dieu de Platon et de Leibnitz m'apparaît dans toute sa hauteur, et cette belle notion m'apprend à mieux comprendre ma foi que je rends en échange aux philosophes. Si Dieu est si grand, infini, immense, et

63. Voir page 93, note 1.

s'il a daigné accorder en dehors de son être, de sa souveraineté, de sa liberté, un peu de vie, d'intelligence, d'indépendance et de fécondité à des créatures, quel poids de courroux n'est-il pas vraisemblable qu'il laissera tomber sur ces créatures chétives et privilégiées, si elles abusent et retournent contre lui ses dons ? Et qu'est-ce que son courroux ? Il consiste à s'éloigner, à se retirer, à diminuer la chaleur, la lumière, la vie. S'il se détourne, c'est fait de nous. Mais si l'amour s'exerce à l'égal de la puissance, et qu'après avoir changé son œuvre, il la répare et la sauve, daignant souffrir de nos souffrances et vivre de notre vie, quelle peine peut, après ce prodige, égaler le crime des ingrats ?

La notion du péché, du désordre à réparer, de la séparation et du déplaisir divin est toute chrétienne. Il y a désordre tant qu'il n'y a pas réparation ; 98
la mort ne lave pas ; l'héritier succède, et la justice suit le mal après le méchant.

J'accepte le principe des philosophes, et je leur rends la conséquence chrétienne.

Artistes, êtes-vous pour l'idéal, ou pour le réalisme ? Le vrai consiste à réunir, et non pas à choisir. Nous aimons le beau, et nous sommes laids, voilà la vérité. Dans la capitale du monde, les musées, les monuments rayonnent la beauté ; à deux lieues, les femmes, les noms, les champs, les enseignes, les demeures, tout est laid, les mœurs sont plates, les étoffes mauvaises, la nourriture grossière, le travail abrutissant. Ne choisissons pas, unissons. La beauté est notre but, et la laideur notre lot.

8 Nos corps font pour nous partie du monde extérieur. Nous les voyons comme lui, nous ne les connaissons pas plus que lui.

Le regard sur soi est rare, impossible à quelques-uns.

Notre volonté, nos idées, opèrent dans un monde tout à fait incorporel, dans un vide parfait, sans ombre, sans couleur, sans toucher, et pourtant avec un effort qui va jusqu'à la maladie, et par des correspondances physiques que la maladie nous dévoile. 99

Notre esprit se développe avec notre corps.

Il agit sous d'autres influences que lui-même.

Il subit la loi de l'hérédité.

Ceux qui croient que toutes nos idées viennent de l'expérience, c'est-à-dire de l'observation de ce qui est arrangé hors de nous, doivent croire à cet arrangement comme à la loi suprême, et à l'esprit qui en est l'auteur plus qu'à leur propre esprit, auquel rien n'appartiendrait en propre.

La différence entre l'esprit des animaux et celui des hommes est un degré, le degré de *motifs* qui peuvent agir sur l'un et sur l'autre, deux ou trois pour les êtres inférieurs, infinis pour les êtres humains, d'autant plus nombreux qu'il est plus civilisé ; *motifs*, c'est-à-dire rapports avec le reste de la création. Un ver est *libre* d'aller à droite ou à gauche comme nous. — D'où la possibilité de prédire ou non la conduite. Il est parfaitement vrai que nous sommes créés et par suite incapables de nous affranchir des relations préétablies entre notre être et le système général au milieu duquel notre être est fait pour se mouvoir. C'est-à-dire que nous sommes bornés, et non que nous sommes forcés. Nous sommes libres de toute compression, nous ne pouvons pas faire qu'il n'y ait pas de *motifs* qui agissent sur nous, comme les *forces* dans le monde matériel ; mais nous pouvons choisir entre un nombre infini de motifs, choisir, préférer, sacrifier, suivre l'invisible même au lieu du visible ; c'est là notre liberté, 100
et elle est un fait de conscience, c'est-à-dire de la science certaine que nous avons de nous-mêmes.

La théorie des *motifs* est à l'esprit ce que la théorie des forces est au corps. Elle consiste à dire, chez les positivistes, que *si* l'on connaissait tous les *motifs*, — le *caractère*, — on connaîtrait tous les actes, — la *conduite*, — on prédirait, de ce qui est, ce qui sera. Soit ! D'où je conclus que Dieu qui connaît les motifs connaît les conséquences, *présent*, *avenir*.

Qu'a fait le Christ ? Il a changé les motifs.

Les novateurs n'arrivent qu'à changer le sens des mots. De là, confusion. Si *matière* ne signifie plus les corps, mais les corps plus tout le reste, si *nécessité* ne veut plus dire *contrainte*, mais seulement ce qui ne se peut changer, plus de discussion, mais plus de découverte[64]. Aucun phénomène ne résulte d'une force ; tous résultent d'une combinaison de plu-

64. L'auteur a écrit ici en note : « *Stuart-Mill.* »

sieurs forces, lesquelles combinaisons sont infiniment variables.

9 En concluant de la multitude innombrable des observations qui se heurtent à cet axiome premier de l'esprit : *Rien sans cause*, en concluant que *Dieu est*, en l'affirmant avec tous ceux qui ont levé le voile par l'effort 101
violent du savoir, et avec tous ceux qui ont laissé simplement murmurer le fond instinctif de leur âme, je ne fais que me servir du procédé employé pour chaque affirmation, pour chaque passage d'un fait à un autre, d'une idée à une autre.

Mais soit ! Il est, mais il n'agit plus ; il est l'immuable auteur des lois générales.

N'y a-t-il donc que des lois générales dans le monde intellectuel ? Non, ce serait nier la liberté. Si l'homme est libre, Dieu doit suspendre et retenir une partie de ses propres desseins. S'il y a plus tard jugement, Dieu peut donc compenser, réparer ; *providence*, *rémunération*. La doctrine chrétienne ne s'appuie pas sur autre chose que sur ces deux affirmations nécessaires de toute doctrine spiritualiste philosophique.

Mais non ! Il n'y a pas de spiritualisme ; tout rentre dans les faits et la matière, et là, du moins, il n'y a que des lois générales. Nullement. C'est dans l'ordre intellectuel que je comprendrais que Dieu ne peut rien changer, car il ne peut se changer lui-même. Le juste est le juste, et l'on pourrait admettre que le bien ou le mal dont la faculté est concédée à un autre être sont pour toujours. Au contraire, dans l'ordre physique, en premier lieu, nous découvrons sans cesse tout le contraire de ce qui apparaît à nos sens, puis nous constatons des lois admirables, mais purement voulues, nullement essentielles ; les corps presque tous composés des mêmes substances, en proportions différentes[65]. Le sucre, c'est de l'eau et du 102
charbon. Pourquoi le charbon et l'eau ne sont-ils pas du sucre ? L'eau se compose de deux gaz, eux-mêmes non liquéfiables[66], — et elle ne peut

65. On lit ici en note ce mot : *Isomère*. L'*isomérie*, à laquelle l'auteur fait allusion, et dont il avait sans doute l'intention de parler, est l'état de certains corps « qui renferment les mêmes éléments combinés dans les mêmes proportions, et qui ont néanmoins des propriétés différentes ».

66. Ce passage a été écrit avant les expériences de MM. Pictet et Cailletet sur la liquéfaction des gaz permanents.

retourner à l'état gazeux qu'avec 100° de chaleur. — Pourquoi ? Et pourquoi le carré des distances, et pas tel autre nombre ? Cela est de pure volonté. Et si toutes les lois sont générales, et la matière universelle probablement la même, et les forces probablement réductibles à une seule, et les éléments de notre matière également subsistants dans d'autres astres, les *êtres* ne sont-ils pas des lois particulières ayant leur destinée particulière, leur santé particulière ? La *forme* n'est rien pour le chimiste ; il ne voit que la *matière* organique. La matière n'est rien pour le physicien ; il ne voit que la *force*. La force n'est rien pour le géomètre ; il ne voit que le *nombre* ; mais, en réalité, tout cela est recouvert de la vie, et il y a des êtres vivants, l'organisateur, le moteur, le calculateur, qui est Dieu, et l'organisé, l'animé, l'ordonné, qui est l'être vivant. Lois générales, soit ; mais applicables à moi, créature, appliquées par lui, créateur.

103

10 Je tiens la philosophie pour faite, la morale pour faite. La liberté de l'esprit, la liberté de la conduite les démentent, elle ne les défont pas. Le nombre des êtres dans l'erreur est considérable, le nombre des erreurs est très-petit, et le cercle étroit.

On en est toujours à Démocrite et à la nature, à Parménide et à l'idéal, à Anaxagore et à Dieu[67]. Il n'y a que trois systèmes, ou plutôt il n'y en a que deux. La raison ne peut se porter qu'à droite ou à gauche, comme la vue.

Toute réflexion aboutit à chercher une cause en dehors de nous ; c'est invincible, immédiat, universel. 104

67. La tendance des trois systèmes fameux de Démocrite, de Parménide et d'Anaxagore, difficile à préciser et à résumer brièvement, semble ici exactement indiquée. Parménide distinguait l'*Être* (*Ens Parmenideum*), existant par lui-même, indivisible, éternel, objet de la raison, des *phénomènes*, successifs, relatifs, objets des sens, lesquels, comme le dit Leibnitz, « *semper generantur, nunquam sunt* ». C'est en somme la distinction faite par Kant des *noumènes* et des phénomènes. — Anaxagore reconnaissait la raison agissante, *Nous*, qui du *chaos* primitif avait fait sortir toutes choses. Il est peu probable que ce *Nous* eût dans l'esprit du philosophe une personnalité bien définie et fût autre chose qu'un principe vital assez vague. — Démocrite, l'esprit le plus encyclopédique de la Grèce présocratique, fut le chef de l'école *atomique*. Il semble bien dériver de Parménide et de l'école d'Élée quelque modification qu'il ait fait subir à la conception primitive de l'*Ens Parmenideum*. Mais, comme mon père l'indique, sa philosophie eut sans doute un caractère naturaliste très-marqué, car ses contemporains l'appelaient *physicus*.

L'esprit n'est qu'une parole intérieure qui nous adresse cette question de cause. La réponse est : ou une cause non distincte du monde, ou distincte du monde. Mais nul ne se croit cause, nul ne croit qu'il n'y en a pas.

Non distincte, c'est la nature, c'est-à-dire une physique, une mécanique universelle, accompagnée dans l'homme d'un idéal, une certaine idée de perfection, de mieux, de mouvement en avant. Nature, idée distincte, c'est Dieu.

Autour des vérités qu'elle démontre, la philosophie multiplie les questions ; le rocher disparaît à chaque instant sous le flot ; quoi ? pourquoi ? comment ? mais alors ? Autour de l'âme, de Dieu, du ciel, que de nuages, et d'assauts, et d'écume ! Ils demeurent pourtant ; on refait les preuves du calcul, on trouve des solutions plus ou moins élégantes du problème, l'énoncé et la conclusion ne changent pas.

L'idée de Dieu est tellement innée et claire, et complète, que tous les raisonnements sur Dieu consistent à dire : Dieu est cela ; car s'il n'était pas cela, il ne serait pas Dieu, ce qui suppose connu ce que l'on veut démontrer.

Les preuves de la philosophie sont pauvres, mais combien sont plus pauvres ses promesses ! Elle suppose la vie future ; mais de cette vie, elle ne sait rien dire. Que nous retrouverons nos corps, notre personne, nos rapports avec ce monde charmant pour lequel nos sens sont faits et qui sont faits pour lui, que la matière est noble et éternelle[68], que la beauté est vraiment un rayon de la beauté éternelle, c'est la religion qui nous le dit. Et qui nous dit que nos amours se retrouveront, que nos cœurs aimeront, que l'âme a emporté la vie et la rendra à nos poussières ? C'est elle encore, c'est elle.

III

Rapports de la philosophie avec la religion. — Utilité de la philosophie. — Son insuffisance. — État actuel de la philo-

68. On comprend bien ce que l'auteur entend par ce mot *éternelle*, qui dépasse évidemment sa pensée. C'est *immortelle* qu'il faut lire, songeant au dogme chrétien de la résurrection des corps. La suite confirme cette interprétation.

sophie. — Le spiritualisme contemporain. — Sa décadence. — Les systèmes philosophiques contraires à l'existence de Dieu. — Matérialisme. — Positivisme. — Fatalisme. — Théorie de l'évolution.

1 Ne croire à rien, n'obéir à rien, ne tenir à rien, ne condescendre à rien, ne travailler à rien, cela se tient, cela se suit.

C'est par la croyance à l'existence de Dieu que commence la religion, et cette croyance est démontrée par la raison. Bien loin donc d'humilier la raison pour élever la foi, et de faire débuter la croyance par une sorte de 106
scepticisme préalable, il faut, selon moi, faire partir et descendre la foi, en l'y rattachant fortement, du sommet le plus élevé où puisse s'élever et s'établir la raison. Impossible d'admettre des mystères si l'on ne croit pas à des vérités. La liberté est aussi difficile à concilier que la prière avec l'ordre absolu. Pour l'une comme pour l'autre, il faut admettre qu'il y a un nombre immense de phénomènes qui échappent au déterminisme fatal.

C'est un premier acte intuitif, indivisible, immédiat, qui nous donne la connaissance du *moi*, du *non moi* et de Dieu, sans raisonnement, par une évidence que l'on ne peut ni démentir ni démontrer.

Si l'on prétend que nous ne connaissons pas Dieu tel qu'il est, mais seulement tel qu'il nous apparaît, non sa substance objective, mais l'*idée* subjective que nous en avons, aussitôt la connaissance du *non moi* et même du *moi* est réduite à la même notion *relative*, et nous ne pouvons rien affirmer. Ce sont les philosophes que j'accuse d'affaiblir la raison et d'en faire douter, en la disséquant, en la démontant comme une montre et en critiquant chaque ressort. Idée ? Qu'est-ce que *idée* ? Matière ? Il n'y en a pas ; c'est l'ensemble de nos sensations. Sensations ?… Ce sont des signes qui nous révèlent des lois ; elles reviennent par groupes, et nous supposons des *causes* qui ne sont que des répétitions. Rien, en ce cas, sans et avant l'homme. Il n'y aurait pas de lumière sans l'œil, et le monde se- 107
rait une caverne. Et la pensée des autres, ne serait-elle rien sans votre pensée ?

C'est le cas de répéter avec Cousin : « Le sens commun n'est pas la phi-

losophie, mais il est le juge de la philosophie. »

2 Les philosophes les meilleurs nous montrent au bout de trois raisonnements *Dieu*, *l'âme* et la *vie future*. Ce sont des conclusions, des hypothèses, des probabilités, des peut-être sublimes.

Puisque je pense, j'aime, je veux, *donc* il y a en moi une âme.

Puisque je suis créé et imparfait, *donc* il y a un créateur parfait.

Puisque j'ai en moi la liberté, la justice, l'amour, tout ce qui est dans l'effet devant être dans la cause, *donc* Dieu est libre, juste et bon.

Puisque Dieu est juste et bon, *donc* il a créé un monde juste et dans l'ordre.

Puisqu'il y a dans le monde du désordre et que, tout ce qui est ayant une cause et une fin, l'homme n'atteint pas ici bas sa fin, *donc* il y a un autre monde qui achève celui-ci.

Tout ce que la philosophie suppose, la foi l'affirme et l'enseigne.

108

3 J'aime et j'admire la philosophie ; elle est ma lecture, mon étude favorite. Mais il m'est impossible de prendre au sérieux ses prétentions. Tantôt elle nie la religion, se dit suffisante à elle seule, et s'attribue des mérites, des martyres, des gloires, des effets, qui n'existent que dans l'imagination des philosophes. Son histoire ressemble à un cabinet de cire, et elle en veut faire un Olympe de dieux vivants. Socrate, Platon, Aristote, voilà pour tout le passé ; Descartes, Leibnitz, Kant, voilà pour tout le présent, puis tel monsieur à Édimbourg, tel à Tubingen, tel à Paris, voilà les flambeaux.

En vérité ! Je sors, j'interroge les hommes, mes frères ; sur cent, y en a-t-il un sur lequel ces grands philosophes aient la moindre action ? Pas directement, dites-vous, mais indirectement ; somme toute, les idées mènent les hommes. Y a-t-il une loi, un règlement, une institution, qui vienne d'eux ? Aucune, mais des écoles. Soit. Mais quel maître laisse des disciples qui ne prétendent faire école à leur tour ? et si le maître a été dans l'erreur ! Kant place la conscience dans la sensibilité, au lieu d'en faire,

non une faculté distincte, selon M. Cousin, mais le point certain de la raison ; il traverse la vérité comme la Révolution française a traversé la liberté ; en voilà pour cent ans d'égarement et d'enchevêtrement et d'exa- 109
gération dans l'erreur et dans les actes ; écoles philosophiques, puis matérialistes, puis socialistes, une cascade en dehors du vrai. Et de même pour Descartes. Après cent ans, le cercle est fermé, le mal est fait, l'homme est mort, les esprits sont las, on passe à autre chose, et l'on jette des fleurs sur le caractère du philosophe, en enterrant sa doctrine. Il reste de lui des vérités, non ; quelques vertus, oui.

Pendant ce temps, la religion, par lui méprisée ou combattue, a gardé les vérités pour tous et enfanté les vertus.

D'autres philosophes honorent la religion, mais en déclarant que la philosophie en est séparée, qu'elles se suivent sans se rencontrer ; qu'elles sont deux sœurs immortelles ; qu'elles répondent à deux besoins également sacrés, mais *différents* ; que la religion a pour elle la puissance et la foule ; que la philosophie se contente des esprits d'élite, du petit nombre, etc. Tour de langage pour indiquer que la religion ne s'adresse pas aussi aux esprits d'élite. Or tous les princes de la philosophie étaient religieux, et quelques-uns prêtres. Triste compliment à la philosophie ; car si elle ne répond pas à ces questions, *âme*, *Dieu*, *ciel*, elle n'est qu'une littérature assommante ; or la religion répond à ces questions ; elles sont les mêmes pour elle et pour la philosophie, et l'homme cherche ces réponses-là et non d'autres. On se console en se disant tout bas qu'on appartient à l'élite de l'humanité ; modeste aveu. Je sais bien que la pâte importe moins que 110
le levain ; mais où donc cette élite remplit-elle le rôle de levain ? Dans une petite partie de la plus petite partie du monde.

4 Les problèmes sont communs à nous et aux philosophes. Savez-vous comment l'âme est unie au corps ?

Non. Ni nous non plus. Comment la prescience de Dieu s'accorde avec la liberté humaine ? Non. Comment des millions d'êtres restent en dehors de la civilisation ? Non, et nous pas davantage. Mais ce que nous affirmons dure et agit autrement que ce que vous démontrez. Frères protestants, que serait la croyance en Jésus-Christ si l'Église catholique n'existait pas ? Frères philosophes, que serait la croyance en Dieu, et en l'âme,

et au ciel, sans elle ? Que voyons-nous en ce moment ? Le spiritualisme intimidé, vaincu, réduit à l'état homœopathique, globule invisible, nommant Dieu une cause inconnue, l'âme une force, le corps de l'esprit éteint, et, en face de ces doctrines, le matérialisme pratique se fondant. Ceux-ci, pour qui ce n'était que le prétexte de n'être pas chrétiens, prenant congé de Dieu dont ils ne prononçaient le nom que par bienséance, ceux-là se laissant endoctriner par les chimistes et les pharmaciens.

Vraiment il est bien utile que la foi conserve ce que la raison dissipe, di- 111
sant toujours : Recommençons. Je plie le genou devant l'Église, conservatrice de la raison. Les prairies disent aux fleuves : Ondes bienfaisantes, à quoi servent les neiges éternelles ? — À nous alimenter. Et ces montagnes sans parure et sans mouvement ? — À les porter.

Je ne médis pas du mouvement qui porte vers les sciences exactes.

C'est au fond le besoin de croire, un mouvement de foi ; on cherche des vérités qui ne se puissent pas mettre en doute ; ce qu'on fuit, c'est le doute ; ce qu'on cherche, c'est la foi ; la foi à quoi ? À des faits ? non, à des lois, à un plan, à un ordre intelligible derrière l'ordre visible. Ce que notre esprit cherche, ce avec quoi il communique, c'est l'esprit. Et supposez que l'homme soit issu d'autres êtres inférieurs, acceptez toutes les évolutions que vous voudrez ; la loi selon laquelle elles s'opèrent est la preuve et l'effet d'un esprit ; il y a création, non des os, si vous voulez, mais de leur usage, de leur destination, du plan intelligible.

5 Sur les questions de méthode, les simples crient grâce aux philosophes, aux théologiens, aux logiciens. Je dirais volontiers aux opticiens qui discutent sans fin sur l'instrument dont on peut ou non se servir. Quoi ! ce raisonnement et pas cet autre ! Vous dites que ma conviction est 112
subjective et non objective ; vous dites que je n'ai pas le droit de conclure de l'idée à l'être ; vous dites….. si vous ne croyez pas à l'âme, je n'ai rien à vous répondre. Il vous plaît, comme au somnambule, d'abaisser les paupières, de les couvrir d'un bandeau, et d'une toile cirée et de coton, puis vous dites : « Je ne vois pas, j'avance les mains, je ne crois qu'à ce que je touche. » Vous êtes des aveugles volontaires, vous vous bornez à démonter le piano et à l'accorder à votre oreille, pièce à pièce, corde à corde, puis à le décrire, rien au delà.

Votre histoire est de fantaisie, car vous n'avez pas vu les faits, et le lien entre eux est une conjecture, une abstraction, hors de la portée des sens. Votre morale est un pur mouvement instinctif, arbitraire, selon votre intérêt ou votre plaisir du moment. Vous rétrécissez, vous rapetissez autour de nous le cercle, et votre monde est petit, une caverne, quatre murs, une prison.

Si vous croyez à l'esprit, — et comment n'y pas croire, puisqu'il y a des lois, des livres, des inventions, des procédés, un langage ; puisque l'homme s'habille, se loge, s'associe, calcule, raisonne, veut, désire, aime, se souvient, prévoit ? — si vous croyez à l'esprit parce que vous voyez ses actes, ses œuvres, qu'il vit en vous, comment ne pas croire à l'esprit éternel et souverain, dont vous voyez les œuvres et qui vit en vous ? Vous croyez à l'esprit qui a fait le tissu, pas à l'esprit qui a fait le textile ; à 113
l'esprit qui a fait le sillon, pas à l'esprit qui a fait la terre ; à l'esprit qui commande à ma main, pas à l'esprit qui a créé ma main.

Ou il est sûr que Dieu existe, ou vous n'êtes sûrs de rien. Je crois que le soleil se lèvera demain parce qu'il y a un Dieu ; je crois que mes calculs sont vrais, mes désirs légitimes, mes efforts utiles, mes recherches fécondes, mes semblables sacrés, mes supérieurs respectables, parce qu'il y a un Dieu. Je crois qu'il y a des devoirs, je crois qu'il a des droits, parce qu'il y a un Dieu. Je me défends contre le mal, je tâche de faire un peu de bien, parce qu'il y a un Dieu. Oui, ce monde a un père qui ne trompe pas et qui voit. Confiant dans sa probité, j'agis, et craignant son regard, je me respecte. Il est la caution, la sécurité de tout[69].

Sans lui, tout est permis, indifférent, inutile et risible, et nous ne sommes plus que des poissons bavards, nageant et noyés dans un océan fantastique.

Mais je ne vois pas Dieu ! Voyez-vous votre esprit ? Voyez-vous le son ? Voyez-vous l'odeur ? Voyez-vous le raisonnement ? Il est esprit, et infiniment au-dessus de votre esprit. Vous voyez le juste, le beau, par votre esprit ; c'est par votre esprit que vous voyez Dieu ; vous ne voyez le juste, le beau qu'en lui ; ils sont des réalités en lui, ils sont lui ; en vous, des images de lui.

69. On remarquera l'analogie de ce passage avec plusieurs des morceaux précédents.

Le remords, la conscience ! non-seulement vous voyez, quand vous faites 114
le mal, que c'est le mal, mais vous craignez au même moment que vous voyez, vous avez en vous non-seulement la loi, mais le juge. Par un sophisme, vous dites : « Si quelqu'un me voyait », et vous agissez vite, dans un coin, dans l'ombre, la nuit, puis vous fuyez, inquiet, car quelqu'un, vous le savez, vous voit. Nous vivons sous l'œil d'un témoin inévitable. Et les plus mauvais, cédant à la passion, n'échappent pas à l'effroi qui l'accompagne et à la tristesse qui la suit. Il n'est pas un de nous, même des meilleurs, qui n'ait pas passé par ces deux frissons-là.

Plutôt que de nier Dieu, on fait un Dieu du philosophe qui le nie.

6[70] J'ai entendu depuis ma jeunesse déclarer que la gloire du dix-neuvième siècle était la victoire du spiritualisme sur l'athéisme et le sensualisme du dix huitième.

J'ai entendu répéter que cette gloire était principalement due, après M. Royer-Collard, à M. Cousin. On montrait, on nommait, un dernier tenant de la philosophie du sensualisme ; on entendait comme le dernier soupir, expirant avec Laromiguière, des voix de Diderot et de Condillac. 115

C'était à cette philosophie spiritualiste que l'on rattachait la grande école de la Constituante et du Code civil, 1789 et 1804. Turgot et Portalis, élèves eux-mêmes des Jésuites et de l'Oratoire, et reliés au dix-septième siècle ; on n'en excluait pas Voltaire, spiritualiste quoique licencieux, conservateur quoique satiriste.

Et les horreurs du sang versé et des mauvaises mœurs, la Terreur et le Directoire, on les rattachait, au contraire, aux doctrines athées et matérialistes, si vite mises en pratique, et aboutissant à laisser la débauche et la vengeance se permettre tout ce que la chair et le sang conseillent à des gens qui se voient maîtres et se croient sans témoin. J'avais entendu dire aussi, j'avais cru, que ce beau mouvement spiritualiste des doctrines avait donné l'impulsion à ce beau mouvement spiritualiste des lois, des arts, des libertés, des paroles, que la France admirait de 1814 à 1845 et dont elle ne s'est pas volontairement déprise.

70. En note de la main de l'auteur : « *Vacherot.* »

Mais le dix-neuvième siècle n'est pas terminé ; M. Cousin est mort, et c'est précisément sur sa tombe que le matérialisme se présente ; un matérialisme plus savant, plus accentué, plus dominateur que celui du dix-huitième siècle, et j'entends les compagnons d'armes de M. Cousin, des pères de notre esprit (comme on dit les pères de l'Église), s'écrier : « Pourquoi pas ? » et les jeunes, les fils, les nouveaux, tous, les descendants, les héritiers et les obligés, les élèves et les légataires de M. Cousin et de son 116
école, s'écrier : « La jeunesse nous insultera, si vous avez l'intolérance de fermer les portes au matérialisme ! » Elle est donc bien changée, et elle est donc votre maître ? Elle vous conduit, et vous ne la dirigez pas. O fragilité de vos doctrines, de votre influence, de vos preuves !

Le sensualisme revient après un siècle avec le concours des héritiers de ceux qui l'ont combattu !

Et vous êtes donc, vous aussi, obligés d'être intolérants, de marquer un point où la liberté s'arrête, d'élever une digue ; d'être docteurs, avec une formule, un credo, un index ? Mais de quel droit, si vos opinions ne sont que des opinions ? Du droit de la majorité, c'est-à-dire de la force ; d'une force qui se déplace, et que vous n'êtes pas sûrs de posséder.

Partagez ou quittez ce trône.

À côté des docteurs, il y a aussi les casuistes. Mon ami[71] pense qu'on doit distinguer, qu'il est possible de croire à un Dieu qui ne serait pas créateur, et à une matière éternelle qui n'empêcherait pas l'esprit. Et les philosophes affirment que croire à ceci ou cela, c'est toujours croire ; et les protestants[72] affirment que croire au Christ, mais non divin, aux Écritures, mais non inspirées, c'est toujours croire. Les docteurs, les casuistes, ô philosophes, ô protestants, les voilà chez vous. 117

Église catholique, mère et maîtresse des Églises, tu es aussi mère et maîtresse des écoles ; aux Églises, tu prêtes la foi au Sauveur ; aux écoles, tu prêtes la foi au Créateur.

Je me demande où en serait la France si l'Église catholique avait disparu

71. On ne sait à qui il est fait allusion ici.

72. Il s'agit des nouveaux protestants dits « *libéraux* », et dont plusieurs n'admettent pas la divinité de Jésus-Christ.

en 1793 ; cela était possible, cela se voit en Pologne. L'histoire le prouve ; un certain degré de persécution peut anéantir la foi, et nous le voyons dans les environs de Paris ; là où la tradition a été coupée pendant deux générations, la foi est morte, déracinée ; elle n'éclaire plus que par reflet et de loin. Que serait-il advenu ? L'école de Diderot et de Voltaire aurait grandi, elle se serait heurtée avec l'école spiritualiste, je le veux croire ; puis les saint-simoniens, et Fourier, les positivistes et les athées, seraient descendus dans la lice ; ajoutez trois révolutions, la confiscation, l'agiotage, la naissance de la grande industrie et de la grande guerre, continuez par le romantisme, le réalisme, le despotisme, dans les lettres, les arts, les lois. Oui, je me le demande, si pendant tout ce siècle agité, gigantesque, la cloche de l'Angelus n'avait pas sonné tous les jours, dans tous les hameaux, à toutes les oreilles : Dieu, Dieu, Dieu, Dieu, — l'histoire du dix-neuvième siècle commencerait à Marat pour finir à Mazzini, et la France serait l'enfer du monde.

118

7. **VOILE DU TEMPS** Au fond commun d'erreur et d'imperfection de tous les hommes s'ajoute, à chaque siècle, une forme particulière, un voile nouveau ; on modifie un peu la route, et il semble qu'on va changer le port.

Illusion ! Nul grand homme n'est tout à fait original, et dans les sciences philosophiques, il n'y a vraiment pas d'inventeurs. L'inventeur, c'est l'esprit humain sous des formes diverses. Vrais polythéistes, nous élevons des autels à Descartes ou à Hégel, à Leibnitz ou à Bacon, à Platon ou à Aristote. Ce sont des idoles que l'on encense. Il est bien difficile de ne pas trouver dans l'un ce qui est dans les autres avec des nuances ou des mots changés. Et lorsqu'on étudie le vrai, on s'aperçoit qu'il n'a pas de nom propre et qu'il tourne dans un cercle fort étroit, fort ancien. Si l'on déifie les noms propres, on s'aperçoit que la moitié seulement de ce qu'il en faut penser est dans leur parole, l'autre moitié est dans leur vie ; nous aimons aujourd'hui à savoir comment vivaient Platon ou Descartes, et par ce côté nous les retrouvons nos égaux, cédant aux faiblesses communes, mais occupés d'une partie de l'étude de la vérité, après ou avant beaucoup d'autres esprits qui seront toujours partagés entre cette affirmation : « Il y a un Dieu, une âme, une seconde vie », et cette négation : 119
« Il n'y a pas de Dieu, d'âme, de seconde vie. »

La même règle de critique historico-philosophique appliquée aux personnages principaux de l'histoire les montre également adonnés à quelque grande œuvre qu'ils continuent en l'élevant ou en la gâtant, et obéissant aux petits vilains défauts qui sont le fond de nos vies à tous. La plus grande œuvre et la meilleure vie, on ne voit cela que dans les saints.

Dans le royaume des sciences, même spectacle. On change bien moins de systèmes que de dynasties. Il y a toujours un prince régnant de la physiologie, qui pense le contraire de celui qui fut prince avant lui. La science s'enrichit d'une multitude d'observations mieux faites, nullement de grandes découvertes qui transforment et rénovent tout. De même en industrie, on varie la soie ou le fil, on ne les invente pas.

Les jeunes gens sont pris par ces nouveautés. Ils ont raison, c'est dans cette direction qu'est le travail de leur siècle ; mais soyons donc tous d'accord pour leur crier que les grandes doctrines sont faites, peu nombreuses, et incommutables.

C'est d'ailleurs ici le lieu de remarquer encore combien le mal est fécond, le bien difficile. Dans ces dynasties dont je parle, l'erreur, d'abord timide, devient hardie, immense, indéracinable, de l'abbé de Saint-Pierre à Proudhon !

La vérité, au contraire, obtient les hommages de peu de grands hommes, dont la descendance est piteuse.

J'ai vu de petits douteurs, pères d'impies audacieux. J'ai vu de grands spiritualistes, pères de petits professeurs d'incertitude.

Au fond, il n'y a que deux écoles : celle qui croit à l'esprit et à Dieu, et celle qui n'y croit pas ; et là s'exercent notre liberté, notre mérite, notre choix.

La première a des noms illustres, mais humains, des livres admirables, mais abstraits, aucun nom tel que celui de Jésus, aucun livre comme l'Évangile. Lisez donc à la foule Democrite ou Descartes !

Et pourtant, je ne restreins pas la religion comme M. Cousin à être le couronnement du seul spiritualisme. Jésus n'est pas un docteur, il est un événement.

Expliquez donc, comme vous le voudrez, le cerveau ou la pensée, la matière ou l'esprit, faites les parts à votre gré, restera toujours la vie, la mort, la destinée, la souffrance, et ni vous, ni vous, ne me tirerez de ce problème, qui est le mien. Il me faut une perfection, une certitude, que je ne trouve qu'en Jésus, que je sois ou non matérialiste ou spiritualiste. Je préfère ce chemin, j'aime mieux ceux que j'y rencontre, je salue, je vénère les grands hommes ; avec eux, la nuit me paraît une belle nuit, constellée d'étoiles ; j'aime en celle-ci l'éclat, en celle-ci le caprice, le volume de cette autre, la course d'une autre, et le vague charmant de plusieurs. Mais Jésus n'est pas une étoile ; en lui se lève au-dessus de nous tous le soleil du monde moral.

121

8[73] Les philosophes actuels vivent sous l'empire de deux terreurs : ils craignent de plaire aux chrétiens et de déplaire aux savants ; ils renoncent à toutes les vérités qui pourraient servir d'argument à la religion ou susciter une objection de la science, et, avec les vérités, ils rejettent les expressions, ils empruntent à la science des termes tout à fait déplacés. On ne parle plus que des *milieux*, de l'*évolution* et de la *sélection*, en philosophie. Oui, en philosophie. On dirait un mari déjà vieux qui quitte sa femme pour suivre une amante. De là une décadence immédiate, et je me figure que l'alliance des philosophes et des savants s'opère entre de petits philosophes et de petits savants.

L'école de ma jeunesse avait réussi à arracher les grandes vérités au rire superficiel des épicuriens du dix-huitième siècle, et ses successeurs les ont laissées retomber dans le pédantisme chimique et médical des positivistes. Ceux-ci vont jusqu'au bout, et mes pauvres amis ont bien de la peine à repêcher une à une leurs vérités qui se noient.

Article premier. — Tout est aboli.

Article II. — Tout est rétabli, — comme en politique. 122

Ainsi, ces messieurs négligent de défendre l'unité *physique* de notre espèce ; ce serait prêter ou plutôt emprunter un argument à la doctrine des chrétiens. On se laissera conter l'hypothèse de la sélection, qu'aucun fait ne constate et qui est bien plus difficile à croire que l'unité de race ; entre

73. Ce morceau porte le titre : « *Science et foi. — Octobre 1868.* »

l'éléphant et le polype qui finiront par un métis plus parfait que tous deux, il y a plus de distance qu'entre un noir et un blanc. Puis, viendra un logicien positiviste plus hardi qui niera l'*unité morale* après l'unité physique, et reprendra l'objection de Pascal bien redoutable : pas de morale chez les sauvages, — morale contradictoire chez les civilisés, morale pas pratiquée par ceux mêmes qui l'admettent. — Alors, avec beaucoup de labeur, on monte en croupe des voyageurs et l'on essaye de prouver 1° qu'il y a morale chez tous à l'état de germe, 2° qu'il y a morale semblable à mesure que l'on monte en civilisation, et que les contradictions *n'ont d'autre origine que l'ignorance*[74].

Est-ce vrai ? Est-ce que les intelligents sont plus moraux ? Puis, où est donc la mesure de la morale ? Qu'on montre le type ! Chacun a la sienne ; il n'y a que des individus. Et s'il y a une loi morale absolue, où est le progrès ? On répond en balbutiant qu'il y a une résultante des raisons in- 123
dividuelles tendant à la conscience absolue, et une connaissance de plus en plus grande de la morale absolue qui est la *dignité* et la *fraternité*, le sentiment de la valeur de la personne humaine (quand elle en a une) et l'identité de nature (nous voilà à l'unité de race), à mesure que l'on compare un acte à un autre, un homme à l'homme parfait, qui sans doute est idéal, ou bien (allons donc, nous y voilà) l'homme-Dieu, *grande conception chrétienne*, car il n'y a de parfait que Dieu et d'imitable que l'homme, — comparaison suivie de combat, de quoi ? *De l'homme nouveau contre le vieil homme, de l'esprit contre la chair.* — Nous voilà en plein christianisme.

La conscience absolue existe *à l'état de tendance, d'idée, de but immanent*, et l'humanité passe par l'*évolution, à l'aide du temps, plus* ou *moins*. (Pourquoi donc ce plus ou ce moins ?)

Nous retombons dans cette fatigante théorie du *temps* et du *milieu*, à laquelle on ne cesse de faire appel.

« Nous ne voyons pas ce que vous dites », s'écrient les pauvres gens comme moi. C'est que nous traversons une époque de transition ! — Vrai-

74. On lit en note : « Janet. *Revue*, 15 oct. 1868, 945. » Il s'agit de l'article intitulé : *l'Unité de l'espèce humaine*. Cet article est consacré au Rapport de M. A. de Quatrefages sur les progrès de l'anthropologie.

ment ? N'en serait-il pas de même de toutes les époques ? Et pourquoi donc les autres siècles sont-ils rives et le mien planche ? Pourquoi l'évolution s'arrête-t-elle ? — Cela dépend du *milieu* ? — Qui le fait ? Les hommes ou les choses ? C'est un poids sous lequel succombe ma liberté. — Il faut 124
du *temps*. — Ah ! c'est, hélas ! précisément ce qui me manque. Dix mille ans n'ont pas fait bouger Bouddha ! Je n'étais pas, je ne serai plus, je ne puis rien sans le temps, et je n'en dispose pas. Ce n'est plus ma liberté, c'est ma vie même et ma personne qui succombent, disparaissent, ne comptent plus.

Non, non, loi éternelle, devoir présent, efficacité constante, sous une peine commune d'épreuve et d'imperfection ? Tel homme a crié, et l'esclavage est tombé, sans précédents, sans ancêtres. Tel autre a fondé telle œuvre, a écrit telle loi. Et les plus grands cris partent de Jésus sur sa croix. Il y a un Dieu, chaque être a une âme, un but, je suis libre, je tombe ou je me relève, le devoir est de chaque jour, et je n'ai pas à attendre le retour séculaire d'une planète ou d'une idée. Histoire fictive, morale lâche, philosophie lourde et opaque ! Je ne suis pas une goutte perdue de la liqueur qui fermente dans un bassin de fer. Du moins, les savants respectent les manifestations religieuses ; ils cherchent à les expliquer et à les traduire. Les philosophes les méprisent, les détruisent, et restent nus ayant tué leur propre science et brisé leurs armes.

Les trois premières vérités, c'est qu'il y a un Dieu et qu'il y a une race solidaire d'hommes unis ensemble, nés les uns des autres, et que l'homme est libre. Réfléchissons sur les conditions de la liberté et ses conséquences. 125

L'homme est libre à la condition de ne pas voir Dieu face à face, ce qui le subjuguerait ; il ne doit voir entièrement ni l'être de Dieu, ni la vérité de Dieu ; de là le voile transparent de la *nature* créée, et la nuit imparfaite du *doute*, le corps et le monde avec leur beauté, la parole avec sa souplesse, deux admirables voiles entre l'homme et l'être parfait, vêtements, remparts de la liberté.

L'homme est libre, c'est-à-dire capable de désordre ; mais puisqu'il y a un ordre, cet ordre doit avoir le dessus ; le bien doit l'emporter sur le mal ; et d'abord le mal ne doit pas pouvoir durer toujours ; de là, la mort ; le mal doit être facilement réparé, pardonné, effacé ; à l'économie de la liberté

doit correspondre un système très-varié de réparation.

Si les hommes sont une race et que le mal des uns puisse influer sur les autres, il est juste que le bien des uns puisse aussi influer sur les autres ; la mort et la réparation sont les suites de la liberté, la réversibilité, la communion des biens et des maux, la suite de la solidarité de race des hommes.

La matière, le doute, la fin, la réversibilité, voilà les conditions de la nature, dans la combinaison d'une race libre, l'une des innombrables combinaisons entre lesquelles Dieu a été le maître de choisir, conditions qui sont bien le cachet de notre race.

La matière est belle ; le doute, c'est la liberté de l'esprit s'exprimant par l'admirable don de la parole ; la fin, c'est le juste passage à un état 126
moindre ou meilleur : la solidarité, c'est une disposition d'intelligence et de bonté.

Que si nous dépendons des autres, s'ils ont été mauvais, nous naissons disposés au mal, et il se peut que Dieu fasse descendre du premier acte du premier père le sort de toute sa descendance ; tout descend d'un degré, la nature devient hostile, le corps malade et déréglé, l'esprit obscurci, la mort horrible, la société pesante. C'est juste, mais c'est sévère, et où est le triomphe du bien sur le mal ? Dans une nouvelle combinaison étonnante, la Rédemption. Cela s'enchaîne ; il importe de ne pas attribuer au *péché* ce qui est de la *nature*.

9 On rend à la métaphysique ce qu'elle a fait à la religion. Elle a nié le miracle ; on nie l'idée, on la parque et on la mure avec un dédain respectueux. La science est une troisième dynastie, injurieuse pour les dynasties qu'elle remplace.

10 Ceux qui disent que tout est régi par des lois, que rien n'est spontané, en excluant Dieu, doivent exclure l'homme ; car s'il est libre, fût-ce de choisir ses mots[75], il est déjà *surnaturel*, non soumis, dans son 127

75. En note : « Argyll, 7. » Il s'agit du livre : *The Reign of Law* (Londres, 1867).

On lit à la page 7 de ce remarquable écrit du duc d'Argyll : « Un des plus remarquables parmi nos maîtres de science physique, le professeur Tyndall, commençait na-

âme libre, aux lois de la nature ; dès lors, un autre être peut l'être aussi. L'homme crée des choses que la nature n'aurait pas produites sans lui, par exemple une machine, à l'aide de matières et de forces qu'il n'a pas faites. Il participe à la nature divine, il est en partie *surnaturel*, ou bien admettez que le mot nature comprend des êtres libres, ou que l'homme n'est pas libre.

Le passage de l'être au phénomène, l'activité : c'est là qu'est la chute.

Nous prétendons ne rien devoir au témoignage d'autrui, à la tradition ! Mais nous ne savons que par autrui que nous existions, d'un an à dix.

Nous ne savons rien sur notre origine, rien sur notre avenir, sur cette vie inconnue, que précède la mort ; rien. Nous raisonnons sur ces deux points par induction, par analogie ; ces deux raisonnements reposent sur l'idée de Dieu ; elle les soutient seule. 128

La matière est pluralité, l'esprit est unité, voilà tout ce que nous pouvons affirmer ; mais qu'est-ce que la matière en soi, l'esprit en soi ? Nous ne savons rien de la substance, rien de l'être, si ce n'est qu'il ne doit pas être le contraire de l'apparence, que l'esprit ne peut être matière, ni la matière esprit ; c'est peu, et c'est peu clair, et pourtant c'est tout ; le spiritualisme ne se défend que par ces minces cloisons contre le matérialisme, le panthéisme, le mysticisme. Du moins, sur ces frêles appuis, se tient-il ferme ? Se tient-il même sans broncher ? Non, non, ce serait de l'orthodoxie, du dogme *immobile* et *stagnant* ; il tient provisoirement, veut du progrès, du mouvement, et annonce tous les matins une philosophie *nouvelle* ; pas d'ancêtres ; si elle se réclamait de Pascal et de Descartes, elle rencontrerait leur foi, elle gravirait des marches qui mènent au temple. Elle invente de tenir des politiques la notion de la *personne* ; le dix-huitième siècle, par Voltaire et Turgot, a fait ce cadeau à la philosophie et au monde. Il est

guère une suite de conférences sur les phénomènes de la chaleur par un exposé rapide de la théorie moderne de la *corrélation des forces* : — qu'une force peut se transformer en une autre ; — qu'une force résulte d'une autre ; — qu'aucune force ne peut suivre son évolution sans sortir d'une autre, comme d'une force préexistante. « Ainsi », disait le conférencier, « nous voyons qu'il n'y a dans la nature aucune *spontanéité.* » — Comment ? Pas même dans le conférencier lui-même ? N'y avait-il aucune *spontanéité* dans le choix de ses mots, dans la sélection de ses matériaux, dans l'ordonnance de ses expériences en vue d'un but déterminé ? »

vrai, les lois n'ont pas un autre objet que la distinction de la personne et des choses ; il est vrai, le christianisme tient la *personne* humaine en tel honneur qu'il la juge digne de revêtir Dieu et de goûter son sang. Mais ce n'est rien. Les philosophes enfoncent leur chapeau devant Jésus, mais ils se découvrent devant Voltaire, et le nomment leur bienfaiteur. C'est puéril.

Les spiritualistes cherchent, et ils ont raison, à ne plus séparer autant le 129
corps et l'âme, le monde et Dieu, à établir que l'âme est dans le corps, Dieu dans le monde et dans l'âme. L'Eucharistie est le plus pur symbole de cette *intériorité*, l'incarnation le plus pur symbole de l'union du fini et de l'infini, on l'avoue[76]. Mais, pourtant, les protestants libéraux qui brouillent cette notion sont dans le vrai, et il est à désirer « que le christianisme se métamorphose encore ». La philosophie ne peut devenir une religion, mais la religion peut devenir une philosophie, « en se débarrassant de toute superstition ». Se mariera-t-on alors avec elle ? Non. Car autant de doctrines, autant de départements dont l'un est ministre, les autres chefs de division ; il faudrait donner sa démission, puis perdre sa popularité si, en attaquant le doute, on ne lui accordait pas que toute foi est immobile, stagnante, servile, sectaire, intolérante.

Et que devient la vérité, pauvre fille mal gardée, dont les tuteurs se partagent les domaines ? O vérité !

11 On a, depuis Descartes, classé, tranché le corps, l'âme, comme deux
êtres à peine mariés ; or ils font un, mais il y en a un troisième : Dieu, qui 130
est aussi dans l'homme ; l'âme est toujours unie au corps ; Dieu est toujours présent à l'âme ; l'homme veut dire être créé avec un corps, une âme et la croyance en Dieu. Trois substances sont associées dans l'homme, et non pas deux : le corps, l'esprit, Dieu.

76. En note : « Janet, *Revue*, 15 mai. » Il s'agit sans doute de l'article du 15 mai 1868, intitulé : *le Spiritualisme français au dix-neuvième siècle*. On comprendra aisément que, dans les lignes suivantes, l'auteur expose non ses propres sentiments, mais ceux de son contradicteur.

12[77] Les objections contre Dieu reviennent à des objections contre la définition de Dieu, nullement contre la notion et l'existence de Dieu. On déclare qu'il est l'*infini*, l'*absolu*, et c'est contre ces termes obscurs que l'on raisonne. Mais les hommes croient en Dieu, et n'ont pas la moindre intelligence de ce que vous appelez l'infini ou l'absolu. Attaquez, démolissez ces termes dans les livres de quelques philosophes, et vous n'aurez rien fait contre la notion de Dieu. Dites qu'il ne peut pas être exactement défini, entièrement compris par la raison humaine ; cela est vrai, et cela va de soi, puisqu'il la dépasse de toutes façons ; mais voilà tout. Il y a contradiction entre n'avoir de limites en aucun sens et *être* ; contradiction entre n'avoir pas de relations et être *créateur*. Soit, ne nous servons pas des termes qui expriment l'absence de limites, ni de ceux qui ex- 131
priment l'absence de relations, infini, absolu, mais cela ne démontre pas que Dieu n'est pas ; cela prouve seulement qu'il n'est pas pleinement intelligible. Ces termes s'appliquent d'ailleurs très-bien à ses attributs, la bonté infinie, la puissance absolue ; de sa substance, nous ne savons rien par nos lumières naturelles, si ce n'est qu'il est.

Et s'il nous était donné de le pénétrer, nous serions probablement éblouis par de bien autres mystères. Il est absolu, quoique créateur ; il est infini, quoique personnel ; il est un, quoique multiple ; il est fécond, bien que de rien ; il donne sans emprunter ni s'appauvrir ; il crée des êtres libres, quoique tout-puissant ; il crée des êtres immortels, quoique en apparence mortels. En Dieu, toutes les contradictions coexistent ; il n'y a contradiction qu'entre des existences définies, limitées, étant et pouvant ceci, n'étant pas et ne pouvant pas cela ; or il est sans limites, et il peut tout. Il est, je le sais ; ce qu'il est, je ne le sais pas.

77. En note : « Voir M. de Rémusat, *Revue*, 1er août 1867. » — Il s'agit de l'article intitulé : *De la philosophie religieuse.*

13[78] Au nom de la liberté et de la raison individuelle, on proteste contre une révélation et une autorité extérieures. Puis on supprime, on rétrécit 132
la liberté, devant la théorie du milieu, de la force des choses, de l'évolution traditionnelle et fatale.

On ne veut pas de la solidarité enseignée par l'Évangile : *Vous êtes tous frères*, — et l'on croit à l'ensemble, à l'influence des climats et des précédents, à l'ordre logique, immuable.

La science nous délie et nous relie ; nous sortons de la prison des dogmes pour rentrer dans la prison des lois. L'histoire, c'est la force des choses ; tout ce qui est doit être ce qu'il est ; la victoire a raison ; les crimes s'absolvent ; les vertus s'expliquent par des causes supérieures aux agents ; c'est l'âme de la France qui mène la main des terroristes ; et pourquoi pas le fagot des inquisiteurs et l'épée des maréchaux ?

Ainsi expliquée, l'histoire n'est plus belle ni morale, et ce n'est plus la peine d'agir.

Les reproches adressés au *Discours sur l'histoire universelle* ne sont plus fondés. « L'homme s'agite, et Dieu le mène », — est plus beau que : « L'homme commet des crimes, et ce n'est pas sa faute. » La loi des hommes, c'est la force des choses. Le monde est un torrent dont je suis 133
une goutte ; le torrent est aveugle, et la goutte n'est pas libre ! C'est comme un atelier où les opérations se voient, et où les transmissions de mouvement sont cachées. La science consiste à me montrer les courroies et les chaînes.

J'ai besoin d'une autre vie pour liquider les comptes de celle-ci, et de Dieu toujours présent dans mon âme pour opposer et préférer la moralité défaite à la fatalité triomphante.

78. En note : « Juillet 1869. — Vacherot, *Science et conscience en histoire. Revue*, 1er juillet 1869. *L'ordre moral est la parfaite harmonie des moyens et de la fin.* » — Cette phrase se trouve dans le second article d'une série intitulée : *la Science et la conscience*. Le premier article : *les Physiologistes*, avait paru le 1er mai 1869. Le second, auquel mon père se réfère ici, parut le 1er juillet. Il porte comme sous-titre : *les Historiens, la morale et le fatalisme dans l'histoire*, et vise les travaux historiques de MM. Thirlwall, Grote, Fustel de Coulanges, Niebuhr, Michelet, Mommsen, Augustin Thierry, Guizot, H. Martin, Louis Blanc, Quinet, Lanfrey. Le troisième, avec ce sous-titre : *le Fatalisme métaphysique*, parut le 1er août 1869.

14[79] Quand on défend le christianisme, il est permis, ou du moins on est tenté d'enfler un peu la voix ; on sent derrière soi l'histoire et les saints. Mais la tentation est plus légitime, le droit existe, on doit parler haut, quand on combat pour l'existence de Dieu. On a de son côté le témoignage universel de tous les hommes, et ce qui est plus fort encore, plus inexpugnable, plus irréductible, le témoignage de soi-même.

Je lis dans vos livres que la logique vous contraint à tuer du même coup la personnalité en Dieu, la liberté dans l'homme, de même qu'à la guerre on ne peut saisir le drapeau qu'en tuant celui qui le porte. « Ce qui distingue la doctrine positiviste de la doctrine théologique », dit nettement M. Mill[80], « c'est l'affirmation que tous les phénomènes sans exception sont 134
gouvernés par des lois invariables, sur lesquelles n'agit aucune volonté soit naturelle, soit surnaturelle. » En effet, si vous reconnaissez dans le travail humain l'obéissance des lois à une volonté intelligente, comment ne pas reconnaître aussi dans le travail merveilleux qui s'accomplit en dehors du travail humain l'obéissance à une autre volonté intelligente ? Que si vous niez celle-ci, il faut bien nier celle-là, qui n'est plus elle-même qu'une force irresponsable soumise à des lois fatales. Mais la première négation résiste devant l'évidence du témoignage personnel, et c'est là que, petit être chétif, nullement savant, mais me possédant moi-même, et sincère envers moi-même, ne me payant pas de mots, ne faisant pas la guerre à ma propre conscience, et la suivant avec intégrité jusqu'au bout, l'écoutant jusqu'au dernier écho, je résiste à toute la science, qui veut m'imposer une sorte de martyre en m'arrachant une à une toutes mes facultés.

Je vous affirme que le premier regard jeté sur la nature fait aussitôt, nécessairement, clairement lever sur mon âme la croyance en un Dieu créateur, foi réelle qui se lève comme une aurore, doucement, universellement. Non, non, dites-vous, instinct, illusion, fausse méthode ! Et qui vous dit que le monde ne soit pas contingent ? Et qui vous permet de passer du fini à l'infini ? Et qui vous autorise à conclure de l'idée à l'existence ? À quoi je vous réponds : Je ne comprends pas ces grands mots, 135
je ne me sers pas de tel ou tel procédé, je ne raisonne pas, j'affirme ce

79. En note : « Septembre 1868. »
80. En note : « *A. Comte et le positivisme*, p. 12. »

qui se passe en moi, la croyance en un Dieu se levant à l'horizon de mon âme dès que je me mets en relation avec le monde au sein duquel mon être est placé.

Puis, je vous affirme que si je rentre en moi par la réflexion, le premier regard jeté sur moi-même, mes pensées, mon esprit m'y montrent encore directement Dieu, et cette opération élève à l'état d'idée claire un instinct premier ; c'est le plein jour après l'aurore ; au nombre de mes idées réside et domine l'idée d'un Dieu vivant, sans que je raisonne, en regardant en moi.

Je vous affirme enfin que si je veux agir et non plus penser, agir et non plus contempler, agir et jeter dans la vie le poids de ma volonté, agir et produire un résultat, agir et obéir ainsi à ma destinée évidente, je vois au fond de mon âme non plus se lever comme une aurore, ni s'étendre comme un plein jour, mais éblouir comme le midi, la certitude d'un Dieu vivant qui me commande le bien et maudit le mal au fond de moi. Je vois clairement Dieu dans la nature, dans l'esprit, dans le devoir. — Non, non, sensibilité, illusion du cœur, désir pris pour un fait, usage illégitime des sentiments, en dehors de toute méthode vraiment scientifique.

Que voulez-vous, messieurs, et quel est ce martyre ? Si vous me coupiez les jambes, si vous m'arrachiez les bras, si vous me creviez les yeux, je ne souffrirais pas davantage qu'en ce moment où vous me refusez l'usage de 136
l'évidence, l'usage de la réflexion, l'usage du cœur, l'usage de conscience. Vous voulez que je regarde uniquement par tel instrument mis à tel degré, et si je ne parviens pas à démontrer ce qui est évident, ou à rendre évident ce qui ne l'est pas par les procédés que vous avez déterminés, tout le reste est non avenu. C'est une intolérable torture et une méthode inacceptable. Prenez l'homme tout entier, et si vous voulez des faits, ne récusez pas d'avance tous les témoins.

Je puis tout vous sacrifier, excepté moi-même.

Quand je suis sincère avec moi-même, je ne puis pas ne pas croire en un Dieu vivant.

Ah ! sans doute, je suis libre, et cette sublime et périlleuse faculté, je puis l'appliquer même à mes idées. Je puis les contrôler, les repousser, les

mettre en doute, je puis vanner mon âme pour ainsi dire, comme disait Brizeux, secouer la paille et le grain, changer et tourner, douter et suspendre. Et il y aura telle circonstance de ma vie, telle disposition de mon âme, où les nuages se feront, et la nuit tombera sur ce que je croyais la veille. Et il y aura des esprits nombreux, et toute une école, qui prendront cette nuit pour la vérité, et, de bonne foi, se trompant eux-mêmes, tiendront tendu près de moi ce tissu épais, ce voile noir qu'ils essayeront de jeter sur mes croyances pour les ensevelir dans un linceul d'objections. Et ce droit de douter, qui est l'épreuve de ma liberté, en est aussi le gage, la conséquence ; il est l'occasion et la pierre de touche de ma valeur mo- 137
rale. Ce droit s'applique à toutes mes idées, et non-seulement à mes idées religieuses, à toutes les causes que je sers, à tous les principes que je défends, à toutes les convictions que j'embrasse. Oui, il y a entre *l'évidence, la certitude, la conviction*, des degrés bien caractérisés. L'évidence mathématique s'impose froidement à mon esprit sans y rien susciter, comme une pierre sur laquelle le pied se pose indifférent. La certitude me saisit, mais elle m'échappe, elle est intermittente, elle m'essaye en quelque sorte, et je flotterai éternellement dans le doute inutile, si je ne me jette pas sur elle, si je n'arrive pas à l'aimer, à l'épouser, à m'y attacher par cet effort suivi de serment qui se nomme la conviction, que l'on peut définir la volonté de croire, après avoir compris, et la fidélité de l'esprit.

Je puis donc douter de Dieu en ce sens que je puis contrôler mes preuves, suspendre mon jugement, me noyer dans telle ou telle objection, et qu'il ne s'impose jamais à moi de manière à tuer ma liberté, ce qui arriverait si l'évidence était mathématique.

Mais je ne puis pas nier, ni oublier, ni contester, cette triple opération instinctive, réfléchie, consciencieuse, qui, en tout homme et en moi, certainement, incontestablement, par les sens, par l'esprit, par la conscience, m'a conduit à ses pieds et devant sa face. Cette grande croyance, honneur et signe de ma race, elle est établie dans presque toutes les créatures rai- 138
sonnables, et il n'en est pas une qu'elle n'ait au moins traversée dans un moment sacré qui peut toujours revenir.

15 On ne peut contredire nos dogmes sans les contrefaire. Qu'est-ce que cette doctrine qui fait venir l'homme d'une origine inférieure et

l'élève par une lente évolution ? Elle atteste que nous partons du mal, et que nous allons au mieux. Les philosophes avouent que nous avons été créés, les positivistes déclarent que nous sommes partis de bas.

Réunissons les deux opinions par la théorie qui représente l'homme créé bon, devenu librement inférieur, puis lentement relevé. C'est la foi réunissant les fragments de la science, comme on supplée aux lacunes d'un texte mutilé.

Croire à la divinité, c'est une abstraction, dit-on : et croire à la spontanéité, qu'est-ce donc ? Mais prononcer le second mot, c'est faire passer du vent dans ses lèvres ; prononcer le premier, c'est faire apparaître une majesté vivante ; comme le génie de la fable, essayant des mots sans écho, puis en prononçant un qui fait entr'ouvrir la terre et apparaître un être vivant. Un grand mot fait moins peur et n'engage à rien.

Mais à ces grands mots, il faut opposer la forte voix du témoignage indi- 139
viduel. Prenez vingt hommes dans la rue, et dites-leur : Croyez-vous que vous n'avez pas d'âme, et qu'il n'y a pas de Dieu ? Résistance, protestations. Je veux, j'aime, je pense, je vois l'infini, dans quelle partie de mon cerveau, avec quel nerf ? Dites-leur au contraire : N'est-il pas vrai que vous voulez le bien et que vous faites le mal ? Oh ! oui : l'aveu est indubitable sur cette question, la révolte sur la première, et la conséquence est du côté de nos dogmes. Dieu, âme, trouble dans l'âme.

16 Vous me dites que l'homme vivait il y a des millions de siècles ; vous me montrez que les transformations des mondes sont d'une lenteur infinie ; vous me donnez l'espoir que la science nouvelle refera les sciences ; soit ! Je le veux bien ; mais ma vie n'en devient pas plus longue, ma destinée plus claire, et j'éprouve toujours, pour peu que je pense, le même besoin de savoir pourquoi je porte en moi des idées sublimes et des passions basses, pourquoi le mal me persécute et le malheur m'obsède, et comment il se fait que ma raison voie Dieu et qu'il me traite ainsi, répandant la beauté sur le monde où j'habite et m'en faisant un piége, me laissant attiré, mais déçu ; ébloui, mais blessé ! La question du monde peut changer, celle de l'homme ne change pas. Elle ne change pas pour le penseur qui raisonne la destinée, encore moins pour le vivant qui la 140
subit.

J'entrevois une nouvelle école qui se dit *positive*; elle prétend tout préciser, et ne rien laisser sans examen, rejetant ce qui n'est pas visible, et découvrant la loi de la réalité. Soit encore! J'aime ses découvertes, mais je regrette ses conclusions. Si elle aboutit à des lois, elle ne peut m'empêcher d'aller jusqu'au législateur, et de me débattre contre cette prison du monde visible où elle prétend m'enfermer sous les chaînes pesantes d'un destin fatal. Ou il y a un Dieu, ou tout est fatal; mon esprit n'a pas le don de sortir de ce dilemme, et Dieu ne lui a pas laissé le choix des solutions qui séparent de lui.

Bouleversez les lois de l'histoire, renouvelez les théories sur le système du monde, découvrez des explications nouvelles de mon corps et de la maladie, vous n'aurez pas rendu ma vie plus longue et mon fardeau plus léger.

17. JÉSUS, L'HISTOIRE, LA SCIENCE Je suis étonné des énormes conjectures que se permettent ceux qui prétendent ne tenir compte que des faits. Le règne animal et le règne végétal confinent dans d'obscurs infusoires, on les confond. L'origine de vers ignobles échappe, on suppose qu'ils sont nés seuls, et que peut-être il n'y a pas de création. Le 141
chloroforme, pénétrant les sens, suspend l'activité de l'âme; on conclut qu'il n'y a pas d'âme.

Puis on donne au temps un rôle suspect. Pour que cela se fasse, ce passage de la plante à la bête, de la bête à l'homme et, même avant, du minéral à la plante, de la ligne roide à la ligne courbe, de l'inertie au mouvement, il faut des milliards d'années. Or, chacun de nous vit cinquante ans, travaille vingt ans. On soumet tout à une condition que nul homme ne pourra jamais constater. Votre *temps* n'est pas moins invisible que mon *Dieu*; et il suppose une vie de chacun dans tous, un enseignement de chacun par tous, bien plus pesant que mon Église.

Et par quoi se tiennent les règnes végétal, minéral, humain? Par la nutrition, l'échange, l'assimilation. Soit! Je veux bien admirer un instant cette vie matérielle qui circule, composée d'éléments simples; je me dis scientifiquement que nous sommes tous composés de la même argile, et si vous voulez laisser prendre à cette considération un tour religieux, je pense que Dieu crée à chaque instant ce qu'il conserve, et qu'ainsi chaque ob-

jet et chaque être reçoivent de lui, comme une source reçoit ses eaux d'une nappe invisible, tous ces éléments analogues, empruntés à la matière, c'est-à-dire à lui père, par nous, frères. Et dans mon esprit, je serai ébloui d'une origine analogue, plus directe encore. En sorte que j'entre dans la science comme dans un temple, dans la nature comme dans un 142
tabernacle ; la science m'environne de choses saintes, la nature m'environne en quelque sorte d'hosties et de divines espèces. Mais le miracle, au sein de cette vaste communauté, c'est la distinction des êtres, c'est précisément la permanence à jamais indestructible de cette distinction entre celui qui est tout, fait tout, et donne naissance à des êtres venus de lui et qui ne sont pas lui.

Au contraire, vous m'amenez à la confusion, et comment ? Non par ce panthéisme séduisant qui nous noie en Dieu, mais par ce *panchosisme* abject, fondé sur la nutrition et la digestion, qui nous rapetisse à la matière, à la fraternité des bêtes !

18 Les théologiens de la physique sont en train de prouver que les siècles sont des jours, des unités de rien, dans le lent travail des mondes, soumis non à des révolutions, mais à des transformations infiniment lentes ; ils comptent par millions d'années la marche des roches, le cours des glaciers, l'abaissement de la température, le conflit des terres et des ondes pour former les rivages et leurs courbes gracieuses. Ils n'ont pas achevé la Genèse, mais déjà ils soupçonnent que l'homme a pu vivre au commencement, ou que peut-être il est *l'évolution suprême et définitive du règne organique*, ou peut-être encore qu'il aura des successeurs 143
plus parfaits ; que dans des millions d'années, on verra des anges, dans l'avenir, pas dans le passé. Cela, ils ne le savent pas ; ils le croient. Cette croyance, ils l'opposent à nos croyances, et ce qu'ils appellent nos hypothèses, ils le sacrifient à leur hypothèse. On a trouvé une pierre en forme de hache, donc il y a eu un ouvrier ; or cette pierre est dans un terrain auquel j'assigne une date, donc l'homme a vécu à cette date ; vécu de quoi ? Des quelques espèces que l'on trouve au Groenland. Et en voilà assez pour raturer la Bible, et un iota enlevé, tout est ébranlé ; la plus petite raison de douter du plus petit point entraîne le doute total. En attendant, dit-on, et sans prendre la moindre garde à tout ce qui a précédé : *doutons !*

Les hommes, en attendant, meurent ! Toute cette science me fait froid, et me laisse ahuri et comme nu. Tandis que ce seul mot dit à un pauvre : *Mon frère, Dieu vous aime et vous récompensera*, cette parole laisse une sensation de douce chaleur et de clarté dans l'âme.

19[81] Je suis très-surpris que l'on croie que la modification des anciennes théories de la science entraîne le renversement des anciennes croyances de la foi. Que la terre ait été formée par des soulèvements brusques et des déluges ou par de lentes *évolutions*, qu'il ne faille plus 144
croire aux *espèces*, à cause de la difficulté de les limiter absolument, mais à une *sélection* dans une seule et vaste création d'êtres de même composition ; — qu'il convienne ou non d'étendre *l'hérédité* à toutes les combinaisons de la cellule, la même au fond de tout ce qui vit, le problème de la cause première reste le même.

Et comme Jésus a triomphé, à rebours de la loi, par le plus faible sur le fort ; comme la doctrine du péché originel repose précisément sur la parenté de tous les êtres et l'hérédité persistante, ces doctrines soutiennent plutôt les nôtres.

Et il y a toujours un plan général, accompli par une multitude de combinaisons, suivant un dessein.

On dit que la *lutte pour l'existence* est le démenti des causes providentielles. C'est, en effet, le problème de la pauvreté, l'un des chapitres du mal. Mal privé, mal général, mal persistant. Ici est le vrai nœud des doctrines avec la religion. L'idée de Dieu implique un plan sage, et il y a des traces de désordre. Et pourtant l'homme affirme Dieu ; il est le témoin, le martyr de Dieu ; mal physique, moral, naturel, le tourmentent, le tenaillent, sans parvenir à lui faire nier Dieu. La foi, vraie, sanglante, belliqueuse, triomphante… vertu….. La force et la matière n'expliquent pas la réflexion…. L'évolution et l'hérédité n'expliquent pas la création[82]. 145

81. En note : « Darwin. »

82. Malgré l'état inachevé de ces dernières lignes, nous avons cru devoir donner ce morceau, dont le sens général s'entend fort bien.

20 Ni l'esprit, ni la volonté, ni le corps de l'homme ne se prêtent d'eux-mêmes à un effort, et la religion exige cet effort, de tous les trois à la fois, de tous les trois continuellement. L'esprit se dissipe et change ; il doit se fixer. La volonté s'endort et hésite ; il faut agir. Le corps se délecte et domine ; il faut se priver, il faut obéir. Là est le secret ; là est le fond de la résistance de tout homme à la religion qui commande à l'esprit de croire, à la volonté d'agir, aux membres de servir.

« Il faut respecter la matière », disait M. Biot, « puis la mépriser » ; la respecter à cause de la beauté de ses formes et de la beauté de ses lois ; la mépriser pourtant parce qu'elle est secondaire dans la création, comme l'habitation comparée à l'habitant et à l'architecte. Plus on l'étudie, plus on y trouve l'ordre et l'infinie perfection des moyens ; une impression religieuse vous saisit ; vous voyez, vous suivez la trace de Dieu. Et aussitôt le monde descend à un rang subalterne.

« La physique renverse l'athéisme », s'écriait Diderot, « le monde n'est plus un Dieu ; c'est une machine qui a ses roues, ses cordes, ses poulies, ses ressorts et ses poids. » *Mais non !* la lumière qui m'éblouit, aveugle ce savant. Les merveilles de la matière chassent pour lui l'auteur de la ma- 146
tière ! Et il ne manque pas de gens qui écoutent aux portes de la science, comme aux portes de la politique, pour prédire que de tel laboratoire, par une petite expérience sur une grenouille ou sur un gaz, va sortir la preuve que Dieu est de trop dans le monde. La science et l'industrie l'ont chassé !

Il n'est pas de trop dans le monde judiciaire, dans le monde philosophique, dans le monde politique, dans le monde moral ; et les mots sourds et obscurs ou pompeux ne le remplacent pas dans le monde de la science ou dans celui de l'industrie. N'écoutez pas les amateurs, consultez les souverains. Écoutez un Cauchy, un Dumas, un Bernard, un Liebig. Lisez le rapport du jury sur les grandes industries modernes, France, Angleterre, Allemagne, Brésil, Suède, Russie, Portugal, de toutes les terres civilisées s'élève le même cri. *Unter das Gottes segen alles ist gelegen*[83]. Les artèles russes commencent le travail par la prière, les Alsaciens bâtissent des églises, les Florentins constituent le *fonds sacré*, et au fond du golfe

83. « Toutes choses sont placées sous la bénédiction de Dieu. »

de Bothnie, les ouvriers des mines de Sakroūa partent l'hiver en traineau pour se rendre au service divin. La grande industrie sert Dieu, la grande science professe Dieu.

Et qu'inventez-vous contre lui ?

La théorie de la *sélection*. Elle a pour inévitable base la communication 147
continue de la vie, la loi de l'*hérédité*, la liberté qui *varie* pourtant l'espèce, par le combat et la destruction, dites-vous, mais aussi par l'amour, provoqué à perpétuer la vie par la beauté. La sélection suppose et ne nie pas la création première, les influences transmises ou l'hérédité, les influences réciproques ou la solidarité, la perfectibilité, c'est-à-dire le monde de plus en plus beau, la lutte, c'est-à-dire la peine et un certain désordre mêlé au plan du monde ; c'est-à-dire que cette théorie transporte au monde de la matière toutes les indications du christianisme.

Si toutes les espèces, tous les êtres, sont les caractères, les mots, d'une langue aux combinaisons infinies avec un petit nombre de termes, ce discours ainsi composé, c'est le christianisme. *In principio erat Verbum, et Verbum Caro factum est.*

Quelle histoire nous contez-nous là ? Dieu serait un Seigneur courroucé contre ses vassaux, et qui leur enverrait pourtant son fils avec de bonnes paroles et des promesses de pardon ? Ah ! l'histoire me touche, si ce banni est l'homme, si ce lieu d'exil est la terre, si la parole est l'Évangile, si le pardon conduit à l'éternelle activité au sein d'une lumière éternelle !

IV[84] 148

> Dissemblance des méthodes scientifiques et philosophiques : — des lois matérielles et des lois morales. — Les sciences et l'idée de Dieu. — Limites de la science. — Les sciences humaines : Histoire. — Économie politique. — Tendance scientifique moderne ; — sa légitimité ; — ses excès. — La foi et la science.

84. Ce chapitre renferme un grand nombre de morceaux datés. Nous avons eu soin de les grouper par ordre chronologique.

1. LA NATURE, LA SCIENCE. — SCIENCES, LOIS Deux conditions sont nécessaires à l'existence de l'homme corporel et libre : il faut que les lois du monde matériel soient immuables pour que l'homme vive, et que les lois du monde moral semblent arbitraires pour qu'il choisisse.

Mais cette belle immutabilité des lois qui illustre et édifie les savants, n'éblouit que les ignorants.

Les savants les regardent comme des hypothèses provisoires[85] ; en outre, elles sont à leurs yeux des conditions de l'ensemble, des conditions du 149
monde créé, nullement les causes de ce monde ni la forme de ce monde. Elles sont comme la trame du tisserand, la toile ou le marbre de l'artiste, nullement l'ouvrage complet. Prenez les lois de la mécanique, de l'astronomie, de la chimie, et faites un oiseau ! Chaque plume de son aile est agencée de manière à appliquer toutes ces lois combinées ensemble à un certain but, le vol aérien, et cette combinaison réside dans ce petit être distinct, qui met toutes ces lois en œuvre à l'aide d'un autre don inexplicable, qui est la vie.

Elles ne sont rien que les conditions générales et les propriétés communes de la vie matérielle.

Les lois n'expliquent donc pas tout ; il reste à expliquer leur propre origine et leur adaptation à des buts certains, à un plan visible dans les phénomènes et par le moyen des organes dont se composent les êtres doués de la vie, qui met tout cela en jeu.

Avoir créé les lois, c'est sublime ; avoir créé les êtres, c'est plus que sublime, et des êtres libres, c'est au delà de toute conception, et certainement divin.

Les savants, dans l'étude des lois, aboutissent à une force, à une substance, à l'unité en tout avec la distinction des personnes, et il n'y a de là qu'un pas à l'unité de couple, origine de tous, et à l'hérédité du destin.
150

85. Les *lois*, telles que les savants les *expriment*, ont un caractère *provisoire*. Les sciences sont toujours dans un état *provisoire*, dans un perpétuel devenir ; elles n'arrivent point à la connaissance absolue et à la définition complète des choses. Il n'y a jamais de sciences *terminées*. C'est là ce que l'auteur veut dire ; il ne prétend pas, bien évidemment, que les savants regardent en principe les lois du monde comme *provisoires*.

2 Les sciences et la philosophie sont séparées, en ce qu'elles ne se servent pas de la même méthode ; mais les deux méthodes sont maniées par un même instrument, l'esprit, que la science ne peut définir ni contester. En sorte que la science aboutit à l'esprit et l'esprit aboutit à Dieu, et là les sciences finissent, et commence la vie, qui, acceptant tout cela, pose une question de plus.

3 Dans les études scientifiques, l'objet est en dehors de nous. Dans les études morales, l'objet est au dedans de nous. De là une différence que l'on oublie à tort, en cherchant toujours à assimiler les deux méthodes de ces deux études. Dans la première, nulle évidence, nulle intuition ; nous cherchons l'ordre que notre esprit nous affirme exister ; nous allons de découverte en découverte, d'explication en explication, d'application en application. Dans la seconde, nous partons de l'évidence, de l'intuition ; nous habitons au centre ; nous élucidons de plus en plus, nous ne découvrons rien ; nous définissons plus nettement ce que nous voyons en face, nos idées, et au sommet, Dieu.

151

4 J'avoue ne pas comprendre ces beaux dédains de la science *positive* envers la science *idéale*, comme si toutes deux n'étaient pas sciences, c'est-à-dire filles de l'esprit. Le philosophe se fait petit garçon, il se reproche de n'avoir pas bien étudié les sciences, il se remet en classe, à l'école du physicien, et il est tout ébloui. Mais celui-ci se met à lui enseigner quoi ? La philosophie. Ah ! qu'il se redresse donc et qu'il le renvoie à ses cornues. La supériorité de la philosophie, c'est qu'elle a un témoin dans chacun de nous, et je me connais mieux que je ne connais la matière.

Je crois en Dieu, j'ai l'idée du devoir, ce sont aussi des faits, et non-seulement des déductions.

« Aucune réalité, dit Berthelot[86] (*Revue*, 1863, p. 441), ne peut être atteinte par le raisonnement. » — Je ne raisonne pas, je regarde, je constate en moi.

86. Il s'agit de la lettre de M. Berthelot en réponse à M. Renan, publiée d'abord par la *Revue des Deux Mondes*, sous ce titre : *la Science idéale et la Science positive*, et rééditée par M. Renan dans ses *Dialogues et fragments philosophiques*. (Paris, 1876.)

Il faut que les prémisses reposent sur l'expérience, et la conclusion n'est que probable, à moins qu'on ne puisse la prouver conforme à la réalité, et de moins en moins à mesure qu'il s'agit d'un fait idéal. Et les sciences po- 152
sitives une fois acquises sont immuables ; les sciences morales changent toujours.

C'est de l'équivoque, contraire aux faits. De quelle *expérience* parlez-vous ? N'y a-t-il que l'expérience des yeux et des mains ? Quelle *réalité* ? N'y a-t-il que des réalités visibles ? L'observation de moi par moi n'est-elle pas directe ?

Les sciences changent toujours de pourquoi en pourquoi ; la morale ne change pas ; elle est primitive et éternelle, voilà la vérité.

Descartes avait raison d'affirmer que l'esprit était plus connu que la matière, et Dieu aussi. L'ordre constant, la puissance infinie, la beauté sublime, voilà des réalités.

Il n'y a pas de volonté derrière les phénomènes ; toutes les fois que ses conditions sont réunies, il se produit. — Comment se réunissent-elles ? N'est-ce pas du *la Palisse* ? *Virtus dormitiva*[87] !

Dieu n'a pas besoin d'*écrire* ses volontés, elles ne changent pas, elles sont sages et constantes. L'homme écrit sa raison, et même il arme sa raison, *scripta manent, — ne varietur.* 153

Encore peut-on dire que les corps et les phénomènes sont les volontés de Dieu rendues par nos sens et par la matière, accessibles à notre esprit, les signes que Dieu lui fait, le langage qu'il lui adresse. Car l'esprit est plus réel que la matière.

Pauvres philosophes, vous laissez ébranler Dieu et l'esprit, votre objet et votre instrument. On vous en impose en vous parlant de *faits*, de *phénomènes*, de *corps*. Avec quoi les observe-t-on, si ce n'est avec l'esprit ? Est-ce que cela est plus connu, un morceau de chair, que l'idée du bien ? Est-ce que l'expérience du *moi* n'est pas plus claire que celle du *non-moi* ?

87. | Mihi a docto doctore | Demandatur causam et rationem quare | Opium facit dormire. | À quoi respondeo : | Quia est in eo | *Virtus dormitiva*, | Cujus est natura | Sensus assoupire.

(Molière, *le Malade imaginaire*, III[e] intermède.)

Et par quoi remplace-t-on l'idée claire, chaude, et sage, et magnifique, de Dieu ? Cela fait froid d'y penser. On vous reproche d'induire, de généraliser ; on vous colle au fait. Et ils ne généralisent pas, eux, les idolâtres du fait ! La vie moyenne augmente un peu. Condorcet conclut que l'homme sera immortel. La main droite devient plus forte que la gauche. Lamarck conclut que l'habitude crée l'organe.

Concluons, contre les partisans d'un mécanisme aveugle, qu'une *loi inconnue* dirige le cours des choses vers un terme *qui fuit sans cesse*, mais dont le type absolu est précisément la cause elle-même d'où le flot est un jour sorti par une *incompréhensible opération*[88].

154

5 La science, je ne la crains pas ; elle va rafraîchir la preuve de Dieu, tirée de la vie et de l'ordre de la nature. Nous n'y pensions plus, nous étions tout aux preuves tirées de la raison, et près de croire qu'elle allait établir aussi un ordre presque parfait. Quel soufflet nous préparait l'histoire ! Où est l'ordre, et qu'est devenu l'idéal intellectuel et moral ? Nous reprenons les sentiers des bois et le cours des fleuves, nous ramassons les cailloux et les fleurs, nous regardons le mouvement des étoiles et le mouvement du sang, et nous revenons à la nature pour y découvrir plus d'ordre encore et plus de vie, et plus de beauté, malgré tous ces savants qui nous disent : « Attendez, n'allez pas plus vite que moi, ne me délaissez pas pour un autre ; la vérité sortira de mon laboratoire, elle est à moi ». Non, non, nous regardons au delà, nous marchons plus vite, nous passons d'une note à la suivante, à l'ensemble, et oubliant les artistes, nous ne pensons qu'à l'harmonie.

Mineurs obscurs, vous descendez et vous voulez qu'on vous suive ; nous, nous prenons votre charbon pour allumer le feu qui nous emporte loin de vous et de votre trou noir.

155

6 Vous me dites l'histoire des lichens et des coquilles, et les ancêtres du chien me sont nommés par vous ! Est-ce que vos mots m'inspirent la plus petite estime pour la plante et la coquille ? Est-ce que je la mets

88. En note : « Janet, *Revue*, 1863. » Il s'agit des deux articles parus le 15 août et le 1er décembre 1863, sous le titre : *le Matérialisme contemporain*. I. L'École naturaliste en Allemagne. — II. Une théorie anglaise sur les causes finales. M. Darwin.

moins dans ma salade ? Est-ce que je foule moins l'autre sous mes pieds ? La forme, la couleur, me sont agréables, elles m'attirent ; pourquoi ? Pour fixer mon esprit ; sur quoi ? Sur autre chose que la forme, et la couleur, sur la loi ! Ici se rencontrent deux esprits : celui qui la connaît et celui qui l'a faite, et il n'est pas ici-bas de plaisir plus sublime que la rencontre d'une loi ! Je touche Dieu.

Mais à cette nature qui me l'apporte, je dis sans cesse : O nature ! comment m'es-tu si dure, toi qui es si belle ? Comment, avec l'extase, m'apportes-tu la souffrance ? Par toi je touche Dieu, mais il me fuit ; ta vie rayonnante de l'ordre, garde sa trace ; mais la mienne est désordre, et il me fuit. J'explique ta vie ; explique donc la mienne, ô nature, et comment tu la rends encore une fois si belle et si dure.

7 Si Dieu n'existe pas, je demande aux savants ce qui nous reste. Vraiment, ce qu'ils ont découvert après six mille ans est bien peu de chose, 156
et ils en sont encore à inventer des méthodes d'apprendre et de recommencer.

J'ai parcouru ma prison en long, puis je l'ai parcourue en large, j'en ai compté les briques et les barreaux, je l'ai vue le soir et je l'ai vue le matin, je connais bien ma prison, mais je suis toujours prisonnier. Et quelle lumière, quelle règle, quel secours puis-je tirer de la science ? L'existence de Dieu est le seul objet considérable ouvert à mon esprit ; tous les autres objets sont inférieurs à mon esprit, et ne peuvent rien pour lui. Il a besoin que Dieu existe, ne fût-ce que pour n'être pas réduit à s'enfermer ou à s'abaisser. Le mystère s'impose à moi de toutes parts, et du seul côté où la lumière surabonde, vous élevez un mur. Ah ! ôtez-vous de mon soleil !

Singulière prétention de la science de croire seulement ce qu'elle voit, après six mille ans d'histoire ! Tout ce qui peut être vu a été vu, et il ne nous reste plus à étudier que ce qui n'a pas été vu.

Et en effet, tous les résultats actuels de la science consistent dans la découverte de choses cachées et contraires aux apparences extérieures ; le sang circule, la terre est ronde, les astres s'attirent, le son et la lumière sont des vibrations, les corps variés sont composés de corps simples ; toute la mécanique, la physique, la chimie, la physiologie aboutissent

à constater un perpétuel échange dû à un perpétuel mouvement des mêmes éléments agissant de la même façon. 157

Et les autres sciences, — l'économie politique, — procèdent de la même façon du visible à l'invisible. Vous croyez que chacun agit pour soi, non, il y a échange de service d'un bout à l'autre du monde ; que la richesse dépend du sol, non, de la quantité de travail ; que la monnaie est une richesse, non, elle est une marchandise.

Et la politique ajoute : Vous croyez que rien ne vaut un bon souverain absolu, non, il y a des libertés nécessaires et solidaires ; que la force est dans l'armée, non, elle est dans la justice.

Et toujours du visible à l'invisible, du singulier au pluriel, au total. C'est la marche de toute science.

Et ce que la science ajoute aux connaissances scientifiques, la religion l'ajoute ou plutôt l'apporte aux connaissances religieuses des hommes, et dans la même direction. Vous croyez qu'il y a plusieurs dieux visibles ; non, il n'y a qu'un Dieu invisible. Vous croyez que les hommes sont de races diverses ; non, ils sont de la même famille. Vous croyez que la mort finit tout ; non, elle ouvre une seconde vie. Vous croyez que l'âme seule est immortelle ; non, le corps ressuscite, car sa forme seule s'évanouit ; rien ne se perd de sa matière, empruntée aussi bien pendant la vie qu'elle peut l'être après la mort au monde créé.

Vous croyez que les hommes sont ennemis ; non, ils sont frères, et il y a entre eux communion d'efforts, de mérites, de prières, comme la science prouve qu'il y a communion de services et de travaux, et d'aliments et 158
de connaissances. Ce que vous appelez la science, la religion en tient le rôle dans l'ordre moral, révélant ce qui n'était pas connu et substituant la réalité invisible à l'apparence visible.

8 Homme, je ne suis même pas un corps simple ; je vis d'emprunt ; je suis pétri du limon (*Genèse*, ii, 7 [89]) ; je suis poussière (*Genèse*, iii, 19 [90]). J'y retourne, je suis carbone, cendre, ce que l'on sait être depuis Lavoisier,

89. *Tum Dominus Deus de pulvere terræ hominem formavit.*
90. *Pulvis es, et in pulverem reverteris.*

le centre même de la matière, et j'ai reçu un *souffle*, cet air, cet oxygène que l'on sait être le centre de la *vie*.

Mais qui m'a fait passer de la matière *organique* à la vie *organisée*, pouvant m'accroître et me reproduire ? J'ai beau verser le lait, le vin, l'azote, dans cet être aimé, mon enfant, comment accumule-t-il de la matière organique, et comment arrive-t-il un jour à la puberté ? Je ne sais et je ne puis…

La science rouvre aux humbles le paradis, et leur rend les eaux dociles, les êtres beaux et Dieu conversant à *l'heure où s'élève un vent doux*. Aux orgueilleux, elle ouvre l'enfer, en compagnie de ces animaux inférieurs, dont était le serpent.

159

9 La science habitue notre esprit à des notions qui le heurtent. Elle nous dit que la terre tourne à 500 lieues par heure, 30,000 mètres par minute, quatre-vingts fois plus rapide qu'un boulet, en silence, et sans que nous le sentions, cette extrême rapidité causant pour nous l'apparence de l'immobilité ; elle nous dit encore que si elle ne remuait pas, la terre tomberait sur le soleil, et que sa mobilité est cause de sa stabilité, et que tout remue à la fois dans le vaste univers, comme dans un atelier mécanique. Chacune des révélations précises de la science dénoue le lien, brise le cercle de nos conceptions routinières, et nous ouvre l'infini des combinaisons possibles. Chacun de nous porte sa petite géométrie, sa petite médecine, sa petite philosophie, sa petite religion, son petit bagage, sa petite trousse de poche, sa petite littérature, et dans ce cercle conclut que le gouvernement doit ceci ou cela, et que le gouvernement général, Dieu, fait ceci ou cela. La science renverse cette hutte de sauvage. Le vrai est tout le contraire de ce que vos sens vous disent, bonnes gens, en physique. Et pourquoi pas en religion ? Dieu a eu une idée, une invention que vous n'aviez pas, et un degré de puissance, et un degré de bonté que vous n'auriez pas imaginé, encore moins imité.

160

10 La philosophie de l'histoire et l'économie politique apportent aux sciences morales un secours assez comparable à celui que les sciences physiques ont reçu du télescope et du microscope. L'une nous montre des lois dans les grands mouvements des nations, l'autre découvre aussi

l'ordre, des lois, et l'harmonie, dans les détails infiniment petits de la vie matérielle, et de l'échange vulgaire des choses. Mais les deux sciences, comme les sciences astronomiques et physiques, sont sur la trace de ces lois bien plus qu'en possession complète, et, si elles sont sincères, elles doivent convenir qu'elles aperçoivent à proprement parler non pas des lois, mais un gouvernement, quelque chose qui est réglé, et qui pourtant est libre, non pas une fatalité étroite, mais une volonté supérieure, un mécanisme dirigé, non pas un ordre mathématique, comme dans un monument en pierre, mais un plan suivi, un dessein soutenu, une harmonie libre, parfaite, vivante, oui, — *vivante* est le mot ; ce n'est pas une loi, une règle, une constitution, une formule, un bloc ; encore une fois, elles rencontrent, elles démontrent, elles affirment, elles contemplent, quoi donc ? *L'existence*, ce mot est encore abstrait, dites la *présence*, dites la *vie* de Dieu, dites tout court : Dieu. 161

Qu'il y ait des lois, cela nous accable. C'est le règlement de la prison ; il faut obéir et plier.

Qu'il y ait un législateur, une volonté, une perfection, cela nous soulage ; j'obéis à la loi, mais Dieu, je l'aime !

11 L'homme arrive à établir des lois collectives qui obligent les autres hommes, et c'est le progrès le plus récent et le plus grand de la civilisation de rapprocher de plus en plus les lois *humaines* des lois *naturelles*, jusqu'à ce qu'enfin celles-ci suffisent, l'homme ayant de plus en plus rétabli l'accord entre sa nature et sa volonté.

Mais il y a toujours à intervenir pour qu'il n'abuse pas, le mal lui étant aussi naturel que le bien, pour qu'il ne mette pas ce qu'il fait d'instinct à la place de ce qu'il devrait faire de raison.

Platon ne connaissait que le bien de l'État, auquel étaient sacrifiés famille et individu, affection et propriété, les enfants étant élevés pour la chose publique, dit M. Grote [91], comme les chiens et les chevaux pour un maître

91. Voici la phrase même de Grote : « L'élevage est réglé comme l'est celui des chevaux et chiens de race par un maître intelligent. » (Grote, *Platon*, t. III, ch. xxxv, p. 203.) On rencontre fréquemment dans la *République* de Platon l'expression : « τίκτειν τῇ πόλει » (engendrer pour l'*État*).

intelligent.

162

12[92] La religion est au-dessus de tous les partis comme au-dessus de tous les systèmes. Elle ne les méprise pas, elle ne les contredit pas. Qu'est-ce qu'un parti ? Un effort pour rendre la vie plus heureuse, l'ordre social plus juste et plus stable. Qu'est-ce qu'un système ? Un effort pour rendre raison des choses.

Sur quoi repose la légitimité de l'un et de l'autre effort ? Sur la conviction que le monde peut devenir meilleur. Sur la conviction qu'il y a dans les choses un ordre et un enchaînement. Quelle est la méthode des partis ? Exclure ce qui est injuste. Quelle est la méthode des sciences ? Exclure ce qui incohérent. Toujours, au fond, l'idée invincible, instinctive, nécessaire, d'une intelligence supérieure. Car les objets ne nous apparaissent pas en ordre, tellement que les sceptiques vont jusqu'à dire que cet ordre n'est pas dans les choses, que notre esprit l'y met. Cela est vrai, en ce sens qu'il l'y cherche jusqu'à ce qu'il l'y trouve, ayant de cet ordre une idée non-seulement instinctive, mais invincible, nécessaire.

Toute la science n'est que la réduction graduelle de la nature sensible à une nature intelligible, composée d'atomes que nous n'avons jamais vus, soumis à des forces que nous n'avons jamais vues, régis par des nombres 163
que nous n'avons jamais vus. Et qu'on ne dise pas que les théories scientifiques substituées à d'autres renversent la théodicée qui s'appuyait sur elles. On ne croit plus au plein, mais au vide, depuis Pascal ; au repos, mais au mouvement, depuis Galilée ; aux masses, mais aux forces, depuis Newton ; aux éléments, mais aux équivalents, depuis Lavoisier, et les savants actuels sont bien fiers de remplacer, dans la définition de la matière, l'étendue et l'impénétrabilité, qualités générales, par la masse et le poids, qualités indestructibles, et l'inertie par la force, et la perpétuité des lois par leur développement progressif. Quelle vanité de croire que ces changements ruinent la théodicée ! Ils changent la langue. Le monde n'est plus une chose, remuée par une main. Soit ! C'est une force ; qui l'a faite ? Ce n'est plus un plan immuable ? Soit ! Qui le transforme ?

Chaque théorie est une explication de plus en plus belle, et l'on n'ajoute

92. En note : « *La Science*, février 1868. »

rien à la vertu de l'effet sans ajouter à la gloire de la cause. Il reste toujours que les êtres et les objets (et les forces elles-mêmes que nous voyons décroître par l'accroissement des distances, loi qui fonde aujourd'hui toute l'astronomie) sont contingents, et la question de cause est la même ; qu'ils sont imparfaits, et la question de perfection est la même ; que l'esprit n'atteint pas à l'essence, en aucune direction, et qu'ainsi il n'a pas pu inventer Dieu, dont il n'a l'idée que parce que Dieu existe. 164

Reste aussi toujours que les lois que l'on considère comme les plus générales n'expliquent pas tout ; elles régissent une science, pas l'autre ; un règne, pas l'autre. La mécanique n'explique pas la chimie ; les deux n'expliquent pas la vie ; les trois n'expliquent pas l'âme. Il y a un hiatus, une solution de continuité, des forces aux êtres, du végétal à l'animal, de l'animal à l'humain, de l'humain au divin. Oui, la main qui a créé apparaît bien puissante, mais bien libre. Savant, poète, artiste, roi, père !

Ne soyons donc pas emplis d'orgueil par ces grands travaux et ces grands mots de gravitation, charpente de l'Univers, sélection, nombres, lois générales, forces, substance, critique et science ; tout le vocabulaire de la nécessité *expérimentale* ne contient rien qui s'oppose ni qui satisfasse au vocabulaire de la nécessité *logique*. Et ni l'un ni l'autre ne contiennent un seul mot qui m'explique pourquoi je vis, j'aime, je souffre et je meurs.

Mais ne soyons pas effrayés non plus par ces efforts, issus d'une tendance sublime qui nous porte à découvrir dans le monde, quoi ? Une sublime intelligence. La science définit à sa manière le but de la vie comme le catéchisme : Connaitre la vérité, l'aimer, la servir, et par ce moyen, quand le voile sera levé tout entier, parvenir à la vie éternelle qui consiste à la voir face à face.

165

13[93] Le semeur dont parle l'Évangile est le semeur des vérités, il est aussi le semeur des existences ; il va, jetant la vie, et sur cette terre où elle tombe, la vie est inégale et ne lève pas partout.

Que Dieu crée, en dehors de lui, et de rien, c'est un miracle.

Et c'en est un autre qu'ayant créé un échange continu de mouvements

93. En note : « *Science et foi*. Février 1868. »

que nous nommons les forces, un échange continu de matières réductibles à trois ou quatre, peut-être à une, que nous nommons les corps, il ait formé des individus bien distincts, quoique composés des mêmes éléments, quoique soumis aux-mêmes forces.

Bien plus miraculeux encore est le don de la fécondité, accordée à ces individus groupés en famille dont tous les membres, divers et pourtant semblables, descendent les uns des autres et se reproduisent à l'infini.

Puis, nouveau miracle, au-dessus de ces caractères communs à tous les végétaux et à tous les animaux, s'élève un signe nouveau, apanage d'une seule famille, le don de la raison libre, ayant la connaissance, le choix et l'expression du bien et du mal.

Et il est possible à notre raison de parler de l'humanité et du monde, 166
comme si elle n'en était pas, comme si elle était un observateur, placé sur une autre terre et jugeant celle-ci ; mais il ne lui est pas possible de parler de Dieu, du bien, du juste, du nombre autrement qu'à l'aide des idées qu'elle a reçues et dont elle ne saurait se séparer, puisqu'elles sont elle-même.

Or voici ce que la raison répète à la raison :

L'Être puissant a pu se jouer dans une infinie variété de combinaisons créatrices.

L'Être parfait n'a pu créer que pour le bien de ses créatures et pour sa propre gloire ; tout ce qu'il a créé, bien qu'imparfait, puisqu'il ne peut se créer lui-même, doit être susceptible de se rapprocher de la perfection, et si la créature est libre, si elle peut s'éloigner de la perfection, il faut qu'elle y revienne ; et il est juste que ce soit par des voies plus difficiles, afin que le mérite de cette créature soit accru, la somme du mal commis débordée par la somme du bien accompli et la gloire de Dieu résultant de l'ensemble.

Et ce supplément de bien, d'effort, de victoire imposé en raison de la quantité de mal, de défaillance, d'imperfections, sera, dans la série des temps, l'accomplissement de la justice conciliée avec la liberté.

Placez le Dieu tout-puissant et tout parfait en présence d'une race de ses

créatures libres et fécondes ; ces êtres se transmettent la vie et la liberté de faire bien ou mal ; s'ils sont éternels, ils pourront toujours faire un mal nouveau, mais la justice n'aura à s'accomplir que sur eux ; s'ils sont 167
mortels, leur puissance de mal faire sera bornée ; mais, pendant ce court espace, ils auront pu ne pas satisfaire à la justice, et elle ne sera jamais satisfaite si la postérité, portant le fardeau de ses pères, ne peut pas payer pour elle et s'acquitter envers Dieu, — mauvaise expression, — ne peut pas relever l'édifice de la gloire de Dieu.

Et ainsi se comprend la mort, venant par un dessein de miséricorde borner dans l'être libre la puissance du mal ou l'épreuve de la peine, et la transmission, perpétuant sans doute la dette à la gloire de Dieu, mais aussi la puissance de l'acquitter. En ce moment, mon père ne peut plus faire aucun mal, et je puis réparer, et mes enfants après moi, celui qu'il a fait. Réparer, c'est-à-dire travailler à la bonté de ce monde et de toute l'œuvre de Dieu.

Nous abusons des mots : peine, expiation, dette ; vis-à-vis de notre destinée, cela signifie seulement le devoir de faire de grandes et belles choses, en y ajoutant ce don merveilleux de travailler ainsi pour soi et aussi pour sa race, en arrière et dans l'avenir, et aussi pour la gloire de l'ensemble de l'œuvre de Dieu.

Que si l'on se demande comment la création, une fois réalisée, peut descendre d'un degré, devenir moins parfaite, plus fertile en obstacles, en réfléchissant que la création a lieu à chaque instant, que mille et mille créations sont possibles, que le Maître de la vie et de la vérité peut administrer plus ou moins de vie ou de vérité, et que ce plus ou moins suffit 168
scientifiquement, pour bouleverser le monde physique, le problème me paraît aisé.

Que si l'on veut savoir comment Dieu peut s'y prendre encore, pour aggraver notre condition, et aussi bien pour la relever, il faut penser qu'une multitude d'êtres, une multitude de mondes, existent, sortis de sa main, et qu'il peut à son gré nous placer sous l'empire d'autres êtres, ou nous faire passer par le séjour d'autres mondes.

Or, rien de surprenant, si ce que nous supposons *possible*, nous le trouvons *réel*.

Et comme le monde matériel est fait pour nos sens, de même notre esprit est d'accord avec notre histoire, et nous n'imaginons que ce qui nous arrive.

Supposez une série d'êtres descendant les uns des autres, et se transmettant une forme semblable, même visage, mêmes qualités et mêmes défauts ; supposez ces êtres libres, pouvant faire le bien et le mal, grands par le bien, petits par le mal, transmettant ce bien et ce mal, libres chacun de monter ou de descendre, ayant plus à monter quand ils ont plus descendu ; dépendant les uns des autres, échangeant tout, services, biens, connaissances, interrompus par la mort, affreuse si elle détruit le chef-d'œuvre, sublime si elle le rend plus parfait, terrible en tout cas par le doute de cette alternative ; supposez ces êtres occupés à une œuvre que la mort interrompt, mais que la postérité continue ; travaillant pour triom- 169
pher de la nature qui les environne et de leur propre nature, formant des sociétés, des lois, des arts, des sciences, toujours préoccupés de s'élever au-dessus d'eux et au delà d'eux, s'élançant et retombant sans cesse comme si deux puissances se les disputaient, formant un vaste ensemble avec de petites fractions, libres, mais solidaires[94]…

Qu'est-ce que cette race ? — Existe-t-elle ? — C'est la race des hommes.

La mort borne pour chacun la puissance de faire le mal, sans interrompre la puissance de faire le bien.

14[95] Deux faits contribuent de notre temps au goût des sciences qui ont pour objet le monde visible : l'immense joie de comprendre un peu plus, et les déceptions éprouvées dans les croyances relatives à cette partie du monde moral qui est le monde politique. L'esprit aime tant à croire, qu'il se retire, meurtri, du terrain que le doute envahit, et se porte du côté où l'on comprend, où l'on affirme, où l'on découvre. Mais cette immense joie de comprendre un peu plus conduit à l'orgueil de croire que l'on comprendra bientôt toutes choses à nouveau, et que, provisoirement, on peut suspendre la foi aux choses anciennement admises. Il semble que dès que nous faisons le jour sur un point, la nuit se lève sur un autre. 170

94. En marge, on lit : « *À développer.* »
95. En note : « *Science et foi.* Avril 1868. »

Mais ce que l'on apprend de neuf n'a aucun rapport avec ce que l'on rejette de vieux. Et la joie, dont j'ai parlé, vient du bonheur de croire, de rencontrer l'ordre, de l'admirer ; or ce bonheur est tout religieux ; autant de nouvelles lois, autant de nouvelles preuves de Dieu.

Selon la belle expression de Bacon : « Parce que les portes de nos sens s'ouvrent plus larges et parce qu'il nous est accordé une plus vive lumière sur les choses de la nature, ne laissons pas dans nos âmes l'incrédulité répandre la nuit sur l'intelligence des divins mystères[96]. »

15[97] Je ne comprends pas cette double disposition qui se rencontre chez les savants : l'une qui consiste à croire qu'ils inventent, qu'ils produisent ce qu'ils expliquent, ce qu'ils apprennent, à peu près comme une femme est fière de sa beauté comme si elle lui était due ; l'autre qui 171
consiste à enfermer toute recherche dans le cercle et dans la méthode des connaissances scientifiques.

Pour moi, les sciences exactes me passionnent comme les notes sur un papier de musique, parce que la musique s'y ajoute, et que de l'ensemble de ces lignes et de ces signes, il sort une harmonie ; et cela est beau, admirable. Toute science, même littéraire, s'arrête ainsi en extase, face à face avec un fragment de la vérité totale apparu ; le reste n'est que la grammaire ; elle m'assomme si ce n'est comme le chemin qui conduit à l'éloquence ; supprimez la conséquence, le moyen est pesant et m'ennuie.

Vous me dites que l'homme, l'animal, la plante, la terre, l'air, se composent des mêmes éléments ; je ne suis pas un corps simple ; je vis d'emprunt continu.

Les éléments répandus dans la nature à l'état de matière brute passent à l'état de matière *organique* propre à nourrir l'homme et les animaux,

96. « This also we humbly beg, that human things may not prejudice such as are Divine, neither that from the unlocking of the gates of sense, and the kindling of a greater natural light, anything of incredulity or intellectual night may arise in our minds towards Divine mysteries. » (Bacon, *The Student's Prayer. — De l'accroissement des sciences.* Préface. P. 32 du t. I de l'édition française de l'an VIII. Dijon, Frantin. Traduction de Lasalle.)

97. En note : « *Science.* Avril 1868. »

grâce aux végétaux, répandus comme une sorte de filtre, d'appareil délicat et puissant, qui prend le carbone à l'air et lui rend l'oxygène, sous l'influence de la lumière, en tendant vers le ciel la surface gracieuse de ses racines aériennes qui se nomment les feuilles.

Vous me montrez ensuite cette matière *organique* devenant la matière *organisée* par une élaboration merveilleuse, à travers les organes vivants des animaux et de l'homme, qui assimilent et désassimilent, et, prenant cette matière composée, la décomposent et la rendent à la nature, sous 172
la forme de matière brute, par une circulation continue.

En sorte qu'il est scientifiquement vrai que le règne végétal a dû précéder le règne animal, et que, le végétal malade ou rare, l'animal souffre.

Vous me montrez encore que la matière est incapable de produire spontanément ces transformations merveilleuses, qu'elles s'opèrent à l'aide et par l'action irremplaçable d'organismes vivants ; le sucre mis dans l'eau se dissout ; absorbé par l'homme, il passe dans son sang ; introduit directement dans le sang, il ne se dissout pas et il est rejeté ; il a fallu qu'il passât par les organes, par le chemin de la vie. La matière n'a pas la vie en soi : elle n'a pas plus la reproduction. Il y a dans la plante, il y a dans l'animal des organes reproducteurs, doués de ce pouvoir que n'a pas la matière : *omnis cellula e cellula, omne vivum ex ovo.* Et la matière n'a pas même la mort en elle, et la puissance de la décomposition ; la fermentation, la putréfaction, supposent, et de plus en plus on constate, la présence d'êtres vivants, chargés de cette fonction secrète de reprendre et de distribuer à nouveau la matière, petits vers consommés par d'autres ou donnant naissance à de petites mouches, qui donnent des ailes à l'azote et au carbone, les portent au loin, les empêchent de rester en excès sur un seul point, et retenues elles-mêmes par les fils tendus par d'autres êtres tombent à la racine des petites herbes qu'elles sont destinées à nourrir, et qui préparent elles-mêmes la nourriture des êtres supérieurs[98]. Rien 173
n'est la proie de la mort ; tout est la proie de la vie ; tout passe par les organes qui la reçoivent et la transmettent. L'homme est lui-même un ap-

98. À l'époque où mon père a écrit ces lignes, il ne pouvait avoir qu'une vague connaissance des admirables travaux sur la fermentation dus aux savants contemporains, et notamment à M. Pasteur. Aussi trouvera-t-on dans ses expressions quelque inexactitude. Mais le fond de l'idée est incontestable, et c'est ce qui importe au raisonnement.

pareil ; enfant, il reçoit, il grandit, il augmente ; mais arrivé à sa taille, en absorbant toujours, il a cependant chaque matin sensiblement le même poids qu'il avait la veille, parce qu'il dépense plus qu'il ne reçoit, arrivant peu à peu à la vieillesse, où la vie s'use, s'éteint, se décompose peu à peu et passe à d'autres, sans être jamais anéantie. Le savant constate tous ces phénomènes sans pouvoir les reproduire par la simple combinaison des matières, parce qu'il ne peut pas faire l'*organe* et lui donner la vie et la fécondité.

La substance, la vie, l'organe, la fécondité, viennent d'ailleurs. Un autre phénomène extraordinaire vient d'ailleurs, c'est le *nombre*.

Prenez un gaz, l'hydrogène, et un autre gaz, l'oxygène, et ces deux gaz, impossibles à liquéfier, séparés, réunissez-les, prenez huit parties du premier, une partie du second, soit neuf, et vous avez l'*eau*, dont vous pouvez faire un solide et que vous ne pouvez plus ramener à l'état de gaz qu'avec une chaleur de cent degrés. 174

Prenez six parties de carbone, impossible à volatiliser, seize parties d'oxygène, impossible à liquéfier, soit vingt-deux, et vous formez l'acide carbonique, qui est un gaz et que l'on peut, quoique difficilement, liquéfier.

Prenez enfin deux gaz impossibles à liquéfier, l'hydrogène et l'azote, trois parties de l'un, quatorze parties de l'autre, soit dix-sept, et vous formez l'*ammoniaque*, gaz si soluble qu'un litre d'eau en dissout six cent soixante-dix fois son volume et qu'il se présente ordinairement ainsi, combiné avec l'eau sous forme d'oxyde d'ammonium.

Or le règne végétal décompose ces trois matières, et forme avec leurs éléments toutes les matières organiques. De quelle façon ? par *réduction* ; sous l'influence de la chaleur et de la lumière, le carbone, l'hydrogène, l'azote se fixent dans la plante, l'oxygène devient libre ; il y a une opération inverse de la combustion.

S'il restait un peu plus d'oxygène dans la plante pour se combiner avec son hydrogène et avec son carbone, il se ferait de l'eau et de l'acide carbonique, la plante mourrait, et nous aussi, elle pour avoir trop d'oxygène, nous pour n'en recevoir pas assez. Écoutez les nombres : l'acide carbonique et l'eau contiennent, nous le savons, l'un seize parties d'oxygène

sur vingt-deux, l'autre huit parties d'oxygène sur neuf ; or douze équivalents d'acide carbonique et dix équivalents d'eau, exhalant vingt-quatre d'oxygène, voilà le bois ; douze d'acide carbonique et douze d'eau, exhalant vingt-quatre d'oxygène, voilà le raisin ; un gaz et un liquide, moins un gaz, voilà des matières solides, cristallisables, fixes, et d'une infinie variété. 175

Voilà les faits, voilà les lois.

Est-ce que ces lois sont nécessaires ?

Oui, en ce sens que si les choses ne se passaient pas ainsi, l'ordre actuel serait bouleversé. Mais sont-elles nécessaires, en ce sens qu'elles ne pourraient pas être différentes ? L'esprit comprend à merveille qu'il y a ici une souveraine liberté. La morale ne peut pas se concevoir autre ; il ne peut pas être juste de tuer sa mère et d'abandonner son enfant ; en ce cas la morale est indépendante, c'est-à-dire immuable, impossible à changer, même par Dieu, qui peut tout, excepté se changer lui-même. Mais la matière indépendante, éternelle, autonome ! Pourquoi dix et pas douze ? Pourquoi ronde et pas carrée ? Pourquoi rouge et pas grise ? Pourquoi solide et pas liquide ? Souveraine liberté.

Le même corps peut exister à des états très-différents ; c'est ce que Berzélius appelle l'*allotropie*. Et des corps essentiellement différents peuvent être composés des mêmes éléments et en même nombre ; on les nomme *isomères*. Infinie variété ; souveraine liberté.

Et le savant sait encore que les corps seraient demeurés indéfiniment à l'état de composés, sans que l'on connût leurs éléments, ou, au contraire, que des corps ne se seraient jamais composés, que le chlore et l'oxygène, 176
le sel et le soufre seraient demeurés des milliards d'années face à face sans agir l'un sur l'autre, et qu'il y a ainsi dans l'industrie une multitude de corps (sans parler des machines), *fils de nos œuvres* ; il a fallu pour connaître, décomposer, associer, essayer, il a fallu une intelligence ; rien n'est venu de la matière elle-même, inerte et passive.

Or dans ce grand travail dont nous esquissons les lois, cette matière qui n'est capable ni de se remuer, ni de se combiner, sans une intelligence, elle aurait pu se créer, se perpétuer, sans une intelligence ? Substances,

nombres, organes, sans lesquels rien ne se peut, même entre les mains de l'homme raisonnable, vous êtes par vous-mêmes et de vous-mêmes : incapables de vous modifier sans un modificateur, vous seriez capables de vous créer sans un créateur ?

Inertes sans l'esprit de l'homme, vous seriez vivantes sans l'esprit de Dieu. Non, non, les lois de la matière ne sont pas nécessaires, mais Dieu est nécessaire à ces lois.

Où donc, savant, puisez-vous le droit d'affirmer que ce sont des lois, qui se reproduiront demain ? Que savez-vous de ce que vous appelez la loi de continuité dans des phénomènes que l'on conçoit passagers, et la loi d'analogie dans des phénomènes que l'on conçoit dissemblables, si ce n'est parce que vous ne pouvez séparer votre pensée de la notion d'un Dieu sage ? La continuité et l'analogie sont des attributs de l'auteur dont 177
vous avez la notion directe et que vous supposez dans l'œuvre, dont vous avez la vue médiate, à travers vos sens.

Ne dites pas que les lois font supposer un Dieu ; dites que l'idée de Dieu fait supposer, affirmer, chercher, découvrir des lois.

Et la plus merveilleuse, pour redescendre à l'analyse du monde matériel, c'est la variété des êtres composés des mêmes éléments, diamant, fleur, femme. C'est la distinction des personnes dans l'unité de la substance.

Si, comme l'a dit Descartes, la marque de l'ouvrier est sur son ouvrage, cet ouvrier est un esprit, il est tout-puissant, il est sage, il est libre ; il est un et multiple à la fois. Ne serait-il point la Trinité ?

Vous m'arrêtez et vous me dites : *question de sentiment !* Je vois de l'oxygène et du carbone, de l'eau et de l'air ; je constate la circulation de la terre à la plante et de la plante à l'animal, le retour de l'animal à la terre, rien au delà.

Comment ! voici deux êtres ; vous me dites : L'un est mâle, l'autre femelle, la science ne constate que cela ; moi, j'ajoute : C'est mon père, c'est ma mère ; je les aime ; et vous levez les épaules avec ces mots : question de sentiment !

Je réponds que pour l'idée de Dieu, elle est scientifique, puisqu'elle est

nécessaire ; et ne fût-elle que de *sentiment*, elle aurait le pas sur la science pour l'immense multitude des créatures décorées du nom d'hommes, 178
pour leur honneur, pour leur félicité.

Que si vous réduisez ainsi la science, vous lui portez à elle-même, et non-seulement aux hommes, un coup mortel. Le moins dévot des hommes n'entre pas dans un édifice consacré au culte sans découvrir sa tête par un sentiment de respect. Le moins savant des hommes ne franchit pas le seuil de la science sans un pareil mouvement. Voici donc les plus beaux monuments que la main de l'homme ait élevés au culte de Dieu. Voilà donc les plus belles découvertes que l'esprit de l'homme ait faites dans les trésors de la vérité. Et dans le monde des infiniment grands, quand je contemple le mouvement des astres qui éclairent et entraînent la terre sans la choquer ; dans le monde des infiniment petits, lorsque je surprends les secrets de la vie qui bouillonne, circule et se transmet, je m'incline avec respect, je m'avance avec transport, et j'allume en moi la flamme pure du travail et les bienfaisantes ardeurs de l'admiration.

Mais quoi ! les astres ne sont que des lanternes, et les phénomènes de la vie dans tous les règnes de la nature, unis à tous les mouvements du commerce et de l'industrie dans toutes les nations du globe, n'aboutissent qu'au fait grossier de la réduction dans l'herbe productrice de viande, et de la digestion dans le bœuf ou dans l'homme, producteurs de fumier ! Vos sciences ne sont plus que des cuisines, et en tuant l'admiration, vous 179
tuez la curiosité. Nous avons soif de savoir autre chose que la théorie de la digestion !

16 Et ce ne sont pas seulement nos idées qui portent Dieu derrière elles, comme l'image du miroir suppose l'être vu. Nos sentiments, nos volontés, nos affections, nos appétits, nos fonctions, supposent des forces, sont autant de ressorts, dont le mouvement, l'impulsion première, contrôlée, contenue, connue au moins pour ce qui est de l'âme, involontaire pour ce qui est du corps, vient du Maître et du Père de la vie. Il est derrière chacune de nos idées, chacun de nos sentiments, chacune de nos fonctions, et pourtant nous sommes distincts de lui, de même que nous participons à la matière et aux lois du monde visible, bien que distincts de lui. Cette distinction de l'espèce, et, dans l'espèce, de l'individu, est le miracle de la

création ; distinction si mince que le voile laisse à tous les fils entrevoir Dieu ou le monde, et si nette, si forte, si durable, que rien ne la modifie ; les individus sont tous distincts, les espèces toutes invariables, depuis six mille ans [99] ; quoi qu'en disent les partisans d'une prétendue *sélection*, l'âne ne s'est pas confondu avec le cheval, la plante est la même, et des 180
arbres vivants depuis trente ou quarante siècles sont semblables aux rejetons nés à leurs pieds ; les insectes dont les briques des constructions les plus antiques portent l'empreinte, sont les insectes d'à présent, et les grains retrouvés dans les cercueils des momies de l'Égypte, semés aujourd'hui, donnent notre blé ; et les rares végétaux qui verdissent sous les neiges de la Laponie sont semblables aux mêmes végétaux dans nos riantes prairies. L'individu est bien distinct, l'espèce bien distincte, se transmettant par l'hérédité, invariable malgré la différence des temps, des milieux, des cultures, et il est scientifiquement vrai d'affirmer que toute espèce a vécu, a été portée, dans son premier père. S'il y a eu chute originelle, il y a eu décadence perpétuelle.

Et c'est bien cela ! Nous ne sommes pas une race petite, — mais une race diminuée. En quoi ? Par l'éloignement de Dieu. Supposez Dieu un peu plus près de nos idées, de nos forces, de notre monde, la raison connaît, la volonté commande, la nature obéit. Exactement comme la chaleur aux degrés du thermomètre : un de plus, l'oranger fleurit ; un de moins, l'eau gèle. Le centre de toute force, de toute vérité, de toute vie, un peu trop loin : c'est l'état de l'homme ; par le Christ, il est un peu plus près, et la destinée s'accomplit mieux ; dans une autre vie, il est plus près encore, et de là ces quatre résultats : on le voit, le corps ne pèse plus, on ne pèche pas, on ne meurt pas. C'est le monde supérieur. Et le monde 181
inférieur consiste à ne plus le voir, et à toujours souffrir, et mourir. Le monde actuel, le monde supérieur, le monde inférieur, une fois la nature de l'homme connue, sont définis, classés.

17 [100] On attaque la religion au nom de la science et au nom de la liberté, et on lui signifie son congé. Plus de ménagements, s'écrie-t-on ; plus de

99. *Genèse*, i, 24, 25. les animaux terrestres selon leur espèce ; 11 12, les plantes selon leur espèce et reproduisant leur semence ; 21 les poissons et les oiseaux, etc. (*Note de l'Auteur.*)

100. En note : « Avril 1868. »

fausses démonstrations de respect, plus d'essais de conciliation ; entre la religion et la science, entre l'Église et la liberté, l'incompatibilité est absolue, la rupture est définitive.

Et ce congé, ne le dissimulons pas, est signifié des deux côtés à la fois. À ce sujet même, il est juste de le remarquer, l'intolérance n'est pas d'un seul côté. Elle éclate à droite et elle éclate à gauche. On s'excommunie des deux parts, la fusillade part des deux camps ; c'est un feu croisé d'anathèmes.

Je me sentirais pour ma part dans un grand embarras, s'il fallait nécessairement choisir entre la religion, la science et la liberté, car je les aime toutes les trois ; bien plus, je crois qu'elles ne peuvent pas se passer les unes des autres.

Mais qui donc se livre à ces extrémités, et porte la parole dans toutes ces déclarations ? Des journalistes. Ce combat se livre surtout dans la 182
presse. Or le bruit qui se fait là est très-étendu, mais très-superficiel ; les batailles qui se livrent là sont toujours vives, jamais décisives, et il en est de ces conflits entre les grandes puissances intellectuelles comme des rivalités entre les puissances territoriales. On se déteste sans se connaître ; on parle les uns des autres sans s'être jamais vus. On se bat sans nécessité pour la gloire de quelques chefs. Voyez les Anglais et les Français ; instinctivement, ils se haïssent sans savoir pourquoi, ils brûlent de se battre [101], et s'ils se battaient, qu'arriverait-il ?

Dans quelque vallée paisible, sur le bord d'une rivière charmante, entre deux bois, un grand carnage, une victoire de hasard, et un moment, avant, pendant et après lequel les deux nations continueraient à commercer ensemble, se détestant, mais forcées par l'invincible nature d'être assises l'une à côté de l'autre et de se rendre des services perpétuels. Il en est de même entre les deux petits groupes belligérants des catholiques et des savants ou des politiques, qui se menacent et se provoquent sans cesse. On entend les cris : « Tirez, ce sont les Anglais ! — Exterminez, ce sont les Français ! — Guerre à mort et sans pitié ! » — Mais, non, désarmez ; ce sont des hommes ! Demain, après beaucoup de sang versé, il faudra

101. Ce sentiment populaire était très-vivant encore en France à l'époque où écrivait mon père.

vivre ensemble et reprendre un commerce inévitable. 183

La lutte est la loi de ce monde, et le talion semble le texte de cette loi. Les catholiques, si longtemps persécutés, ont été persécuteurs ; nos frères séparés, les protestants et les juifs le savent et s'en souviennent ; on nous le rend avec usure, et c'est nous que les philosophes, dans leur beau temps, sous la monarchie des professeurs et des doctrinaires, eussent volontiers nommés : « Nos frères séparés, les catholiques. » Mais voilà la physique, sous la monarchie des industriels et des positivistes, qui rend à la métaphysique les dédains dont elle nous abreuvait, prête à dire à son tour : « Nos frères séparés, les philosophes. »

Je ne crois que ce que je comprends ; je ne comprends pas la religion, ont dit les philosophes. Je ne crois que ce que je comprends, je ne comprends pas la philosophie, redissent les savants. Et vous, savants, croyez-vous donc que votre science soit si facile à comprendre ? Oui, car elle tombe sous les sens. Mais les sens nous trompent, et que dis-je ? vos découvertes les plus sublimes sont précisément des démentis au témoignage des sens.

Ils nous disent que la terre est plate, immobile, énorme, et la science nous apprend qu'elle est ronde, en mouvement, et plus petite que ces étoiles où nos yeux ne voient que des milliers d'étincelles.

Trêve à ces divisions ! Trêve à ces combats ! Il y a quelque chose qui triomphe de toutes les divisions, c'est l'unité de l'esprit humain. Il y a un combat qui domine et finit par éteindre toutes les luttes, c'est le com- 184
bat de la vie.

Or malgré toutes les déclarations de guerre entre la foi, la science et la liberté, l'esprit humain ne peut se passer d'aucune de ces trois nobles puissances, et il les porte en lui conciliées ou hostiles, mais indestructibles. Malgré toutes les luttes, une même nécessité de vivre nous égalise et nous rattache à la même nécessité de croire.

Je n'accepte point les excommunications tranchantes et les affirmations absolues. L'ordre de ce monde est compliqué. Des éléments nombreux, divers, concourent à cet ordre total ; les diversités sont dans la nature ; les exclusions sont contre la nature, et je n'appelle pas la religion et la science les deux sœurs, comme on dit aujourd'hui. Je les appellerais plu-

tôt les deux sexes de la vérité, indispensables agents de sa féconde perpétuité.

Je ne prétends pas qu'elles vivront en paix ; je ne suis l'ambassadeur d'aucune alliance ; la lutte est la vie ; je vis et je lutte, j'assiste et je concours, quelquefois triste, jamais abattu, plus souvent rempli d'admiration, aux libres combats de tous ces éléments du monde intelligible qui se remuent, se rencontrent, et s'entrelacent comme ces éléments, le feu, le vent, l'eau, la foudre, la séve, la lumière, dont les mouvements, les combustions et les vibrations produisent l'ordre frémissant et majestueux du monde visible. Peut-être ma disposition tient-elle à mon âge. Je me réjouis d'avoir 185
eu très-jeune ce tête-à-tête avec les vérités éternelles qu'il faut accepter tôt ou tard[102]. D'ordinaire l'entrevue n'a lieu qu'à la veille de la mort, à l'heure où les derniers rayons n'éclairent plus que l'horizon lointain, tandis que le voile des grandes ombres enveloppe les sommets et étouffe les bruits de l'astre habité par les hommes. Plus d'un prend alors la foi pour compagnie de la redoutable traversée des ténèbres, et le nom de Dieu, passant comme une prière sur des lèvres qui ne l'avaient jamais murmuré, prend la place de la science et de la liberté que nous quittons et qui nous quittent sur cette rive. Pour moi, elle a été, elle est la compagnie des ardeurs de ma jeunesse ; je n'entends pas croire, puis mourir ; je crois, puis je vais agir. Je veux, j'aime ; j'ai reçu la foi des vivants, appuyée sur la science, répandue par la liberté, trempée par la bataille.

Avons-nous donc à subir des combats plus durs que ceux de tous les hommes à tous les âges ? Nous ne sommes pas plus éprouvés que nos pères, ne soyons pas plus peureux.

18 On dit que la science exclut le miracle. C'est-à-dire que plus on connaît les faits, moins on les explique par des causes merveilleuses ; 186
mais plus on les explique aussi par des lois, c'est-à-dire qu'à l'intervention extraordinaire de Dieu on substitue son action ordinaire ; à son action momentanée, son action continue. Encore n'appelons-nous lois que le retour de la série des faits tels qu'ils sont observés présentement par

102. Les lignes suivantes ont de grandes ressemblances avec un passage de l'*Introduction*. Cependant, d'après le principe plusieurs fois exprimé, je n'ai pas cru devoir les supprimer.

nous, très-faibles observateurs et non les derniers ; mais une loi, une force, ne se *causent* pas elles-mêmes, et il y a toujours à supposer un maître, et un maître libre. Nous ne pouvons concevoir que le bien, le vrai, le juste, soient arbitraires. C'est Dieu directement vu par l'esprit ; et pourtant nous admettons que Dieu agit sur l'esprit, quoique immatériel, quoique libre. Au contraire, on peut très-bien concevoir que les phénomènes matériels se passent autrement qu'ils ne se passent, et pourtant nous ne voulons pas admettre que Dieu agisse sur eux. Nous prétendons que, pour Dieu, ce serait se contredire parce que, à nos faibles yeux, les faits de la nature sont successifs. En Dieu, pas de temps, pas d'espace ; il est déjà à la fin des mondes, il est encore au commencement.

19 Supprimer le miracle, c'est supprimer le pardon. Si tout acte a sa conséquence inévitable, le crime n'est jamais pardonné. Le pardon suppose un changement dans la loi, une intervention du maître de la loi.

187

20 Vraiment, on nous endort avec des chansons, comme les enfants, et on nous trompe avec des costumes et des noms d'emprunt. Dix ans de contrainte dans l'expression de la pensée ont mis à l'écart à la fois les hommes compétents et les expressions propres. On s'en va répétant que la science va remplacer la foi et fixer la vérité ; mais déjà Condorcet le disait à nos grands-pères, Saint-Simon à mon père, et je ne sais qui à mon bisaïeul. La foi n'empêche pas du tout la science de marcher, la science n'empêche pas du tout la foi de durer ; elles ne suivent pas le même chemin, elles ne tendent pas au même but. Et que m'apprend donc votre science, que m'apprennent toutes vos sciences réunies ? Le cercle est très-étroit.

Qu'a vu le plus grand navigateur, après avoir fait deux ou trois fois le tour du monde ? Que les femmes ont des anneaux dans le nez aux îles Sandwich et que les hommes sont noirs au Congo ; que partout brille le soleil, règne l'injuste, germe le mal, et tombe la mort. Que m'apprend le prince des physiologistes ? Que le foie sécrète le sucre[103], et que la salive est triple, gustation, mastication, déglutition. Et toutes les académies vont s'ouvrir devant l'historien qui aura ajouté une date à la dynastie des 188

103. Claude Bernard.

Sassanides, un trait à la physionomie de Barberousse, une hypothèse aux origines de Rome ou de Ninive, devant le littérateur qui aura le mieux chanté l'amour ou attaqué le pouvoir. Vous voulez que je m'intéresse seulement à la terre. Oui, si j'y dois rester toujours ; sinon, c'est un bien petit navire ; j'en ai vite fait le tour, et je ne puis pas ne pas regarder par-dessus les bords.

Qu'est-ce qui passe sous mes fenêtres ? Le cortège du bœuf gras, imité des païens d'il y a deux mille ans. Qu'est-ce que je lis dans le journal d'hier ? Une métaphore sur les Carthaginois, ou sur l'arche de Noé, ou sur Damoclès. Des vieilleries, peu de nouveau ! On me l'annonce toujours, mais il se fait tant attendre, que je mourrai avant sa venue, ayant dû prendre mon parti, et jouer mon rôle.

21 [104] *Conditions de liberté.*

Étant donné un être nécessaire et infini, comment concevoir d'autres êtres créés, bornés, et pourtant libres ? C'est une merveille, c'est un fait, le fait même de notre vie. Essayons d'en deviner les conditions.

Dieu est esprit ; s'il crée d'autres esprits, il ne peut que les placer en rapport avec son esprit, pouvant tout, excepté se changer lui-même ; d'autres esprits connaîtront le juste, le beau ; ils le verront, et le voyant, 189
ils l'adoreront, ils ne seront pas libres ; la certitude sera trop forte ; *opprimuntur majestate* ; s'ils sont libres et qu'ils abusent, il ne peut que les séparer de lui ; s'il veut qu'ils soient dès l'abord des êtres vraiment libres, il doit les séparer de lui à l'instant même de leur naissance. Comment les séparer ? En créant la matière, comme un voile entre lui et eux, et en enveloppant chacun d'eux d'une portion, d'un fragment de ce voile, en créant le *monde* et le *corps*. La création de la matière est la première condition de la liberté ; pour être libre, les êtres doivent être séparés de Dieu provisoirement ; nulle liberté, nul mérite, s'il est devant moi, évident, face à face ; je serai parfaitement heureux, mais pas libre.

D'où la conclusion que si tous les astres sont habités, ils sont habités par des êtres libres, la matière étant le voile, le bandeau, mis sur nos yeux, pour que nous ayons le mérite de chercher et de conquérir un Dieu,

104. En note : « Juin 1868. »

pur esprit, présent à l'esprit, invisible aux sens, dans lesquels l'esprit est emprisonné.

Prison étroite, borne étroite.

Vous qui prétendez ne croire qu'à ce que vous voyez et touchez, vous êtes réduit au bout de votre nez, au bout de vos bras. Je puis penser à Moïse ou à Confucius, aux anges, ou aux habitants de Mercure ; mon esprit est vaste, mes sens bornés ; vos instruments sont des chaînes. — C'est mon esprit qui nourrit mon corps, et lui dit : Tiens, mange. — La mort est le 190
moment où le voile se déchire, tombe, et où l'esprit remonte à l'esprit.

Une seconde condition pour que l'esprit associé à un corps remplisse sa destinée, c'est que le monde matériel soit immuable, le monde moral mobile. Le monde matériel est purement arbitraire ; nous concevons qu'il soit autre qu'il n'est, que la terre soit carrée et stable, que la gravitation obéisse à d'autres nombres, que le jour et la nuit soient autrement agencés ; et pourtant il faut que ces lois, une fois choisies, soient fixes, sans quoi l'être dont la vie dépend de leur accomplissement ne pourrait pas vivre, semer, marcher, bâtir, manger, naviguer, produire. Le monde moral est nécessaire, et pourtant il ne faut pas qu'il s'impose, qu'il nous contraigne ; autrement nous ne serions pas libres. La fixité du monde physique est la condition de notre existence, et pourtant il est arbitraire. L'incertitude du monde moral est la condition de notre liberté, et pourtant il est nécessaire. Nous avons à asservir le premier, à nous soumettre volontairement au second.

Il est si bon quand, au mois de juin, dans la splendeur de l'été qui succède au printemps, on traverse des champs magnifiques, flots d'épis ondoyants, formés et prêts à jaunir, il est si bon de porter haut la tête que le soleil inonde et de s'écrier : Nature, esprit humain, vrai Dieu ! voilà le monde de la matière féconde, soumise au règne de l'esprit du laboureur, et il y a un père invisible, mais présent, qui a soufflé la vie à ces gerbes, 191
et l'esprit à ces hommes. Il y a des êtres, des choses, une destinée, une providence, un ensemble étonnant et une harmonie sacrée.

Mais non ! absorbez Dieu, supprimez l'esprit, cet ensemble se remue et s'engendre par une force intime, aveugle, éternelle et fatale ; il n'y a qu'une vaste fermentation inconsciente.

Ah ! laissez-moi, je sens l'engrenage qui me saisit, comme l'écorce envahissait les pieds, les jambes, les beaux bras de Daphné ; je ne suis plus moi, je suis englouti dans l'immensité bouillonnante des choses. Carbone, tu es mon père ; oxygène, ma mère ; vers, vous serez mes héritiers. Dieu n'est plus, et je ne suis pas : plongé, noyé, disparu dans un infini qui m'oppresse et m'absorbe, si vous n'êtes pas, mon Dieu, je ne suis plus ; au secours ! La nature sainte n'est plus qu'une cuve de fermentation continue.

22[105] En supprimant la foi, on ne supprime pas seulement nos plus radieuses espérances, mais aussi nos plus nobles ambitions.

Sous prétexte de science, on découronne la science. La philosophie devient une botanique en quête de caractères et d'échantillons de la famille humaine ; on ne construit plus des temples, pour élever jusqu'à Dieu la 192
prière et les arts ; on compose des herbiers, dans lesquels on sèche des figures ; on réunit des notes d'hôpital, pleines de cas et d'observations cliniques.

Puis on prend un air grave, affirmant qu'il ne faut pas être dupes, que l'homme se doit réduire au souci de son espèce, et au langage austère de l'expérience. Austère ! Le mot est mal placé. Il convient à peine à deux ou trois, enfoncés dans leurs recherches, dans leurs excavations, et ne vivant que dans ces labours souterrains, attristés des ruines qu'ils font, des amputations qu'ils opèrent, alchimistes de la négation. Mais la plupart ne replient les ailes que pour poser leurs pattes par terre, et courir où bon leur semble, niant provisoirement tout ce qui oblige, et provisoirement s'amusant et déliés de tout devoir, sachant enfin glisser dans les abstractions austères de peu austères distractions ; puis persuadés qu'il n'y a que cinq ou six serviteurs utiles de *l'esprit humain*[106] ; le reste ne compte pas. Deux ou trois vérités connues par deux ou trois hommes, voilà le Credo et le diocèse. *Pauci electi !*

Ah ! je m'échappe aussi ; je brise ces fers bien plus lourds que les chaînes de la foi, que ces libérateurs ont prétendu briser. Dans mon église à moi,

105. En note : « *Foi et Science.* Octobre 1869. »
106. En note : « Taine sur Sainte-Beuve. »

les vérités sont nombreuses, et nombreux sont les fidèles ; ce que vous 193
appelez *l'esprit humain*, je le vois dans tous les humains, et les plus petits sont mes frères, serviteurs utiles de l'ordre éternel. *Multi vocati !*

FRAGMENTS

1 *Mon père a, dans une note très-incomplète, tracé le plan de la démonstration qu'il voulait donner de l'existence de Dieu. Ce plan, on le suit aisément dans les morceaux qu'on vient de lire. On y retrouvera notamment les trois catégories de preuves auxquelles il a donné ces trois titres :*

I. Preuve de l'instinct de Nature.
II. Preuve de l'instinct de Raison.
III. Preuve de l'instinct de Conscience.

Sous le premier de ces trois titres, on lit le fragment suivant :

…..Pendant que le pêcheur qui jette ses filets, la nuit, dans l'Océan, s'arrête pour contempler les étoiles, Newton se promène en esprit au sein des lois qui gouvernent ces innombrables mondes. Le pêcheur admire l'éclat, la pureté, l'immensité, le nombre des étoiles du firmament. Le grand astronome se réjouit dans des chiffres et des lignes. Son regard constate, son esprit comprend, sa main écrit des formules, et le disciple de Newton, contemplant les étoiles, s'écria : « C'est bien beau ! » Puis, apprenant les lois et la science, il s'écria : « C'est plus beau encore ! » Vi- 194
sible splendeur des créatures exposées à mes sens, vous êtes admirable. Mais combien vous êtes plus admirable encore, invisible harmonie des lois, des nombres, des distances, beauté éternelle, ordre parfait et permanent, présents à mon esprit…..

2 Croire, c'est connaitre au delà de ce qu'on comprend, et le signe de cette disposition, c'est la disette des mots pour exprimer l'objet de la croyance. Le beau est le grand exemple de cette disette. Nul ne manque de l'idée du beau, nul n'est étranger surtout au sentiment du beau, et nul ne le définira.

Le sentiment du beau est un étonnement accompagné de bien-être et suivi d'élan ; mais qu'est-ce que le beau ? Après beaucoup de détours, on

le nomme : *Dieu.*

On ajoute à l'idée la vie, quand on nomme Dieu. La vie, c'est-à-dire la réalité, la véracité, l'activité.

Le beau existe, et je le verrai. Quelle joie ! Notre idée la plus haute est notre idée la plus nette. C'est bien du vrai Dieu que nous avons l'idée, et elle se traduit par ces trois mots : *Existence, puissance, sagesse*, ce qui comprend justice et beauté, ou mieux encore par ces deux mots : *Existence, perfection.*

Avec cette idée, nous entrons dans le monde, et elle nous régit. La beauté résulte toujours pour nous d'un ordre discerné au milieu d'un désordre apparent, d'une harmonie qui résulte de l'accord visible ou découvert entre des éléments multiples et différents, d'une loi à laquelle se ramènent des phénomènes incohérents au premier aspect, plus simplement : de l'unité constatée au milieu de la diversité. 195

Jusqu'à ce que nous ayons trouvé, saisi cet ordre, jusqu'à ce que nous soyons au moins sur sa trace, nous sommes inquiets, nous cherchons, nous travaillons ; quand cela est trouvé, nous sommes contents. Nous aimons mieux forger une hypothèse, une théorie provisoire, que nous passer de loi. Mal satisfaits de ce qui a été affirmé par d'autres, nous cherchons au delà, toujours pour aboutir à la beauté d'une loi, pour obéir à notre raison, dont l'instinct, la loi, la vie, est de croire qu'un être parfait a pensé, a créé, a disposé, et que nous retrouverons en tout, certainement, un certain cachet de perfection, des lois, non fatales, non idéales, vivantes. Dieu en nous, Dieu hors de nous.

Ce caractère de toutes les lois, unité et diversité, un tout composé de parties, un ensemble et non un isolement, nous le retrouvons en nous, et nous le saisirons en Dieu même ; s'il nous est donné de plonger un regard dans la majesté de sa substance et qu'elle nous soit révélée une et triple, nous ne serons pas surpris.

L'unité et le nombre se rencontrent dans tout être, et cela seul permet de supposer des êtres en dehors de l'être, et des mouvements libres en présence de desseins prévus. Tout est composé de plusieurs, et la philosophie se rencontre ici avec la foi, qui la dépasse sans la contredire.

Toutes les idées supposent l'idée de Dieu. Elle est la base de la certitude.

La géométrie répand sur l'idée de Dieu quelques rayons de l'évidence qui accompagnent les démonstrations mathématiques, en nous prouvant l'infini, en nous montrant des multitudes d'infini qui ne le sont pas en tous les sens.

La physique aboutit à l'unité de forces, et la chimie à l'unité de substances, l'astronomie à la réalité de mouvements contradictoires et de lois inaperçues. C'est la gloire de la philosophie de démontrer Dieu, qu'il 196
est, surtout qu'il ne peut pas ne pas être ; c'est surtout le signe caractéristique de l'homme de croire qu'il est. Il peut se défendre de cette idée, il ne peut pas s'en défaire.

3 « Je ne crois que ce que je vois, que ce que je comprends. » — Bêtes d'objections banales, que l'on devrait enfin laisser à la porte de pareilles méditations, comme l'Arabe ôte ses souliers, traînés dans la poussière, au seuil du temple.

4 M. Claude Bernard distingue les sciences naturelles ou *descriptives*, et les sciences expérimentales ou *explicatives*, distinction ingénieuse, pour ouvrir le champ de la théorie, sans cesser de serrer de près la matière. La *physiologie* est une science expérimentale. Elle étudie les procédés et les mécanismes des phénomènes *vitaux*.

La vie, dans les êtres animés, est soumise aux mêmes excitants généraux que la matière brute, l'air, la chaleur, la lumière, l'électricité.

Nous vivons d'emprunt, nous brûlons comme le bois, nous sommes le théâtre d'opérations physiques ou chimiques. Toute matière est soumise aux mêmes influences, la matière humaine comme la matière animale, et la nature est notre sœur.

Toutefois, nous ne devons pas confondre les *causes* avec les *conditions* des phénomènes ; la science n'atteint que les conditions, — elles sont l'objet d'un déterminisme exact, — les causes lui échappent.

Elle voit dans quelles conditions se produit la vie, dans quelles conditions 197

se produit la mort, et que tout être vit et meurt. Qu'est-ce que la vie ? Elle ne sait. Qu'est-ce que la mort ? Elle l'ignore.

5 Les lois de la nature ne changent pas, en ce sens qu'elles produisent les mêmes effets dans les mêmes conditions ; mais ces conditions changent, et nous pouvons agir sur elles, précisément parce qu'elles ne changent pas, sans cela nous ne pourrions y compter en modifiant les conditions. Et si notre volonté peut ainsi intervenir dans le domaine de l'immuable, combien plus la volonté divine ! Ne dites pas que le monde est gouverné par des lois immuables, mais par une combinaison variable de ces lois…..

Derrière les forces, qui sont *plan* et *vie*, réside une volonté. La force de la gravitation, dit Herschell, est le résultat d'une volonté qui existe quelque part.

Notre esprit découvre les lois de la nature, c'est lui qui est fait pour les comprendre, et il apporte en outre l'idée de Dieu ; il ne l'y trouve pas ; il ne la reçoit pas ; il l'ajoute.

L'esprit voit un esprit.

Les lois : « How they reign, yet how they serve[107] ! »

Ces hautes vues scientifiques sont une excellente préparation à la religion. Des lois immuables, mais un libre arrangement. Des lois puissantes, mais chacune destructive, si elles ne sont balancées. Peu d'éléments, peu de lois, peut-être une seule substance, peut-être une seule loi ; une quantité de combinaisons, toutes avec un plan certain. Ordre savant et continu, souple et varié, invisible et abstrait. Rien ne mène plus 198
droit à un Dieu qui veut, agit, gouverne…..

Qu'est-ce que le *nombre* ? Une limite. Voyez les objets créés, air, pierre, eau, feuilles, animaux, hommes. Sous cette immense variété, mêmes éléments, distingués par quoi ? le *nombre*, et la *forme*. Le *nombre*, — ce que chaque objet a, et la limite de ce qu'il a, — une règle arbitraire, savante,

107. « Comme elles règnent ; pourtant, comme elles sont esclaves ! » Duc d'Argyll. *Reign of Law*. P. 127.

immuable, posée par une main libre, intelligente, souveraine. La *forme*, — revêtue de beauté au dehors.

La distinction des êtres, composés qu'ils sont des mêmes éléments, est une merveille, et la manière dont ils sont distincts, le nombre, est une pure volonté d'un maître. Dieu est le maître de la quantité. Ce n'est pas seulement aux cœurs charitables que disparaissent les nuances entre les êtres créés, c'est aux esprits scientifiques. La distinction est presque nulle. Dieu n'est absent d'aucune de ses créatures ; et il n'y a d'écart que de la matière à l'esprit, et de l'esprit à Dieu.

Avec des éléments semblables et sous des lois immuables, ont été créés des êtres distincts avec des destinées personnelles.

La science nous fixe trop à la matière, la philosophie aux raisonnements sur l'âme, et nous oublions l'homme, la personne, la destinée, la vie.

La science vient de *croire* et mène à *croire*, — vient du besoin, et mène à la nécessité.

Elle s'arrête où le nombre s'arrête ; mais l'homme ne s'arrête pas ; où le nombre fléchit, commence le monde moral ; où la mesure n'est plus la limite posée par Dieu, mais Dieu lui-même, nous entrons dans l'absolu, et, regardant en nous, ce que nous voyons, c'est Lui. Nous sommes son image ; nous regarder, c'est le voir.

Au fond de notre esprit, un autre esprit, — Dieu.

199

6 Argante.

« Ah ! ah ! voici une raison la plus belle du monde. On n'a plus qu'à commettre tous les crimes imaginables….. et dire, pour excuse, qu'on y a été poussé par sa destinée.

Scapin.

« Mon Dieu ! vous prenez mes paroles trop en philosophe[108]. »

Virtus dormitiva ! Force inhérente à la matière. Argante et Scapin précurseurs chefs des positivistes.

108. Molière, *les Fourberies de Scapin*, acte I^er^, sc. vi.

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE.

DEUXIÈME PARTIE. LA VIE HUMAINE

201

Aux morceaux destinés par l'auteur à cette Partie j'en ai joint quelques autres, qu'il destinait aux quatrième et cinquième Parties. Ce sont les numéros 25 (ii), *27* (iv), *pour la quatrième ; les numéros 5, 6, 20, 26* (i), *1* (iii), *11, 19, 23, 26* (iv), *pour la cinquième. J'ai dit, dans la Préface, les raisons qui m'ont fait renoncer, pour les dernières parties, aux divisions indiquées par l'auteur. L'ordre que j'ai suivi paraîtra, je l'espère, acceptable.*

Je divise cette deuxième Partie en quatre chapitres. Les trois premiers sont consacrés à la Vie humaine, à ses beautés, ses grandeurs, ses décadences et ses maux ; le quatrième, à la Religion et au rôle qu'elle doit jouer dans la Vie.

I

202

Idée générale de la vie. — Quels voiles il faut écarter pour pouvoir l'étudier. — Jugements divers des hommes sur la vie. — Beautés de la vie. — Ses contradictions.

1[109] La vie est courte, nous passons comme des ombres à travers la forêt, nous jetons un regard, nous prononçons un mot : Il y a un Dieu.

Poëtes, savants, artistes, vous ne dites que cela. Chercheurs, c'est ce que vous trouverez. Et vous, pauvres soldats de la vie, mis en faction pour le travail, vous ne recevez que ce mot d'ordre, et vous n'avez pas autre chose à transmettre à la sentinelle qui vous relève. Jeunes, éblouis, nous ne voyons que Dieu dans la magnificence ; vieux, expirants, nous n'apercevons que Dieu dans les ténèbres qui s'épaissent sur notre terre et dans le jour qui se lève sur d'autres rives. Nous ne concevons, nous ne recevons, nous ne découvrons que lui !

C'est cette idée souveraine, persistante et invincible, qui éclaire tout le reste, et nous oblige à conclure. À peu près comme la presse, qui repose

109. Cette profession de foi devait, dans la pensée de mon père, servir de début à la deuxième partie, et la relier à la première. Je lui ai naturellement gardé cette place.

sur des vapeurs tranquilles, les force, en s'appuyant, à jaillir et à agir. 203

La souffrance, voulue de Dieu, pour aiguillonner l'homme, plan primitif, dessein direct ; — la souffrance, vengeance de Dieu, équivalent des fautes ; — notions grossières [110].

La souffrance, punition juste, union à Dieu ; notions chrétiennes.

2 [111] Les siècles morts comptent, et les pauvres gens qui ne comptent pas, comptent. Il faut une vérité qui les embrasse.

3. LE DEDANS ET LE DEHORS Pour bien connaître l'homme, il faut traverser deux ou trois surfaces. La société, le monde, sont des voiles. Il est convenu que les hommes s'habillent et cachent leurs corps, sourient et cachent leurs chagrins, phrasent et cachent leurs vices, qu'il est de bon ton de supprimer ce qui est laid, ne convient pas, ne se fait pas, toutes les laideurs, et aussi les trop fortes émotions. C'est un charmant et nécessaire subterfuge. Mais le vrai n'est pas là. Il s'ouvre des crevasses, 204 et tout à coup on voit l'abîme.

L'homme n'est pas à la cour sous son costume doré, dans le monde sous sa toilette, même dans la rue sous ses vêtements ; il est dans sa peau, nu, avec ses cinq sens et le sixième, il est dans sa tête avec ses facultés, ses pensées, ses désirs, ses intentions, sa conscience. Voilà son monde intérieur. Puis, le monde extérieur est beau, fécond, varié ; c'est la nature, le soleil, les ondes, les matières du travail, les chemins ouverts aux entreprises, la patrie, ses ressources et sa gloire, la vie, ses enchantements, la fortune, c'est-à-dire l'enchaînement des circonstances qui entourent et entraînent. Voilà le milieu.

Or, dans l'intérieur, deux éléments, le bien, le mal, et entre le vouloir et le bien, les sens et le bien, quelque chose qui casse, — entre le vouloir et le mal, les sens et le mal, quelque chose qui tire, un désordre certain…..

À l'extérieur, le monde est bien beau, mais la part qu'on en a est petite

110. On comprend bien que ce sont les *deux* propositions précédentes que l'auteur traite de notions grossières.

111. Les morceaux suivants serviront de commentaire à cette pensée.

et disputée, puis une série de misères et de coups inattendus, des orages, des naufrages, des injustices, en somme peu de succès et peu de joie, encore quelque chose qui casse et rompt : un désordre certain.

Toutes les phrases sont des équivoques. Selon que l'on exalte le côté de l'azur, ou que l'on rembrunit le côté de l'ombre, on est dans la moitié du vrai. Si l'on compare l'azur d'un des éléments à l'ombre de l'autre (formule oratoire de tous les discours), on est dans le faux complet. Le vrai se compose des deux moitiés, de leur coexistence et de leur désaccord. 205

4. LES OBSTACLES Il y a toute une science fondée sur la recherche et la satisfaction des besoins de l'homme [112]. Ses besoins, c'est-à-dire ce qui lui manque.

Or, à cette créature sublime, il manque, au moment où elle naît, à peu près tout. Il lui manque la moitié de son corps, car il est enfant ; la moitié de son esprit, il est ignorant ; la moitié de sa conscience, il est méchant. Il aura à recevoir tout cela, son corps de la nature, son esprit de l'instruction par la société et la famille, sa conscience par la religion. Il est inexact de dire qu'il gagnera tout cela, que tout en lui grandira à la fois ; non, il le recevra des choses et du travail accumulé, des hommes et de la tradition acquise avant lui et sans lui. Parvenu à sa croissance, il continue à recevoir, mais en prenant lui-même, au lieu d'être aidé : il aura à continuer la culture du travail, à peine de mourir ; la culture de l'esprit, à peine de devenir une bête ; la culture de la conscience, à peine de devenir un misérable. 206

L'homme naît donc avec un triple besoin, avec un triple obstacle à vaincre : l'un pour gagner sa vie, l'autre pour gagner son rang, l'autre pour gagner le ciel ; par l'un, il entre en société avec la nature ; par le second, avec les hommes ; par le troisième, avec Dieu. Les obstacles sont l'exercice de sa liberté, l'occasion de son mérite, la preuve de sa nature intelligente dont le but, la vocation est d'atteindre à une certaine perfection, et ce plan du Créateur est intelligible, il est beau.

Mais l'analyse mène plus loin.

112. Sans doute la science économique.

Dans ce combat contre les obstacles, l'homme paraît d'avance et nécessairement vaincu.

Il n'a pas seulement besoin de travailler pour manger et de manger pour vivre. Mais le travail lui déplait, et la nature oppose à ce travail sans joie une résistance, qui dépasse ses forces, et, même quand il la surmonte, elle ne fournit, pour une immense quantité de travail, qu'une quantité de biens extrêmement réduite. La terre est avare. De plus, le corps et la terre sont sujets à des maladies, qui paralysent tout effort.

L'esprit n'est pas seulement ignorant ; son ignorance, chez plusieurs, est invincible, et, chez tous, elle est accompagnée d'une extrême facilité d'erreur, d'entêtement, de routine ; l'immense majorité est bête.

Enfin et surtout, la conscience, guide de la volonté, n'est pas seulement faiblement éclairée, elle est, même dans l'enfant, positivement tournée 207
au mal, dépravée, menteuse, obscène, sans perdre cependant la notion nette que ce mal est le mal.

Et de cette indigence des choses matérielles accompagnée de la maladie, de cet aveuglement des facultés de l'esprit, qui va semant l'erreur et aimant l'absurde ; de cette dépravation de l'être moral qui va semant le mal et s'y complaisant, il résulte un état général et continu de la société des hommes, qui est confus, triste, vil et désordonné.

La mort tombe sur ce pêle-mêle avec sa rapidité foudroyante et capricieuse, pour achever de répandre le désordre sur la terre et de rendre inintelligibles des destinées qui semblaient si belles, si claires, si hautes, destinées dont la destinée est de ne jamais s'accomplir ici-bas.

Je suis un homme, moi qui raconte cette histoire des hommes, et comme si nous étions doubles, nous assistons ainsi à notre vie, emportés par le courant, mais tenant la tête au-dessus du flot, et doués de la capacité singulière de juger et de calculer ce courant qui nous entraîne, sans cesser d'être entraînés.

Et voici les deux raisonnements que toute tête solide enfante, et répète, et affirme.

Puisque nous avons une destinée et que les obstacles l'interrompent, elle

s'accomplira ailleurs ; il y a une autre vie, ou bien celle-ci n'est qu'une comédie, finissant par une tragédie. 208

Puisque la victoire a été donnée à la mort, à la nature, au mal, et que nous naissons vaincus, chargés d'un poids de plus que celui que nous pourrions porter, c'est qu'il y a sur nous une pénalité, et comme elle se transmet de père en fils, naît avec nous, remonte au premier des hommes, c'est qu'il y a eu une faute, au berceau même de notre espèce.

Et comment supposer que le Créateur a changé de plan, et, au lieu du bonheur, nous a destinés à la peine ? A-t-il remanié son œuvre ? Non, il a suffi qu'il nous soumît à un obstacle de plus, à savoir l'influence d'autres êtres. La terre dépend des autres astres. Rien d'étrange à ce que la créature dépende d'autres créatures.

Mais de quelque manière que l'on tourne et retourne le plan, et si on ose aller jusque-là, jusqu'aux intentions du Maître, le résultat a été de produire un monde très-laid, doué précisément d'assez d'amour du beau pour apprécier sa laideur ; un monde laid même aux yeux de l'homme, et bien plus aux yeux de Dieu ; et quand même demain l'humanité serait transformée, quand même l'autre vie serait une compensation suffisante, splendide, l'histoire ne peut s'effacer, il y aurait eu cinquante mille siècles, il a eu six mille ans, et ce serait trop s'il n'y avait eu qu'un seul jour de laideur morale et de création avortée, Dieu demeurant ou indifférent à ce mal ou impuissant devant lui.

Nous sommes punis, et c'est juste ; soit ! mais il en résulte dans l'œuvre to- 209
tale du Très-Haut un astre laid, où l'on souffre, où l'on pêche, une planète à refaire. J'attends qu'il la répare ; j'affirme qu'il la réparera ; j'annonce qu'il l'a réparée.

5 Balzac appelle la vie une comédie, et M. Renan la définit une ronde étrange.

La vie artificielle, les combinaisons et les conventions des hommes, sont, en effet, non pas une comédie, mais un drame à personnages.

Nous portons tous un costume de convention, habit de monarque ou habit de portier, robe de duchesse ou robe de paysanne.

C'est l'intelligence humaine qui a créé ces inégalités factices, que la force maintient avec le secours de l'habitude. Tout est bon pour attendre, et la vie est si courte ! Il y a quelque agrément et beaucoup de désagréments dans chaque condition, et nous ne sommes pas les maîtres. C'est d'ailleurs assez bien arrangé. À la condition s'assortit un langage, et nés sous tel ciel, sous tel habit, nous en parlons la langue, nous en prenons les mœurs, nous jouons notre rôle dans la pièce [113]. Sous ces enveloppes et sous ces surfaces, règne l'égalité, règne la réalité. 210

Nous avons tous à réaliser un certain bien, parce qu'il est le but du monde ; à prendre pour cela une certaine *peine*, parce qu'elle est la condition de notre espèce, pour mériter d'être élevés à un monde plus parfait, que nous nommons le *ciel*, et qui est notre avenir ; tous passent par là. C'est la commune destinée. Puis nous avons tous, derrière nos yeux, une âme, et sous nos vêtements un corps : de la chair et du sang. Nous pensons, nous aimons, nous voulons, voilà notre âme. Manger, dormir, agir, jouir, souffrir, voilà notre corps. Égalité, réalité. Or, c'est là, dans ces trois cercles, au centre, que descend la religion. J'ai un enfant, je l'aime, qu'on le couvre de haillons ou de dentelles, peu importe, mes regards et mon cœur s'inclinent vers ce petit être nu qui vient de naître ; sa destinée pèse sur moi, je souffre et je jouis en lui. Pauvre petit ! il sera tenté, livré aux flots, comme les autres. Impératrice ou bergère, les mêmes larmes coulent de vos yeux. Je souffre, je suis malade, que mes draps soient fins ou grossiers, ma chair brûle et mon sang se précipite, même sort. La vie m'attend avec ses piéges, et sous un masque ou sous un habit doré, elle me saisit un jour. La belle Marie-Antoinette est aux mains de juges ignobles, l'Enfant de France part pour l'exil, le riche X… est en prison, et sur le brillant duc de Z…, ivre, tombe la mort. La balle du Prussien se fond pour l'enfant du hameau, et le vent qui passe au-dessus du marais va blêmir les lèvres de cette belle fille, et la mort la prendra. 211 Influences égales, qui nous enveloppent. Profondes réalités sous les apparences trompeuses ! C'est là au fond de ton âme, dans ton sang troublé, que tu es un homme et que tu as affaire à la religion.

113. Voir Shakespeare, *As you like it.*, acte II, sc. vii.

6 Vues aussi diverses que les situations. La vie est une pénitence, la vie est un calcul, un commerce, une chasse, un diner, un plaisir, un vice ; c'est casser des pierres, jeter du plâtre, piocher une vigne, garder des moutons. Chacun à sa faction sous son uniforme, avec son grade. Même consigne : attendre et mériter l'autre vie.

7 Notre théorie de la vie n'est pas du tout le tableau d'une peine monotone à subir dans une prison sévère.

Non ! En tout ce que Dieu fait, et même en ses rigueurs, il y a de la grandeur, de la beauté et de la bonté. Cette prison, c'est la terre, magnifique, féconde et charmante, savamment disposée, et cachant dans les plis de ses bouleversements des richesses et du travail pour tous les bras, dans ses lois et dans ses mystères des études et du travail pour les esprits, la terre maternelle et pourtant sévère, féconde et pourtant bornée, belle et 212
pourtant abondante en obstacles, telle en un mot qu'il convient au séjour d'épreuve d'un être aimé, mais puni. Le prisonnier, c'est l'homme. Prison et prisonnier se transforment, se servent, s'allient ensemble ; le théâtre, la pièce et l'acteur se métamorphosent. Voyez l'homme sauvage sur la terre sauvage ! Voyez l'homme cultivé sur la terre cultivée ! Ne dites pas que l'homme est tombé, sans ajouter qu'il est relevable ; ne dites pas qu'il est à la bataille, sans parler de la victoire ; ne dites pas que nous portons les fautes de nos pères, sans ajouter que nous portons aussi leurs mérites ; ne me faites pas lire l'histoire des infamies de l'Inde, de la Chine ou de Rome, sans me parler aussi de l'histoire des arts, des lettres, des gloires, de ces contrées, et surtout de l'histoire de tant d'efforts obscurs, de résignations muettes, d'affections douces, de travaux persévérants, de la multitude des êtres inconnus, majorité souffrante, et méritante, de la famille humaine. Non, non, la *chute*, c'est un hommage à la liberté, à la causalité de l'homme ; la *transmission*, c'est la doctrine de plus en plus nette de la fraternité, de la solidarité, de l'unité de la race ; la *vie d'épreuve*, c'est la théorie du progrès, de l'effort, de l'avenir, du monde meilleur. Grandes lois de chaque vie, de chaque siècle, de chaque chose, lois de l'individu, lois du monde !

213

8[114] L'histoire des hommes n'est pas belle, et pourtant ils ont le goût de la grandeur, du sacrifice, de l'héroïsme, de la bonté. Les scènes émouvantes nous passionnent, ou nous attendrissent ; nous sommes amoureux de Marie-Antoinette, charmés par un récit touchant, inclinés devant un saint[115]. Vraiment ! la bête est généreuse.

Un peintre assemble un peu d'eau, quelques arbres, le ciel, une perspective ; nous voilà rêvant. Les regards au ciel, la main dans la main, un homme, une mère, Augustin, Monique, le repos et l'adieu avant le départ pour la carrière du travail, ou pour le séjour de la paix, au fond, une ligne bleue qui sépare ou plutôt réunit la mer et le ciel, images de l'infini, la mer, image aussi des orages, le ciel, image de la paix ; nous voilà transportés. Du silence, de l'espace, autour d'un être vivant, comme deux cavités immenses qu'emplit aussitôt l'être invisible et bon ; nous voilà en prière. Cela n'est rien, et cela vous prend. Un son, un chant, un regard, nous plongent ainsi et nous remuent.

La bête est généreuse !

214

9[116] La vie est belle. C'est un drame dont la scène est admirable et l'action intéressante. On sent bien que Dieu nous a créés pour le bonheur, car c'est déjà un bonheur que de vivre, de se sentir vivre, d'être. Ne plus être se présente à la pensée comme le résumé des ténèbres et du froid. Il a été attaché un bonheur à chacune des manifestations de la vie. Voir, entendre, goûter, toucher, sentir, savoir, penser, parler, autant de bonheurs. La face humaine est belle, la terre magnifique, le détail aussi beau que l'ensemble. La terre et la vie sont toujours les mêmes et pourtant si variées qu'il nous semble à chaque pas entrer dans une terre nouvelle, à chaque période de la vie être un nouveau venu dans une nouvelle cité, et chaque matin l'air nous semble plus frais, le jour plus délicieux.

Le jour ! quand une créature nous ravit, nous cherchons une comparaison, et il n'en est pas d'autre pour dire qu'elle est belle. Comment ? comme le jour !

114. En note : « *Février 1868.* »
115. En note : « *À développer.* »
116. En marge : « *Vie belle. — Notre-Dame de Toutes-Joies.* »

L'enfant se précipite joyeux dans le bonheur de vivre, et sous ses pauvres haillons déchirés, la petite fille aux cheveux blonds épars ne sent pas le caillou sous son pied nu, et ses yeux brillent au soleil de rayons gais et clairs. 215

Chasseur, voyageur, soldat, ouvrier, artiste, le jeune homme rit, et marche, et chante, orateur ou matelot, monarque ou laboureur, savant ou travailleur…

L'homme de quarante ans jouit de la plénitude de ses forces. La mère, avec son enfant au sein, bénit la vie en la transmettant.

Et le vieillard, à l'heure où les passions ont fait en lui silence, attache sur la nature un regard affectueux ; il la trouve belle et jeune, il l'aime, il la salue avec un renouvellement de tendresse, comme on s'émeut au moment des adieux.

Elle est belle à tout âge, elle est belle en tous lieux. La vie des villes a plus d'intérêt ; la vie des champs, plus de charme. Quand on passe de l'une à l'autre, une voix bruyante se tait en nous, mais aussitôt une voix douce s'élève, comme la lune après le soleil disparu ; du spectacle de l'activité des hommes, nous passons au spectacle de la fécondité des choses.

Et toutes ces impressions sont seulement les impressions spontanées de toute créature vivante. La science, l'étude, l'art, la réflexion, comme des verres grossissants, ajoutent à la beauté de la vie des beautés nouvelles. La nature est savante, profonde, variée, et l'œuvre de Dieu se prête à une admiration sans bornes.

Ne dites pas de mal de l'œuvre de l'homme. Il a organisé des sociétés, il a formé des institutions, il a écrit des livres, il a construit des cathédrales et des navires. Son œuvre est étonnante…. 216

Ne dites pas de mal de la vie ; vous ne le pensez pas, car vous regrettez la vie. Seulement vous portez en vous l'image d'une vie belle et amusante, et dramatique, plus amusante, plus pure, plus dramatique qu'elle ne l'est en effet.

Oui, spectacle étonnant ! L'acte n'est rien auprès du rêve. L'animal suit sa voie, il est ainsi et pas autrement, complet dans son ordre, allant au bout

du degré de perfection qui lui est assigné, jusqu'au bout, pas au-dessous, pas au delà. L'homme aspire au delà de ce qu'il atteint.

Nous entendons tous, comme Jeanne d'Arc, des voix d'en haut. Nous méprisons nos œuvres, nous en concevons de supérieures.

L'ordre, la beauté, la liberté, la justice, le bonheur, l'idéal, voilà nos mots préférés ; nous les avons tous sur les lèvres, nous descendons avec ces devises sur notre bannière dans le champ de la vie, et nous mourrons en les balbutiant, concentrant notre dernière, dernière pensée sur un petit peu de bien, notre dernier, dernier regard sur un petit peu de bonheur.

Un peuple, un siècle, un homme, n'ont de valeur que dans la mesure où ils les ont servies.

Nous sommes évidemment nés pour le bonheur et pour le bien, pour aimer, comprendre et jouir ; la vie d'êtres libres destinés à une telle fin, en grande compagnie, au milieu d'une nature splendide, sous un ciel éclatant. Ah ! la vie est un don merveilleux et une joie sans égale. Ne 217
disons pas de mal de la vie.

Et pourtant il en sort un ricanement ou un gémissement. Prenons la vie comme elle est ! Non. — Nous pouvons donc en faire ou en imaginer une meilleure ? Quoi ! cet être peut imaginer ce qu'il ne fait pas, ce qu'il n'a pas ? Qu'il est singulièrement bâti !

Examinons, non pour nous plaindre, mais pour nous connaître.

10 Ne disons pas que le mal est le prince de ce monde. On ne transmet que le bien ; on se livre au mal ; on ne s'intéresse qu'au bien. Puis le bien est infini, le mal est borné ; il y a un point où il s'abîme dans la mort, la destruction.

11 L'homme est admirable. Il accepte de travailler la nuit, sur l'eau, sous terre, dans le feu. Il accepte de se dévouer au célibat et à la calomnie. Ils ne posent pas, ils ne bronchent pas, le soldat, le mineur, le prêtre, et tous trois font le signe de croix dans les grands moments. La croyance en une Providence rend la persévérance invincible malgré tous les revers, elle exclut les crimes, elle est le flambeau et le levier de tous les hommes.

Oui, de tous, car les vérités abstraites, les jouissances intellectuelles sont le partage d'un petit nombre, mais la croyance en Dieu est accessible à tous, familière, populaire, instinctive. 218

12 L'homme porte à la fois une confiance et une défiance de lui-même admirables. Aucun argument ne le persuade, ne l'éblouit, ne l'entraîne, si le fond de son âme n'est pas pris, n'est pas d'accord avec la vérité, comme un son avec un son. Et il ne se croit pas digne de pardon, il se sent directement responsable, directement, personnellement punissable, il ne compte que sur la miséricorde et appelle au secours. Rien ne l'aide à croire, et il s'appuie de tous côtés pour expier. Gloire de l'indépendance de sa raison et de la délicatesse de son cœur.

13 Ce qui n'est pas vrai n'a pas de charme, même pour l'imagination.

14 Se sacrifier pour les autres, sauver ceux qui sont perdus, pardonner, l'homme ne conçoit rien de plus beau ; n'est-ce pas digne de Dieu ? Les noms de héros et d'héroïnes sont seuls vraiment populaires, Jeanne d'Arc, Colomb, victimes hardies, victimes injustes. 219

15 La puissance de se donner est un rayon de divinité dans l'homme. Le dernier des hommes a une affection, une cause, un secret, auxquels il est prêt à sacrifier sa vie : ce côté est sublime.

16 La bonté passe tout. À la tombe, on ne cherche plus qu'elle ; elle suppose le cœur libre de toute passion dominante et l'habitude de la pureté.

17. LES HEUREUX Voyez passer le bataillon des heureux. Le vrai bonheur, c'est la jeunesse. Puis les riches. Le temps est beau, la ville est splendide ; le soleil rayonne ; en mai aux boulevards, en juillet aux montagnes, aux rives de la mer, sous les arbres des parcs, en décembre, le soir, devant des tables magnifiques, puis aux mille bougies de la scène, en janvier dans les quadrilles aux bras nus, sous les plafonds d'or et d'azur, et là-bas, là-bas, dans les belles demeures de la Perse ou de l'Inde, entre les 220

limites de l'ancien paradis, sous le berceau des forêts vierges, il est des êtres joyeux ; ils rient, ils dansent, ils jouissent, ils aiment la vie ! Et pourquoi pas ? Un beau salon entouré d'objets d'art, où la causerie s'anime, où la musique éclate, où la beauté circule, c'est un lieu choisi, d'où, pendant une heure rapide, le malheur est banni ; l'humaine misère est un instant suspendue ; pourquoi pas ? Je passe devant ces vitres éclairées des riches en pensant avec joie que quelques-uns de mes compagnons de vie sont heureux un instant. Et quand je passe aussi devant un petit cabaret bien propre où le linge est blanc, les fenêtres larges, la table mise, et où vont s'asseoir des gens qui rient, je suis bien aise que les anciens bouges de l'ivrognerie malpropre aient disparu, et je passe, en disant tout bas : « Amusez-vous, braves gens. »

Mais quoi ! Ces promenades publiques sont les funérailles de la vertu, suivies par les carrosses du vice et de la paresse. Les théâtres sont des manufactures de péché mortel. Et dans ces cabarets s'engloutissent l'argent et la paix des petits ménages. Pouvez-vous nous amnistier ces horreurs !

Pourquoi donc tous ces cris ? que savez-vous, si ce n'est que le plaisir est dangereux et qu'un piége est tendu sous tous les pas de l'homme ? Vérité générale et indistincte. Qui tombe dans ces piéges ? C'est pour répondre à cette question, fait par fait, personne par personne, situation 221
par situation, qu'est élevé dans nos temples le tribunal de la confession individuelle. Juges de chacun dans le secret, juges compatissants, dès que la circonstance de la chute, jointe à la connaissance de celui qui tombe, vous mène à un équitable arrêt, ne jugez pas en public et en masse. Ne condamnez pas le plaisir, ne condamnez pas la science, parce que le plaisir peut être impur, et la science impie. L'usage fait le mal. Le plaisir est ici-bas la rémission momentanée de nos peines, et plus il arrive d'êtres au plaisir, plus il me semble que le ciel s'apaise, que l'humanité est rachetée, et que je vois éclater la bonté du Dieu qui créa des êtres capables de jouir, de rire, de s'ébattre, d'ajouter à la beauté de la nature déjà si belle par le bruit des sources, la majesté des monts, le balancement des arbres, les rayons du jour, l'éclat des fleurs….. oui, d'embellir la nature par l'épanouissement d'un visage heureux.

18 Je ne prétends pas qu'il n'y ait point ici-bas de bonheur ; nul être n'en est absolument, continuellement privé ; ce bonheur est si vif, que le goût est aiguisé, la soif est ardente. Je veux bien même convenir que le bonheur n'est pas rare, et que les instants malheureux sont, dans la vie, les moins nombreux ; mais comme il est fragile, comme il est surtout abaissé, mesquin, grossier, presque animal, pour la plupart des êtres ré- 222
duits aux plaisirs du corps et satisfaits par eux : boire quel poison ! manger quel lard ! aimer quelle Toinette ! hanter quelle foire !

19 N'y avait-il pas place pour tous aux banquets de l'âme ? Pas même aux banquets de la vie ? Autour de cette moisson d'or, que le soleil couchant inonde de ses feux, comment y a-t-il des pauvres, et Dieu ne pouvait-il donc tailler plus largement le pain des hommes ?

Autour de cette musique délicieuse, de cette grande parole, même de ce beau rivage, ne pouvait-il appeler une plus vaste foule ?

Le petit nombre jouit des vrais biens ; il les préfère aux biens inférieurs, il sacrifie la puissance d'être ministre à la jouissance d'être honnête. Mais plus on sent, plus on souffre ; le *spleen* est le lot des heureux ; les larmes coulent plus souvent des yeux sensibles, et les joies augmentent les douleurs.

20[117] Vue de ce côté et, comme dirait Descartes, de ce biais, la terre est triste. Ce n'est pas seulement une vallée de larmes, c'est une succession 223
de vallées, cachées par des sommets ; sans cesse on monte, puis on retombe. Dans la vie la plus humble, un souci succède à l'autre ; ils nous guettent, ils nous attendent, ils se renouvellent au coin de nos projets, nous suivent à chaque heure du jour, à chaque phase de la vie. Mais la même destinée pèse sur les nations, je dis les plus grandes et dans les temps les plus brillants. Prenez un événement quelconque, vous verrez en sortir la lumière et la nuit, le bien et le mal, le fruit savoureux et la pourriture. L'imprimerie est découverte ! Quelle ressource ! quelle merveille ! C'est une source et un marais. L'Amérique est découverte ! Bien, et torrent de maux.

117. En marge : « 1868. »

L'opinion se lève, la presse est créée ; plus de pouvoirs sans contrôle, plus d'injustice sans redressement, plus de hameau sans lumière ! Oui, mais calomnie, vénalité, utopie, abus de cette puissance que le journal exerce sur la monotonie et l'ignorance. Et 1789 ! Quelle aurore ! avec 1815 pour rayon, entre 1793, 1848, 1852 ; la liberté entre l'échafaud et la garde impériale.

Voyez encore l'admirable naissance de l'industrie moderne.

Pendant qu'Adam Smith professe les lois du développement de la richesse, et fait sortir la liberté des entraves, Watt, son ami, emprisonne la vapeur et emmagasine le mouvement, chassé d'ailleurs comme étranger 224
par les corporations de Glascow, et comme nuisible au travail local. Le vieux fuseau que l'on voit sur les monuments d'Égypte, la vieille navette sont chassés des cabanes. On tisse plus vite qu'on ne file, et la provision manque. Arrivent Arkwright, Crompton, Hargrave, qui inventent des machines à filer et à tisser, à condition d'un mouvement que Watt a trouvé et d'une liberté que Smith a démontrée. Mais à condition aussi du groupement des hommes. Adieu, ruisseaux, et champs, et villages. La manufacture est fondée, le fuseau est vaincu. Mais, dans la bataille, une génération entière est sacrifiée, corps et âme, et autour des monuments du génie, passent des légions de femmes en haillons et des visages pâles. Famine, luxure, trépas ! Ajoutez la sécheresse et les pluies, les insectes, les volcans. La nécessité fait le progrès. Soit, mais la mort.

21 Livres, pièces, romans, journaux vivants, vous êtes tous occupés à rire, à pleurer ou à blâmer. Rire de quoi ? Pleurer de quoi ? Blâmer quoi ? Homme, vous riez de l'homme, vous pleurez de l'homme, vous blâmez l'homme. Est-ce uniquement parce qu'il est imparfait ? Nul ne songe à traiter ainsi l'enfant parce qu'il est encore ignorant et petit. Non, l'homme est non-seulement imparfait, il est déformé ; il y a quelque chose en lui de brisé, de boiteux, qui fait rire, pleurer, blâmer, lui-même 225
jugeant lui-même.

La science, l'art, l'éloquence, révèlent en nous l'ordre, l'intelligence, la beauté. Le théâtre, l'histoire, la presse, signalent le désordre, la bêtise, la laideur. Par tous les bouts, éclate la contradiction. Elle est dans notre corps et notre âme. Nous ne voyons pas que Dieu ait sauvé le corps

comme l'âme. Il lui a fait don de la pureté et de la tempérance ; il lui a promis la résurrection. Mais il n'a pas tiré l'âme de cette adhérence à une monture qu'elle soigne plus qu'elle-même, parce que si le cheval tombe, elle tombe ; s'il meurt, elle perd sa liberté ; elle n'a la parole et la connaissance qu'à travers lui. Il n'a pas sauvé le corps de la mort. Il aurait fallu ou ressusciter tous les morts avant lui, ou privilégier tous les créés après lui, changer tout le plan et la condition du monde. Il a laissé au corps tous les germes de la mort, s'attachant à en dégager l'âme et faisant tout pour l'autre vie.

22 Il y a d'autres races plus belles. La nôtre a ce singulier caractère d'avoir la tête dans le bien, les pieds dans le mal, de voir Dieu et de servir Satan.

226

23 Tout homme, tout visage, tout acte a un côté grotesque et un côté odieux. Si l'on veut, si l'on se place à un certain angle, si l'on infléchit le nez de cet Apollon, la lèvre de cette beauté, la caricature commence, et si l'on insiste, si l'on appuie, voilà l'odieux, l'infernal, le haïssable, qui paraît. Il faut de la bonté pour voir doucement les choses et les placer sous leur vrai jour. Un rien, on éclate de rire ou de colère à la vue du monde humain que vous avez fait, ô mon Dieu. Et c'est vous qui avez le droit de rire ou de tonner ! Mais non ? Vous êtes bon et indulgent, *operi manuum tuarum porriges dextram.*

24 Ce n'est pas seulement en nous que nous constatons la *transposition.* Entre la théorie du laboratoire et la pratique de l'industrie, entre la mécanique et le mécanisme, baisse, déchet. Et les politiques ! Entre la loi et le fait, la parole et l'agent, quelle distance ! et comment ayant la force, la vérité, l'entente facile, laissent-ils périr la Pologne, ou subsister la Turquie ? Tout ici-bas est non-seulement imparfait, mais au-dessous du dessein qui le conçoit ; il y a plus de bien dans la pensée que dans la volonté, dans la volonté que dans l'acte.

227

25 La science est un énorme progrès sur l'ignorance, mais elle engendre le doute.

La nation, la langue, sont de grands progrès sur la tribu, le patois ; mais dans cette transformation, l'originalité périt ; l'égalité amène le nivellement : l'association, née de la liberté, la détruit.

L'Amérique découverte a produit l'extermination des Indiens et l'asservissement des Africains.

Toujours quelque chose qui casse, une imperfection originelle.

26 Que les hommes et les êtres aient tous la puissance du bien et du mal, et portent le signe de la vie et de la mort, cela est d'accord avec la conception générale du monde. Mais il en est ainsi de cet agent direct du maître qui se nomme le *temps*. Il enrichit et il ravage, il donne l'antiquité, qui grandit, et la vieillesse, qui détruit ; il ajoute aux arbres, aux vins, aux capitaux, aux races, aux œuvres d'art ; il ôte aux constructions, aux événements, aux livres, aux visages…..

II

228

Décadences de la nature humaine. — Faiblesse. — Tentations. — Fragilité de la vie. — Mort.

1 Les exemples de l'abaissement certain de la nature dont nous sommes revêtus sont sans nombre. La terre nous offre l'or mêlé à des matières inertes, le diamant dans la boue du fleuve, la fleur sur le fumier, le pain dans la paille fétide, et l'homme nous présente aussi partout ses titres de noblesse tachés de fange.

Il est un de nos sentiments qu'il faut analyser. C'est le plus merveilleux, le plus universel, accordé à toutes les créatures, unique poésie de la plupart des existences, c'est l'amour. La beauté le fait naître. La langue a-t-elle de plus délicieux mots que ces deux mots, amour et beauté ? La terre a-t-elle reçu d'autres faveurs comparables ? Maître de l'esprit, maître des sens, embrasés à la fois par les flammes de cet incendie soudain, l'amour est un maître jaloux ; il chasse tous les autres sentiments, et il les balaye comme des impuretés. Incompatible avec l'égoïsme ou l'avarice, il remplit seul les âmes qu'il consume. Oui, vraiment, il les remplit d'infini.

Il n'est pas vrai qu'il asservisse ; il élève, il transfigure, il réveille des 229
énergies et des puissances mystérieuses. Que sont les rapports accoutumés, si froids, et tout à la surface, de nos sens avec la multiplicité indifférente des objets extérieurs ? Et ces rapports mêmes, l'amour les métamorphose ; tout, dans la nature, paraît beau, tout, dans la vie, paraît bon aux amoureux. Mais la nature et la vie, baignées d'une lumière nouvelle, disparaissent bientôt.

Deux êtres, deux âmes, deux corps, par une combinaison savante et tendre, ont été disposés l'un pour l'autre, et par le pur amour que Dieu permet et qu'il commande, ces deux êtres s'élèvent à un si haut degré de puissance qu'ils commandent à Dieu même et empruntent à sa divine essence créatrice les étincelles de nouvelles vies et de nouvelles destinées. Nul ne peut exprimer, mais tout père et toute mère ont senti ce qu'il entre de grandeur et de grâce, d'ivresse et de solennité, d'ardeur et d'abandon, de sacrifice et de puissance, et, je le redis encore, d'infini, dans les mystères qui président à la fécondité sainte de la famille humaine. Oui, ceci est saint, et pourtant ceci ne peut se dire. Car il se trouve que l'ignoble a sa part dans cette œuvre sublime, et que les êtres humains ne peuvent, en s'élevant plus haut, descendre aussi plus bas. Encore en est-il ainsi des êtres délicats et purs, relevés par la chasteté chrétienne jusqu'à la sublime notion et au sublime usage de l'union sans faute, sans partage, sans fin. Mais pour l'universalité des êtres avant le Christ, et pour l'immense majorité des êtres qui vivent depuis le Christ, 230
que sont les délices de l'amour et les merveilles de la fécondité, si ce n'est un abîme ténébreux de grossière ignominie ? Et qui en juge ainsi ? L'homme lui-même, tombant toujours, et toujours averti de ses chutes ! L'homme, sachant que plus il monte haut, plus la chute est terrible.

2 Beaucoup d'effort, un résultat médiocre, c'est la vie. La femme de goût voudrait que sa maison fût bien tenue ; elle ne le sera pas. La mère voudrait que ses fils fussent charmants et parfaits ; ils ne le seront pas. L'artiste s'épuise afin que son œuvre soit sans défaut ; elle ne le sera pas. L'homme d'État met dans sa combinaison toute son intelligence pour qu'elle n'ait que de grands et utiles effets ; elle ne réussira qu'à demi. Ainsi de tout effort ; et la paresse ne sauve pas de ce désespoir de l'à peu près en toutes choses. L'effort est imposé. Je voudrais lever la rame et me

laisser aller au courant. Non, tu reculerais ; tu es condamné à remonter l'eau, par conséquent, bon gré, mal gré, à ramer, à ramer toujours. Une énorme dépense d'activité pour un résultat médiocre, c'est l'histoire de chacun des jours qui se lèvent sur les hommes. Et la merveille, c'est qu'ils en ont le sentiment. Le cheval ou l'agneau n'aspirent pas à quelque chose qui dépasse leur instinct ; ils sont ce qu'ils sont, ils atteignent leur fin. 231
L'homme la voit sans l'atteindre, et il a le sentiment qu'il tend au delà de ce qu'il touche ; sa vue dépasse son vol.

Nous ne sommes pas les membres d'une race seulement petite, mais d'une race diminuée ; nous sommes descendus, tombés, amoindris, détrônés, et nous le savons ; nous ne pouvons pas en douter. Nous sentons vaguement que cela est juste, clairement que cela est certain. Et c'est ce mélange de misère, de remords, de désirs, qui s'exhale dans la prière, comme une sorte de vapeur qui monte plus haut que la flamme dont nous sommes consumés. Admirable élan d'idéal, de repentir, d'impuissance et d'espoir, vers le Dieu parfait, auquel nous disons : « *Domine, tu nosti, in iniquitatibus conceptus sum, veritatem dilexi. Tu es qui restitues hereditatem meam mihi*[118]. » Seigneur, vous le savez bien, je suis né dans le mal, mais né pour le vrai, et c'est vous qui me rendrez ma part d'héritage !

3 Nous sommes faits pour le bien, et pourtant nous sommes mauvais ; faits pour l'abondance, et nous sommes pauvres ; faits pour la vie, et nous mourrons. Il y a quelque chose de manqué dans le poëme, trop de personnages qui disparaissent sans avoir rempli ou fini aucun rôle, un 232
ensemble obscur et toujours prolongé sans dénoûment, un vrai poëme indien, s'il n'y a pas ailleurs le commentaire.

4 Nous sommes si bien faits pour l'abondance, qu'à la table des riches nous nous trouvons à l'aise au milieu des vins, des viandes, des fleurs, des dorures, des serviteurs, et comme à notre convenance ; réduits et à la gêne quand nous revenons chez nous.

5 Les riches aussi sont pauvres, ou du moins ils ne font pas plus de bien au monde que les pauvres, étant desséchés par leur richesse et la

118. « Paroles de la consécration cléricale. » (*Note de l'Auteur.*)

tournant toute au service d'eux-mêmes.

Je remonte la descendance des familles les plus illustres dans tous les pays ; je note les noms grands par les armes, les lettres, les charges ; je n'en rencontre pas d'illustrés par l'abandon volontaire des richesses à quelque noble usage. Un musée, un collége, un hôpital, une promenade, ces fondations sont rares, et c'est à peine si, de notre temps seulement, les millionnaires laissent en mourant, quand ils ne peuvent plus jouir, à la charge de ceux qui leur survivent, de quoi entretenir des Sœurs, dont deux coûtent moins qu'un cheval.

233

6 Famille ! Voilà le refuge, le sanctuaire, le coin béni, le séjour de paix. Oui, mais la mort va passer, et avant la mort, les séparations. Puis, vous ne connaissez donc pas ces deux ennemis qui se nomment les *caractères* et les *affaires* ? Les caractères aux mille pointes et aux mille replis ! Les affaires, lourdes, amères, destructives du repos et de l'union. La famille est comme ces bijoux merveilleux qu'un rien brise en morceaux.

Ainsi se révèlent partout quatre signes de la décadence de notre race :

Entre la vie et la mort, victoire de la mort.

Entre le corps et l'âme, victoire du corps.

Entre la volonté et la conduite, défaite de la conduite.

Entre la nature et l'homme, hostilité.

Des lois, des faits, pas d'âme, quel repos ! Pas de devoir.

Oui, mais vous m'assimilez à la bête et à la pierre, moi, qui ai seul le privilége de m'élever à Dieu à mes dépens, à mon honneur. Je ne veux pas de cette égalité pesante, je réclame mes priviléges et mes périls !

7 Il semble qu'il n'y ait pas de limite inférieure à l'abîme au fond duquel nous pouvons, de degré en degré, descendre, à une distance inconcevable 234
du Dieu parfait. Il ne doit pas y avoir d'être libre au-dessous de nous. Du côté de l'imperfection, nous allons au plus bas.

8. TENTATION[119] La vie est belle.

Mais le bonheur est avare, rapide, mêlé.

L'idéal fuit. Jamais on ne l'atteint. Ni artiste, ni orateur, ni savant, ni écrivain, ni politique, ni fondateur d'empire.

L'homme est borné, et sa borne est au-dessous de son idée, comme sa main atteint moins loin que sa vue.

Puis, la tentation ; étrange mystère. Cette famille est admirable d'union, de bon esprit, de piété filiale et fraternelle ! Le croyez-vous ? Dix fois par jour on calcule l'héritage, et s'il vous est donné d'avance, on se querelle sur les parts.

Que d'ordre dans cette maison ! Non, les serviteurs s'enrichissent secrètement.

Quelle paternité dans cette grande manufacture ! Nullement, la paresse y combat contre l'avarice.

Le hameau respire la paix et la pureté ! Jalousie étroite, secrets désordres, 235
basses petites entreprises.

La belle armée conduite par l'honneur ! Tabac, débauche, café, dépense.

Que la magistrature est une institution admirable, et que l'on a raison de nous envier nos administrateurs ! Paresse habituelle, et petites lâchetés, ambitions mesquines, dureté, caprice, iniquités faciles.

Je ne sais quelle force d'en bas circule au milieu des hommes et les déprime. Pas un qui ne soit tenté par la foule des mauvais sentiments ; les nuées ne portent pas plus de germes invisibles ; pas un qui, des mauvais sentiments, ne se laisse tomber aux mauvais actes ; pas un qui ne demeure au-dessous de sa conscience, au-dessous de son devoir.

Ne dites pas que c'est un combat, et la matière d'une victoire. La défaite est universelle, et chaque blessé tombe sur son voisin, chaque lâche s'appuie sur un complice, chaque mauvais pèse sur une victime, et il se fait, comme dans une foule, un entraînement et une chute générale. Il

119. « Octobre 1867. »

règne au fond de nos âmes un idéal sublime et inextinguible, et toutes nos actions sont de cent degrés plus bas. Nous recevons du chef un ordre entendu de tous, de tous désobéi.

Du moins, il y a souffrance, remords, effort et relèvement continu ? Oui, chez quelques-uns. Dans la grande majorité, la routine, l'habitude, envahit lentement, fait une seconde nature, assourdit la conscience, répand une paix que tous les connaisseurs de l'âme nomment le triomphe du mal. 236
Chez quelques-uns enfin, le mal tombe au pire, le défaut devient vice, le vice despote conduit au crime, et la chute n'a pas de limites. Limites à la sainteté, pas de limites à la criminalité.

Un autre mystère de la tentation, c'est qu'elle trompe. « Pour tous les biens de ce monde, il y a plus d'ardeur dans la poursuite que dans la jouissance » et le reste [120]…

Tous ces miasmes réunis font au-dessus de la terre une atmosphère malsaine. Comment l'expliquer ? Comment la dissiper ?

Comment expliquer l'énorme quantité de mal produite journellement, même dans les races supérieures, sans descendre aux abîmes de la Mongolie, de la Nouvelle-Hollande ou du Congo, terres qui ne connaissent plus la barrière du bien, ici continuellement franchie, mais debout, là-bas absente et arrachée ? Comment ? Ah ! je ne puis pas ne pas supposer l'existence de millions et de millions de créatures plus parfaites, agréables à Dieu, des anges, et mon âme se soulage et s'élève en pensant 237
à eux. Mais revenons à la terre.

Ce mal de chacun prouve la maladie de chacun.

Comment le dissiper ? Il doit être puni, il doit être effacé, et, s'il n'est pas entièrement volontaire, il doit être pardonné.

120.

> . . . . . Who riseth from a feast
> With that keen appetite that he sits down ?
> Where is the horse that doth untread again
> His tedious measures with th' unbated fire
> That he did pace them first ? — All things that are
> Are with more spirit chasèd than enjoy'd.
> (Shakespeare, *Merchant of Venice*, acte II, sc. v.)

C'est toute la théorie chrétienne. Avant de l'édifier, convenons que l'édifice repose sur des faits.

Il est certain que la conscience veut le bien.

Il est certain que la volonté fait le mal.

Il est certain que la masse du mal commis déplait au Dieu pur, et pèse à l'homme coupable. Sans être de grands coupables, nous sommes tous soucieux et nous nous sentons souillés. Posons ces seuls faits absolument vrais : combat suivi de défaite, défaite suivie de chagrin ou d'endurcissement, ensemble défectueux des âmes, à peu près toutes laides, comme les visages sont à peu près tous laids, quoique nous ayons tous l'idée du bien et du beau.

Encore une fois ne dites pas que c'est un combat, celui de l'âme contre le corps. Pauvre âme, elle n'est pas attachée à un seul corps, mais à plusieurs ; elle a littéralement plusieurs enveloppes matérielles ; elle est attachée à une famille, à une nation, à un lieu natal, à une fonction, à un milieu, et l'on dit : le corps auquel j'appartiens ; rien de plus exact. Comme l'âme souffre par son pied, sa tête, son œil, ses dents, ses reins, son cœur et ses entrailles, on souffre par un frère, un voisin, par un collègue, on a 238
mal à son enfant, on a mal à sa patrie, mal à son temps, mal à sa langue, mal à son parti, mal à son Église. Que de manières de souffrir ! Que de corps rivés à notre âme, et plus pesants que celui que renferme notre peau !

9. TENTATION Nous sommes de nobles créatures, car nous nommons *défauts* des sources de jouissance, et nous nommons *vertus* des occasions de peine.

Mais nous sommes sans cesse tentés d'abandonner les secondes pour les premières. La *tentation* est la seconde tache de la planète. C'est un combat dans lequel presque tous les hommes sont vaincus. Il faut vraiment une grâce pour y résister, et déjà, pour obtenir la grâce, il faut la mériter [121].

121. En prenant cette sentence à la lettre, on pourrait ne la point trouver parfaitement exacte. En effet, saint Thomas enseigne que l'homme ne peut mériter la grâce, « *auxilium divinum homo promereri non potest* » (*De Veritate Catholicæ fidei contra Gentiles*, l. III,

Aussi ce supplément, dans la vie du monde, nous semble bien petit ; chacun se livre à son naturel. Mais tournons les yeux, sortons du monde de 239
l'égoïsme pour pénétrer dans le monde de la charité.

Il y a en ce moment un prêtre qui évangélise les Esquimaux, une sœur qui panse les ulcères d'un vieillard ; pour surmonter à ce point la nature, et tous les jours, ah ! l'évident besoin d'un secours immense ne peut se nier.

Et il en est de même pour nous dans les grands moments. La tentation tombe au centre même de nos devoirs, elle nous attend au point décisif de notre route. L'honnête femme est tentée dans son ménage, le prêtre dans sa foi, la religieuse dans sa vocation, le magistrat dans sa probité, l'homme dans son honneur.

En pareil moment, nul secours que la main de Dieu saisie fortement. Et contre le remords, si l'on succombe, nul secours que la main de Dieu subie humblement.

Nous sommes aussi de nobles créatures en ce que, sentant le bien, souffrant du mal que nous commettons, nous aimons les réformateurs austères ; c'est par les grandes paroles de sévérité et de stricte perfection, que les pharisiens (*perhusim*, ceux qui se mettent à l'écart) ont séduit les Juifs, que les réformateurs ont entraîné les peuples, que les démagogues plaisent aux masses ; c'est en flagellant le vice, le mal, l'injuste, tout ce 240
qui fait pourtant notre vie et même nos délices.

Toutes nos belles idées sont des hypothèses, toutes nos belles vertus sont des désirs jusqu'à ce que Jésus-Christ les transforme en réalités positives.

Nous avons deux lignes : l'une qui est la direction idéale de nos regards vers le bien et le ciel ; l'autre, l'expérience de la vie réelle sur la terre. Jésus-Christ est un angle qui unit ces deux lignes, et avec une distance certaine, un angle connu, et la direction de l'autre ligne, nous mesurons

---

c. cxlix) ; elle est donnée gratuitement, et non en vertu des œuvres : « *Si gratia* », dit saint Paul, « *jam non ex operibus ; alioquin, gratia jam non est gratia* ». (*Rom.*, xi, 6.) Mais il est évident que M. Cochin n'a point entendu par là ériger une théorie sur la grâce ; il serait puéril de le prétendre. Une seconde lecture lui eût certainement fait corriger cette inexactitude. La pensée est évidemment qu'il faut *coopérer* à la grâce pour en obtenir tous les effets, et c'est ce que le catéchisme nous enseigne.

la distance et nous fermons le triangle. Ce qui était idéal devient mathématique.

Vaincre le *monde*, détester le *monde*, dit l'Évangile, quoique le monde soit l'œuvre de Dieu. Ce mot signifie la masse du mal qui est dans le monde. Le vaincre par la *foi*, — ce n'est pas seulement la foi à une compensation future, c'est-à-dire l'égoïsme préférant ce qui est long à ce qui est court, une vertu qui compte, et exclut le vice comme une imprudence ; non, la foi en Jésus-Christ, c'est-à-dire l'amour du parfait vivant et éternel, l'amour substitué au calcul, qui déjà était un progrès sur l'insouciance.

La nature, l'humanité, l'esprit. — Dieu révélé par la nature, le Père Créateur ; — par l'humanité, le Fils Rédempteur ; — par l'esprit, l'Esprit Inspirateur. — Jésus, autorité extérieure, fondant l'Église assistée par l'Esprit, 241
autorité intérieure ; — esprits parlant aux esprits.

10 Petite est la quantité de bien, — *misère*.

Petite est la quantité de vie, — *maladie*.

Petite est la quantité de vertu, — *désordre*.

Petite est la quantité de bonheur, — *larmes*.

On peut vaincre ces maux, en diminuer le cercle. Reste la mort. Nul ne peut la vaincre ; elle est la solde du péché. Nous sommes un monde pauvre, dépouillé. Quelque chose manque toujours à l'abondance, et aussi à la grandeur. Il y a dans les plus grands événements un côté grotesque.

Et nous le voyons ! Nous voyons ce qui nous manque, nous jugeons ce qui manque à la beauté de l'œuvre totale. L'animal ne sait pas ce qui lui manque, ni l'égoïste qui dit : « Je suis ainsi. » L'artiste le sait bien, quand il dit : « Ce n'est pas cela ! » Et l'indolent qui dit : « C'est plus fort que moi. »

Un manque, et le sentiment de ce manque, tout homme l'éprouve ou le prouve.

Et il ne suffit pas de dire : la douleur et le plaisir sont nécessaires ; sans la crainte qui naît de l'une et le désir qui nait de l'autre, nous resterions

immobiles, et nous n'agirions pas ; ils nous précipitent dans l'action[122]. 242
D'abord, c'est la question : Pourquoi ne sommes-nous pas spontanés, et avons-nous besoin de ces aiguillons dont l'un est vraiment bien désagréable ? L'autre ne suffirait-il pas ? Mais, en outre, il n'est pas vrai que le plaisir et la douleur soient l'aiguillon ; c'est le besoin, c'est-à-dire la privation, la nécessité ; le plaisir corrompt et la douleur accable, ils sont obstacles et écueils plus souvent qu'aiguillons et chemins. Nous ne naissons pas seulement combattants, nous naissons vaincus.

11 La tentation tombe sur nous à l'âge même où nous sommes le moins capables de la vaincre. Je cherche mon fils ; il a dix-huit ans ; où est-il ? Où Joseph et Marie cherchaient Jésus, parmi les docteurs de son temps ; il écoute les inventeurs de théories nouvelles, les charmeurs audacieux. Et c'est à vingt ans aussi qu'un regard prendra le cœur et la vie entière de ce pauvre enfant ; un mot décidera de sa carrière, un moment de son honneur. Pour un geste, il va se battre ; pour une folie, se perdre. La tentation l'environne, elle réside dans sa chair, elle se glisse dans sa volonté, l'expérience viendra trop tard. S'il a perdu l'occasion, l'honneur, le temps, la vie, comment les reprendre ?

243

12 Une certaine barrière rompue, et tout est rompu. Le même saut fait perdre aux femmes la vertu, aux rois l'honneur. On partage la Pologne ; c'est l'adultère transporté dans le droit international. Depuis lors, tous les crimes semblent permis, parce qu'ils sont plus petits.

Il ne faut pas seulement respecter la vertu, la vérité, l'honneur, il faut les aimer ; pas seulement les aimer, les chérir tendrement, passionnément, leur rendre des soins et des hommages, trembler de leur déplaire, frissonner à leur approche, se réjouir d'un de leurs regards, — et c'est ce qu'on appelle un *galant homme*.

Voyez comment les difficultés naissent entre les hommes, comment d'une famille honnête sort un procès interminable ; la passion, l'intérêt, nullement la malhonnêteté, entretiennent ce feu qui consume des hommes, des vies, des biens, des noms.

122. En note : « Thiers, dernier chapitre de la *Propriété*. »

Nous méprisons nos semblables, nous nous élevons au-dessus d'eux en notre cœur, et pourtant quelque chose nous avertit qu'ils sont l'image de Dieu, et nous vivons sous le respect humain, ne voulant pas trahir notre parole, craignant le mépris, le qu'en dira-t-on, tenant à la bonne opinion, comme si Dieu s'était fait homme dans chaque homme pour nous juger. Nous avons raison. Le juge de la morale humaine est toujours Dieu présent dans l'homme.

244

13 Savez-vous ce que c'est que la passion ? Vous ne sentez de l'horreur que devant l'assassinat, quand le sang coule et se glue au poignard. Toute passion assassine ; allez chez les fous, et au bagne, suivez le libertin, voyez passer l'avare, voyez agir le joueur, voyez l'ambitieux au moment critique ; ce sont des assassins d'eux-mêmes et d'autrui, de la justice, de la vertu, de la jeunesse, et si la justice criait, si la morale pouvait saigner, vous verriez l'assassinat se commettre. Ils l'ont commis sur le Christ !

14. ROUTINE Je ne puis pas, — c'est le premier mot de la conscience en face de la tentation. Pourquoi pas ? C'est le second. Qu'importe, c'est le dernier qui ensevelit la conscience sourde, morte, dans la routine. Mais où est le tentateur ? En nous et hors de nous. Il semble bien que les choses prennent tout à coup un langage ; on dirait qu'il s'y joint un invisible esprit qui nous parle et nous tire. Je suis seul, je suis calme ; il me passe un mauvais sentiment, comme une flèche qui traverserait ma pensée ; quelqu'un m'a parlé. Cependant, cette analyse ne nous mène pas loin. Le fait est certain, la tentation, et la cause est un autre que Dieu, voilà tout ce 245
que nous savons. La foi affirme l'existence d'autres êtres qui agissent sur nous, et en effet, il est de ma nature que d'autres êtres agissent sur moi, les astres sur la terre qui me porte, les animaux et les végétaux sur le sang qui nourrit mon corps. Comment Dieu, nous ayant faits libres à un certain degré de bonté, a-t-il pu nous rendre moins bons ? Entre mille moyens, il a pu ajouter un obstacle, nous soumettre à d'autres créatures moins bonnes. Cela se peut, l'analyse morale le ferait supposer, la foi l'enseigne, affirmant surtout que le mal ne vient pas de Dieu. Et le baptême est une cérémonie par laquelle le nouveau-né est arraché à cette puissance et réclamé pour Dieu. Elle agit par des *pompes*, c'est-à-dire par les grandes tentations extérieures, et par les *œuvres*, c'est-à-dire par l'inspi-

ration au dedans et le murmure intérieur. Les tentations du dehors sont exceptionnelles, soudaines : l'éblouissement d'une fête, l'appel d'une ambition, l'éclat d'une cupidité, des femmes, des vivres, des honneurs, des écus. Ou bien quotidiennes, le *milieu*.

Il y a une morale de chaque état, composée de tous les exemples et de la pratique de tous les hommes de cet état, sanctionnée par l'*opinion*. Ce qu'elle lie sur la terre est lié. Il y a une morale des soldats, une morale des marchands, une morale des gens d'argent, une morale des domestiques ; c'est convenu. Et une fois que l'opinion vous a ainsi classé bas, vous 246
y restez, opprimé par son mépris. Il ne vous reste plus qu'à perdre le respect de vous-même, et ce n'est pas long. On tombe plus ou moins vite, comme on mesure une barre au choc qu'elle peut recevoir sans rompre. Mais, une fois tombé, qui vous ramasse ? Les autres marchent sur vous. Le remords vous agite ; qui vous écoute ? qui vous délivre ? Qui a le droit ? Et ce remords, qui vous portera à le transformer en *pénitence*, active et aimante ? N'est-il pas plus simple de l'étouffer, de prendre son âme, de l'arracher et de mettre une pierre à la place ?

À ce degré est tombé un nombre incalculable d'êtres. Qui les réveille ? La douleur, la mort, l'affection, et au fond un Dieu qui aime, et qui, sans raisonner, vous visite et vous tend la main, vous relevant d'un coup à vos yeux, aux yeux du monde, de vos pareils, vous tirant de vous, de l'opinion, du milieu, de la routine, comme on pêche un noyé, et comme on le ranime en brisant ses liens et en le réchauffant ; à ce moment, plus de respect humain : il y va de la vie. Ce trait de l'amour de Dieu arrive une fois au moins au cœur, et sous la cuirasse d'ignorance et de grossièreté du dernier ivrogne.

Mais si vous croyez que de telles délicatesses ne sont faites que pour les délicats, comme il est un petit nombre d'hommes qui servent les institutions pour l'idée qui est en elles, la religion a aussi, à côté de l'esprit, 247
les commandements : *Tu ne tueras pas, tu ne voleras pas, tu ne forniqueras pas* ; et cela seul, obéi, sans phrase, sans goût, fonde la société. C'est le corps vivant et la main, après le cœur et l'âme, de l'Église. À côté de l'azur, des rayons, des chants et de l'encens, la pierre de taille et la colonne.

Dans la dernière église du dernier hameau, ces deux dons existent, les fleurs et le fouet, l'amour et la loi. Et tout cela est vivant : le bon pasteur et la mère affligée, le vieux saint de bois, et la bannière des vierges, la croix, la table, les fonts, tous les souvenirs, tous les emblèmes, l'eau, le pain, l'antiquité des ornements, me parlent, et je viens, accablé, prendre un peu de musique, de morale et de prière, et je m'en vais rafraîchi.

15 Ah ! que la conversion d'un homme de cinquante ans est difficile ! « Ah ! monseigneur ! quel déménagement vous me demandez[123] ! »

Oui, il faut déménager, en effet, démeubler son âme, jeter par la fenêtre ces préjugés commodes sur lesquels on s'est longtemps assis, ces lits de paresse où l'on se vautrait, ces miroirs d'orgueil où l'on aimait à se voir, ces vieux tisons où l'on se chauffait à l'aise ; il faut déménager. Il faut 248
briser cette enveloppe qui se forme autour de nous, manteau de plomb composé de la routine, de l'opinion, sous lequel peu à peu chacun est condamné à une pâle et rigoureuse uniformité.

16 L'orgueil n'est pas une tentation ; il est l'état habituel de l'âme ; il en est de même de la paresse. Vanité très-forte, volonté très-faible, nous sommes tous ainsi. Les tentations soudaines, fugitives, violentes, sont la chair, l'argent, les honneurs, le doute.

Le doute ne nous mord pas seulement dans les combats de l'esprit. Il nous envahit au milieu de la foule. Quand on coudoie, quand on rencontre tant d'imbéciles contents, avec tant d'impudents effrontés, lorsqu'on traverse la région des affaires acharnées, des plaisirs faciles, des marchandises étalées, des vieux vices ignobles et des jeunes vices aveugles et prétentieux, tout à coup on baisse, on vacille, et l'on se demande si la raison, la foi, la vertu, la justice, l'honneur, sont quelque chose ici-bas, et si nous ne poursuivons pas des illusions laborieuses. On se sent renard, dindon, pourceau, paon, avec les autres, et un instant, les chevaux, les jolies filles, les bons dîners et la toilette semblent les vrais biens de la vie. Doute misérable et bas ! Ces niais sont un argument. Ils ne vivent que par l'ordre général, recevant d'autrui la mode de leurs vêtements, le petit bagage de 249

123. Je ne sais à quelle anecdote il est fait allusion.

leurs rares pensées, la sécurité de leurs vilains plaisirs, et il pleut quelque chose de nos divines rosées sur ces végétaux humains, sur ces limaçons bien mis !

Nous travaillons pour tous, même pour les imbéciles, et que deviendrait la terre, livrée à leurs gants jaunes et à leurs mains sales, si la vérité n'était gardée par d'autres ?

17 Les femmes qui laissent fouler aux pieds devant elles les petites convenances, les petites délicatesses, le langage et les manières nobles, ne savent pas à quel point elles exposent les grandes vertus ; on viole, on chiffonne les petites vertus douces qui ne se défendent pas, et l'on s'habitue aux petits défauts faciles dont la tentation n'est pas grande ; et peu à peu éclate la grande tentation, et le voile est levé, les nœuds sont défaits, l'ennemi porte sur votre honneur une main hardie que vous n'avez pas su tenir à distance par les mille bienséances qui forment autour de vous autant de remparts invisibles et ténus. Ne laissez rien prendre ; que le langage, les manières, le ton, les mots, les regards, les plis de vos étoffes, soient des redoutes, abris de l'honnêteté, gardiennes de la pudeur.

« Qu'est-ce que cela fait ? » et : « Pourquoi pas ? » Avec ces deux mots, on va loin.

250

18[124] La volonté de l'homme est une force en désaccord avec sa fin, elle est brisée, elle n'atteint pas le but qu'elle voit.

J'appelle *tentation*, j'appelle *péché*, ce phénomène singulier, incontestable et douloureux. La vie morale de l'homme est incomplète.

J'appelle *pauvreté* un autre phénomène non moins certain, non moins pénible ; c'est le désaccord entre la vie physique et les moyens naturels de l'entretenir. Trois sciences modernes admirables me servent ici d'argument, la géologie, l'anthropologie, l'économie politique. Elles sont d'hier. Il a fallu que le globe fût entièrement connu pour que ces sciences prissent naissance ; il n'a pu être connu qu'à l'époque où une grande partie des habitants de ce globe ont été civilisés. Nous avons maintenant

124. En note : « *Morceau rédigé.* »

l'observateur, le champ d'observation, les instruments, et les premiers résultats de l'observation.

Or les mathématiques, l'astronomie, la physique, et même la chimie, sont les sciences du monde et de l'ensemble des mondes. La géologie, l'anthropologie, l'économie politique sont avant tout la science de l'homme. Nous apprenons à l'école de Newton quelles sont les lois générales du 251
mouvement des astres. Cuvier, Humboldt ou Smith nous ramènent à considérer l'histoire et la condition des hommes. Quand nous pénétrons dans les sciences générales, nous admirons des lois dont le vaste cours ne connaît point de changement. Les sciences spéciales nous élèvent aussi à des lois, mais frappées de perturbations.

Dès que l'on met le pied sur l'empire de l'homme, il apparaît que cet empire est troublé. L'habitation a été le siége et elle est toujours le théâtre de bouleversements extraordinaires.

Que l'on admette la superbe hypothèse des brusques soulèvements et des déchirements de la planète qui se refroidit, ou la fatigante théorie des variations lentes et insensibles, l'immense étendue des flots, l'inhabitable stérilité des montagnes, les contrastes extrêmes des climats, l'enfouissement désespérant des métaux utiles, ne sont pas moins des obstacles énormes à l'installation dans ce magnifique domaine d'êtres intelligents, mais sans force et sans durée.

Quels sont ces êtres ? En quoi diffèrent-ils des autres êtres animés ? En quoi sont-ils semblables entre eux ? Que faut-il penser de l'habitant destiné à cette habitation ? L'anthropologie, cette belle branche de l'histoire naturelle, qui exige, en effet, les vues de l'historien et les connaissances du naturaliste, s'est épanouie à l'aide des découvertes toutes récentes de la géographie et de la linguistique. Les documents surabondent, chaque navire qui touche au port en augmente la richesse, et devant une telle 252
opulence de matériaux, il faut se garder des conclusions prématurées. Mais déjà quelles admirables recherches, et comme elles se coordonnent en harmonie avec toutes les traditions de notre histoire !

L'homme, au milieu de tous les êtres, forme une grande division à part, ce que l'on appelle très-justement le *règne humain*. Seul, il parle, se connaît, distingue le bien du mal, croit à un Dieu, et attend une vie à venir. C'est

par ces caractères qu'il est à part.

Si une espèce se distingue d'une autre espèce par la dissemblance des formes et l'impossibilité de la reproduction, si une même espèce se reconnaît à la ressemblance et à la filiation, les hommes appartiennent à une seule espèce, et tout se passe entre eux comme s'ils avaient un même père et une même mère. Car entre toutes les races d'hommes le mariage est fécond. Entre les races d'hommes les plus diverses, il y a moins de différences qu'entre les races de quadrupèdes ou d'oiseaux. Elles sont semblables ou peu différentes par la taille, la peau, la face, le crâne, le cerveau, le sang, la durée de la gestation, celle de la vie, caractères communs aux hommes et aux animaux, et par la parole, la société, la nourriture, le vêtement, l'habitation, le travail, la moralité, la religiosité, caractères spéciaux à notre espèce.

Plus l'être s'élève en perfection, plus il apparait cantonné à l'origine. Il y 253
a partout les mêmes pierres, pas partout les mêmes plantes ; les animaux paraissent avoir des centres de création distincts ; les oiseaux même ne sont pas les citoyens de l'univers ; les singes ne se trouvent que sur des points rares et déterminés, et il est probable que les hommes n'ont eu qu'un centre de création unique, et ce centre a dû être quelque part en Asie, non loin de ce massif central de la terre où se trouvent assez rapprochées les trois races jaune, blanche et noire dont les autres sont des rameaux, et les trois formes de langage, monosyllabiques, agglutinatives et à flexion, qui se partagent les dialectes de la terre. Les espèces d'animaux les plus anciennement asservies à l'homme viennent de ces régions, les premières migrations connues en sont parties, et les hommes qui en sortent encore de nos jours sont encore les plus faciles à acclimater sous les cieux les plus différents.

Les races d'hommes sont si variées, les langues sont si dissemblables que l'on répugne d'abord à cette idée d'une commune origine. Mais à mesure que les hommes sont plus connus, l'histoire naturelle les groupe en familles ; la linguistique démontre que les langues, toujours mobiles par le vocabulaire et même par la grammaire, bien loin de supposer des formes cérébrales particulières, sont des races dérivées d'une langue primitive unique ; les hommes peuvent échanger leurs langues comme ils peuvent
mêler leur sang ; chaque nouvelle découverte remet à sa place un anneau 254

de la chaîne ; on en est venu à calculer le nombre de mots communs à deux langues différentes qui permet d'affirmer avec probabilité leur origine commune, et trois mots suffisent pour qu'il y ait dix à parier contre un.

En même temps que les sciences remontent les degrés de la tradition vers l'unité de l'origine, les hommes tendent par mille efforts à l'uniformité de la destinée et fondent leurs langues, leurs lois, leurs États, leurs monnaies et leurs cultes, devenant de plus en plus frères, de plus en plus cosmopolites, de plus en plus maîtres de la nature domptée. Mais à ces lois, à ces efforts, que d'obstacles, et sur le chemin que de défaites ! Le plus terrible n'est pas la Babel des langages ; le plus insurmontable n'est plus la distance, car l'homme est intelligent, l'homme est voyageur. Nos ancêtres, les Aryas, sont en route depuis quatre mille ans. Mais quelle hostilité de la nature ! Quelle guerre entre les hommes ! La naturalisation d'une race sur un sol nouveau, comme une conquête, débute par une bataille avec un nombre effrayant de morts, et ce n'est qu'après de nombreuses générations que le noir peut vivre en Amérique, le blanc en Afrique. La civilisation est ici un obstacle à la civilisation. Elle opère trop brusquement les changements de climat, plus brusquement encore les changements d'habitude, et les arrivants sont tués par nos progrès comme les indigènes par nos vices. 255

L'homme paye partout l'assainissement de sa demeure, car il la reçoit malsaine. Les médecins connaissent la fièvre des défrichements et la fièvre des marais. Une fois assainie, l'homme peut vicier sa demeure. Il a donné des marais aux Dombes, laissé inculte la campagne romaine, et précipité dans les grandes villes les paysans et les ouvriers, bravant ce que les anciens n'appelaient pas si mal les *éléments*, ce que les modernes appellent plus savamment les *milieux*, la terre, l'air, l'eau, le feu, auquel s'ajoute ce milieu : la conduite.

Sur la plage où une race s'établit et pullule, une autre succombe, frappée à mort, non-seulement mourant de chagrin, de famine, ou de vices nouveaux, mais glacée et comme empoisonnée par l'approche de nouveaux êtres humains, — cela est constaté, — comme ceux-ci le sont par l'aspiration des miasmes de nouvelles terres. Les animaux, les plantes, les hommes, ne s'acclimatent ainsi qu'au prix de longues durées et de

lourds sacrifices. Les invasions ne se font que par les *barbares* ou les vicieux, ou les conquérants, chasseurs qui tuent, pasteurs qui asservissent, cultivateurs qui bannissent. Se séparer, s'entre-détruire semble la loi de ces frères, et Celui qui a dit : « Allez et remplissez la terre », a dit à la terre de répandre des piéges, des abîmes et des venins sous les pas de ces hommes qui vont !

Cependant, peu à peu, l'homme triomphe de la nature. Né dans des ré- 256
gions magnifiques, il trouve la nature d'autant plus terrible qu'elle est plus belle ; les tremblements de terre et les serpents sont l'apanage des paradis terrestres, et l'homme quitte ces lieux de délices et d'anéantissement ; il va chercher des contrées plus tempérées, où il a moins à jouir et moins à souffrir : il passe de l'Asie à la Grèce, puis à l'Italie, puis au Nord, s'établit dans les trois contrées reines du monde, la France, l'Angleterre, l'Allemagne, et c'est là qu'élevé aux sommets de l'esprit, il crée de nouveaux instruments qu'il ajoute à sa force, et il se retourne pour soumettre enfin ces contrées qui l'ont vaincu, envahir la terre et civiliser les derniers de la famille abandonnée des hommes.

Nous sommes parvenus à cet âge avancé de la civilisation. Mais pas trop d'orgueil ! Dans les nations civilisées, les êtres vraiment civilisés sont l'exception, et c'est ici que l'économie politique nous instruit à la fois des règles du progrès et de la dure condition des hommes. Elle nous montre des *blancs* encore sauvages, tandis que la géographie nous présente des *noirs* assez civilisés, afin de nous rendre modestes, puisque les types supérieurs de la famille humaine ne sont pas toujours en avant, et ardents, puisqu'on peut ne désespérer d'aucun. Elle nous apprend surtout derrière quels étroits barreaux de prison, malgré la splendeur du ciel et la beauté de la terre, au milieu des roses et des rossignols, se débat en tra- 257
vaillant l'immense majorité des êtres humains [125].

En résumé, dans tout ce qui dépasse l'homme, il y a des lois, et elles sont accomplies ; dans tout ce qui touche l'homme, il y a des lois, et elles sont troublées. Et ce n'est pas une explication de dire que c'est l'épreuve de sa liberté et l'occasion de son triomphe, car, en fait, c'est l'écueil de sa

125. En note : « Pauvreté. »

liberté et la pente de sa ruine.

19 Tout passe, même la gloire ! Tout passe, même l'amour ! J'ai vu les puissants accablés par l'ennui. J'ai vu les riches inconsolables, et j'ai connu le malheur d'avoir été toujours heureux. J'ai vu réalisée la légende de la pauvre âme du purgatoire revenue sur la terre pour y trouver son amour trahi. Qu'importe ! Le moment est doux. Oui, mais nous valons mieux que nous-mêmes, et il y a en nous un être qui jouit, et un autre être qui pleure de la vanité de nos joies, si ardentes, si profondes, si pleines d'infini, et sans lendemain.

Puis, ce moment si court a des conséquences qui n'en finissent pas. J'ai dit : Oui, à ma mère, et mon malheur durera cinquante ans. J'ai dit : Oui, à la maternité, et mon enfant contrefait le sera toujours. En une seconde on perd la vue. En une seconde on perd l'honneur. Un mot d'un souverain, 258
et un honnête homme est flétri. Un mot d'un vaurien, et la perle devient fange.

La vie tout entière dépend de deux ou trois *oui* et de deux ou trois *non*. Oui ou non, veux-tu travailler ? Oui ou non, veux-tu aimer ? Oui ou non, veux-tu la fortune et la gloire ? Oui ou non, veux-tu le salut éternel ? Oui, oui, — travailler, — mais dans quelle vocation ? aimer, mais quelle personne ? La fortune, la gloire, à quelle condition ? Le salut, par quelle Église ? La vocation, la personne, la condition, le culte, questions qui ne dépendent pas de nous, bien que nos réponses en dépendent. On nous presse, nous hésitons ; un rien nous incline, tout est dit, carrière fixée, peut-être insupportable ; amour fixé, peut-être plein de désespoir ; fortune, ambition, fixées, peut-être dans la lutte et sur la pente du déshonneur ; culte fixé, peut-être dans l'erreur. C'est fait, c'est dit, il y a chose jugée.

20 Avez-vous quelquefois remué de vieux papiers ? Tant de comptes et de chiffres pour aboutir à quoi ? À avoir mangé, bu, dormi, porté du linge. Tant de sentiments, d'efforts, d'idées, pour aboutir à quoi ? À avoir fait un instant figure dans un monde dont tout est mort, tout, même les choses. Car elles meurent, s'usent, se moisissent, se détraquent, s'enterrent sous 259
la poussière invisible et le linceul des araignées, lorsque la main active de

l'homme n'est pas là pour épousseter, laver, rejoindre, entretenir, lutter contre la destruction continue !

21 Il n'y a pas un seul des événements de la vie qui soit révélé à l'esprit humain, pas un qu'il puisse prévoir avec certitude, hormis un seul, la mort. Cela seul est absolument certain. D'où la conséquence que Dieu a tout réglé et que l'homme doit tout régler en vue de ce seul événement certain ; et l'autre conséquence, que Dieu méprise la vie, ce que nous appelons ainsi, enfance, agitation, caducité ; qu'elle occupe une petite, toute petite place, dans l'immense plan général de nos destinées ultérieures, sans quoi il ne laisserait pas tomber la faux de la mort sur des multitudes. Être enlevé à la vie n'est donc pas un mal, bien que, tant qu'il la laisse et plus il la laisse, on soit tenu de la faire valoir comme une terre qui doit sa moisson.

22 On remarque sur la face des vieillards des taches noires ; c'est la terre qui vient envahir celui qu'elle va posséder. Et chaque année imprime sur les traits la marque de l'irrévocable, un pli, une tache, un signe, 260
un filet rouge ou bleu. La jeunesse est nommée la nature vierge, et l'on dit aussi la cire vierge ; elle est pleine, tendre, malléable, prête et souple à toutes les impressions ; peu à peu elle est envahie par l'irrévocable : deux mains se posent sur moi, celle des circonstances que je traverse, celle des pensées que je conçois ; et insensiblement il est écrit sur ma figure que je suis un imbécile, un scélérat, un malheureux, un hypocrite, ou un insignifiant.

23 Il est d'usage de faire imprimer des cartes portant le nom des morts d'un côté, et de l'autre quelques paroles pieuses empruntées aux livres saints, pour les recommander aux prières et aux souvenirs, sortes de petites épitaphes portatives, qui font de nos livres de messe un cimetière d'amis. Au-dessous des noms, sont les titres, les honneurs, les fonctions, les dates, et de l'autre côté, non plus les titres à l'estime des hommes, mais les titres à la miséricorde de Dieu. D'un côté, les distinctions ; de l'autre, l'égalité, et mille phrases qui se réduisent à une seule : Il fut bon, il vous aida, mon Dieu, à rendre les hommes moins malheureux ; il aima.

261

24 La mort ! cet ennemi est sûr de vaincre. Il peut n'être pas le pire de nos ennemis, n'être pas même un ennemi ; mais il est le plus redouté parce qu'il est le plus mystérieux. Et quoique nous sachions peu de choses de la mort, nous ne pouvons pas ne pas la considérer comme une torpeur sans remède qui prive le héros de son héroïsme, la face de son sourire, le regard de son expression, qui frappe tout d'un coup la forme humaine d'un engourdissement lourd et séparatif, lui enlève la beauté comme une écorce pelée, et met à nu le squelette. En des degrés différents, l'homme apprend et a toujours appris à surmonter cette terreur. Elle n'en reste pas moins la barrière fatale de toute satisfaction complète, la perturbatrice de tous les grands desseins, la vengeresse de tous les grands bonheurs, le découragement barbare et permanent de la nature humaine.

La mort tue la beauté, le bonheur, le génie, la vertu, renverse le chef-d'œuvre de la vie, et contredit la création.

La mort pèse sur l'homme, elle pèse aussi sur les nations ; leur vie est plus longue, la loi du déclin les menace, les atteint, les anéantit. O Scipion, où donc est Rome ? O Charles, où est l'Espagne ? O Gustave, où est la Suède ?

La mort tue ainsi d'avance et décourage nos desseins. Êtres d'un jour, 262
nous mettons du moins notre gloire à ne pas travailler pour nous-mêmes, et à nous perpétuer dans la famille, la patrie, une cause. Elles périront, et nos cendres dureront plus encore que nos œuvres. On sait où est la tombe de Charlemagne ; où donc est son empire ? Nos idées durent, et l'invisible est l'indestructible. Mais pourtant où et combien durent-elles ? Nous poussons devant nous le nom de Platon, comme pour faire ombre au nom de Jésus ; mais qui a lu Platon et qui vit de sa doctrine ? Empires et monuments, idées et nations, systèmes et inventions, chênes et lions, vous périrez ; et vous mourrez aussi, rochers et montagnes. La mort, la mort, est la reine de la vie et le terme de tout. Qui nous délivrera de la mort ?

Jésus dit : Je suis la vie éternelle, et qui croit en moi, quand même il mourrait, vivra.

Et il dit : Tout compte à mes yeux et pour toujours.

Quelle audace ! et le pourrons-nous croire ? O mort, où est ta victoire ?

La mort ! Oh ! ne faisons pas les braves. Nous pouvons devenir bronzés contre la mort évitable et soudaine des batailles, indifférents à la mort d'autrui, et sans larmes au milieu de leurs larmes. Mais la mort nous trouvera un jour épouvantés, tremblants et consternés ; qu'elle nous surprenne par un pied qui enfle ou par un cheveu qui tombe, et déjà nous sommes inquiets. 263

Qu'elle fonde sur nos amours ! O mort, tu as pris mon enfant, ma femme, ma mère ! Grand Dieu, vous les aviez créés pour moi. Vingt ans j'ai combattu pour être digne d'elle ; vous aviez couronné son front de boucles charmantes, vous aviez allumé le feu de son doux regard, vous aviez répandu la beauté sur tout son être, et posé sa noble démarche sur ce sol où votre soleil dessinait son ombre gracieuse ; vous aviez ouvert et animé son sourire, accordé le timbre de sa voix ; vous aviez voulu, vous aviez béni nos amours, et de ces délices fait sortir la vie sous la forme de notre enfant. Vous avez fait cela, puis vous l'avez brisé. Raphaël, pris de folie, n'a pas crevé sa toile, et Michel-Ange n'a pas brisé à coups de marteau le marbre de ses chefs-d'œuvre. Vous, Seigneur, vous donnez la vie, la beauté, la jeunesse, et vous en faites le charme et la vie de cœurs séduits ; vous brisez à grands coups votre œuvre qui résiste, qui crie, qui se débat, qui ne veut pas mourir ; vous la jetez à la mort, et son haleine impie va corrompre en un jour, défigurer, crever, pourrir, rendre au néant ma bien-aimée, et vous ne me prenez même pas avec elle ; vous me laissez brisé, incomplet, veuf, chancelant, anéanti, avec une orpheline à la main, réduit pour toujours au désespoir qui ravage ; à moins (horrible, oh ! plus horrible encore), à moins que cette mémoire déposée dans la tombe de mon cœur n'y soit aussi dévorée peu à peu par le ver de l'oubli. 264

Non, non ! vous n'avez pas fait la mort, c'est trop horrible. Mais si vous ne l'avez pas faite, oh ! Seigneur, vous ne pouvez vous douter de ce qu'elle est, cette méchante, cette affreuse mort, vous ne le savez pas, et si vous avez pitié des hommes, Seigneur, il faut pour bien connaître leur condition, la partager, la subir vous-même, il faut passer par la mort.

Oui, si vous avez vraiment souci des hommes, c'est dans la misère et

dans la mort qu'ils vous donnent rendez-vous, et c'est dans les profondeurs d'où sortent leurs cris, *De profundis clamavi*, c'est là que nous vous attendons ; péché, mort…..

En effet, Jésus a choisi la pauvreté, et il a goûté la mort. Il est Dieu ! c'est le Dieu qu'attendent les hommes.

Écoutez le chant du triomphe : *Proficiscere anima christiana*[126],… et le reste.

La terre va s'ouvrir, le ciel s'ouvre avant elle, et l'âme immortelle remonte au séjour pur où elle attend le corps. Le voile est déchiré, les larmes perdent leur amertume, et les tombeaux sont couverts de fleurs.

Ici, philosophes, savants, puissants, votre pouvoir expire, et les cierges que vous allumez s'éteignent et ne brillent plus. Entre l'âme qui part et les âmes qui restent, sur la terre qui disparaît, au seuil des grandes ombres, rien ne nous paraît plus que Jésus et sa croix. J'entre à l'Église, 265
et j'y vois précisément les victimes, les veuves, les orphelins, ceux qui pourraient se plaindre et viennent remercier. Dieu est leur consolateur et non pas leur bourreau.

Vous trouvez ces pauvres femmes bien laides, et vous les méprisez. Ames, élevez-vous, changez de point de vue, et dissipez les ombres. Cette pauvre mère vulgaire, dans sa robe terne, elle porte ici, comme la Charité dans les tableaux de Rubens, des enfants sur son sein, sur ses genoux, dans les plis de sa robe ; elle prie pour eux tous et ramasse leur nom sur ses lèvres tremblotantes. Et ce bonnet de paysanne couvre une femme qui, semblable au nageur qui se dévoue, traîne après elle dans sa pensée je ne sais combien de naufragés de sa famille qu'elle arrache à la mer et apporte au rivage.

Et ce lambeau de vie, sous une blouse ou sous la bure noire, dont nul ne sait le nom et dont les traits communs ne disent rien et n'attirent personne, cette herbe humaine sans beauté, Dieu la connait, et sa rosée la touche.

Et dans ce péle-mêle des rangs, des âges, des dons, des sexes, des nations

126. Prières des agonisants.

autour de l'autel, je ne vois plus que des âmes qui se pressent vers Dieu, égales, libres, souffrantes, militantes, triomphantes.

266

25 C'est au lit, squelette souffrant, humilié dans ses sens, borné, isolé, faible animal, que l'homme voit le peu qu'il est et se prépare à la tombe.

26 Ce sentiment qu'on a une dette est surtout poignant quand on meurt. Nous mourons tous insolvables. Non-seulement on perd la joie de vivre ; on quitte ceux qu'on aime ; on va plonger seul dans une onde inconnue, mais on frissonne à la pensée d'un jugement pour lequel on n'est pas prêt, comme s'il fallait paraître nu ; on voudrait se cacher, se baigner dans le Léthé des fables anciennes ; on va affronter, impur, les regards du Dieu pur.

III

267

Nécessité de la vie future prouvée par les maux de la vie présente. — Dogme du péché originel. — Comment il est prouvé par les faits. — Lumière qu'il jette sur l'étude de la vie humaine.

1[127] L'homme a reçu son être inachevé, et son esprit pour l'achever.

La réversibilité des fautes et des mérites, si mystérieuse, a son image de plus en plus exacte à mesure que la société est plus avancée, dans la division du travail — (chacun pour tous, tous pour chacun), — dans l'impôt, dans l'armée. L'idée de patrie, puis celle de famille, puis l'union en Dieu, la réalisent de plus en plus étroitement.

La terre est un lieu de *passage* ; on nait, on meurt, on va, on rentre ; lieu de *douleur* inexpliquée, — l'enfant malade, — ce père va pleurer son fils unique, — cette veuve avait deux fils, morts tous les deux ; lieu de *mécompte* ; — qui atteint son idéal ? qui est cru, estimé, compris ? quel travail, quelle peine atteignent leur but ? l'imprévu nous saisit, l'imparfait nous borne, l'invisible nous domine — lieu de *combat* contre le froid, la faim, 268

127. On lit en note : « *Août 1862.* » Ce morceau serait donc le plus ancien de tous. Je suppose pourtant qu'il y a une erreur de date.

la nuit, la distance, le mal, la fièvre, l'envie, le mensonge, la puissance, l'injustice, la nature, la misère, le remords ! Et pourtant ce mouvement confus est traversé par des rayons de bonheur, et dirigé vers un progrès certain. Aidez-moi, crie le faible ; non, tu es libre. Laissez-moi, crie le fort ; non, tu es mené. Comme le ciel est certain ! Comme Dieu nous serre de près ! comme il est bon, mais ferme en sa justice !

2 Une des grosses taches de l'œuvre de Dieu sur la terre est la pauvreté. Qu'on ne m'interrompe pas par des phrases sur le travail et la charité, qui seraient les belles conséquences d'une triste cause. Ces phrases n'expliquent rien et n'adoucissent rien. L'homme ne peut pas soutenir sa vie physique sans le secours des produits de la terre, voilà comment nous sommes créés. Il ne peut pas obtenir ces produits sans son travail, et ce travail ne suffit pas ; il faut le travail des autres. C'est un second fait. Le travail de l'homme agissant sur la fécondité de la nature, voilà la condition première de la vie ; or ce travail n'est pas très-puissant, la nature n'est pas très-féconde, voilà le fait ; en sorte que toute la quantité de travail aboutit à peine à produire la quantité de biens nécessaires à la vie quotidienne de tous ; cela est certain, et cela est dû à des conditions qui 269
dépendent directement du Créateur. Il a réglé les saisons, il est l'auteur de l'enfance et de la vieillesse, et de la maladie, et l'homme et la terre sont sortis de ses mains ainsi faits, l'un devant se nourrir de l'autre. Un peu plus de puissance, de vigueur, d'intelligence, d'un côté, un peu plus de richesse et de fécondité de l'autre, et la pauvreté n'existerait pas. Il aurait pu destiner à l'estomac autant de nourriture qu'il a destiné d'air au poumon ; il ne l'a pas fait.

Et cette indigence est si vraie qu'elle résiste à toutes les combinaisons qui la diminuent peu à peu. L'homme, après avoir bien cherché, trouve des moyens d'augmenter sa puissance productrice, et la fécondité du sol. Il invente la culture, les instruments, le crédit. Mais ces combinaisons exigent un travail antérieur suivi d'une épargne, ce que l'on appelle un capital. Il ne se forme que très-lentement. Tout ce qu'on imagine pour en accélérer la formation aboutit vite à la ruine ; nous avons vu de notre temps les crises, les faillites, les avortements des moyens factices, — crédits mobiliers, sociétés d'escompte, et autres procédés pour faire circuler la richesse plus vite qu'elle ne se reproduit ou ne s'épargne ; la mesure

de ce qui circule de valeurs représentatives est toujours dans la masse de ce qui se crée ou se garde de valeurs réelles. Le nombre des pièces de cent sous dépend toujours du nombre des grains de blé. Nul moyen d'accélérer la production sans une épargne. Or l'homme n'est pas seulement 270
un producteur, il est aussi un destructeur, sauvage en Orient, joueur et viveur en Occident, et l'épargne ne lui plaît pas plus que le travail.

Les rêves échouent encore plus que les expédients. On dit : Partageons. Il n'y a pas assez de terre *cultivée* pour qu'on la divise entre tous ceux qui l'habitent. Il y aurait bien assez de terre cultivable dans la planète pour tous ses habitants. Mais pas de vie de chacun sans le travail des autres ; d'où l'obligation de se grouper par nations sur de petits espaces. Pas d'instruments et d'animaux pour dompter la terre sans un capital préalable ; d'où l'impossibilité pour les pauvres, ceux précisément qu'il s'agit de pourvoir, d'aller utiliser les terres inutiles. Ajoutez que ces terres sont séparées par des montagnes et des océans, ou habitées par des êtres dangereux, ou accablées par la chaleur ou le froid. Obstacles de toutes parts [128].

Mais le grand obstacle est encore dans la nature morale de l'homme, qui n'aime pas le travail, ni l'épargne, et aime la dissipation et l'égoïsme, en sorte que, pour le faire travailler, il faut que la faim le pousse ; et ce n'est pas assez : on a dû inventer la propriété et l'hérédité, si grands attraits qu'il se donnera de la peine ; attacher à l'opulence des plaisirs et des droits qui la font envier, et l'on a trouvé qu'un petit nombre de 271
riches qui dépensent étaient des distributeurs de richesses plus efficaces qu'un grand nombre de pauvres qui se réduisent au strict nécessaire de jouissance et de travail. Nous naissons tous pauvres ; quelques-uns deviennent riches, et cela est utile à tous comme émulation, comme répartition. Les peuples civilisés sont parvenus à accepter cette combinaison comme la meilleure. Quel aveu de l'insuffisance des biens de la terre !

Il n'y aura parmi vous que quelques riches, et la richesse les corrompra !

Certes, si tous les hommes étaient intelligents, laborieux, économes et bons, il n'y aurait pas de pauvres. Il faut donc leur dire de devenir plus intelligents, etc. ; et c'est ce que fait la religion venant en aide à la mo-

128. En note : « Pauvreté de nos ressources, pauvreté de nos forces. »

rale publique et à la conscience privée. C'est même cette mission de la religion qui devrait interdire aux gens religieux de répéter qu'il y aura toujours des pauvres, car ils ont précisément le devoir de prouver qu'il pourrait ne plus y en avoir. Mais en fait, comme les sermons, les discours, les intérêts ne suffisent pas à transformer ni l'homme ni la terre, le fait est que des milliers et des milliers d'êtres languissent dans le besoin.

Le fait *général* doit être combattu peu à peu par toutes les forces à la fois mises aux mains de l'homme en société, — soit ; mais le fait *spécial* ne peut être corrigé sur l'heure que par la charité. Cette force est en- 272
core insuffisante. *Légale*, elle augmente le mal ; *libre*, elle ne le guérit pas. Quelques-uns vont jusqu'à se donner nuit et jour, corps et biens. La plupart ne donnent presque rien, et le scandale d'immenses fortunes au pied desquelles on meurt, est de tous les jours ; il y a de pauvres gens mangeant du pain noir dans des huttes sur les possessions de millionnaires oisifs ou absents, et parcourant leurs terres comme le marin parcourt la mer sans pouvoir en avaler une goutte.

Force productrice du travail insuffisante, force productrice du capital et du crédit bornée et exigeant un effort antérieur, force productrice de l'intelligence et de la volonté bornée, force réparatrice de la foi ou du cœur bornée, force auxiliaire de la propriété, de l'hérédité, insuffisante. Et au milieu de tout cela, l'immense majorité des êtres, le dos courbé et la tête suant sur le sol, incapables de se livrer à aucun travail d'esprit, vivant dans ces profondeurs de ténèbres, de pauvreté, d'ignorance et d'abrutissement, que le suffrage universel nous montre ; et au milieu de ces petits, quelques-uns souffrant vraiment faute de viande et de linge, et des premières nécessités ; un rude combat sans pitié, un rude travail sans repos, une vie plate et dure, — que l'on retourne comme on voudra les causes, les moyens, les idées, les innovations, — c'est là le sort : le sort des pays civilisés, même chrétiens. 273

Il peut être un peu corrigé. Notre esprit nous dit même qu'il peut l'être tout à fait ; notre expérience nous dit qu'il ne l'est pas.

Faisons la part de l'homme et de sa liberté pécheresse, si large que vous voudrez. Reste la part des choses qu'il n'a pas faites, l'hostilité de la nature qu'il n'a pas créée.

Nous ressemblons aux fils d'une mère avare, nous marchons pieds nus, en haillons, sur le sol de notre mère, magnifique par le soleil et les arbres, belle pour les passants, sévère et dure pour ses fils.

Et pourtant, cette perspective est vue du mauvais côté. La loi de la collaboration de Dieu, qui a créé la matière et les forces, avec l'homme qui les met en œuvre, est admirable. Mais comme toutes les lois qui sont appliquées à l'homme, elle est certainement frappée d'une certaine perturbation. Tout ne peut précisément lui être subordonné et destiné. Mais il a des lois qui ne regardent que lui seul.

Puis enfin, il y a une série de combinaisons, et de décrets et d'événements, de causes et de conséquences qui regardent chacun de nous ; l'individu a une destinée.

Ainsi, lois universelles de l'ensemble du monde.

Lois spéciales de la planète terrestre.

Lois communes aux règnes divers.

Lois spéciales à l'espèce des hommes.

Lois spéciales à chaque individu. 274

Pénétration et enchaînement de toutes ces lois.

Or plus on avance dans la découverte des lois universelles, plus elles dénotent un ordre parfait et une souveraineté sans limites. Dès qu'on touche aux lois qui concernent l'homme, les hommes, leurs relations avec la nature terrestre, on constate un ordre imparfait et une souveraineté bornée.

La perfection n'est pas de ce monde, la justice n'est pas de ce monde, le bonheur n'est pas de ce monde. Ce sont des phrases banales, à force d'être vraies. Et pourquoi donc ? Quoi ! l'homme est ainsi bâti qu'ayant le désir et le goût du parfait, du juste, du bonheur, il aboutit à l'imparfait, à l'injuste, au malheur ! C'est un paralytique sur un aveugle. L'un est chargé de voir, toujours en haut ; l'autre est chargé de marcher, toujours en bas. On a bien vite fait de répondre : Dieu ne pouvait créer que des êtres moins parfaits que lui. Sans doute, mais à ce degré d'imperfection

qui descend au crétin et à l'assassin, à ce degré d'infortune qui grouille dans la vermine et la famine !

Non, non, ce monde est un monde *incomplet*, ce monde est un monde *puni*, cela seul peut et doit être admis. Il y a une immortalité, il y a une pénalité.

Avant de nous demander pour la faute de qui nous sommes punis, cherchons par qui la peine nous est transmise. Par nos parents. La faute est donc antérieure ? Oui, elle est originelle, et le mal vient de l'homme, créé 275
heureux, parfait, mais libre. Ainsi Dieu n'a pas créé le mal ? Non, c'est bien. Mais il l'a puni ? Oui, c'est juste.

Cependant la peine est bien dure ! Oui, à la mesure de l'offensé. Il est peu convenable qu'une longue série d'êtres souffrants sans rémission sorte d'un premier être ; cette notion est répugnante pour l'esprit ; nous résistons à cette justice au nom du sentiment du juste. Anéantissez cette race, brisez cette œuvre mal venue, mort et néant, pour exercer votre justice. Mais, — travaux forcés à perpétuité, — où est votre gloire ? où est votre bonté ?

Il descendra un pardon ! Il viendra un secours ! La terre sera réconciliée ! Il y aura un salut ! Ce monde sera le monde du travail et de la grâce.

Ah ! cela est beau, et j'accepte. L'homme est conduit dans la vie par quelqu'un de meilleur que l'homme, à quelque chose de meilleur que la vie.

3 À la pénurie des biens de la terre se surajoute l'avarice. On garde, on prend, on accumule, on ne donne pas. Par avarice, ce père confie son fils à un précepteur suspect, et il sera corrompu. Par avarice, ce jeune homme est marié à une héritière stupide, et il est perdu.

Par avarice, ces enfants laissent souffrir leur vieille mère, ou cette vieille 276
mère maintient dans la gêne des enfants qui aspirent à la voir enfin mourir. Nos domestiques nous volent et nous détestent, nos ouvriers souffrent et sont corrompus, à cause de notre avarice. Ce n'était pas assez que la terre fût pauvre, l'homme est avare, et la faim grandit !

Ainsi de toute part s'élève le cri de la nature meurtrie, affamée et déçue, vers un Sauveur. Ah ! mon Dieu, tirez-moi d'où vous m'avez mis, ou du

moins montrez-moi que ma misère est mon bien, et que toutes ces blessures de la terre sont les signes d'une victoire future, qu'ils ont un sens intelligible, miséricordieux même, oui, que la douleur est un dessein de bonté ! Montrez-moi que je ne suis pas écrasé par un sort lourd et stupide.

4 Et l'ennui ! Quel abîme ! L'ennui sans cause, ou l'ennui imposé par un organe physique, ou l'ennui qui s'attache aux choses respectables !

5 Je vois que le crime est partout ; que la souffrance est partout ; je me dis que la souffrance a peut-être été permise afin de fournir au crime un moyen de se laver, et il me vient à l'esprit que la peine serait donc ainsi un dessein miséricordieux, que, spécialement, la peine, l'horrible 277
peine de mourir, imposée à tous, serait ainsi comme la porte étroite par laquelle il faut passer, selon l'Évangile, mais par laquelle en effet nous passons, jetés à terre, couchés, tirés, glacés, meurtris, et enfin dissous !

On m'affirme que Dieu même est descendu dans notre nature faillible pour nous montrer la pureté, dans notre nature souffrante pour nous apprendre la vertu, dans notre nature mortelle pour nous garantir la résurrection, et qu'il a dit : Je suis la voie !

Doctrine surprenante et bizarre, que mon esprit n'aurait pas inventée, mais qui s'adapte étonnamment à ma vie telle qu'elle est. Vous levez les épaules et vous me dites : Vivre, régner, gagner, chercher, aimer, jouir, voilà la vie, et le reste est chimère, illusion. Mais non ! Je sens bien que le crime est là, que là est la souffrance, que là est la mort, qu'elle m'attend, qu'elle me tient, qu'elle m'a déjà englouti plus qu'à moitié. Vos doctrines m'amusent et vos tentations m'ébranlent, mais je suis couché dans un sillon dont vous ne me tirez pas. Si tout est fait pour une autre vie, et si Dieu est bon, les peines de celle-ci ne sont que l'épreuve, le feu, l'eau, nécessaires à traverser pour aborder à un monde meilleur.

Ah ! c'est bien dur de quitter celui-ci ; vous m'avez donné la joie de vivre, la joie d'aimer, la joie de connaître, et vous me réduisez à la nécessité de mourir. Où est votre gloire ? Où est mon bien ? Dans un monde meilleur 278
et par conséquent dans cette mort qui t'y mène et où il te faut passer !

Qui m'aime me suive !

Eamus et moriamur cum eo.

6 C'est bien vrai que la souffrance donne l'intelligence ; — elle oblige à chercher, à préciser, à insister, — et que la mort donne l'humilité ; car nul n'en est dispensé, ou averti ; nul ne peut dire : J'étais utile, ou bien : Je méritais.

7 Je crois à l'autre vie, non-seulement à cause de ce qui se fait de mal dans celle-ci, mais parce que nous ne pouvons même pas être satisfaits par ce qui s'y fait de mieux. Nos désirs infinis sont à la gêne dans notre puissance finie. Quiconque cherche d'une âme sincère l'idéal, ne le rencontre ici-bas que dans le seul Christ.

8 Nous disons tous du mal de la vie, un peu plus de mal que nous n'en pensons, car nous ne voulons pas la quitter. Il est étonnant à quel point, malgré la mort certaine, chacun s'établit ici-bas, et s'y installe ; les liens 279
semblent perpétuels, le voyage sans fin, les attaches pour toujours. Ne méprisons pas la vie ; elle est belle, instructive ; le spectacle est curieux, la science imposante, l'art charmant, la nature éblouissante, le travail même (fils de la faim !) fortifiant, l'amour ravissant, la famille douce, et il n'est pas un si pauvre être qui n'ait part à tout cela. Puis, mécontents du reste, nous sommes contents de nous ; nous nous plaisons, nous nous inspirons une satisfaction, souvent risible, mais réelle.

Ne méprisons pas surtout les philosophies qui expliquent la vie, les sciences qui l'occupent, les arts qui l'embellissent.

Mais, cela dit, oh ! sachons la voir telle qu'elle est. Grands hommes, vrais grands hommes, qui avez ajouté quelque chose au savoir ou au bonheur des autres hommes, penseurs et artistes, législateurs et gouvernants, savants et médecins, bienfaiteurs et inventeurs, que vous êtes peu nombreux ! Êtes-vous vingt ? Êtes-vous trente, depuis le commencement du monde ? Puis, avez-vous vraiment changé la vie ? Et vous, privilégiés, vous qui comprenez, jouissez, possédez, êtes-vous cent mille ? Et combien de temps durent vos jouissances ? Et à quel prix sont achetées vos

conquêtes ?

L'immense majorité souffre obscurément toujours. Nul n'est exempt de souffrance.

Puis vient la mort. 280

Mais cela est ainsi, cela ne peut être autrement.

Erreur ! notre raison conçoit un meilleur ordre de choses ; on dirait qu'elle s'en souvient. Dieu pourrait éclairer plus vivement l'esprit, la nature pourrait servir plus docilement notre corps. On conçoit un monde différent où le même homme verrait Dieu et gouvernerait la nature ; tandis que ce monde que nous habitons est certainement organisé, physiquement, de manière à nous faire souffrir, moralement, de manière à nous faire pécher. Ce monde meilleur est entièrement analogue à celui que la Genèse nous dit avoir été l'habitation du premier homme ; Adam voyait Dieu, et il commandait à la nature. Il a été banni du paradis, c'est-à-dire placé sur la même planète dans d'autres rapports avec Dieu et avec la nature, et sa race a été destinée à la même habitation, où Dieu est loin et la nature hostile. D'enfant, il est devenu soldat ; ce qu'il possédait, il doit le conquérir.

C'est un fait que la nature accuse des convulsions de la planète, un fait que les relations entre elle et nous sont difficiles, et souvent meurtrières, un fait que Dieu semble au delà de nos regards, un fait que nous avons pleinement conscience de la possibilité d'un état meilleur sur la même planète avec les mêmes créatures.

281

9[129] La vie devait être la paix, elle est la guerre. Nous devions posséder Dieu, il nous le faut conquérir. La terre eût été docile, elle est hostile. L'âme eût été lumineuse, et le corps plein de force et de beauté ; des nuées obscurcissent l'âme, le corps est débile et communément laid.

Telle est la condition certaine de l'existence présente. Nous nous levons le matin, chacun pour combattre à son poste un ennemi, un obstacle qui lui est offert, comme dans le champ où les laboureurs ont chacun leur sillon. Cet ouvrier va lutter contre le bois qui se présente informe et qu'il

129. En note : « Vie. Février 1868. »

rendra maniable, non pour sa main seulement, pour toutes les mains. Ce juge va lutter contre le crime, dont il débarrassera non-seulement lui, mais tous les autres. Cet ingénieur va lutter et ouvrir à tous une route. Ce maître va lutter contre l'ignorance d'un cerveau d'écolier, cette mère contre la maladie, la malpropreté et la faim, prêtes à s'abattre à chaque instant, si elle ne les combat pas, sur le berceau de son enfant. Ce soldat va lutter contre l'ennemi, et ce paresseux même luttera chaque jour contre l'ennui, la faim, l'affaiblissement, qui menacent ses membres et son esprit, et, inutile, il servira du moins à porter comme un esclave 282
les trophées du triomphe que quelque pauvre femme a remportés avec son aiguille sur la soie, la laine et le lin dont il est revêtu. Nous sommes tous militants, et l'Église dit du ciel, sans qu'on l'écoute, ce qu'on est bien obligé de croire de la vie. — Elle est cela.

10. LA CHUTE. SCIENCE DE LA CONSCIENCE[130] Je m'étonne que les philosophes et les physiologistes, si fiers de la moindre analyse de la pensée ou de la cervelle, ne rendent pas plus d'hommages à ces grandes expériences qui sont la base de notre religion et l'honneur de l'homme : l'expérience de la chute de notre race et de l'infirmité de notre volonté, conduisant comme conséquence à l'effort de toute l'existence pour se relever et à l'espoir d'une seconde existence après celle-ci. Rien de plus beau, de plus considérable, de plus fécond, de plus certain.

Oui, nous avons beau dire que les hommes traversent en ce moment une crise, que nous sommes à une période de transition ; nous avons beau accuser notre temps, notre pays, ou, comme les imbéciles, répéter : « Ceci n'arrive qu'à moi » ; ces phrases sont des illusions. La vérité éternelle, 283
la voici : ce n'est pas à telle époque ou à tel idéal que nous sommes inférieurs, c'est à nous-mêmes. L'ensemble de la vie et des choses est au-dessous de l'attente que nous portons en nous, et chacun de nos actes particuliers est au-dessous du dessein même en vue duquel nous l'avons accompli. Nous vivons dans une condition plus basse que notre destinée, nous agissons avec une volonté toujours au-dessous de notre raison. Nous portons une nature déchue et une volonté blessée, ne pouvant entretenir la vie sans brutalité, la transmettre sans humiliation, la traverser

130. En note : « Juin 1869. »

sans catastrophe.

Comment cela s'est-il fait ? Par la faute de l'homme, et non par le fait de Dieu ; voilà la notion claire et belle, profondément philosophique, contenue dans nos dogmes. Quelle a été cette faute ? Une autre espèce y est-elle pour quelque chose ? L'effet n'est-il pas disproportionné avec la cause ? J'en conviens, le mystère est là. Mais le mystère ne change pas le fait, et ce fait, révélé par la foi, confirmé par l'étude, l'histoire, l'observation directe de tous, de chacun, à tous les temps, sous tous les cieux, est une loi, la plus importante en conséquences qui ait été établie par le travail accumulé de tous les siècles, inexplicable, incontestable, un de ces rocs dont on ne peut ni découvrir ni ébranler les profondeurs souterraines.

Sentiment, raison, puis expérience, dit Claude Bernard. Soit ! Mais pas expérience *sensible*, ce qui retourne au commencement. Expérience directe, 284
intérieure, *science de la conscience*. Quand on a constaté ce premier fait dominant et que l'on recherche les *défauts* et les *fautes* de l'âme, c'est-à-dire ce en quoi elle *manque*, ce en quoi elle *tombe*, on n'arrive pas à une plus profonde et plus définitive analyse que celle des *sept péchés capitaux*. C'est complet, pris sur le vif, et démontré.

De là, il n'y a qu'un pas, de la théorie des défauts à la théorie des secours, composée d'un seul principe, la nécessité de l'assistance de l'ouvrier pour raccommoder son œuvre, qui a besoin de rentrer de temps en temps à l'atelier, et de trouver des secours placés de distance en distance précisément aux points justes où ils sont nécessaires, naissance, virilité, mariage, sacerdoce, mort ; puis tout le long de la route, les deux sacrements de voyage, la confession et la communion.

11 Soit, cela est vrai, il en est ainsi ; mais pourquoi ajoutez-vous qu'il en devait être autrement ? qu'il y a eu changement, et chute ? Pour deux raisons. Cette série de phénomènes produit le désordre et la peine ; cela est contraire à l'idée que j'ai de Dieu. J'ai aussi en moi l'idée d'une perfection, plus haute, pour laquelle je suis fait, tout un autre plan, que je vois, que je poursuis, que je n'atteins pas. Perfection, voilà l'idéal ; rien 285
que cela n'est digne de Dieu ; cela est proposé à l'homme. Imperfection, voilà le réel ; et cet être, vous et moi, qui portons le sentiment invincible

du parfait, sommes le même être qui accomplissons invinciblement l'imparfait.

Un être qui n'atteint pas sa fin, un résultat qui n'est pas digne de Dieu, voilà ma preuve d'une chute. Il faut que ce soit conforme à la justice, car ce n'est pas conforme à la beauté ; je puis concevoir comme peine ce que je ne puis admettre comme plan. Et ne me répétez pas qu'il y aura une seconde vie ; cela n'empêche pas qu'il n'y en ait une première, et toutes les deux doivent être dignes de Dieu.

12 Le chrétien qui croit à la chute, à la défaite, est aussi le victorieux, ou le courageux, qui se dit : Ce monde est tombé, mais il n'est pas perdu. Il peut être renouvelé, soumis au bien, converti. Je travaillerai, je me dévouerai. Innocent, je souffrirai pour le coupable. Heureux, je tendrai la main aux malheureux. *Die Veredlung des Volkes ist kein Traum*[131]. À ce souffle, on voit se lever l'armée des bons, des travailleurs, des généreux ; elle embellit la terre, elle honore l'humanité, elle sauve le monde 286
en naufrage, elle marche, elle se sacrifie, et qui donc est surpris d'apprendre qu'elle plaît à Dieu, qu'il marche à sa tête, et qu'il se fait l'ouvrier, l'orateur, la victime en venant parmi nous, et en y multipliant dans son exemple et dans son sang la troupe des travailleurs, des apôtres, des dévoués volontaires !

IV

> La Foi et la vie. — Comment la Foi se dégage du spectacle de la vie plus que de l'opération de la raison. — Effets de la Foi sur la vie. — Morale. — Piété.

1 J'ouvre les livres et je vois qu'aux yeux des philosophes, tout est raisonné et explicable par la raison ; les savants écrivent que tout est conforme à la science, fondé sur des observations ; les législateurs pensent avoir tout prévu par des règles. Je regarde. Ce n'est pas la vie vraie.

131. « L'anoblissement du peuple n'est point un rêve. » Cette parole de Pestalozzi est citée dans le premier écrit de mon père : *Essai sur la vie de Henry Pestalozzi*. Paris, 1848.

Nous raisonnons peu, nous recevons nos idées toutes faites, notre condition toute faite, nous ignorons les lois, et nous subissons la loi de la lutte, de la faim, de l'obéissance et de la mort. Toute notre valeur in- 287
tellectuelle dépend du petit rayon d'instruction parvenu jusqu'à nous, et toute notre valeur morale dépend de la petite goutte de religion tombée sur notre âme ; entendez-bien, — de religion, c'est-à-dire en un seul mot, de croyance à la présence de Dieu.

Quelques-uns n'y pensent jamais ; quelques-uns — la plupart — quelquefois, aux grandes occasions ; quelques autres toujours ; et dans ce dernier groupe, je range les athées honnêtes ; en niant Dieu toujours, ils s'en occupent toujours et sont toujours occupés de produire sans lui ce que l'on produit par lui ; ils se tendent, s'aveuglent, mais se contraignent et sont toujours en présence de la montagne qu'ils frappent et qu'ils démolissent. De ceux qui ne pensent jamais à Dieu, il sort des scélérats accomplis, des types achevés de bassesse et de vice. Dans la grande foule des seconds, se presse l'immense majorité des êtres, et les troisièmes sont la pépinière des saints.

J'entre dans cette petite chambre modeste ; entre quatre murs est une vieille femme qui achève de vivre, un cordonnier et ses enfants, une jeune fille de vingt ans, pauvres, misérables, indigents ; c'est le fumier ou la terre pavée, le vice habituel, la grossièreté des nuits, la colère et la bêtise des jours, à moins qu'on ne soupçonne la présence de Dieu, et qu'on n'ait une crainte vague de le voir, en levant le bras, le fichu, le regard.

Et dans les quatre murs de la salle du trône il en est de même ; la bas- 288
sesse y réside, si l'instinct de la présence de Dieu et de son œil ouvert ne retenait pas. On dit : la morale naturelle, la conscience, suffit. Qu'est-ce que ce murmure intérieur et pourquoi l'écouter, si ce n'est pas la voix basse de Dieu ? Tais-toi, conscience bavarde ! Et qu'est-ce que le respect humain, la peur de l'opinion d'hommes que l'on méprise, si ce n'est l'instinct que Dieu est en chacun, nous regardant et nous jugeant ? Que m'importe mon estime et la vôtre, si elle n'est pas l'écho de Dieu ?

Nous savons, nous sentons qu'un meilleur monde était possible, que celui-ci est manqué ; nous concevons mieux, nous nous sentons nés pour mieux, et de temps en temps un cri de cet autre monde idéal, qui devait

être notre partage, nous arrive, et nous le reconnaissons ; c'est l'accent du pays.

L'Évangile a poussé deux ou trois de ces cris-là, des énormités, comparées à l'état du monde, qui semblent toutes simples, reçues par notre âme née pour une autre. Et notamment : l'homme est le frère de l'homme ; races, nations, couleurs, cultes, rangs, richesses, tout s'oppose à ce mot, et il est plus fort que tout. La Révolution n'est grande que pour avoir touché à ces cordes-là. Et les peintres, les poëtes, les écrivains, ne nous émeuvent et ne durent que quand, soulevant les draperies, les vêtements d'emprunt, les voiles de convention, ils touchent là, et font parler la voix 289
du sang, selon l'étrange et forte expression de la langue.

2 Messieurs les savants, messieurs les critiques, messieurs les riches, je suis enchanté de causer avec vous, de dîner avec vous, d'oublier sous des lambris dorés qu'il fait froid, de m'amuser à suivre les hypothèses, les découvertes, les constructions de l'esprit. Mon imagination, suivant la vôtre, entrevoit des rives nouvelles ; elle accepte qu'une révolution profonde s'est opérée en tous genres, pour servir de spectacle à la génération qui passe entre les dix-neuvième et vingtième siècles, révolution littéraire, scientifique, religieuse. Que tout cela est amusant, brillant, récréatif et entraînant ! Mais, messieurs, je jouis une heure avec vous, et tout le reste des vingt-quatre heures qui composent le jour, je suis couché dans un lit comme une masse morte, je souffre avec le commun des hommes, je participe aux saisons, à l'air, à la chaleur universelle, je suis repris par le côté général de la vie des êtres, j'ai besoin du *centre de tout cela.* Vos paroles sont évanouies, et je suis seul avec moi-même.

290

3. LA FOI ET LA VIE[132] Les vérités de la foi ne cadrent pas tout à fait clairement et directement avec les données de la raison[133] ; mais elles

132. En note : « Janvier 1867. »

133. L'auteur a fait voir ailleurs comment il entend cette pensée. Il ne prétend point refuser à la raison la force de connaître la vérité ; mais il croit qu'elle ne peut pas arriver à connaître toute la vérité. Certaines vérités sont au-dessus de la raison. Ce sont ces vérités que la religion nomme mystères. Il semble à l'auteur que là où la raison pure est impuissante à faire comprendre les mystères, la raison pratique peut y aider. Tel est en effet le but de cette seconde partie tout entière, à la conclusion de laquelle nous arrivons.

s'accordent pleinement avec les réalités de la vie. Or, la raison elle-même ne cadre pas entièrement avec la vie, et pourtant ce ne sont pas les données de la raison pure, ce sont les réalités de la vie qui commandent les actes, et c'est ainsi, dans un domaine à part, sorte de terrain commun entre la raison et la vie, que la foi paraît éclairée de toute sa lumière.

Il est parfaitement vrai que ma raison me commande le bien, et parfaitement vrai que je ne le fais pas.

Quand j'ai fait le mal, je mérite une peine et j'ai besoin de pardon ; ma raison me le dit, et en réalité je ne m'applique aucune peine ; je ne rétablis ni au dehors ni au dedans de moi l'ordre que j'ai troublé, et sous l'in- 291
fluence insensible, mais immédiate et toute-puissante, de l'oubli d'abord, de l'insensibilité ensuite, comme une main habituée aux travaux grossiers devient noire et calleuse, ma raison s'endurcit et s'obscurcit, et elle manie le mal qu'elle n'osait pas toucher. Oui, cela est parfaitement vrai. Et pourtant le sentiment lointain du mal que j'ai fait, et du juge qui m'attend, ne s'efface pas tout à fait ; cela est encore vrai.

Et si je connaissais ce juge au moment où le premier cri de ma conscience blessée se fait entendre, j'irais et je lui demanderais pardon. Mais non, s'il était seulement Dieu, car il m'effrayerait trop, et non, s'il était seulement homme, car il ne pourrait rien sur moi ; j'ai besoin qu'il soit homme pour me comprendre et Dieu pour me pardonner. Cela est vrai, parfaitement vrai.

Et de même ma raison ne comprend pas un Dieu venant en moi par la communion, mais mon cœur meurtri le cherche, et mes lèvres desséchées s'ouvrent pour le recevoir ; tous mes raisonnements n'aboutissant qu'à ceci : « Non, il ne peut être assez puissant pour changer la nature, ni assez bon pour le vouloir », tandis que mon cœur, opprimé par cette nature hostile, s'écrie : « Eh quoi, mon Dieu, ne viendrez-vous pas enfin, et ne me rafraîchirez-vous pas ? »

292

4 Dire : On verra plus tard, et : Nous ne savons pas encore, — ne me suffit pas. La science me révélera tel organe inexpliqué, l'histoire me réserve dans l'avenir l'expiation de telle injustice ; soit ! Mais la science ne changera rien à la vie, surtout à la mienne, à moi mort, et qui ai souffert.

L'*attendre* ne m'explique pas l'*en attendant*.

5 Peu d'hommes pensent, et d'ailleurs la pensée, avec ses mille discussions intérieures, porte plus souvent à ne pas agir qu'à agir. Ceux-là seuls agissent qui obéissent à une idée simple. Tous les hommes croient, tous les hommes aiment. On part d'une foi, on va à un amour, et dans le chemin, la marche est soutenue par une espérance. Nous naissons enveloppés de choses à croire et à aimer, entre deux flots, le flot des traditions, le flot des séductions. Nous buvons à tous les deux, recevant d'autrui opinions, affections. L'expérience vient, on suspecte……[134].

6 Dans tous nos sentiments, il y a un peu de foi, un supplément que le vouloir ajoute au connaître, un risque à courir, un don de soi les yeux 293
fermés, un moment où, après avoir vu l'eau, on s'y jette. C'est la part de la liberté, du mérite, de la responsabilité ; elle se place exactement entre la fin de la connaissance et le commencement de l'action. Cela est dans la religion ou nos rapports avec Dieu, dans l'amour, l'amitié, le patriotisme, le choix d'une opinion, d'un parti ; on voit, on balance, puis on se jette. « La vertu est un gouffre, il faut s'y précipiter » ; parole profonde. Dieu exige ce don de soi et ce passage par les ténèbres ; l'incertitude est la limite de la pensée ; le sacrifice est le passage de cette limite ; de l'autre côté est la paix, la possession, la jouissance.

Sacrifier sa pensée semble une mutilation ; sacrifier son cœur, au contraire, un don et une effusion ; ne sacrifiez rien de la pensée ; mais à la limite, poussez le cœur en avant ; jusqu'ici je comprends, au delà j'aime, j'adore et je veux.

7. VOYAGEURS Il était de mode autrefois de raconter, au retour de tous les voyages lointains, à quel point les hommes étaient différents les uns des autres.

Et c'est ce contraste que l'on cherchait aussi à établir, à l'aide de ces auteurs païens, si singulièrement conservés par les chrétiens, comme les livres chrétiens l'ont été par les Juifs. Maintenant, au contraire, on 294

134. La fin du morceau manque.

cherche à l'excès à prouver que les hommes sont plutôt semblables, et c'est pour contester au christianisme ses bienfaits, ses lumières. Lisez Plutarque, et vous y trouverez votre morale. Les Orientaux ont, comme vous, la prière et les sacrifices. Et si vous faites le portrait de la vie et le portrait de l'âme, ils sont partout les mêmes ; même idéal, même faiblesse, même attachement à la vie, même instinct d'une culpabilité à détruire, d'une dette à payer ; partout des paroles hautes dans les livres, des actions basses en réalité ; mêmes diamants, même fumier.

Il faut exclure du portrait des sociétés celles que nous ne connaissons que par leur littérature. Ni Cicéron, ni Bossuet, ne donnent la mesure de leur temps. Entre ce qui se dit et ce qui se fait, il y a un abîme, lequel abîme est le fond de la nature de l'homme, et le point précisément malade. De plus, il est nécessaire de noter que le christianisme est traité d'une manière habituellement injuste. Qu'il y ait dans l'Évangile un mot obscur, les démons dans les pourceaux, tout l'Évangile tombe ; qu'il y ait dans Térence un mot sublime, tout passe, et les ordures sont oubliées. Une obscurité en Dieu, tout croule ; une hypothèse hardie en Comte ou en Darwin, tout tient : c'est la *science*.

Mais il faut en croire les historiens et les voyageurs, qui apportent des témoignages. Ils nous disent : On en sait autant que vous, avant vous, et ce que vous nous dites, je le vois hors de vous. Sans doute, et tant 295
mieux. Montrez-nous que l'homme est partout l'homme. Je prends l'âme telle que les philosophes la décrivent, le monde tel que les savants l'expliquent ; la société, j'en emprunte le portrait aux penseurs et aux viveurs. Vous me dites que la Chine a eu nos révolutions, nos théories, nos destinées ; vous croyez me troubler, vous me rassurez ; je cherche l'identité, et je serais content si je pouvais réunir un type de chaque race, et dire à tous : Vous voulez tous la justice et le bonheur ? — Oui. — Les donnez-vous ? — Non. — Les recevez-vous ? — Non. — Il y a donc un problème.

Puis je demande qui a résolu le problème. Un seul, Jésus, en expliquant la terre, en affirmant le ciel. Vous dites : Rien de neuf. Il y a du raisin aux vignes en juin, et il y en a en octobre ; rien de neuf, si ce n'est qu'en octobre il est mûr ; le soleil a passé par là ; le Christ a passé sur la raison de cette façon.

8 Il est facile d'établir que l'idée de Dieu est universelle, parce qu'elle fait partie de l'intelligence humaine. Mais si c'était une vérité conquise, ce serait la plus belle conquête. Elle est ce qu'il a reçu ou ce qu'il a trouvé de plus beau.

Quant à l'idée de l'immortalité de l'âme, elle est acquise. Les hommes ont cru d'abord au règne de Dieu sur la terre ; c'est la croyance patriarcale. 296
Les patriarches étaient une aristocratie d'honnêtes gens qui se croyaient comblés parce qu'ils étaient bons et se figuraient revivre dans leurs enfants et leur race[135]. Puis on a cru à une rénovation de la terre[136]. Puis, comme la terre a duré sans que le mal disparût, on s'est élevé à la notion de l'immortalité personnelle dans une autre vie. On voudrait redescendre à une continuité vague de nos œuvres dans le fond commun de l'humanité, notion confuse incapable de consoler et d'exciter au bien.

Dieu personnel, immortalité personnelle, voilà les deux notions les plus hautes et les plus pures de l'esprit, et il est faux que l'humanité devienne moins théologique, puisque les peuples les plus avancés en sont arrivés là. 297

J'admire ce petit homme courbé sur la terre parmi les fleurs et les épines, qui s'écrie à chaque fleur : *Il y a un Dieu*, — et à chaque épine : *Il y a une autre vie.*

Je l'admire fidèle à cette foi et bravant pour elle la souffrance, le travail et la mort. Mais il lui reste ces deux doutes pesants : Comment Dieu a-t-il permis le mal ? Comment ne l'a-t-il pas réparé ?

135. Cette théorie historique sur la croyance à l'immortalité de l'âme est contestable. Un grand nombre d'Hébreux peut-être n'y croyaient point. Beaucoup cependant y croyaient. Un écrivain qui n'est point chrétien a dit : « Pour les Hébreux, tout n'est pas fini ici-bas. Il y a pour eux une région d'outre-tombe tout à fait différente du froid sépulcre. » (Ledrain, *Histoire du peuple d'Israël*, tome I.) M. Ledrain cite comme preuves les passages suivants : *Nombres*, xvi, 30 et 33. — *Deutéronome*, xxxii, 22. — *Proverbes*, ix, 18. — Isaïe, xiv, 9 et suiv. — Samuel, I, xxviii. — *Lévitique*, xix, 31 ; xx, 6. — On trouverait sans doute encore d'autres preuves. Ce qu'on peut dire, c'est que le peuple hébreu, comme les Égyptiens et comme aussi les Grecs homériques, concevait plutôt la résurrection du corps que l'immortalité de l'âme.

136. La croyance à la rénovation de la terre, sous la forme par exemple du *millénarisme*, a coexisté souvent avec une croyance bien nette à l'immortalité de l'âme.

Un peuple répond : C'est l'homme qui a péché, et Dieu viendra punir, souffrir et pardonner.

Ce peuple est l'Église du passé. Rien de plus haut et de plus noble que cette foi. L'Église du présent la confirme, et apporte ce que l'homme attendait.

L'homme était digne, par cette sublime attente, de l'estime de Dieu, et les croyances qui font sa consolation, sont aussi sa gloire.

9 Ce semeur dont parle l'Évangile ne me paraît pas seulement un semeur d'idées, c'est le grand semeur des êtres[137]. Voyez donc où ils tombent ! Mille tombent sur l'Afrique, l'Asie, l'Océanie, dans des peuplades immondes, sous le joug d'affreux despotes et d'ignobles superstitions, ayant à souffrir des lois, des cultes, des hommes, des serpents ; comment sortir de ces immenses marécages ? Cent millions 298
tombent dans la misère et le travail des mains, voués à l'agitation musculaire continue, pour atteindre au lard et au pain noir. Cent mille, au contraire, tombent dans le monde des plaisirs qui les grise, les emporte, se jette sur ces êtres à vingt ans, comme sur une proie. Que reste-t-il pour la bonne terre ? Et que font ces millions de graines perdues ? Elles lèvent pourtant, en des tiges merveilleuses, qui s'agitent, absorbent, engendrent, souffrent, meurent, et tout est dit. Tel est le sort de créatures admirables jetées par une intelligence suprême au sein d'un monde magnifique. Et moi qui parle, je suis l'une d'elles, et je m'aperçois du néant de la vie, et vous vous étonnez que je m'élance vers le seul être qui me dise mon chemin dans ce désert peuplé où les visages sont semblables, mais les langues diverses et les destinées si lourdes, les forces si petites, qu'à deux lieues de ma demeure je ne connais plus les êtres, ni le nom des villages !

10 Tous les préceptes du Christ seraient des paradoxes et des bravades s'ils ne s'adressaient à notre vraie nature. Il parle à l'homme déchu la langue de l'homme avant la chute. *Aimez-vous*, c'est la loi.

Comment ? Est-ce que l'amour se commande ? Est-ce que les hommes

137. On retrouve cette même image dans un morceau de la première partie.

sont aimables ? Demandez aux jeunes cœurs aimants qui tombent parmi 299
les hommes, et sont froissés, resserrés, glacés, en se heurtant à l'indifférence, à la jalousie, à la méchanceté, à la colère. Demandez aux voisins s'ils aiment leurs voisins. Aimons-nous les étrangers ? Platon appelait la haine des Perses une belle haine. Quand quelques gens parlent devant nous une langue étrangère, nous croyons qu'ils trament contre nous quelque chose, tant la défiance est générale.

Peu à peu, il s'est fait sur toute la terre une société, en quelques lieux sanguinaire, en tous glacée, égoïste, défiante. Et vous nous dites : Aimez-vous ! À peine comprend-on : Supportez-vous !

Et pourtant, aussitôt, tout bas, l'âme répond : Oui, c'est la loi, nous sommes faits pour nous aimer ; notre nature est telle : l'état social, c'est la haine ; l'état natif, c'est l'amour. Se haïr est la décadence ; la loi, c'est d'aimer.

11 [138] L'âme a la vie plus dure que les systèmes.

La religion ne s'impose pas à l'âme, elle en découle ; elle se démontre à partir de notre nature, et elle se rencontre dans l'histoire par un être qui la cherche et la reconnait. 300

Elle est, dit-on, l'état inférieur de l'esprit ; non, l'état supérieur ; non crainte, mais amour ; non dépendance, mais union filiale.

Elle sort de l'idée de plus en plus belle que nous nous faisons de l'homme, de la terre et de Dieu.

Dieu et fils de Dieu, homme et fils de l'homme, quel amour en Dieu ! quelle grandeur en l'homme ! Rien du bouddhisme, ni du polythéisme, le Dieu écrasant dont on a une peur atroce, et les grands tyrans libertins que l'on méprise.

12 Ce qui nous donne l'idée du Dieu parfait, ce n'est pas la création, car elle ne l'est pas ; nous imaginons mieux. S'il a fait tout ce qu'il a pu, il ne peut pas tout.

138. En note : « 15 juin 1869. À propos de Réville, — *Revue des Deux Mondes.* » Il s'agit de l'article intitulé : *le Sentiment religieux.*

Non-seulement il ne crée pas assez, mais une partie de ce qu'il crée meurt, et il charge une partie de dévorer l'autre.

On exagère le bien du monde pour en tirer la preuve de Dieu, et ceux qui nient Dieu profitent de notre illusion pour affirmer des lois immuables et belles plus qu'elles ne le sont.

Ce qui manque pour nous à Dieu manque à son œuvre, nullement à son idée.

Du vide nous concluons au plein, et la fondation de notre édifice s'établit dans un creux.

Voilà ce que l'homme a imaginé de plus beau. 301

Ce petit être chétif et passager prend un peu de couleur au bout d'un pinceau, et il peint la Transfiguration, il taille et manie des pierres énormes, et il bâtit Notre-Dame de Paris. Il regarde au dehors, il réfléchit et il s'écrie : « Il y a un Dieu. » Il se regarde, il voit la mort, et il s'écrie : « J'ai une âme, et je suis immortel. » Il souffre, il est tenté, il pleure, et il s'écrie : « Dieu n'a pas fait le mal ; le mal n'est qu'une épreuve. » Il réfléchit encore, et il s'écrie : « Dieu n'est pas insensible et viendra m'aider dans le combat. » Il croit à Dieu, au ciel, à la chute, au Messie ; il ne peut monter plus haut que ces sublimes conjectures, par lesquelles la raison dépasse les sens et comble le vide de l'âme, de la mort et du monde. Un seul Raphaël, un seul Platon, un seul Bossuet ! Mais ces quatre vérités qui comprennent tout, comme les quatre points cardinaux décrivent l'espace, elles sont populaires. Ce n'est pas l'homme de génie qui les possède seul, c'est une jeune fille, belle, pure et modeste, dans une maison des champs, c'est un ouvrier vigoureux qui vit auprès d'elle, c'est Marie, c'est Joseph, et vraiment de telles créatures sont dignes que Dieu les regarde, les estime et se complaise en elles, dignes de l'émouvoir et de l'attirer. Quand le pauvre banni de l'Éden, au sortir des ténèbres et des épreuves, s'est relevé à ce point ; quand, par un effort prodigieux, il est sorti de ses sens, il a tourné son âme tout entière vers la beauté invisible, et que de sa race déchue est sorti ce lys de pureté, ce miroir de justice, 302
ce séjour de sagesse, oui, l'homme a fait son temps, sa peine, son œuvre, il mérite d'être réconcilié avec son auteur. La terre a porté son fruit : « Cieux, envoyez à la terre votre rosée. »

13 La liberté ne peut s'exercer qu'à condition de l'intelligence, de l'abnégation, de l'effort, et nous naissons tous ignorants, égoïstes et paresseux. La foi vient et agit, lumière qui combat l'ignorance, sacrifice qui terrasse l'égoïsme, pénitence qui secoue la paresse.

Nous avons besoin de la confession pour arriver à cette exacte conformité du dedans et du dehors, qui est l'honneur, et à cette élévation vers un idéal plus parfait, qui est la sainteté.

Nous avons besoin d'aimer, en tous les sens, aimer aussi l'esprit, la science, la recherche, *intellectum valde ama*, et que cherchons-nous dans la science ? les faits, la nature, la réalité ; pourquoi ? parce qu'elle est belle. Nous cherchons donc la beauté ; et qu'est-ce que la beauté dans les faits, si ce n'est la beauté de l'arrangement, la loi, l'ordre, la sagesse, la puissance ? L'idée que nous avons de Dieu nous conduit, presque malgré nous, à chercher partout jusqu'à ce que nous la trouvions suffisamment réalisée. Nous passons notre vie à la recherche des preuves de l'existence de Dieu, et il est au fond de tous nos actes savants comme de nos actes pieux. 303

14 Il est très-vrai qu'après cinquante ans de vertus, on peut devenir un monstre, homme et nation, que le père peut trahir l'honneur conjugal, que le juge peut vendre la justice, le prêtre l'autel, que l'ouvrier peut refuser la besogne, le soldat mettre la crosse en l'air, le charretier vous barrer la route, le gamin vous jeter des pavés, et les jeunes filles danser autour de la guillotine. On dit que la force vient à bout de ces maux ; oui, tant qu'elle est forte ; mais souvent elle s'évanouit ; ses rigueurs sont abominables, ses abus odieux, ses instruments corruptibles, et rien ne peut dispenser d'une atmosphère morale avec Dieu pour soleil abondamment répandu dans les âmes.

15 Troquez cette vie pour l'autre, soyez égoïste et préférez ce qui dure à ce qui passe, c'est la morale des déistes, ce n'est pas la morale chrétienne. Soyez parfaits, parce que votre père l'est, pour lui ressembler et lui plaire ; aimez la perfection, voilà le christianisme. Nous devons ressembler à Jésus qui ne travaillait pas pour aller au ciel, mais par amour. Nous devons chercher, non le bonheur, mais la perfection, ici et au ciel. 304

Et, jamais atteinte, elle ne nous permet pas de nous endormir dans le prétendu repos d'une *bonne conscience*.

Le remords, cet effort fiévreux, continu, que l'âme fait pour bannir d'elle le mal, s'en séparer à jamais, s'en délivrer, est l'admirable preuve qu'elle est l'image de Dieu, du Dieu saint, dont le mal ne peut approcher et qui le chasse à jamais de sa présence.

16 Beaucoup sont convaincus que le bien se fait seul. Quelle erreur et quel orgueil ! Accumulez toutes vos digues, travail, respect humain, honneur, code pénal, raison, conscience, tout tombe devant la brutalité de l'amour, de la colère, de la cupidité, de l'ambition, et toutes ces maisons, ces refuges, ces forteresses du bien, sont mal gardés si Dieu ne les garde, *nisi Dominus*.

17 Vous avez beau dire, il n'y a d'autre secours contre la tentation, contre la misère, contre la mort, que Dieu. Et ce n'est pas seulement l'idée de Dieu, la soumission à l'ordre général, l'adhésion à une loi, que nous trouvons en nous, c'est la personne de Dieu, plus voisine quand 305
nous sommes purs, absente ou sévère quand nous péchons, personne vivante et présente.

18 Développez la richesse ; sans argent, pas d'indépendance, pas d'honneur, pas de délicatesse ; développez la morale ; avec l'argent, corruption, bassesse, luxe absurde. Il faut que ces deux courants se suivent, et toujours et de plus en plus. Mais impossible de les limiter l'un par l'autre, sans ce secret chrétien qui se nomme l'*esprit de pauvreté*.

19 Dans les cérémonies de mon culte, on passe au rang de créature ; plus d'inégalité ; rois, prêtres, servantes, sur le haut du toit s'écrient : « *Adjutorium*..... Mon aide est dans le Seigneur..... Qu'il soit béni ; *sit nomen*..... » Et tous entendent tomber la bénédiction qui répond à la foi exprimée et à l'amour senti : « *Benedicat vos*... : le père qui vous crée, le fils qui vous juge, l'esprit qui vous inspire et gouverne la terre. » Plus de rang, et la..... est alors ma sœur.

20 Il y a trois initiations à subir, trois voiles à déchirer : parvis, nef, tabernacle. À vingt ans, c'est la jeunesse, c'est la nature ; que tout est 306
beau ! À quarante ans, on sait la vie, elle est terrible, difficile et décevante ; que tout est triste ! À soixante ans, on a compris, on sait Dieu, tout est grand, à sa place, soumis à sa volonté sainte, on peut mourir, il nous attend !

21 Les femmes sont plus pieuses que nous. On le voit bien à l'église. Non-seulement elles sont plus nombreuses, mais, regardez, l'homme s'incline par moments devant le maître, et il est distrait, pressé, son esprit est au dehors. La femme s'incline, s'absorbe ; elle est dans les bras du père ; le voile de ses paupières s'abaisse, comme les rideaux au moment où l'on allume au dedans la lampe ; sur sa main blanche repose son front, elle cause, elle aime, elle est sur le sein de Jésus. Si sa vie n'a point eu de combat, elle s'unit par nature aux chœurs des vierges et à la suave pureté du Christ. Si elle a lutté, plus vite que nous son parti est pris, sa destinée fixée, et, de ses illusions mortes, elle a fait l'aliment de sa flamme religieuse ; enfermée dans son sort, libre vers son Dieu.

22 Mon Dieu ! accordez-moi la grâce de me résigner à l'incertitude de la vérité, à l'imperfection de la vie, à l'injustice de la société, à l'impuis- 307
sance et au dégoût de moi-même, à l'obscurité, au poids, et à l'inachevé de toutes choses, sans me lasser d'agir ; donnez-moi pour le bien l'appétit de ces pauvres maçons qui avalent tant de pain noir avec si peu de viande, qu'on ne sait comment ils en auront jusqu'au bout, et qui chantent pourtant en reprenant la truelle et en relevant le moellon !

FRAGMENTS

1 Une fois découvertes et prouvées, les vérités physiques et mathématiques sont inscrites dans les archives savantes ; ce sont des biens acquis, et désormais paisibles. Il n'en est pas de même des vérités morales ; elles sont les premières découvertes et prouvées ; le monde moral est fait. Mais on peut toujours tomber, et laisser briser, perdre et couler le trésor moral que l'on porte en ses mains. Rien de nouveau, rien de définitif, rien à découvrir, tout à garder ; ces vérités sont aussi difficiles à conserver que les

autres à découvrir. Une mère sait cela pour ses enfants ; elle veille, elle prie, elle répète patiemment, continuellement. Chacun de nous sait cela pour lui-même ; à toute heure, le soir, la nuit, le matin, la tentation ou la fatigue nous prennent ; on se lève enthousiaste, on se couche désabusé ; le tempérament subit les plus petites influences, et la volonté subit tous 308
les changements, tous les flots, de la raison, de l'opinion, de la santé.

Et nous ne sentons pas le bien de l'Église *immuable*, de la confession fréquente ! Et nous sommes sévères ! Orgueilleux quoique fragiles, impitoyables quoique sans rigueur !…..

2 La vie n'est pas une loi, c'est un drame, un roman, ou une petite histoire incolore.

3 Que disent les positivistes de ces faits réels, le remords, la peur, la souffrance ?

4 …..L'harmonie tombe d'un orchestre chauve, à lunettes, aux faces ridicules. — Ma bien-aimée est portée au tombeau par des butors avinés, entourée de chantres poussifs… Cette délicieuse ville devient la proie des agioteurs ; et le champ des roses où je rêve est l'objet d'un procès. Toute chose a son côté trivial. Mais la bonté, la pureté, la vérité se sont revêtues de la chair de l'homme dans un idéal sans défaut ; celui-là grandit l'âme, au lieu de la froisser ; celui-là peut dire : « Qui de vous peut m'adresser un reproche et trouver en moi un péché ? » Il se nomme Jésus.
309

5. LES DÉFAUTS La langue a, comme toujours, le secret de la vraie doctrine ; elle rappelle, elle constate ce qui manque aux hommes par ce mot : *les défauts*. Nous avons tous des défauts, et nous savons tous que ce sont des défauts. Mais nos défauts nous plaisent, l'habitude les rend incorrigibles, et le conflit des défauts de tous les hommes fait peser sur chacun un nuage désagréable et lourd, qui opprime la vie, et l'entoure d'un réseau d'obstacles imprévus. Et, chose surprenante, les défauts sont les rois de ce monde. N'irritez pas cet homme ; soyez doux envers lui : il est si susceptible ! Ne contrariez pas cette femme : elle est si nerveuse ! Il ne faut pas demander cette corvée à celui-ci : il est si indolent ! Ne

craignez pas de faire de la peine à celui-là : il est si doux, si bon ! Mais ce ne sont là que des détails superficiels ; allons plus avant…… Voici un fils prodigue, et la tête à l'envers ; il sera pardonné, excusé, avantagé. Voilà deux jeunes gens qui s'avancent à l'autel ; du mot *oui* qu'ils vont murmurer dépend toute l'existence. L'un est un ange, l'autre un démon, je ne dis pas lequel des deux : le démon pendant quarante ans torturera l'ange…..

6. LA VIE — ADAM Les lamentations et les satires, se moquer et se plaindre, c'est de tous les temps, c'est l'écho banal de tous les cris poussés sur la terre. Avons-nous gagné quelque chose ? Non. La scène du monde change ; la vie, la pièce, est toujours la même. Il est toujours vrai que nos actes sont difficiles, imparfaits, passagers. Que d'obstacles à vaincre, et pour être en dernier lieu vaincu ! Une soirée à la cour, une belle vue, une grande musique, un beau discours, un moment d'ivresse, une heure d'ambition satisfaite, une vue de génie, un éclair de bonté, tout cela est court, s'enfuit et nous laisse retomber dans une prose monotone, fond de tout. Nous avons varié la vie, nous avons raffiné les sentiments. Que de paroles, de scènes, de théories, de descriptions, de curieux artifices, de charmants détails, d'entassements et de détours, dans nos romans et nos pièces !….. Nos plaisirs sont compliqués ou sinistres : on ne voit que des jeunes gens blasés ou lugubres, ou glacés. On rit jaune. Nulle certitude que la vie soit plus amusante. Puis le plaisir fond, salit, dégoûte et passe. Vie compliquée, mort aveugle, chair brutale, pauvreté lourde ; toujours le même spectacle. Les choses sont donc organisées ainsi ; la nature physique, admirable, est organisée de manière à nous faire souffrir ; la nature morale, admirable, est organisée de manière à nous faire tomber.

Adam a été chassé d'un monde meilleur, et placé dans un monde moins bon ; les deux caractères de cette habitation de sa race sont évidemment ceux-ci : le rapport avec Dieu, soutien et lumière de l'âme, est éloigné ; le rapport avec la nature créée est pénible et laborieux ; Dieu nous délaisse, la nature nous domine.

Je considère l'homme en moi-même avec une immense pitié et une immense estime, si petit, se contentant de si peu, et, malgré tout, croyant en Dieu, sans le voir, et malgré ses rigueurs ; — s'accusant toujours ; la

masse de nos livres se compose du témoignage accusateur de notre bas- 311
sesse, et de l'effort admirable de nos élans vers le mieux. Jamais contents de nous, contents de Dieu.

7 Singulière pensée, qui me pose toutes les questions, et ne me fait aucune réponse ! Ou bien je suis le jouet d'un mauvais rêve, ou elle viendra d'ailleurs.

FIN DE LA DEUXIÈME PARTIE.

TROISIÈME PARTIE. LE RÉDEMPTEUR 313

Je divise cette partie en deux chapitres. Le premier est un exposé philosophique, historique et dogmatique de la Rédemption ; il développe les preuves de raison qui peuvent appuyer la croyance à ce mystère, rappelle les faits matériels qui attestent son existence, et donne quelque idée de l'Église et de son enseignement. Le second, qui a plus d'un rapport avec le quatrième de la partie précédente, montre les effets qu'a produits sur la vie humaine la croyance à la Rédemption.

Comme dans la partie précédente, j'ai intercalé ici plusieurs morceaux destinés par l'auteur aux dernières parties. Dans le chapitre I, les morceaux 2, 3, 13, sont empruntés à la quatrième partie ; 21, 22, 36, à la cinquième. Dans le chapitre II, les morceaux 2, 3, 5, 6, 7, 12, 24, 25, 26, viennent de la quatrième partie.

I 314

Dogme de la Rédemption. — Son fondement en raison. — Comment il couronne tous les efforts de la pensée humaine. — La morale chrétienne. — Le Christ. — Preuve historique de la Rédemption. — Preuve tirée du témoignage des hommes et du spectacle de la vie humaine. — L'Église catholique.

1 Se soumettre à la volonté d'un autre homme est un supplice ; le fond de l'âme résiste et murmure, on obéit par nécessité ; cet homme est notre égal, et sa volonté est souvent injuste.

Rien de semblable ne nous agite en face de la volonté de Dieu ; elle est souvent très-dure et très-inexplicable ; cependant la raison et la conscience nous disent intérieurement que nous nous unissons à une raison plus sage, plus large, plus tendre que la nôtre. Le poids de la volonté humaine nous opprime et nous étreint, comme un pas qui foule l'herbe ; l'immense profondeur de la volonté divine nous reçoit, nous embrasse et nous porte, comme la mer recueille le pauvre petit poisson qui s'agite et expire sur le sable de la rive.

Cette volonté divine, et la persuasion que Dieu tend à une fin dans toutes ses œuvres, soutient aussi et colore la vie vulgaire. Voici la nuit qui tombe, et l'aurore éveille toutes les créatures ; aussitôt, pendant douze ou 315
quinze heures, vêtus à la hâte, les hommes courent à leur poste, comme un troupeau qui se bouscule à la porte de la bergerie ; chacun passe et prend sa place à l'atelier, à l'établi ; les bras se lèvent, les yeux se fixent, dix millions de bras grattent la terre en se levant et en se baissant, dix millions grattent le papier, dix millions battent le métal, dix millions taillent le bois, dix millions tirent le fil, dix millions servent le cheval, le bœuf et l'âne ; on remue, on remue, on remue, à peu près comme ces tableaux d'enfants, où, sous la pression d'un ressort, le clocher sonne, le ruisseau coule, le savetier tire, la lavandière tape, le canard plonge, le maréchal ferre, puis tout s'arrête et tout recommencera. Jeu trivial, monde de carton. Qu'avons-nous fait ? À peine avons-nous gagné dans un jour les repas de ce jour, et changé d'une manière insensible la forme et la place des choses terrestres. Nos journées sont tellement semblables qu'il nous est impossible, après un mois, de les distinguer les unes des autres et de nous souvenir de leur emploi, à moins que la douleur ne les ait marquées. Travail des laborieux, agitation des oisifs, vous n'êtes qu'un mouvement obligé et stérile !

Mais non ! c'est un mouvement voulu et fécond. Nous travaillons à l'œuvre de Dieu, à l'embellissement de sa création, à l'accomplissement de ses desseins (et pour les autres, pour toute la terre), jusqu'à ce qu'il tombe de notre front penché cette goutte de sueur qui gagne le pain et 316
gagne le ciel. Travail déjà sanctifié par l'affection des êtres auxquels il est destiné, par l'espoir du bonheur qu'il procurera, relevé plus encore par la pensée que le bois, le fer, le fil, sont, comme les cheveux de la tête,

comptés par Dieu, remués pour lui obéir ; mais si nous prêchons cela, prêchons-nous donc à nous-même que l'immense masse humaine n'est pas en dehors de l'Église, parce qu'elle est en dehors des églises. Étant au travail, elle est où Dieu l'a placée, elle fait sa volonté, et ainsi la plus grande partie des heures de la plus grande partie des hommes s'emploie en actes bons. On sert Dieu à presque tous les moments de la vie, on ne le loue et on ne l'offense qu'à un petit nombre de moments.

Bien peu d'hommes pensent, tous aiment ; désirer, jouir, se dévouer ou se contenter, sourire, tout cela est amour, et Jésus est au centre de la vie d'amour, frein des mauvaises amours, lien des amours purs, et lui-même nouvel objet d'amour. Il a paru dans le monde un être que tous ont quelque raison d'aimer. Les philosophes ou les législateurs semblent plus grands par l'exposé didactique de leurs pensées, mais c'est la raison qui parle à la raison, et imprime une impulsion à un temps, à un pays, à une école ; encore très-peu d'hommes ont influence après eux ; on en cite deux ou trois. Le Christ *tire à lui* par une autre voie, continuellement et universellement. Il est une force nouvelle au sein du monde. L'autorité, ce n'est ni la tradition avant, ni l'Église après[139], c'est lui-même. Il se 317
nomme la lumière, le berger, la vigne, la route, et il est tout cela en effet. Le plus inexplicable des phénomènes pour qui n'y croit pas.

Foi, tu gardes la lumière ; espérance, tu soutiens le travail ; charité, tu veilles à la frontière.

2 Quand tout est expliqué, il reste un dernier mystère que rien n'expliquera. Oui, je le veux croire, le mal est entré dans le monde par la faute de l'homme ; le bien est entré dans le monde par la bonté de Dieu ; je suis puni justement, à cause d'Adam et de moi-même. Je m'explique les sévérités, je m'explique les miséricordes, j'adore les unes et les autres. Ma foi est un flambeau qui éclaire et désormais dirigera ma vie. Reste toujours ce cri : Seigneur, qui avez créé, vous saviez le secret de l'histoire de vos créatures ; Seigneur, qui avez été tenté, crucifié, enseveli, vous saviez le secret de vos douleurs. Nous, petits hommes, nous sommes créés ainsi ; nous ne nous sommes pas faits ; nous souffrons, nous mourrons ;

139. Il est aisé de comprendre que l'auteur n'affaiblit pas l'autorité de l'Église. Il lui donne toute sa force au contraire en l'identifiant avec la volonté du Christ.

nous n'avons pas un Dieu derrière un homme, qui l'avertit et le rassure. Notre liberté et vos douleurs ne sont que des voiles, derrière lesquels se meut votre toute-puissance, et s'accomplissent vos desseins cachés. 318
Pourquoi donc avez-vous fait les choses ainsi, et quel est donc ce plan, dont les résultats devaient être que les créatures tomberaient et que le Créateur souffrirait ? Divin Abraham, qui tantôt tuez votre fils pour épargner l'agneau, et tantôt immolez l'agneau pour épargner votre enfant ; vous qui les avez faits tous les deux, me direz-vous vos desseins ? Non, il ne reste ici qu'à adorer et à se taire. Nous ne pénétrerons pas les secrets du Très-Haut. Nous sommes dans un lieu de ténèbres, les yeux bandés par un maître invisible… Tout à coup, je me sens délivré du bandeau, et ce lieu me paraît splendide, éclairé par un flambeau rayonnant. Cependant, je m'inquiète, et je demande : Pourquoi donc m'avez-vous conduit ici ? Et j'entends cette réponse : Mon enfant, aimes-tu mieux que j'éteigne le flambeau ?

Mon Dieu, il me suffit. Entre tant de lois, il en est une qui vit en moi. Rien ne l'ébranle, rien ne l'efface. Je sais, je ne puis pas ne pas être certain que vous existez, que vous m'avez fait. C'est vous qui m'avez placé là. Vous êtes grand, vous êtes bon, vous ne pouvez agir que pour votre gloire et pour mon bien. J'y travaillerai moi-même, ardemment, aveuglément, certain d'être un jour inondé par le spectacle de votre magnificence. *Muss das Werk den meister loben*[140].

319

3 Prière : c'est la relation de l'âme vivante avec le Dieu vivant. Je fléchis, je plie, je me révolte ; c'en est trop, je ne puis plus. Va, mon enfant, près du tabernacle où la lampe brille ; là repose le Dieu caché, meurtri, anéanti, voilé, sensible sous l'apparence du silence et de la parfaite immobilité ; parle et écoute : Bienheureux ceux qui ont le cœur pur ! Bienheureux ceux qui souffrent ! Bienheureux les pauvres ! Non, cela n'est pas, c'est contraire à ce que je vois, à ce que je veux, à ce que j'entends. Chimère, illusion, vaine redite de mots sans vertu ! Et pourtant, oui, du fond de mon âme il s'élève une voix endormie, qui s'écrie : C'est la langue du pays ; je ne l'entendais plus dans mon exil ; je la reconnais, je la salue ; redites, redites encore ; j'ai tout compris ; ce que vous dites est vrai. Cou-

140. « L'œuvre doit louer son Maître. »

rage, et debout ! Ce sont là des faits.

4[141] Le Christ confirme ce que la raison soupçonnait, ce que révélait vaguement la tradition. Avec les philosophes, il affirme Dieu, le vrai Dieu, pur esprit, infini, éternel, vivant, créateur. Avec les philosophes, il affirme le ciel, la vie future, la justice au delà de la mort. Avec les traditions, il 320
affirme l'introduction du mal dans le monde par l'homme. Avec tous les instincts universels des cœurs, il affirme, il apporte la bonté et le secours de Dieu sous les formes les plus variées et les plus grossières, mais les plus indestructibles. L'universelle tradition nommait Dieu ; il l'affirme. La raison des grands hommes soupçonnait un Dieu unique, pur esprit, éternel, créateur ; il l'affirme. La conscience pressentait l'immortalité ; la tradition l'attendait vaguement ; il l'affirme. Toutes ces croyances étaient enveloppées, corrompues, tournées contre les hommes, transformées en méditations solitaires, ou en instruments d'oppression ; il les ramène à la pureté et les élève à la pleine lumière. Avant lui, il fallait les conquérir. Depuis le Christ, elles sont en possession, et c'est au doute à attaquer ; il a tourné la victoire du côté de la vérité. Les doctrines les plus profondes des philosophes et les plus profonds instincts des simples sont à la fois et complètement satisfaits.

Ce n'est pas assez.

Il confirme, il épure ; il fait ce que nul n'a fait avant ni depuis : il répand. Il rend ces hautes abstractions populaires, ces profondeurs intelligibles, et il invente une nouvelle manière d'éclairer les hommes, comme s'il avait réveillé en eux un sens endormi. Les aveugles voient, les sourds entendent, et la grande, la bonne nouvelle, arrive jusqu'aux malheureux. Ce sont des faits. 321

Que Platon parle, que ses amis les plus éloquents le commentent, qu'ils se choisissent une paroisse, et qu'ils prêchent Dieu, l'âme, l'immortalité, la vertu. Cela ne s'est jamais vu, et nul n'oserait le tenter. Toutes ces vérités accommodées, arrangées, par l'Évangile, arrivent aux petits enfants, entrent dans les âmes comme une nourriture, comme un pain blanc tout préparé. Vous me dites, ô philosophes, que toutes les vérités qui sont

141. En titre : « *Le Rédempteur. Mars.* »

dans l'Évangile viennent de la raison ; soit, je le crois, mais elles viennent à la raison par l'Évangile. Ce n'est pas assez encore. Il les complète, il y ajoute : Trinité, vie future, bonté de Dieu.

Ce n'est pas tout encore.

Jésus extrait l'or de la fange : au fond de l'âme, il trouve le bien opprimé par le mal ; il le relève, et lui rend la victoire, parlant à l'homme une langue qu'il avait oubliée, mais qu'il avait connue, faisant appel à sa croyance secrète contre sa pratique publique, à peu près comme on a retrouvé des manuscrits sous des copies. Au paralytique, il dit avec une tranquille audace : « Lève-toi et marche. » Au païen plongé dans les sens, il dit : « Tu seras chaste jusque dans tes désirs. » Au Romain pour qui tout étranger est un ennemi, il dit : « Aimez vos ennemis. » Au brutal Sicambre, il dit : « Apprenez que je suis doux. » Absurdes paroles ou divines ! De ces cordes desséchées, il tire des sons ; le monde lui a résisté, l'âme lui répond, et cela se reproduit depuis deux mille ans. 322

Oui, cela est vrai, le monde a été sauvé, car il était perdu, et il est toujours perdu, toujours sauvé.

Enfin il *innove*, et fonde les rapports de l'homme à Dieu et de l'homme à l'homme sur l'amour. Quelle en est la preuve ? Lui. La règle ? Lui. La mesure ? Lui. L'aliment et l'objet ? Lui.

Il a placé le monde sous le poids d'un immense service rendu, d'une immense obligation, sous le rayon d'une immense beauté, d'une immense bonté ; il a montré Dieu aimable, et rendu l'homme aimant.

Nouvelle règle des sociétés, nouveau type des lois, nouveaux droits des créatures, nouvelle distribution des biens, nouvelles théories du pouvoir, tout découle de là. Nouveau cœur, nouvel élan, nouveau réveil.

Aussi, il satisfait : le soupir des poëtes, le besoin d'infini, la souffrance, l'amour sans but et sérieux, puisqu'il fait gémir, les voilà calmés, comblés, désaltérés, dépassés. Les fruits de l'Évangile sont délicieux et chauds. Les preuves des savants sont glaciales.

Il confirme. Il épure. Il complète. Il répand. Il comble, satisfait, nourrit.

Mais ce n'est pas tout… Mon Dieu ! que la vérité est belle, et que n'ai-je plus de temps et plus de force pour la manifester aux hommes !

Le christianisme n'a pas seulement recueilli, dégagé, épuré, et à jamais fixé la notion du Dieu unique et personnel, créateur, maître et juge du monde et de tous les mondes habités. Au delà de la puissance, au delà 323
de la justice, il manifeste aux intelligences éblouies l'éternelle beauté, la bonté incomparable, et la vie qui n'a point de fin.

Non ! notre Dieu n'est pas un Dieu dévastateur, un Dieu qui envoie la mort et la famine, un Dieu qui fait souffrir.

L'homme est né dans la souffrance, dans la famine et pour la mort. Que ce soit par la faute du père de sa race et sous l'influence mystérieuse et certaine d'autres êtres qui l'ont précédé et sont les agents et les esprits du mal, nous le croyons. Mais sans établir cette cause de notre état, cet état est un fait, avant d'être un dogme, un fait incontesté.

Or, notre Dieu est le vainqueur de la souffrance, le vainqueur du mal, l'ennemi de la misère, de la famine, l'ennemi de la mort. O mort, je suis ton vainqueur ! Où est ta victoire ? Il révèle, il apporte, il assure la vie éternelle de l'âme, la vie éternelle du corps, la vie de l'intelligence, la vie de l'amour, la vie, toujours la vie. Quand nous présentons un petit enfant au baptême, nous renonçons pour lui au démon et à ses œuvres, c'est-à-dire, nous affirmons qu'il n'y a pas dans ce petit être la moindre part pour le mal, pour la mort, pour la destruction ; qu'il est l'enfant de la lumière, de l'intelligence et de la vie, parce que Dieu est venu, l'a touché, l'a sauvé, l'a conquis. Nous appartenons au Dieu des âmes affranchies, des consciences délivrées, des volontés indépendantes. Ne dites pas que 324
mon Dieu est le Dieu de la mort. Vous, homme, vous êtes la proie de la mort, et il suffit au Dieu de la vie, irrité de vos offenses, de vous laisser retomber dans le sein de la mort, en détournant de vous la majesté de son visage et en retirant ses mains souveraines qui seules avaient pu vous défendre et vous sauver.

Il n'excite pas seulement au repentir, mais à l'intelligence, à l'effort.

La terre est un radeau de naufragés, le Christ est la voile à l'horizon.

Il confirme ce que les meilleurs ont cru. Les Grecs ont affirmé l'âme im-

mortelle, les Hindous croient à l'homme pécheur, les Juifs attendent Dieu sauveur, et il confirme toutes ces croyances, en réalisant la dernière.

Il combat ce que les mauvais ont fait. Comment s'y prend-il ? Il attaque les actes au nom du témoignage secret de la conscience endormie, il parle au cœur sa langue maternelle, oubliée dans l'exil. Il arme et évoque l'âme contre les faits publics.

Il résout les questions restées en suspens : l'unité de la race, l'hérédité de la faute, la justice pénale et les récompenses de l'autre vie, le *summum bonum*.

Il complète et dilate le cercle des conceptions : la trinité de Dieu, l'égalité des hommes, etc.

Il propage et universalise ce qui était confiné à quelques âmes et à quelques points du monde. 325

Il achève, et ajoute des dons nouveaux aux dons du Créateur.

Il transforme, nullement les conditions générales de la vie, mais les intentions, les motifs, la manière de voir, et la condition spéciale de chacun.

5 Les grandes découvertes sublimes ne sont rien auprès des grandes révélations simples. Le génie de Copernic atteint à la rotondité et à la rotation de la terre, celui de Ptolémée au mouvement des satellites et des systèmes, celui de Pascal à la pesanteur de l'air et par conséquent au mouvement dans le vide, peut-être à l'attraction, celui de Newton au système de la gravitation ; c'est sublime, et il en résulte surtout un Dieu sublime. Mais, pour la vie des hommes, qu'est-ce que ces merveilles comparées à ces révélations : il y aura une vie parfaite, Dieu a visité la terre, les corps ressusciteront, et par conséquent les personnes se reverront !

6 Si Jésus est Dieu, un rayon du regard du Père des hommes s'est posé sur leur front. Si Jésus est Dieu, la terre est belle, le travail est noble, la vie est comprise, le mal est attaqué, la peur est bannie, la souffrance est acceptée, la mort est vaincue. Si Jésus est Dieu, l'Esprit qu'il a promis 326
a vraiment été envoyé au monde, esprit de sainteté, de courage et de science. Si Jésus est Dieu, plus de révolte, mais plus de tyrannie. Si Jésus

est Dieu, les grands philosophes ont eu raison, les grands prophètes ont dit vrai, les grands moralistes ont bien parlé, et au delà des philosophes, au-dessus des prophètes, avant les moralistes, il y a une philosophie plus haute, une morale plus pure, une prophétie certaine de l'immortalité.

Ne me parlez pas de séparer ses préceptes et ses exemples de sa divinité. S'il n'est pas Dieu, ils sont inacceptables ; s'il n'est pas Dieu, ils sont déraisonnables. Dieu seul peut tout demander et tout obtenir.

Et ne me dites pas que la philosophie est suffisante et que la morale est native. Quelle philosophie me porte à aimer l'âme de mon voisin, et quelle morale me porte à ne pas aimer sa femme ? Je n'ai pas besoin de sa morale, et j'ai besoin de sa divinité ; je ne puis chérir et m'imposer sa morale qu'en croyant à sa divinité. Elle est contraire à mes instincts, elle ne peut être imposée que par mon cœur, et je ne puis aimer assez, pour lui obéir, que Dieu.

Je ne puis vous rendre évidente ma foi ; je suis incapable de la démontrer et de l'imposer.

Si elle était évidente, elle ferait des esclaves sans mérite.

La certitude est un effort.

327

7 Je ne crois pas qu'il soit juste de dire en regardant la carte : Là est la vérité absolue, ici l'erreur absolue. Non, les hommes, en aucun point du monde, ne sont sans quelque petite lumière.

8 À toutes les lumières vraies Jésus ajoute une lumière distincte et précise, et il renverse de fond en comble les erreurs puissantes, partant juste du point opposé aux opinions des peuples.

À toutes les forces défaillantes, il ajoute une force nouvelle, une vertu ; lumière et force, c'est précisément ce qui manque à l'homme qui ne voit pas clair et n'agit pas droit ; et c'est précisément ce qu'il lui apporte. Très-réellement, historiquement, les nations chrétiennes sont plus éclairées et plus puissantes que les autres ; elles sont montées à un rang supérieur, et quand elles se heurtent aux races demeurées païennes, ou redevenues

telles, aux Chinois, aux Japonais, aux Indiens, aux Turcs, elles ont pour elles la lumière et la force.

À toutes ces preuves de Dieu, la science qui prouve la puissance, l'histoire qui prouve la justice, s'ajoute la religion qui prouve la bonté. Dieu aime, il est aimable, il s'appellera l'amour, l'époux, le bien-aimé, le bon Dieu, 328
et l'amour qu'inspirera Jésus sera plus fort que l'amour de la créature et que l'amour de la vie.

Cette lumière, cette force, cette preuve, resteront au milieu des hommes, toujours inattaquables, toujours accessibles, toujours présentes, jamais imposées, dans l'Église : la lumière dans les définitions, la force dans les préceptes, la preuve dans le culte et le sacrifice. Ce n'est pas un gouvernement de plus sur les épaules des hommes, bien que çà et là l'Église se soit appuyée sur les gouvernements humains ; secours quelquefois nécessaire, jamais perpétuel, toujours périlleux. Non, une lumière, une force, une preuve, pas un joug. Une mère au milieu d'enfants majeurs et libres.

Les biens même matériels renaissent avec les biens moraux ; les nations qui ont des vertus, l'épargne, le travail, l'esprit de famille, le respect, sont les plus riches, et ont un crédit.

9 Nous avons tort de considérer toujours l'Église comme un gouvernement. C'est un corps, le corps de Jésus-Christ. Nous y entrons dans la joie d'une vie commune, et non sous le joug d'une dépendance imposée. Nous avons tort aussi de voir en Jésus-Christ un monarque, un instituteur, un moraliste, un sage ; il est Dieu, apportant au genre humain une vie nouvelle. Libre à nous de transmettre la première, de recevoir la se- 329
conde.

L'homme peut-il expier la faute d'autrui, une faute qu'il n'a pas commise ? Non. La faute est donc suivie fatalement de conséquences éternelles, car son auteur peut, après le mal, faire le bien ; mais comment effacer l'un par l'autre, détruire un acte une fois commis ? Dieu le peut. Il peut changer, laver, réformer la nature humaine, qu'il a créée. La raison ne nous indique aucun moyen ; l'instinct nous dit qu'il y en a un. De même, la raison ne nous dit rien de la vie au delà de la mort ; l'instinct nous affirme qu'il y en a une. La foi en un Dieu qui souffre sans

avoir péché et ressuscite après la mort, associé par la chair humaine aux conséquences du péché, et visible dans les suites de la mort, confirme l'instinct et prolonge la raison. La rédemption est une création nouvelle de toute la race en un. La résurrection est le spécimen de la vie future ; un de nous est revenu du tombeau !

La race a été créée en un homme, relevée en un homme. Quelle contradiction ! Dans le monde physique, nous prétendons qu'il y a des lois positives, absolument inaccessibles au pur raisonnement, démontrées par l'observation. Nous voulons que dans le monde moral il n'y en ait pas, ou qu'elles soient de purs produits du raisonnement, ou le sentiment capricieux de chacun. Nous disons aussi qu'au delà des lois découvertes, il n'y a rien. Elles limitent nos connaissances. Nullement. Ces lois sont le 330
résultat et l'état de notre observation présente. Bien loin de fermer l'espoir, elles l'ouvrent, l'étendent, elles nous font soupçonner des horizons de plus en plus larges, elles ne bornent pas l'ordre, elles le révèlent, elles l'annoncent, elles sont moins des lois que des prophéties.

Puis, chacun de nous, plongé au sein des lois générales, a sa loi particulière, le tempérament de son corps, le caractère de son âme. Notre corps est l'enveloppe ténue d'éléments associés à la vie générale de l'air, de la lumière, des corps simples, sans être cette vie ; notre âme n'est pas l'infini, elle est une substance finie, mais baignée par l'infini. Chacun est une loi particulière au sein de l'ensemble général. Nous sommes seuls tout à fait de notre santé, de notre visage et de notre avis, n'ayant que cela dont nous répondions.

10 Je voudrais dire aux saintes femmes de mon temps ce que dit à Marthe et à Salomé l'ange de la résurrection : Jésus n'est pas où vous le cherchez, il est plus haut. *Quem quæritis ? non est hic, surrexit.*

Vous le cherchez dans le tombeau, dans les linges, dans le champ des morts : il est plus haut.

Au-dessus de ce monde des affaires et des passions, nous avons tous, dans nos bons moments, l'instinct d'une autre vie plus belle, et nous 331
avons besoin que quelqu'un nous la montre ; nos yeux se tournent sans voir vers l'autre rive de la tombe. *Il est là.*

De la première à la dernière heure de chaque jour, nous nous débattons entre le *dire* et le *faire*, entre nos belles intentions et nos chétives actions ; de nos lèvres et de nos mains, il ne sort que des paroles et des œuvres médiocres, pendant qu'au dedans de nos âmes, comme au fond d'un sanctuaire, apparaît l'idéal objet de nos poursuites ; l'idéal, la beauté pure, le bien parfait, la sagesse exquise. *Il est là.*

Voyez passer la ronde étrange des hommes, la mêlée sanglante de l'histoire, voyez s'élever les gloires, les trônes et les dominations, entendez les applaudissements des foules autour du succès, de la force et de la richesse ; puis, songez qu'il y a derrière ce monde confus et bruyant le monde des réalités invisibles, le monde des vraies causes, des vraies intentions, des vrais mérites, le livre caché sur lequel nous serons jugés, et cherchez de ce côté. *Il est là.*

Je ne vois qu'apparences inégales, palais et chaumières, diamants et haillons, noms sonores et noms obscurs, mais sous ces apparences que valent les volontés ? Dessous ces voiles, quel est le vrai rang des êtres créés, tous nus et pauvres, et revêtus au hasard de ces manteaux d'étoffe ou de marbre qui trompent un instant ? Dieu et les hommes ne se servent pas de la même balance. Du côté de la balance divine, cherchez. *Il est là.* 332

Cherchez du côté des âmes pures, généreuses et blessées, du côté des amours méconnus, des droits opprimés, des défaites injustes, des souffrances délaissées. *Il est là.*

Et sans chercher au dehors, attendez les heures solitaires, les heures sombres, attendez la visite de l'injustice, de l'ingratitude, de la maladie, du désenchantement, du long ennui sans cause et sans trêve. *Il est là.*

Mais cherchez aussi et supportez les heures de combat généreux, d'effort isolé contre tous, de lutte contre les mépris injustes ou contre le travail écrasant pour opérer le bien, découvrir le vrai, réaliser le beau, les heures de dévouement à une cause battue, ou de résistance pour l'honneur à une cause victorieuse, les heures saintes de la vie, les heures où à quelque degré l'on sacrifie ce qui est bas et agréable à ce qui est pénible et haut. *Il est là.*

11 La terre est le séjour d'une famille d'êtres punis, diminués, entravés ; il est possible, il est probable, que d'autres astres sont habités par des êtres heureux et parfaits ; nous tendons à l'état qu'ils possèdent, et où tous les êtres créés doivent, par des chemins divers, parvenir évidemment.

Toute trace d'ordre prouve l'existence et l'action de Dieu, toute trace de désordre prouve l'existence et l'action du mal. 333

L'homme a fait le mal, étant libre ; Dieu l'a puni, parce qu'il est juste, l'a expié lui-même, parce qu'il est bon.

Cela connu, la vie est grave, car il y va d'un risque éternel, si l'épreuve est la dernière ; mais qu'elle est gaie et soulagée, sachant le secret du travail, le mot de l'énigme de la douleur ! Hors de la notion chrétienne, il n'y a d'imaginable que la doctrine des existences successives, piège successif, puisqu'on ignore où l'on en est, à quel stade, à quel échelon, théorie triste et fatigante. Si l'épreuve est rude, il est digne de Dieu qu'elle soit courte.

Dans toute l'histoire de la planète, il n'y a qu'un événement consolateur et délicieux, la venue du Christ. Tout le reste est imperfection, injustice, sueur et sang.

12 Il y a les livres qui affirment, et les livres qui agitent.

J'étudie les forces, les lois, la vie, le beau, le nombre, le juste, la forme, disent les théoriciens.

Action, curiosité, destin, idéal, désespoir, amours, désirs infinis, misère, doute, tombeau, mystère, s'écrient les autres. 334

Un pas de plus que les affirmations, un pas de plus que les agitations, et nous sommes en pleine doctrine chrétienne. Le Christ nous dit le vrai nom de nos affirmations, le vrai sens de nos agitations. En toutes nos voies, il est au delà. Il apporte ces deux dons, la certitude, la perfection, et il les apporte dans un corps visible ; en lui, ces fuyantes visions s'incarnent et disent : *Me voici.*

Tout est question en nous. Eh quoi ! Seigneur et Père, vos enfants crient, questionnent, interrogent, appellent, et vous ne répondez pas. Le Christ

est la divine réponse. Aux poursuivants de l'idéal, il dit : Si votre idéal n'est pas Dieu même, il n'est rien ; nulle certitude, nulle autorité, nulle légitimité, illusion personnelle, et rêve plein d'inanité. C'est Dieu ; vous ne saviez pas servir un si grand Maitre et poursuivre un si grand objet.

Votre recherche est sacrée, votre travail est saint.

Aux agités, aux blessés, il dit : Mettez les mains dans mes plaies, partagez ma croix, demain vous serez avec moi dans le paradis.

Le destin est obscur, le devoir ne l'est pas. Qui doit l'emporter dans la lutte ? C'est le mal, dit le monde ; et moi, je vous dis : C'est le bien. Je suis la réponse divine, *verbum caro*, la réponse de Dieu visible et qui vous parle.

335

13 Que sont les différences de systèmes ?

Le *Credo* retourné, chanté en remontant ses strophes, me semble le passage de la philosophie à la foi. Je crois, disent les sages, à la vie éternelle, et je vais jusqu'à la résurrection des corps ; je crois à la miséricorde et au pardon ; je crois à l'union des âmes et à une seule humanité par delà la vie, et dès ici-bas, je crois à la société des esprits, unis dans une Église universelle, par une même certitude, et élevés jusqu'à une plus haute perfection par un esprit de sainteté, de lumière, et d'idéale énergie. Mais je m'arrête ; cela me dépasse déjà, et je ne sais plus que penser du sort qui m'attend. Qui jugera les vivants ? Un Dieu qui fut vivant. Et les morts qui l'ont précédé ? Un Dieu qui les visita dans le séjour de leurs âmes. Puis-je croire que ce Dieu est Dieu ? Oui, car il est ressuscité vainqueur de la nature et de la mort, de la création et de la destruction. Puis-je l'aimer ? Oui, car il a souffert pour toi. Et en quel temps ? en quel lieu ? Dans la plénitude des temps historiques, sur un point certain. Et quel est donc ce Dieu aimable, et qu'a-t-il de commun avec ce Dieu sévère qui m'a placé dans la vie ? Il est son fils, et ne fait qu'un avec lui. Verbe de sa raison, rayon de sa lumière, un avec cet esprit des génies et des saints qui fut ta clarté, ton idéal et ton maître. 336

O créateur de ce monde étonnant et terrible, charmant et triste, merveille et mystère, vous êtes bien Dieu, le seul Dieu, et je crois.

Credo in unum Deum.

14 Les philosophies me donnent des maximes générales de courage et de soumission, qui me laissent tout seul, avec une ou deux phrases de plus circulant dans ma tête. La religion me met en conversation avec quelqu'un qui est un père, et ce père est Dieu ; je lui parle, il répond ; je m'appuie, il m'enlace ; je pleure, il essuie mes pleurs ; j'étais seul, je suis deux.

15 Croire en Dieu n'exige aucun effort ; ne pas croire exige une violence. Mais faire quelque chose pour Dieu est pénible, et exige un effort. Ne me dites pas qu'un être fini ne peut rien pour un être infini. Ces raisonnements sur l'infini traversent l'âme et n'y restent pas, n'y laissent pas plus de trace qu'une démonstration astronomique pour un ignorant. Nous pouvons agir en vue de Dieu, et cela n'ajoute rien à son être ; c'est à nos actions que cette vue ajoute. Or, je le répète, cet acte est pénible ; il exige l'amour ; or comment aimer Dieu ? et Dieu est-il aimable ? La raison le pense, la vue du monde en fait douter ; il faut des preuves. Le 337
Christ les prodigue.

16 Prenez deux hommes ; qu'ils prononcent le même lieu commun, le premier avec conviction, le second sans conviction ; vous verrez ce que c'est que la foi, et quel accent elle communique à la parole. Le dogme fait les saints, l'invisible est pour eux présent.

17 La voix de la conscience est très-claire, délicate, affirmative, soudaine, mais elle parle doucement et s'éteint au bruit des tentations. Le lien entre la conscience et la volonté est des plus fragiles ; elles semblent ne pas se rencontrer, ne pas se correspondre ; c'est bien là, en ce point profond, qu'une attache, une soudure, une transmission de mouvement est nécessaire ; c'est là que la grâce, la prière, le sacrement, l'habitude pieuse agit réellement, positivement, et est vraiment nécessaire ; elle rattache le vouloir au sentir, l'acte à la conscience.

18 La morale seule est froide ; ses principes font sur l'âme l'effet de la poignée de main d'un indifférent, un contact passager, dont il ne reste 338

rien. Elle n'enflamme pas, elle n'entraîne pas. Écrivez sur les murs d'une école : *Soyez sages*, et que le maître s'en aille, vous verrez si la sagesse régnera. Mettez aussi des poteaux sur nos routes et dans les rues de nos cités avec les préceptes de la sagesse, et vous verrez l'effet. Or, si Jésus n'est pas Dieu, il redevient un moraliste, et les versets de l'Évangile ne sont plus que des phrases à ajouter aux éditions de Marc-Aurèle et de Confucius. Il a sa place dans vos sermons, ô graves philosophes, ô sages moralistes, il retombe dans l'ennui et dans la stérilité de vos discours. L'ennui des sermons n'a pas disparu, il reste seul. Je ne puis plus aimer, me jeter dans les bras du Maître, l'adorer, le servir. Ses mots, n'étant plus inspirés, ne m'inspirent pas. La morale de l'Évangile est belle, dites-vous, et nous la prenons ; le reste ne nous importe pas. Ce reste est précisément Dieu, c'est-à-dire l'élément de la morale que je dois craindre, et que je puis aimer. Vous ôtez à cette colombe la vie, et vous l'empaillez ; le plumage est le même, moins la vie et l'esprit. Votre morale indépendante est la morale indifférente et impuissante.

19[142] L'immense supériorité de toutes les religions sur toutes les philosophies, c'est qu'elles se traduisent en actes. L'immense supériorité de 339
la religion chrétienne sur toutes les religions, c'est que les actes qu'elle inspire s'élèvent à la sainteté, et comment ? Par la croyance à la divinité de Jésus-Christ. Oui, tous les saints et le chrétien le plus humble, s'il sait ce qu'il croit, vivent en présence et en compagnie de Jésus-Christ.

Vous ne pouvez comprendre, ô philosophes, combien nous l'aimons et ce qu'il est pour nous. Il est là, toujours là, devant nos yeux, en quelque sorte la main sur notre épaule, au travail et pendant le repos, à la tribune ou au comptoir, à table ou dans l'alcôve. Nous ne sommes jamais seuls ; il y a, entre lui et nous, une alliance que l'Écriture a raison de comparer au mariage. Il est pour l'âme un époux.

Passez, passez, visions charmantes des poëtes, ombres adorées, divinités inspiratrices, muses des arts, démons familiers ; passez aussi, apparitions réelles, dames des chevaliers, amantes des poëtes, charmeresses de la vie ; passez, passez, vous-mêmes encore, saintes affections, femmes chéries,

142. On lit en marge : « 1868. *Rédempteur Jésus.* »

enfants aimés, souvenirs d'une mère, trésors du cœur. Ni poésie, ni passion, ni charme, n'égaleront jamais le réel, énergique et tendre amour que nous inspire certainement la personne de Jésus-Christ. J'en appelle à vous, mes frères protestants, aussi bien qu'aux croyants de mon Église !

Le premier devoir de celui qui a senti brûler dans son cœur ce profond et mystérieux amour, c'est d'être pur. Comme, avant de se plonger dans l'onde, on dépouille, un à un, ses vêtements et ses bijoux, puis on ne se 340
revêt que de voiles plus blancs et d'ornements plus beaux, le chrétien se sent pressé de prendre un bain de vertu, d'éloigner le vin de ses lèvres, de sa couche les folles amours, de son âme l'odieux mensonge et la stupide avarice, de son corps toute malpropreté ; puis il veut orner son esprit, et, pour composer son caractère, aiguiser l'honneur, fonder la probité, entretenir la bonté, allumer la gaieté même. S'il n'est pas le meilleur, s'il n'est pas le plus riant, à quoi bon être chrétien ? Si donc il vit dans le monde des riches, il croira que le moins qu'il puisse être, pour l'honneur de sa foi, c'est d'être un parfait galant homme, c'est d'être une aimable femme, sans reproche ; s'il vit aux champs ou à l'atelier, il voudra qu'on le nomme un honnête homme et un bon camarade, une honnête femme, que tout le monde aime. Ils auront cette inébranlable volonté, pour qui ?… Pour plaire à Jésus-Christ, témoin sévère et doux, compagnon austère et fort.

Ils tomberont, sans doute, ces chrétiens, ils ne se soutiendront pas. Jamais ils ne perdront courage, jamais ils ne douteront du pardon. Ils ne l'obtiendront qu'en faisant mieux. Jésus a encore pourvu à tout cela. Qui les relèvera ? Jésus.

Ils seront dupes de leurs vertus ; le vice prendra le pas sur eux. Tout le monde dépose son fardeau sur l'intelligence et la bonté. Ou bien on les éreinte, ou bien on les méprise, ou bien on les attaque ; qui les dédomma- 341
gera ?… Jésus-Christ.

20[143] La grande preuve pratique du christianisme, c'est l'accord de ce qu'il annonce avec ce que la vie apporte, et la grande preuve théorique, c'est l'accord de ses lois avec celles des diverses sciences et avec celles

143. En marge : « *Église. — Culte.* »

de la pensée. Il se fait ainsi une sorte de contre-épreuve et de moulage sur nature.

Si l'on appelle le monde le petit nombre des riches, des heureux et des bien portants, ces brillantes foules repues, joviales et parées, qu'on trouve aux courses, au spectacle, aux salons, à la cour, aux promenades publiques, aux eaux, certes le christianisme n'est pas l'empreinte de la figure du monde. Mais cette figure est la fleur qui brille et se flétrit. Allez dans les maisons, voyez l'enfance, la vieillesse, le travail, les ménages, le soldat, l'artisan, le laboureur, la pauvre femme, la maladie, la gêne, le crime, le vice, la douleur, la mort, le veuvage : voilà la vie, voilà le monde.

Le christianisme descend dans cette sombre vallée, et il y apporte la lumière, l'explication, l'espérance. Le vêtement ne colle pas sur les formes du corps en plis plus adhérents et plus souples que les vérités de l'Évangile sur les événements de la vie. 342

Faites cette épreuve :

Lisez, pendant trois mois de votre vie, le livre de messe, ce livre sans nom, sans date, sans idiome, universel, fait au hasard, ce semble, comme la vie, et comme elle, gouverné par une secrète providence[144].

Prenez de Noël à Pâques :

Noël, la joie, la délivrance, le miracle, l'espoir, le progrès. « *Parvulus natus est nobis.* » Et ce petit enfant est le prince de la paix, le père de l'avenir, « *Pater futuri sæculi* », l'attendu, le désiré. Enfin Dieu n'est ni sourd ni cruel ; les nuées laissent tomber sa justice, et Jésus vient. Pourquoi ? « *Peccatores salvos facere.* » — « *Ego Dominus loquens justitiam, annuntians recta.* »

La *Circoncision*, ce n'est plus Jésus Dieu, c'est Jésus citoyen accomplissant la loi : « *Factum sub lege implere omnem justitiam*[145]. »

144. Mon père faisait un usage quotidien du *Livre de Messe*. J'ai entre les mains un missel parisien couvert par lui de marques et de notes. On voit quel fruit il recueillait de cette lecture.

145. En note : « Matth., iii. » On lit dans l'Évangile selon saint Matthieu ces mots : « *Sic enim decet nos implere omnem justitiam.* » (Ch. iii, v. 15.) Une fois de plus je fais observer

L'*Épiphanie*, c'est Jésus *universel*, annoncé à tous les peuples : « *Venient ab extremis terræ, et dicent : Vere mendacium possederunt patres nostri, vanitatem quæ eis non profuit…..* » Oui, à tous, sans classes : « *Justitia Dei per fidem Christi in omnes et super omnes qui credunt in eum ; non enim* 343
est distinctio. » Sans races privilégiées : « *Gentes cohæredes, concorporales, comparticipes promissionis Dei in Christo Jesu.* » Sans race maudite : « *Ultra flumina Æthiopiæ, inde supplices mei….. Reges Tharsis et insulæ, reges Arabum et Saba…. Omnes reges, omnes gentes, redemptorem omnium.* »

Ce Dieu, que demande-t-il ? Des corps qui lui plaisent, la pureté, la beauté, « *corpora, hostiam Deo placentem* », et un culte raisonnable, « *rationabile obsequium* ». (*Saint Paul aux Rom.*, xii.)

Où le trouve-t-on ? Pas dans les salons des amis et de la famille, mais à la ville sainte. « *Requirebant eum inter cognatos et notos, et, non invenientes, regressi sunt in Jerusalem.* » (Luc, ii.)

À qui aller ? Il a les paroles de la vie éternelle : « *Ad quem ibimus ?* » (Jean, vi.). Il efface, il enlève le mal : « *Tollit peccatum mundi.* » (Jean, i.) Il apporte l'unité de Dieu et de culte : « *Unus Dominus, unum baptisma* » ; l'unité de race : « *Pater omnium, neque Judæus neque Græcus, non est servus neque liber, omnia corporis unius membra.* » (*I Corinth.*, 12.)

Il est indulgent : « *Calamum quassatum non conteret* » ; juste : « *in veritate educet judicium* » ; gai : « *non erit tristis* » ; doux : « *neque turbulentus* ».

Il éclaire : « *aperit oculos* » ; affranchit : « *educit de conclusione vinctum* ».

Suivent jusqu'au carême les définitions, les attributs, les louanges admi- 344
rables de Dieu. Puis, revient l'homme et sa condition : « *Memento, homo, quia pulvis es…..* » Il doit jeûner, mais comment ? « *In die jejunii vestri invenitur voluntas vestra.* » Comment se mortifier ? « *Dissolve colligationes impietatis….. omne onus dirumpe* », etc. (Isaïe, xxxviii).

En un mot : Aimez. « *Qui non diligit, manet in morte.* » (I Jean, iii.) Et ne tremblez point : « *Non timebimus dum turbabitur terra et transferentur montes.* » (Ps. xlv.) Quoique fatigués à ramer contre le vent : « *Laborantes*

que mon père, dans ces notes improvisées, citait le plus souvent de mémoire.

in remigando… ventus erat eis contrarius… mare…[146]. »

21 Je n'ai pas la foi, disent tant d'hommes. Est-ce que les apôtres qui suivaient Jésus croyaient à l'Eucharistie, à la résurrection et à l'Église[147] ? Est-ce que les Indiens convertis comprennent nos théories et nos preuves ? Nullement. Ils sentent le désir de se donner un peu de peine pour Dieu, ils quittent leurs filets et le suivent ; ils sont prêts à lui sacrifier quelque chose. Ce germe, ce mouvement, ce bon propos, cette volonté pure et désintéressée, fidèle, généreuse, c'est la foi. 345

Il faut aimer Dieu et être prêt à le servir comme un sujet loyal.

Le plus facile est de donner aux pauvres, et c'est une grande bonté de Dieu envers les pauvres d'avoir mis ce sentiment sur les lèvres et comme à l'entrée du cœur, chez tous. Mais Dieu a droit aussi à être aimé. Vous êtes bon, vous aimez les hommes. Aimez-vous Dieu ?

Donnez-en la preuve, et voici celle que Dieu vous demande. Vous prendrez ce que vous aimez le mieux, votre raison, et, comme Abraham prit son fils pour le sacrifier, vous prendrez votre raison pour la sacrifier. Vous la jetterez un instant dans les ténèbres du confessionnal et de la communion, vous la lierez, et au moment où vous croirez la sacrifier, Dieu viendra la délier et l'inonder de joie, de paix et de lumière. Comment vous en convaincre ? Chaque croyant est ici un témoin, un voyageur qui connaît la traversée. Qu'y a-t-il au delà de la mort et comment le savoir ? Nul n'en est revenu. Mais au delà des sacrements, qu'y a-t-il ? La paix, la joie, la force, la lumière. On en est revenu et l'on peut l'affirmer. Il en est de ce voyage comme de la visite aux malheureux. Je puis vous affirmer que vous descendez de la mansarde, humble et rafraîchi, avec l'âme chaude. Ici le témoignage est la seule preuve, mais souveraine.

346

22 L'événement, c'est le Christ. Ce n'est pas sa morale ou ses paroles, c'est sa naissance, sa vie, sa passion, sa résurrection. Événements de l'histoire, et non système de la philosophie. Je ne rencontre pas l'âme au bout

146. Cette dernière citation étant tronquée, je rétablis le texte : *Videns eos* (Jesus) *laborantes in remigando (erat enim ventus contrarius eis)…., venit ad eos ambulans supra mare.* (Marc, vi, 48.)

147. L'auteur se place au moment même de la vocation des apôtres.

de mes instruments, disent les chirurgiens ; c'est qu'elle n'est pas matérielle. Je ne rencontre pas le Christ au bout de mes raisonnements, disent les impies ; c'est qu'il n'est pas un argument, mais un fait. Est-ce que vous rencontrez la vie ? Expliquez-moi donc la mort et le mal. Annoncé par un peuple, espéré par tous, réalisant les prophéties juives, confirmant les théories grecques, répondant à un besoin de la vie, à un désir de l'âme, le Christ est lui-même la vérité qu'il annonce. Il est le mot de l'énigme, *verbum*, mot devenu vivant.

23 Ce n'est pas dans le monde qu'il faut chercher Dieu, c'est finalement en lui. Le monde semble fait pour nous dégoûter de la recherche ; sublime et boiteux, splendide et subitement affreux, en guerre avec lui-même, nuage qui simule et cache la terre, lampe qui n'est pas le jour. Nous sommes, chaque soir, accablés de la déroute des espérances conçues chaque matin, et nous marchons exténués sur une route où le but fuit et se dérobe, tant que nous ne regardons pas, ne suivons pas, ne 347
voulons pas Dieu seul.

Le Christ est la consolation de la route. Quel dédain de la vie ! Quel amour de la seule beauté morale ! Quel vainqueur de la nature ! Quel mépris du convenu, de la légalité, des préjugés et des petites habitudes humaines ! Et quelle profondeur ! quel langage royal et souverain !

Vous, philosophes, vous ouvrez, dans votre bibliothèque, Platon ou Kant, vous en lisez gravement deux pages qui vous gonflent, puis vous en répétez deux mots qui vous posent ; au fond, ils ne vous gouvernent en rien, et, dans tout le cours de la journée, vous suivez la pente de vos penchants divers. Pour nous, nous rencontrons Jésus-Christ, au lieu de la prière…..

« Mais, maître, dit Jude, pourquoi ne vous manifester qu'à nous, pas au monde ? »

Même question poignante, après dix-neuf cents ans !…. « Celui qui m'aime, mon Père vient à lui, et nous y faisons notre demeure. »

Aimer dans le secret cet être unique et divin, à la lueur de sa lumière ; voir le chemin difficile, escarpé, sanglant ; le suivre et monter, sa main dans la nôtre, à Dieu ! C'est la vraie vie intérieure, la réalité du fond de l'âme. Quand on sent tout cela, en lisant les deux ou trois phrases de

l'Évangile distribuées le long de nos journées, dans le livre de la prière, on passe fermement au *Credo*, on dit : *Je crois* ; puis la petite cloche nous 348
avertit, on baisse la tête, le maître passe, il est là, il vit, on le salue, on le baise, on le reçoit souvent, et la tête se relève, le cœur est rafraîchi, le mal consumé ; la lutte de la vie peut venir, l'âme est armée.

24 À côté des prophéties du peuple juif, faisons entendre les prophéties du cœur humain.

Sans doute elle est bien belle, cette preuve du Messie tirée de l'exact et minutieux accomplissement de ces promesses surprenantes, écrites de siècles en siècles depuis le commencement du monde dans les annales d'un peuple prodigieux. C'est le seul événement dans l'histoire qui s'opère avec la ponctualité des lois astronomiques. Et lorsque Jésus parut, sa divinité dut éclater aux yeux des êtres qui eurent le bonheur de vivre alors et de le voir par ce double argument des prophéties réalisées et de la perfection présente.

Placés à dix-neuf cents ans de cette époque extraordinaire, privés de l'évidence tangible de ces deux preuves, et nous aussi nous portons en nous un prophète ; prêtons à ses prédictions une oreille attentive. Au milieu des ruines et des misères, des larmes et des épines, des ténèbres et des combats, au fond de chacun de nous, une voix crie sans s'arrêter : Il doit y avoir un Dieu bon, nos maux doivent avoir une cause juste, il y aura un lendemain de miséricorde après la mort. Et même pendant la vie, quel- 349
qu'un viendra nous dire que nos sublimes espérances ne sont pas des mensonges, et que le bien est définitivement d'accord avec le vrai.

À cette voix, Jésus répond. Il accomplit et il accomplit seul cette prophétie de toute âme qui pense grandement et qui souffre noblement, et comme il y a un vrai plaisir d'esprit à confronter l'Évangile avec Daniel, Daniel avec Isaïe, Isaïe avec Moïse, quelle joie plus grande, plus intime et plus profonde, de comparer ce que ma foi m'apporte avec ce que ma nature attend ! Il n'est pas plus délicieux d'approcher, au milieu des sables, de l'eau qui désaltère des lèvres desséchées par la soif.

25[148] Ainsi se divise l'humaine espèce. Les uns jouissent et oppriment ; quelques-uns pensent ou chantent ; la plupart souffrent, tressaillent et attendent. Si Dieu est, la faute des premiers sera punie, la pensée des seconds sera confirmée, la souffrance du grand nombre sera allégée et leur attente accomplie. Que ce soit là le portrait de la terre, l'inclination et l'occupation des âmes, la distribution des rôles, l'attente, la soif et l'orientation de tous les êtres humains, cela est la vérité même, hier, aujourd'hui, toujours. 350

Je suis sûr, a dit Colomb, que la terre doit être ronde, car à l'horizon les navires s'abaissent, et les astres semblent se lever ; je suis sûr qu'un autre continent existe ; je partirai et je le trouverai.

Il est sûr, aussi sûr au moins, que de l'autre côté des ténèbres, de la souffrance, de l'inquiétude, il y a un Dieu, et nous le verrons. Je ne comprends pas, je comprendrai. Je ne vois pas, je verrai. Chaque âme humaine est un Colomb qui part à la découverte d'un monde invisible, et ce qu'il cherche, il le trouve, il le palpe, il le contemple en Jésus-Christ.

Il est certain, positivement certain que Jésus a paru sur notre terre. Nous connaissons le lieu et la date. Il est certain, positivement certain que Jésus a enseigné, qu'il a souffert, qu'il est mort, qu'il a reparu, puis disparu après sa mort. Nous avons dans la main le livre de ses leçons ; nous savons ce qu'il a souffert ; nous connaissons les circonstances de sa mort ; les témoins de sa résurrection ont parlé à nos pères, qui l'ont dit à nos pères, qui l'ont dit à nos pères, par une tradition très-forte, très-claire, et très-courte[149].

Il est certain, positivement certain que la naissance, la vie, la mort, l'enseignement de Jésus-Christ, sont le plus grand événement de l'histoire tout entière des hommes, depuis qu'il y a des hommes. Nul avènement 351
de roi, nulle découverte du génie, nulle conquête de capitaine, nul ouvrage de l'esprit, nul triomphe des arts, nul bienfait de la beauté humaine, ou même de la nature créée, ne sont un instant ni de loin comparables

148. En titre : « Jésus. Octobre 1867. »

149. On lit ici en marge cette note de la main de l'auteur : « Les livres de mon père, les pierres de la cathédrale, les noms des hameaux, les ruines des monastères, la médaille du petit enfant, au pied de la croix du chemin. »

à ce fait capital. Jésus-Christ s'est assis sans contestation sur cet autel que tout homme au fond de son âme élève au Dieu inconnu, idéal de l'artiste, maître du penseur, roi de ceux qui règnent, espoir de ceux qui souffrent. Ce n'est pas aux rois, aux penseurs, aux artistes, aux poëtes, qu'il a pourtant voulu répondre ; il a couru vers les malheureux ; on ne l'a pas vu paraître comme une conclusion au terme d'un raisonnement logique, comme un conquérant qui soumet les tyrans, comme un astre nouveau au bout du télescope, comme un type de la beauté qui éblouit les yeux ; on l'a vu sur tous les sentiers obscurs de la misère, dans ce carrefour de la douleur et de la mort, où tous les chemins finissent par se rencontrer, tous les hommes par se rendre. Il s'est montré sur le point où chacun passe.

Ayant parlé aux malheureux, il a parlé à tous les hommes et résolu tous les problèmes, car tout homme vient au malheur, et c'est là qu'il se tourne vers un Dieu qu'il ne comprend pas. Depuis Jésus, les malheureux comprennent.

352

26 Quand j'ai gravi le plus haut sommet, m'élevant de mes sens à mon âme, de mon âme à mon Dieu, de la vie présente à la vie future, du mal à la faute, de la faute au pardon, d'Adam à Jésus, m'expliquant par Dieu la nature et l'âme, par le ciel la terre, par la faute le mal, par Jésus l'amour, formant une gerbe de tout ce que les hommes ont imaginé de plus beau, et donnant à ma gerbe la forme d'une croix, je conviens qu'ainsi présentée, la foi qui me satisfait n'est pour les petits que lettre morte, insaisissable nuée. La branche est trop haute pour que le fruit soit à la portée des enfants.

Mais ce Verbe rédempteur auquel je pourrais croire par l'effort de ma pensée, et sans l'avoir jamais vu, il est venu, il a vécu, il a marché sur cette terre, il se nomme Jésus. Les enfants l'ont suivi dans les sentiers de la montagne ; il a traversé les lacs sur la barque des pêcheurs, et il a reposé sa tête sur le lit du villageois, dans les chaumières des hameaux. Cet amour surprenant, sublime, qui couronne dans mon âme l'idée abstraite du Dieu qu'elle entrevoit, cet amour, il paraît tout simple à l'humble créature, laboureur, enfant ou femme, qui travaille, et auquel le prêtre de l'église natale a dit : Dieu a parlé. Il semble qu'elle y comptait d'avance.

La jeune fille est troublée, non surprise, à qui l'on dit qu'un être l'aime, 353
car elle était faite pour aimer. Et toutes les âmes pures sont semblables à cette âme d'une vierge de la tribu de Juda à qui l'ange annonça que le Seigneur allait venir ; elle l'attendait. Elles sont semblables encore à ces bergers qui reçurent cette bonne nouvelle et se hâtèrent d'aller contempler le don de Dieu, « *venerunt festinantes* ».

27 La philosophie ne peut pas descendre, et c'est toujours une langue réservée, comme la langue du prêtre de l'Orient. L'Évangile est en langue vivante ; comme l'eau profonde et limpide dont l'enfant peut puiser une goutte dans sa main, tandis que les navires qui portent des armées sont portés par ses flots.

28 Nous recevons le coup, la trace du mal ou du bien qui nous environne et réciproquement ; très-réellement nous en portons l'empreinte ; tel bien nous développe, tel mal nous contraint ; c'est plus qu'une atmosphère ; c'est une empreinte sur de la cire ; nous sommes ainsi tous crucifiés pour les autres ; rien ne donne mieux l'idée de l'union de Notre-Seigneur avec les hommes.

354

29 Nous avons tous envie d'autre chose que notre réelle destinée. Jésus nous réconcilie avec elle. Voyez quelle fut la sienne. Triviale par les faits, sublime par l'esprit.

30 Quelquefois la religion paraît triste, morose, et l'oisif bien portant, riche, sans souci, l'ambitieux satisfait, ou le poëte enthousiaste, se récrient. Le type de l'homme, disent-ils, c'est la puissance dans le Jupiter de Phidias, la beauté dans l'Apollon, la jeunesse et la joie dans le Bacchus orné de thyrses. Que nous veut Jésus, le pendu, le crucifié, cet homme aux mains percées qui se tord et agonise sur une croix de bois ?

Aussi puissant que Jupiter, aussi beau qu'Apollon, aussi vivant que Bacchus m'apparaît le Jésus, le Dieu que j'adore. Sur la croix, il est homme, il nous représente, nous, pauvres êtres, dans notre vie réelle. À quel type est-il inégal ? Mais à quel type sommes-nous semblables ? C'est nous qu'il faut reconnaître sur la croix, et lui, je le contemple radieux à Noël,

sublime au prétoire, triomphant à Pâques. J'ai besoin qu'il passe par la croix, parce que j'y suis. « *Vulneratus propter peccata nostra… Hoc vobis signum.* »

355

31 Comment ! Vous croyez qu'un but a été assigné à l'homme, et qu'en même temps il est incapable de l'atteindre ?

Hélas ! Oui, si ce but est le bien, le vrai et le beau, la perfection en tout genre, je déclare qu'il en est ainsi ; et c'est ce problème inexplicable que nous expliquons en regardant l'homme comme tombé et relevable.

Tout ce que les hommes ont déjà relevé, opéré, combiné, acquis, est admirable. Ils n'ont rien opéré de plus beau qu'une nation, c'est-à-dire un groupe d'hommes parvenus à parler la même langue, à servir le même drapeau, à pratiquer la même loi. Cela se fait pour des unités de plus en plus vastes, et par conséquent de plus en plus capables de faire prévaloir leurs desseins.

Mais il n'y a que le christianisme qui ait apporté un idéal universel, fondé sur les deux ou trois points par lesquels les hommes sont absolument semblables, sur les deux ou trois actes par lesquels ils touchent à Dieu, la naissance, la mort, les accidents et les nécessités de toute vie.

Ce que les hommes ont fait de plus beau, ce sont les *sciences* et les *nations*. Or, chaque science est un hymne au Créateur, chaque nation a eu pour ciment et pour lien une religion. Peu à peu, les hommes arrivent à avoir, outre la religion, d'autres idées communes mais elle reste la première 356
puissance d'*unification*, dans l'erreur parmi les hommes d'une même nation, qui croient aux dieux de Rome ou de Carthage, aux idoles ou aux saints de telle peuplade, — dans la vérité, parmi tous les hommes de toute la terre.

32 Dieu ayant visité les hommes, la vraie religion est fondée sur la terre. Ces religions anciennes, fondées sur la crainte de Dieu, qui honoraient dans des personnages fictifs les attributs dispersés de la divinité et répandaient parmi les peuples la singulière idée de dieux libertins ou méchants, en tout semblables aux rois, ces religions sont vaincues, leurs autels renversés, le Dieu inconnu est connu, le Dieu unique remplace

la multitude des dieux, et la pureté, la bonté, la vérité chassent le vice, le caprice et le mensonge. Les beaux temples païens servent d'asile au vrai Dieu, et l'aigle de Ganymède ou la vache d'Io fuient devant l'adoration des bergers. Mais essayez donc de dépeupler un temple chrétien, effacez cette belle frise de Saint-Vincent de Paul où le plus religieux des peintres de notre âge[150] a groupé l'armée des martyrs, des vierges, des fondateurs, des docteurs ; essayez de remplacer Marie, Augustin, Thérèse, Vincent, Thomas, François d'Assise, la couronne et la fleur de la famille 357
humaine par l'immonde Vénus, le grossier Bacchus ou le despote Jupiter ! Les éléments terrestres de ces divinités humaines sont tombés, ces hommes faits dieux cèdent au Dieu fait homme, et les débris divins des traditions effacées, l'ombre de divinité réelle que la pensée, la poésie, la naïve prière attachaient à leurs noms est remontée au Dieu véritable. La vraie religion a pris dans les fausses religions du polythéisme la part de vérité qu'elles conservaient ; rien de vrai n'est perdu, l'erreur seule succombe.

Et Jésus prend aussi aux religions de l'immense Orient l'idée du mal, du repentir, et de la transformation. Les alchimistes croyaient à la transmutation des métaux. C'est la transmutation des cultes. Et comme toutes les gouttes de rosée qu'a bues la terre sont attirées, changent de forme, et s'élèvent, dès que le soleil paraît, pour composer au monde une atmosphère pure qui multiplie la vie, je vois de toutes les croyances que la pauvre humanité tombée a conservées pour sa consolation, s'élever les vérités tenues en dissolution dans de grossières erreurs ; elles s'élèvent, se transforment, se disposent en une atmosphère lumineuse et féconde, qui change et double la vie. C'est le jour après les ténèbres. Rien de vrai n'est perdu, et le faux tombe en poussière.

358

33. LA SOURCE ET LE ROCHER J'appelle ainsi le tombeau des apôtres à Rome. Ce lieu est le centre de l'histoire des hommes. Jérusalem est encore plus sacré, il ne saurait être plus saisissant. Cet homme du peuple, Pierre, représente l'Orient, et la race entière des ouvriers et des soldats. Cet homme éloquent et lettré, Paul, représente le Romain, l'Occident et toute la race des orateurs et des maîtres. Leur poussière et leur sang ont

150. Hippolyte Flandrin.

été mêlés, et l'on prie ensemble leurs âmes montées au ciel. Pierre est le roc et Paul est la source. Rien n'ébranle le roc, rien ne tarit la source ; le roc n'est pas déplacé, la source est toujours pure, la vérité demeure et se répand.

L'Église catholique est la vestale et la gardienne de la vérité sur la terre. Philosophes, elle a des explications que vous n'avez pas, une efficacité que vous n'avez pas, et tout ce que vous avez, elle le possède. Politiques, législateurs, elle atteint des profondeurs que vous n'atteignez pas, elle a des sévérités et des bontés que vous ne possédez pas. Protestants, Grecs, ses institutions ont une beauté que vous n'avez pas, ses enseignements ont une plénitude que vous ne possédez pas ; son culte, une majesté que vous n'avez pas ; sa hiérarchie, une solidarité que vous n'avez pas. Et 359
vous, pauvres païens, vous n'avez rien, aucun de nos trésors ; la rosée manque à vos âmes, la justice à vos lois, l'espérance à vos heures dernières. L'Église catholique garde à la terre ses biens et son patrimoine éternel. Elle est la mère, la nourrice et la bienfaitrice des hommes. Le matin, le soleil se lève ; c'est bien, le pain ne manquera pas à nos corps. L'Angelus sonne, c'est bien ; le pain ne manquera pas à nos âmes. La vie est assurée.

Et maintenant, venez, artistes ; fleurs, épanouissez-vous ; pierres, faites-vous belles ; fumez, encens ; cantiques, éclatez ; il y a fête sur la terre ; et Dieu a visité les hommes.

34[151] Destinés par Dieu, qui les fit, à habiter la planète nommée la Terre, les hommes, l'une des innombrables familles créées par Dieu, sont visiblement une famille frappée, punie et astreinte à une difficile et rude existence. Comment cela se concilie avec la bonté d'un Dieu prévoyant, il serait difficile de le comprendre, si la prévoyance et la bonté de ce Dieu ne se retrouvaient dans la multitude et dans l'ingénieuse et miséricordieuse perfection des moyens qu'il emploie pour faire de la peine un progrès, de l'obstacle un degré, du travail un élément de grandeur. Que l'homme soit 360
faible, glissant, odieux, accablé, incertain, malheureux, malfaisant, cela est un fait. Que le travail le relève, que le malheur l'épure, que la souf-

151. On lit en note : « Septembre 1861. » Mais je soupçonne que cette date doit être erronée.

france l'aguerrisse, que la lutte le retrempe, et que, de tous les obstacles vaincus, il sache composer comme un rempart et un piédestal, avançant, acquittant sa rançon, glorifiant Dieu, dominant la matière, l'espace, les langues, les éléments, les distances, c'est un autre fait. L'homme est libre et successif, il fait le bien ou le mal ; Dieu est juste et bon ; il punit le mal, il veut, il protège le bien. On nous le montre sévère et tourmentant la créature, ou étroit et ne sauvant que le petit nombre. Folle, fausse, basse théorie !

Le monde entier, par un prodigieux entrelacement, n'est qu'un instrument de justice et de salut. Chaque objet, chaque idée, chaque événement, est une preuve que la justice de Dieu ne gauchit pas, que sa bonté ne tarit pas. Il est juste que Dieu soit juste, il est bon que Dieu soit bon. Il est l'un et l'autre, à la fois et toujours, et le monde participe de cette merveille du regard tour à tour sévère ou tendre. Le monde est comme l'expression du regard de Dieu sur ses créatures. Tous ces faits sont des faits. Qui ne les lit pas, qui ne les voit pas, ou dort, ou tremble, ou ignore, ou ment.

Mais comment et pourquoi sommes-nous frappés ? Comment et par qui sommes-nous relevés ? Les chrétiens sont les hommes qui croient que le 361
péché est entré dans leur famille par leur père qui se nommait Adam, et que le salut est descendu par leur Dieu fait homme, qui s'appelait Jésus.

Tous nos dogmes sont des faits avant d'être des dogmes. Mais ce sont des faits qu'on pense, intérieurs, et voilà qu'ils deviennent des faits qu'on voit, extérieurs. La pensée descend et entre dans l'histoire, la théorie devient une réalité vivante. Nous n'avons pas seulement la légende de notre famille, nous en avons la généalogie, et ainsi tous égaux, tous frères ; voilà que nous entrons, non-seulement en participation avec des idées et des peut-être, mais en société, en parenté, en relation avec des hommes et des femmes, avec Abraham, Moïse, David, Job, Salomon, Pierre, Jean, Joseph, Augustin, Grégoire, Vincent, Marie, Anne, Thérèse, Catherine, grande, pure, forte famille, aristocratie de la terre, plèbe du ciel. Nous avons leurs portraits, nous fêtons leur naissance, nous lisons leurs lettres, nous retenons leurs paroles. Mais ce n'est pas tout. Dieu même est du voyage ; il en est le compagnon ; il nous nomme, il nous nourrit, il est avec nous, il est le centre de notre vie de famille. Il a parlé, il a agi, il a

commandé. Nous étions de la famille humaine ; nous voilà de la famille chrétienne. Elle se nomme l'Église, elle est universelle, elle est apostolique, remonte au commencement du monde, s'étend peu à peu à ses extrémités, ne connaît ni les frontières, ni les langues, ni les rangs, ni 362
les fonctions, ni les richesses qui séparent et distinguent les hommes ; vaste comme l'atmosphère, claire comme la lumière, pleine encore de discipline parce qu'elle est de la terre, plus pleine encore de grâce parce qu'elle est du ciel.

Le ciel ! le vrai ciel ! Où est-il ?… Si haut, si loin, au delà de nos regards et de nos imaginations !

Mais Dieu nous a fait à notre portée un ciel bleu, pavillon des hommes, limite de nos yeux, aurore azurée d'autres cieux infinis, et, de même, où est le ciel des âmes, le séjour, le temple, le centre de la majesté de Dieu ? Ici-bas, l'Église est aussi un voile d'azur et d'étoiles, à portée de nos âmes, portique où Dieu vient au-devant de nous, seuil sur lequel il se tient au bout de notre route, firmament de la terre, aurore d'un jour plus splendide, frontière d'un royaume plus vaste, où la paix nous attend.

35. L'ÉGLISE Quand on croit en Jésus-Christ, on se demande qui garde ici-bas ses paroles, et l'on arrive aux pieds de l'Église catholique, illustre, antique, militante et fidèle dépositaire de la foi.

Pour se réconcilier d'un seul coup avec son autorité et sa hiérarchie, le moyen sûr et abrégé est de lire quelque document protestant, et par 363
exemple la lettre pastorale de l'évêque de Londres (décembre 1866), *À charge to the clergy of the dioceze of London, by A. Campbel, L. bishop of L.* Quel n'est pas son embarras, avoué avec la plus honnête sincérité ! Il est en face de deux tendances opposées de ses fidèles. Les uns trouvent qu'il y a trop, et les autres pas assez, dans la croyance réformée. Les premiers retranchent des dogmes importants, et hachent les plus grosses branches de l'arbre ; tel ne croit plus à la divinité de Jésus-Christ, tel à la résurrection, tel à la Trinité ; la vérité s'en va, le vase fuit. Les seconds trouvent le culte bien froid, et ils y ajoutent des fleurs, de la musique, des ornements, de l'encens ; ils pensent que le corps du Seigneur est reçu avec peu de respect, ils veulent un peu plus de pompe, ils aimeraient à croire au purgatoire, ils cherchent l'appui des saints, ils tendent enfin vers Rome.

Des dames se vouent au ministère des sœurs de charité ; mais aussitôt, des vœux, l'obéissance, des prières communes : cela sort de terre et vient tout seul.

Quel déluge d'erreurs ! Comment faire ? Pour retenir les doctrines, il faut définir ; sans doute, sans créer des dogmes nouveaux, mais enfin, il faut bien séparer la vérité de l'erreur, poser une limite, déclarer ce qui est essentiel : *autorité de définition.* Une fois le dogme *l'essentiel* déclaré, il faut bien le réduire en articles, le proposer, l'imposer à la foi des fidèles, régler les cérémonies, discipliner le culte, pour qu'on n'innove pas : *autorité de législation et de discipline.* 364

Oui, mais qui sera *juge* ? et qui fera exécuter les sentences ? Qui ? L'Église est établie, c'est-à-dire unie à l'État. Le tribunal sera composé des *principaux* évêques (pourquoi les principaux ?) et de juges de l'État, et l'on pourra appeler à qui ? à la Reine, souveraine de l'Église et de l'État.

À tous les pas, le pauvre évêque tombe dans Rome et recule, retombe, recule encore, proteste, se défend, puis retombe dans l'autorité de l'État. Par peur de l'infaillibilité spirituelle, il tombe dans les bras de la faillibilité temporelle. Nul moyen de se passer de l'autorité, ni d'échapper à la vraie sans tomber dans la fausse, plutôt que de n'en avoir aucune. C'est là le fait.

L'Église catholique prête aux philosophes la croyance en Dieu et aux protestants la croyance au Christ. Sans elle, les ténèbres s'étendraient de nouveau sur ces deux croyances.

Il y a des opinions qui tiennent à l'esprit des hommes à peu près comme les vêtements à leur corps. Ils peuvent en être dépouillés ; ils ont froid, ils deviennent grossiers, ils ne meurent pas.

Oter les croyances, c'est ôter du sang et couper un membre ; cela tient à la vie, et non au costume. Le culte protestant a quelques vêtements et un peu moins de sang que nous.

Mais il est agréable aux riches, supporté par eux ; moins séparé de la vie du monde, plus appliqué à la lettre de l'Évangile qu'à l'esprit. Tout aussi charitable, moins humble. 365

36 Pendant les plaisirs, les affaires et le temps perdu, quel service qu'une Église *gardienne* ! J'ai toujours cru en Dieu ; il m'a fallu du temps pour croire au Christ, plus encore pour croire au ciel. Les uns doutent, la plupart ne pensent pas ; la vie coule ; l'Église nous garde la vérité ; quel bienfait !

37. CONFESSION, COMMUNION Jésus, c'est donc Dieu au milieu des hommes, vivant, parlant, imitable et secourable. Avant lui, on croyait à l'existence de Dieu, et depuis, à sa présence. Mais de l'intelligence, cette notion, cette croyance doit passer dans la volonté, et se traduire en acte. Or, entre le penser et le vouloir, il y a un abîme ; le mouvement ne se transmet pas, il y a un accroc et quelque chose de cassé. Au coin de mon feu, je rêve de Dieu et je me propose le bien ; mais le coin du feu manque à la plupart des hommes et le temps pour rêver ; puis le rêve s'évanouit et la résolution trébuche ; paroles en l'air !

Je me lèverai, j'irai vers mon père, et terrassant mon orgueil et mes com- 366
plices, et ma mollesse, je dirai : J'ai péché. Voilà l'acte. Et comme je tombe sans cesse, je me relèverai sans cesse, et je tiendrai mon âme entre la crainte et l'espoir, le bon désir et le sincère remords par un exercice salutaire. Je tâcherai d'avancer et de m'appuyer sur ce Dieu que je veux servir, et il viendra lui-même m'assister dans ce combat pénible et long. C'est la *confession* et la *communion*.

Des maximes générales ne suffisent pas, sans une adaptation individuelle et renouvelée ; mes résolutions fragiles ne suffisent pas ni mon remords inquiet sans la certitude du pardon et la communication d'une force, d'une flamme, d'une ardeur, d'un renouvellement d'amour. Il me faut un bon juge et un bon ami. Le juge, si c'était Dieu, pureté même, comment le soutenir ? Ce sera un homme, mon semblable, indulgent parce qu'il est homme ; l'ami, s'il est homme, ne sera pas plus fort que moi. Un juge qui me comprenne, un ami qui m'élève, voilà ce que je demande. Le juge sera homme, et l'ami sera Dieu.

Quelle merveille !

On ne comprend pas bien la confession pour les autres, ce serait manquer à la charité. Mais pour soi, quel effort ! quel secours ! Et, pour nos

enfants, comme nous comprenons bien que le prêtre peut aller au delà de nos conseils et de nos éclaircissements ! À nous, l'enfant résiste, et il s'ouvre à lui. Et pour les grandes fautes regrettées, quel secours et quelle miséricorde ! Pourquoi les temples protestants sont-ils si froids ? Dieu 367
n'y est jamais descendu, et jamais l'homme n'y fut pardonné.

On ne passe pas sans ces secours-là de la bonne morale à la bonne conduite, encore moins de la mauvaise conduite à la bonne. Les païens représentent Dieu tout-puissant ou terrible, un Jupiter, un Satan.

Si Dieu est Jupiter l'Olympien, le monde est un séjour horrible d'obéissance et de terreur. Mais non ! Sur ce visage majestueux, j'aperçois des larmes ; ces bras foudroyants s'étendent dans un vaste embrassement ; à ces pieds qui touchent la terre, à ces mains qui l'ont faite, sur ce visage qui lui sourit, je vois du sang, des crachats, une couronne d'épines ; une expression poignante de douleur et de pitié s'étend sur ce beau front. C'est encore et toujours le Dieu de la puissance, c'est le maître de la foudre et le régent des mondes, mais il se nomme Jésus.

38 Vous ne comprenez pas la communion. Vous n'avez donc pas vu mourir votre père, et votre enfant monter à l'autel ; vous ne connaissez point les combats de la tentation, la fatigue de la vie, l'abîme de la douleur. Si vous aviez navigué sur ces eaux, vous croiriez à Jésus qui s'avance, et vous lui tendriez les bras.

368

39 Quand l'âme, élevée à la contemplation de la divine Trinité, réconciliée avec Dieu le père par la lumière et par le sang de Dieu le fils, cherche à se figurer la troisième personne de cette adorable société, l'Esprit, il la définit l'amour qui procède du Père et du Fils, et les unit. Or, cette âme, si elle monte encore, si elle touche à la sainteté, c'est qu'elle sent croître en elle l'amour qui l'unit au Père et au Fils ; en elle descend précisément cet Esprit, et il se nomme l'Esprit Saint ; elle se nomme sainte ; les *saints* sont inspirés par l'Esprit *Saint*.

La sainteté est, humainement, l'union qui existe divinement du Père au Fils par l'Esprit, et si l'on ose dire, l'âme réconciliée avec la première personne de la Sainte Trinité par la seconde leur est unie par la troisième,

et la parole est réalisée : « *Nous ferons en vous notre demeure.* »

40 Comme il fait bon sous mon pauvre toit de chaume, pendant qu'il grêle !

O Dieu ! que je vous aime, pendant qu'on vous discute !

II

369

Place que tient la Religion catholique dans la vie. — Action du Christianisme sur les peuples, les sociétés, les individus et même les incrédules. — Son action sur la morale — La Prière. — La Charité. — Le Sacrifice. — Amour de Dieu. — Le culte de la Vierge Marie. — Confiance en Dieu.

1 Croix sur les chemins, croix sur les tombes, croix sur les murs, croix sur l'autel, croix sur notre cœur, image de notre condition, appui de notre faiblesse, abrégé de notre foi, symbole de nos espérances.

2 On dit que les églises ne sont pas pleines, ou encore qu'elles ne sont remplies que par les vieilles femmes, les pauvres et les enfants. En effet, les églises ne doivent pas être pleines ; ce sont les rues, les champs, les ateliers, les cabinets de travail, qui doivent être pleins. Chacun doit passer à l'église un moment, non la vie. Mais elle est la maison de consolation et l'asile des blessés de la vie. Voici le cortége des femmes en deuil, veuves, orphelines, pauvres femmes, pauvres mères, pauvres filles ; comme elles ont besoin de demeurer collées à l'arbre de la croix pour résister au désespoir et à la tentation, pour tendre la main à travers la tombe aux amis 370
qu'elles pleurent ! Voici les jeunes filles, les enfants dont les âmes se jouent et se bercent sur les genoux du Bon Maître ! Voici les pauvres infirmes, la femme laide et malheureuse que l'on n'aime pas, et Dieu lui dit tout bas, à cette boiteuse, à ce corps difforme et disgracieux : « Je t'aime sous cette forme ; dans cette enveloppe je te connais ; je te nomme par ton nom ; je ne te mets pas au-dessous des belles et des heureuses ; celles-ci, je les regarde d'un œil sévère, et qui les courbe à terre en frissonnant. Toi, pauvre infirme, bornée, dénuée, délaissée, je t'aime et tu peux m'aimer. » O philosophes ! que pouvez-vous donc pour consoler

ces gens-là ? — Et ce vieux mendiant crasseux, qui est là dans un angle, recouvert de la triple et quadruple rouille de la vieillesse, de la bêtise, de la misère, de la malpropreté, que pouvez-vous pour percer son enveloppe de peau dure, et toucher ses os noircis, que pouvez-vous et que sentez-vous pour lui ? Cependant, il égrène un chapelet dans ses doigts jaunes, et ses lèvres s'ouvrent pour un petit mot. Quel est ce petit mot ? quel est ce mot du mendiant ? « Dieu a visité le monde, un ange l'a dit à la fille des hommes, et ce mot-là est arrivé dans mon grenier et a réjoui mes pauvres os. » Ce pauvre me dit ce que vous, génies, vous ne me dites pas.

371

3 La musique donne à l'oreille la justesse ; belle expression. L'imagination est emplie, tendue, charmée ; mais le plus petit son discordant, une basse trop forte, un mouvement changé, une modulation en désaccord avec le ton général du morceau, et le sens délicat et sévère proteste et ramène au vrai.

La religion est aussi pour les sentiments le diapason vrai, et le maître de la justesse. Tous nos sentiments sont par elle à la fois poussés au vif et ramenés au vrai. Rien de discordant, de risqué, de capricieux ; la poésie sublime au sein de la correction sévère.

4 …C'est quelque chose comme la lumière, qui ne change pas la forme des objets, mais la couleur, et permet de marcher à travers sans se perdre et se blesser.

Il rend fort dans le malheur, et dans le bonheur, bon et pur.

5 Le christianisme est à la fois sensible et sévère ; il est ému, mais nullement dupe ; il punit et il pardonne, distinguant la part de mal qui nous est directement imputable, et celle qui vient d'ailleurs. Puis surtout, il 372
prohibe, et il est inexorable pour crier au mal, sur le trône ou ailleurs : Ceci, — non, jamais ! Tuer, jamais ; voler, jamais ; violer, jamais ; opprimer, jamais !

Il vous dit tout cela en public, quand il le faut, et une fois au moins par an, tout bas, à genoux, devant la croix, et comme dans un cercueil relevé et

ouvert ; il vous le dit avec autorité et amitié, refusant le pardon, discutant les faits, allant au fond et à la racine de l'intention. Puis il vous rappelle vos devoirs, et en les colorant, en les réchauffant de ces belles sentences métaphoriques, qui descendent dans la conscience par les voies droites de l'imagination. Il vous dit que vous avez charge de l'âme de vos enfants, que votre épouse est la chair de votre chair, que vos semblables sont des frères, que le mauvais regard est adultère, que la mauvaise langue est homicide, que les petits et les pauvres sont Dieu même. Il vous fait prêter le serment de respecter le bien, de vous résigner à l'inévitable, et de ne pas respecter le mal, de ne pas vous résigner à l'imparfait.

Il réunit trois sentiments : le mépris mélancolique du monde et de ce qui passe ne peut être poussé plus loin ; l'espérance radieuse de ce qui sera au delà du monde ne peut être plus éclatante ; puis, comme ce qui est en ce monde est voulu de Dieu, chaque chose, même très-petite, a un côté sérieux, participe au devoir, est à sa place dans l'ordre général ; tout est petit et rien n'est petit ; patience et dédain, confiance et espoir, travail et 373
activité. La douleur même sourit encore.

Que ce faisceau de sentiments vrais est loin de la mélancolie sombre ou molle des poëtes, souvent très-bien logés et jouissant de leurs aises, qui prennent au christianisme le jugement sévère et triste, supprimant le combat, suppriment l'espoir, et concluent au désespoir vague, inutile, peu sincère ! Les poëtes gémissent et jouissent, le vertige leur plaît, et le tragique fait bien ; la raison dit : Prière, et la rime : Blasphème. Le poëte est un malade imaginaire.

Le christianisme est éloigné de même du ricanement et de la caricature aisée, de la médisance coloriée, exagérée, qui rit de tout et conclut à s'amuser en se moquant. Quand vous aurez bien ri ou bien pleuré, il n'en faudra pas moins agir et vivre, je vous attends au moment des actes, et je vous prie de respecter ceux qui vivent sous l'étroite nécessité d'agir toujours, à chaque minute.

6 Dans ces paroles de l'Évangile : « *Sois parfait* », on ne renferme que la perfection morale. C'est une vue étroite. Le texte ajoute : « *Comme ton père céleste est parfait.* » Or Dieu n'est pas seulement parfaitement bon. Il est créateur, artiste, puissant, magnifique. Nous devons, à son image, réa-

liser le beau, le juste, et faire régner la perfection en tous genres. L'Évan- 374
gile nous dit aussi d'accepter notre condition, de remplir notre vocation ; et de ces conseils on tire la résignation muette ; mais notre condition n'est pas d'être esclave, d'être ignorant, d'être pauvre ; on ne prétend pas que nous nous résignions à nos défauts, pas davantage à l'injustice d'autrui ; la condition change d'ailleurs avec l'histoire. Dans un pays libre, la condition consiste à être digne de la liberté, et, en se soumettant à la volonté de Dieu exprimée par l'inévitable, il faut comprendre que cette volonté est aussi que nous sachions nous affranchir des maux que nous pouvons vaincre.

Que nous disent les ennemis de l'Église ? Mazzini, que la vie est un combat et un sacrifice. Quinet, qu'on ne se relève qu'en ayant conscience de sa chute. Sand, que la paix est un leurre et que le sacrifice de la dignité ne la procure pas. — Toutes paroles que l'on repousse de l'Évangile, et que l'on retrouve dans la vie.

La vraie, la seule révolution, est dans les âmes ; elle consiste à rendre courageux les lâches, véridiques les menteurs, dignes les plats, tempérants les dissolus, ou plutôt à rendre les courageux, les véridiques, les tempérants, plus nombreux que les lâches, les menteurs et les dissolus. Cette conversion n'est possible que par un changement absolu des motifs, et il n'y en a que trois : plaire à soi, plaire à autrui, plaire à Dieu, égoïsme, amour, foi.

375

7 [152] Le chrétien, prévenu du sens caché de toutes choses, animé de la pensée constante de la présence de Dieu, invisible artiste, ordonnateur bienfaisant, devient une créature en quelque sorte transparente et sonore. Une herbe, un rayon, un son l'attendrit et le charme ; le balancement des feuilles dans l'air tiède du printemps, l'orage qui retentit, le dernier adieu du soleil qui s'abîme au sein des mers, sont pour lui des spectacles qui parlent ; du moindre paysage, le monde entier se lève, et des cantiques débordent de la moindre harmonie. Tout cet art est versé dans nos cathédrales, où le jour rencontre un verre coloré, où la prière monte sur les ailes du chant, au milieu des fleurs, sous les prodiges de l'architecture.

152. « *Sensible et insensible.* »

Mais c'est surtout l'homme qui le touche ; un vieillard vulgaire, un bambin malpropre, une femme en guenilles, sont à ses yeux environnés d'une clarté, et le cœur chrétien, pénétrant les surfaces, vole vers ces images effacées du Dieu qu'il reconnaît. L'artiste n'est pas plus prompt à retrouver tout à coup dans l'attitude, dans le regard d'un être trivial, une ligne, un trait, un rayon, le médecin à sentir la vie dans le plus faible battement, que le chrétien à saisir dans une âme abaissée un point demeuré pur, et 376
les débris épars de sa beauté native. Rien n'est tout à fait laid pour lui ; dans une masse de chair purulente, ou dans un forçat, le chrétien trouve encore quelque chose à aimer. Ses admirations ne sont pas des phrases, il ne pose pas en rêveur ; ce n'est pas lui-même qu'il contemple dans le miroir des choses, c'est le grand Dieu puissant qui passe derrière elles. Ses tendresses ne sont pas des mièvreries ; s'il s'apitoie, ce n'est pas en pardonnant la faute, c'est en pleurant la chute, et en travaillant lentement à la réparation du mal. L'amour délicat, fort et universel, prend le nom sublime de la *charité* ; amour plein de pitié, tel que le monde l'inspire, car on l'aime malgré sa laideur ; amour complet, seul complet, car l'amour épris de la beauté parce qu'elle enivre les sens, ne dure pas longtemps ; le plus délicieux, et le seul honnête, l'amour conjugal, a besoin de charité, pour tous les moments où les époux vieillissants, maladifs, abattus, et presque toujours médiocres, comme nous le sommes tous, ont besoin d'un amour plein de pitié mutuelle.

…..J'étais hier à une grande fête des pauvres apprentis. Qui donc était là ? — En habit doré, les orateurs du peuple. — En habit chrétien, ses bienfaiteurs.

…..Loi pour les uns. Amour pour les autres. Comme ce monument, — beauté pour nos yeux, — pierre, ciment et charpente pour nos têtes.

377

8 La dureté était le fond du monde ancien et les plaisirs mêmes étaient cruels ; la mollesse est barbare. Nul doute que la plus petite souffrance doit être évitée à l'homme au prix de l'extermination de mille animaux inférieurs ; nous croyons cela, et l'on croyait alors qu'une partie des hommes appartenait à ces races inférieures, et devait souffrir, mourir même, pour quelques-uns.

Chrétiens, nous croyons qu'il n'est pas d'inégalité devant Dieu, et nous

sommes seuls à le croire ; qu'il faut aimer ses ennemis, nous sommes seuls à le croire….. qu'on *doit* une partie de ses biens, quand on a trop reçu, au public ou aux pauvres.

9 Quelques-uns ont beaucoup de biens, tous un peu ; quelques-uns ont beaucoup de croyances, tous un peu ; quelques sous dans leur poche, quelques débris chrétiens dans leur âme, et je reconnais l'effigie : *Cujus effigies ? — Christi.*

10 Dites qu'il n'y a pas d'âme. Comment nier qu'il y a une partie haute et une partie basse, de nobles dispositions et de bas penchants, des ar- 378
deurs et des lumières accouplées à des besoins infinis et à des désirs grossiers, deux natures ? Nommez-les comme vous voudrez ; les noms convenus sont *âme* pour le haut, et *corps* pour le bas. Et l'histoire à la main, je vous montre qu'avant le Christ, le corps règne, et depuis le Christ, c'est l'âme.

11 [153] …Il fait (outre le prêtre) le magistrat chrétien, le soldat chrétien, l'ouvrier chrétien, la jeune fille chrétienne, des héros, tout simplement.

Il est onze heures du soir ; la neige tombe sur Paris : à la porte d'un hôtel magnifique, attend une belle voiture, bien douce, doublée de soie, attelée de chevaux impatients. Accompagnée de sa mère, une jeune fille met sur le marchepied sa chaussure de satin blanc ; elle est ornée de rubans, de perles, de satin, enveloppée de fourrures, ornée surtout de sa jeunesse ; elle va au bal. La voiture roule, et la jeune fille entre, avance, nage, tout éblouie, dans un paradis de lumière, de musique, de fleurs, de bruit, de mouvement, de toilette, où la danse, l'esprit, la beauté, toutes les tentations s'assemblent et se sont parées pour l'entraîner et pour l'étourdir. Elle sait bien qu'elle est belle. Avant de partir, elle a jeté un regard sur le miroir, mais ce regard ne fut pas le dernier ; il est tombé, le dernier 379
regard, sur le pâle ivoire du crucifix ; et la jeune fille, ramenant son manteau sur ses blanches épaules, a dit tout bas : « O Jésus, je saurai vous plaire, et le monde ne me détachera pas de vous. »

153. « *Le christianisme ne fait rien…* » — Hyères, 3 mars 1866.

Et c'est sur le même crucifix que tombe à la même heure, dans les ténèbres d'une mansarde à peine éclairée par un mauvais flambeau, le regard de la jeune fille pauvre, qui est belle aussi, et qui entend siffler à sa porte, avec le vent et le froid, les tentations du plaisir, de la jeunesse. Elle baisse sa paupière rougie, elle remue son aiguille entre ses doigts meurtris, disant aussi tout bas : « Jésus, je saurai vous plaire, et la misère ne me détachera pas de vous. »

Cela existe : ô Paris, tu m'en es témoin ! Le Christ fait cela.

12 [154] …Il transforme les motifs. La vie est toujours agir, souffrir, mourir. La sainteté n'est autre chose qu'un nouvel art d'agir, de souffrir, de mourir. La vie, la science, les gens pratiques, concluent tous aux faits et à la réalité. Ce qui est, c'est ce que Dieu veut. S'abandonner à la volonté de Dieu, c'est toute la sainteté, car Dieu seul sait le secret de l'ensemble dont nous sommes un détail. La vie et la foi ont en apparence même 380
figure, au fond des motifs différents.

Je suis au contraire stupéfait de la variété des types où le christianisme opère cette révolution des motifs. L'oxygène n'a pas de plus nombreuses combinaisons. Il transforme un roi et un pâtre, une fille de la richesse et une fille de l'indigence, un soldat et un savant, un ouvrier et un orateur.

Comme on aime la science, dès qu'on s'y applique, la religion offre à ceux qui l'étudient, la pratiquent, la regardent assidûment, des profondeurs, des clartés, un bonheur, un dialogue, un hymen de l'âme avec Dieu, incomparables. Que si l'on n'a pas le temps ou le goût de ces méditations, de ces prières, elle ne demande qu'un instant, et une intention générale, une réforme annuelle ; elle est présente, éclaire tout, n'exige rien.

Ne croyez pas d'ailleurs qu'il y ait ici-bas, venu de la terre ou du ciel, aucun secret pour tout arranger si bien que la paix du monde et le salut des âmes soient assurés.

Le combat de la destinée personnelle n'est évité à aucun être. Même les prières d'une mère ne l'obtiennent pas. Nous plaçons nos enfants, nous plaçons nos ouvriers, et les lois nous placent dans les meilleures condi-

154. « *Le christianisme ne fait rien.* »

tions de la vie, de la famille, de la morale, mais voilà tout. La tradition, la science acquise, l'éducation, la loi, la peine, la raison, ne préservent aucune des levées de l'armée humaine d'aller au feu pour son compte. 381

Quand vous aurez établi des gouvernements excellents, des lois justes, des mœurs pures, des croyances générales, des études fortes, des familles régulières, ce sera bien, ce sera mieux ; mais le vent d'orage de la mort et de la souffrance n'en soufflera pas moins sur vos têtes, venant déraciner vos vies et soulever la poussière sur vos tombeaux. C'est la condition des habitants de la terre.

Quand vous aurez réalisé tous les progrès moraux, que l'œuvre de Dieu, des lois, des sages, sera complète, tout cet édifice reposant sur la pierre mobile de la liberté de l'homme, peut crouler, et ce n'est jamais fini. La fleur peut sécher, et l'hiver peut revenir. Ni défaite, ni victoire ; perpétuel combat.

Jésus nous le dit, et seul ne trompe pas.

13 [155] Autre est le regard du chrétien et celui de la nature sur le monde, la vie et le corps même.

L'homme ne voit, dans le monde, rien d'aussi beau que la puissance unie à la richesse ; il les convoite ou les courtise, hante les palais dorés des familles souveraines, et ne se plaît, ne se repaît bien qu'en cette compagnie. 382 Sa vue se pose ensuite sur les châteaux et les grands biens des familles puissantes, sur le luxe de leur table et la beauté de leurs chevaux. Elle s'égare un moment avec une envie distraite sur le talent et la science, ne se fixe jamais sur la foule des existences obscures et ne descend que par hasard aux tourbes qui travaillent, aux haillons du mendiant accroupi sur la paille, aux jeux imbéciles du petit enfant s'agitant dans la poussière.

C'est à ce mendiant, à ce nouveau-né, que Jésus dit : Vous êtes moi-même. Puis il appelle à lui les foules qui travaillent, il sanctifie l'obscurité, et montant, suivi de ce cortége, jusqu'au palais des riches, jusqu'au trône des rois, c'est là qu'il se montre sévère, parlant à ces gens chargés d'or de l'inanité de la puissance et de l'égalité des conditions.

155. « *Le christianisme ne fait rien.* »

Et la vie, comme elle paraît belle sous les traits de la jeunesse riante ! fi des enfants qui crient et des vieillards qui soupirent ! et cachez-nous la mort. Jésus prend le petit être aux yeux fermés, il ondoie son front, le réclame, et déclare que le mal et la mort ne le posséderont pas. Et n'ayant pour la jeunesse que des conseils bien lourds, c'est au mourant qui agonise qu'il chante des hymnes de joie, répondant aux bruits du râle, du cercueil, de la terre, du marbre, par le chœur des anges, les promesses de l'éternité, la bienvenue et l'aurore de la vie qui commence au ciel pour ne jamais finir.

383

Et le corps ! De quels soins amoureux nous parons notre tête ! que ces beaux yeux aiment à s'ouvrir hardis, ou bien caressants ! que d'heures consacrées à ces cheveux en tresses, à ce cou si blanc, à ces belles épaules, ou bien encore à ce cœur qu'il convient de ne pas agiter, à ces nerfs trop sensibles que l'on calme avec soin ! Il est deux sens grossiers sacrifiés en cachette, l'estomac gorgé d'aliments, et les sens consacrés à des plaisirs honteux. Nulle précaution ici et nulle réserve : on se réunit pour mieux aiguiser l'appétit, on se cache pour mieux se donner au plaisir. C'est là, dans ces basses régions de l'organisation animale, que Jésus place l'honneur de la chasteté, qu'il impose la règle et fixe la pureté. Puis il monte à ces entrailles et à cet estomac, sans cesse provoqués et remplis, et il ordonne là le jeûne, l'abstinence, la sobriété. Il laisse aux nerfs et au cœur le plus libre exercice et ne leur défend point de sentir ; jette sur les épaules un voile délicat, et sans déparer la beauté de la tête, qu'il a le secret d'embellir de courage et de bonté, il apaise et voile les yeux, il entoure le front des replis gracieux, mais naturels, des cheveux abondants.

Charité, résurrection, chasteté, vous parlez à ce monde un langage qu'il ne connaissait pas, et c'est un renversement complet de ses vues habituelles. Le monde part de la puissance, de la jeunesse, du plaisir des sens. Jésus part de la misère, de l'agonie et de la continence. Et l'on dit qu'il n'a rien changé !

384

14. OPINIONS ET CARACTÈRES L'expérience nous apprend que les caractères sont bien plus à considérer dans les hommes que les opinions. Les politiques ne s'y trompent pas ; ils savent si ce roi est ivrogne, si ce ministre aime l'argent, si ce général est orgueilleux, si cette femme

est jalouse. L'ouvrier ou le serviteur ne se demandent pas l'opinion du patron ; ils souffrent, se soucient, et se servent de ses passions ou de ses qualités, et les femmes font de même. C'est par nos penchants qu'elles nous gouvernent, et c'est sur nos défauts qu'elles nous méprisent.

Nous sommes dupes d'une très-belle illusion, qui a grandi à mesure que les maximes généreuses du christianisme déployaient au-dessus de toutes les têtes, comme une sorte de ciel constellé d'étoiles fixes, un vaste idéal commun. Du haut de ce ciel, nous jugeons, nous blâmons, nous devenons de plus en plus sévères, nous maudissons même notre pays, notre temps, nos semblables, les jugeant non sur ce qu'ils devraient être, non sur l'histoire et le passé, mais sur l'idéal et l'avenir. Non ! Je n'ai mes lettres que deux fois par jour, je n'ai devant ma porte que six trains de chemin de fer, il ne fait que dix lieues par heure, je suis à une 385
lieue du télégraphe ; cela n'est pas tolérable, et je vais me plaindre ; mes pareils sont mieux traités ; les moyens de sortir de chez moi ne sont pas suffisants. — Mais quoi ! Il y a dix ans les lettres n'arrivaient que deux fois par semaine, et la diligence était à trois lieues, n'avait que dix places, et ne faisait que deux lieues à l'heure ! — Peu importe ! Je suis maltraité, cela devrait être mieux. — Ainsi jugeons-nous les hommes, les actes, les événements, sans équité. Ce qu'il y a de nouveau, ce n'est pas le mal que vous attaquez, c'est le sentiment que ce soit un mal.

Politiques et écrivains abusent de ce noble penchant de s'inspirer à un idéal élevé. Ils le connaissent bien et ils l'exploitent. Comme un faiseur de tours commence par tendre une toile bien ample, derrière laquelle se passent les ficelles et les supercheries, un ministre qui veut prendre une province, un journaliste qui veut gagner des abonnés, commencent par tendre et développer quelques grands mots bien sonores et universellement sacrés, droit, justice, affranchissement, et pendant que la masse des hommes regarde en l'air ces décorations magnifiques, le ministre prend, paye, arme, opère et accomplit ses desseins, le journaliste jouit, empoche, ou se satisfait et se venge.

Il n'en est pas autrement des marchands, qui vous accueillent et vous éblouissent par des paroles polies et des affirmations sonores, pendant qu'ils vous vendent à faux poids. 386

Et ces grands mots de la politique ou de la presse, quels que soient les partis, sont exactement les mêmes, comme les paroles des marchands.

Les hommes sont absolument d'accord sur ce qu'ils veulent obtenir, et leur conscience rend le même son ; le drapeau de toutes les âmes porte les mêmes couleurs, et que vous assistiez à l'entretien de deux monarques ou au commérage de deux vieilles femmes, ou même au chuchotement de deux voleurs, vous saisirez toujours un bon motif mis en avant, tant l'homme a le *bien* pour maître et pour objet.

Toute la différence est dans le *vrai*, et c'est ici que se cache à tous les yeux le profond mystère de l'intention, le profond ressort du caractère ; il y a quelque part dans l'âme un coin où il se dit un mot que personne ne sait, et ce mot secret fait que celui qui se le dit à lui-même est un saint, un indécis ou un misérable. Or ce mot est le produit d'un certain penchant natif involontaire et d'une détermination libre et responsable. Sur ce penchant, sur ce vouloir, rien ne peut agir, rien, que la religion. Elle est le seul réactif direct et efficace. Elle va jusqu'à cette profondeur, et elle entre là, comme Jésus, à travers la muraille. Faust va devenir infâme : il s'arrête. Ce meurtrier monte à l'échafaud : il s'agenouille. Ce marchand remue la langue pour mentir : il se retient. Cette jeune enfant succombe à la misère, elle est tentée : elle résiste. Qui donc a parlé, qui ordonne, et qui est venu, qui s'est emparé de ce ressort caché, qui a brusquement 387
servi de frein à cette force précipitée sur cette pente ? Dieu.

Oui, mais quel Dieu ?

Évidemment, uniquement, Jésus-Christ.

L'histoire des hommes ne nous apporte en dehors du christianisme que deux notions de Dieu. On a voulu le noyer, le délayer, le distancer, le disperser, dans le vague, immense, indéfini, au delà des regards de l'âme, comme un ciel sans limites, sans fond, sans précision, qu'on se fatigue à contempler, comme une onde qui fond dans la main, coule et ne laisse rien d'elle.

Ou bien, on a voulu le rétrécir dans l'humain, l'emprisonner dans un visage, un squelette et des jambes, et nous donner des Dieux aussi puissants et aussi ignobles que des rois. Ce Dieu trop agrandi est celui des

philosophes, et ce Dieu trop rétréci est celui des païens.

Le Dieu chrétien est à la fois tout cela et bien plus. N'en faites pas une personne, car il est infiniment éloigné et distinct de tous les êtres que vous pouvez imaginer, et n'en faites pas une abstraction, car il est infiniment agissant et rapproché de tout ce qui a vie. Seul, ce Dieu vrai est défini par ses *actes*, et non par son essence. De son être, nous savons seulement qu'il se manifeste par la puissance, la sagesse et l'amour ; et de ses actes, nous savons qu'ils portent tous ce triple caractère, que, puissant, il a créé et conserve ; que, sage, il a tout ordonné pour l'ordre et pour sa gloire ; que, tendre, il pardonne et relève ; nous saluons le Père 388
dans la création, le Fils dans la rédemption et la révélation, l'Esprit dans la sainteté et le pardon, le Père dans la nature, le Fils dans la loi, l'Esprit dans la grâce. Ni rejeté à distance, ni rétréci à notre taille, voilà le Dieu chrétien, infini de l'esprit, explication de la terre, et soutien de la vie. Ce Dieu nous est quelque chose, il nous touche, il nous parle, il nous émeut, il nous satisfait.

Quelle merveille ! Nous l'aimons d'un amour sensible. Oui, philosophes et géomètres, vous avez peine à le comprendre ; écrivains, peine à le définir ; nous, nous l'aimons d'un amour sensible, et c'est bien vraiment sous les traits de Jésus. Il est vraiment l'ami des âmes, et nous disons hardiment et tendrement leur époux. Mais nous-mêmes, créatures médiocres et tièdes chrétiens, nous découvrons en nous dans nos bons moments comme une partie saine et une certaine vierge immaculée qui le touche et, saisissant la frange de sa robe, sent une vertu qui tombe de Lui. Nous sommes des brutaux, des luxurieux, des menteurs, des superbes et des avares. Il n'y a pas un homme qui soit sûr de rester seul avec une enfant de vingt ans sans la trahir, pas un qui puisse promettre de tenir son ennemi sans se venger, pas un qui jure de posséder un secret sans en profiter, un dépôt sans le convoiter, et même un bon repas sans en abuser, et pourtant voilà qu'au milieu de nos brutalités et de notre fange, le sang s'arrête, se calme, s'épure, l'âme s'émeut doucement, se soulève et 389
s'élance. Elle a vu passer, et elle aime ce doux Jésus, ce chaste souverain des hommes, elle aime ce pauvre, elle préfère aux courtisanes et même aux honnêtes amours cet austère ami ; le monde parle, mais la voix de Jésus est plus forte ; la chair frémit, sa vertu l'apaise ; la pauvre créature

marche sur les épines, les cendres brûlantes, à travers les ricanements et les séductions, le suivant dans ses sentiers, marchant vers lui comme un aveugle en tendant les bras, et se couchant enfin pour mourir avec un nom seul sur les lèvres et ce cri de sainte Thérèse : « Seigneur, il est temps de nous voir ! »

15 On dirait que Jésus a fait lever sur la terre comme un second soleil. Aux clartés qu'il répand sur mon âme, je vois toutes les choses sous un jour entièrement nouveau. La nature m'apparaît embellie par la trace visible des mains qui la formèrent, pleine de grâce, d'ordre et de majesté. Les lois qui la gouvernent sont des bienfaits réguliers. Les êtres qui l'habitent sont des merveilles arrachées au néant ; leur variété m'amuse, m'intéresse et m'étonne. Sur la beauté, même sur la beauté de la chair, je ne promène plus des yeux hardis et des désirs fragiles, mais mon chaste regard contemple avec d'autant plus de liberté toutes les créatures, qu'il devra se poser pour toujours sur une seule, et choisir la femme, autre Marie, bénie entre toutes les femmes, qui priera pour moi, pauvre pécheur, jusqu'à l'heure de la mort.

Orateur, je ne vois plus, dans l'auditoire qui m'entoure, des visages niais et des pensées imbéciles. Au-dessus des têtes, mon esprit voit des esprits que je dois persuader, et je ne me soucie de plaire qu'à un seul auditeur invisible.

Peintre, je déteste les lignes ridicules, je déchire les ombres grotesques, et je me mets à la poursuite de la perfection idéale.

Et dans ces sentiers durs de la vie où je descends parmi les ruines et comme au fond d'autant de cercles d'un enfer habité, ce n'est pas seulement le doux Virgile qui me conduit après Dante, en récitant des chants mélancoliques, c'est Jésus, le libérateur, qui transfigure à mes yeux toute laideur, toute souffrance, et revêt tout ce que je vois, et même la mort, de rayons doux et vifs qui tombent d'une région supérieure, et d'un amour sans fin.

16 La prière de demande est plus vulgaire, mais bien naturelle et universelle[156]. C'est le cri, c'est le droit de l'être qui se voit seul ; c'est le cri, 391
c'est le droit de l'être qui ne peut se faire un seul instant à l'idée d'être l'esclave d'un destin sourd et immuable, inflexible. Chose singulière ! Ce sentiment porte à prier, et fait douter de la prière les philosophes.

Votre prière retombera comme une pierre lancée en l'air, incapable de changer la loi physique ; on nous dit cela, et l'on ajoute que les caprices individuels ne peuvent devenir la volonté éternelle, et que Dieu n'est pas un ministre donnant des audiences et recevant des pétitions. Vous admettez que l'homme est libre, et qu'une multitude de combinaisons des faits demeure indéterminée jusqu'au choix de chacun de nous, et vous n'admettez pas le libre choix du côté de Dieu à l'égard des lois qu'il a faites, du monde qu'il a créé, sur une multitude plus grande et infinie d'autres combinaisons. Non, à l'homme, tout est ouvert ; à Dieu, tout est fermé. Niez notre liberté, ou admettez le domaine de la prière.

Inflexibles sont les lois du monde physique, et encore vos jardiniers modifient les plantes ; autres sont les lois du monde moral ; et vous appliquez au moral les décrets de l'ordre physique, en comparant la prière que l'âme adresse à Dieu à la pierre que lance le bras. Les demandes de 392
la prière sont ordinairement de l'ordre moral.

Mais allons au delà. Si l'existence et l'empire du mal dont nous demandons à être délivrés sont des décrets éternels, ce n'est pas un décret moins éternel pour nous, chrétiens, que le dessein et la promesse de Rédemption, et nous croyons que cette rédemption, réalisée en Jésus-Christ, s'adapte au monde, en vertu du libre assentiment du monde, et s'y adapte, s'y étend, s'y manifeste de plus en plus. Que demandons-nous dans les prières ? Une délivrance ; au nom de qui ? du libérateur divin. Nous demandons que le décret éternel et universel de la délivrance du mal soit appliqué ici, là, à ce mal spécial, et nous détruisons par la prière qui appelle Dieu l'obstacle de notre orgueil. Nous prions pour que ce décret

156. On lit en tête de ce morceau ces mots : « Prière pour moi : « *Scit.* — Amour. » — On comprendra aisément ce que mon père entendait par ces deux paroles. Aimer Dieu, sans rien lui demander, parce qu'il *sait* ce qui nous est nécessaire. Telle était pour lui la meilleure prière ; c'est à quoi il oppose : « La prière de demande… » Cette distinction est mieux précisée dans le morceau suivant.

éternel soit accompli en ceci et en cela, pour que la grâce, la vertu de Jésus-Christ tombe sur tel point, sur tel homme, sur tel effet des souffrances dont il est venu nous délivrer.

Ajoutez qu'en Dieu, le moment où il établit ses lois et le moment où il nous exauce est le même ; rien ne se succède, tout existe toujours, agit toujours, est toujours libre en lui.

Mais la bonne prière, c'est : « Je vous aime, et je m'abandonne. »

393

17 Il y a deux prières, l'adoration et la demande. La prière d'adoration est l'entretien direct avec Dieu, le sentiment habituel de sa présence, la contemplation assidue de ses perfections ; c'est le dernier mot de l'admiration de ses œuvres ; c'est la sainteté dans l'âme, et si nous avons quelquefois arrêté nos penchants, immolé nos doutes, risqué notre vie obscurément, compromis sans mot dire nos intérêts, si nous avons tressailli d'enthousiasme, et senti les larmes nous gagner devant la nature, nous le devons à cette prière, à ce petit souffle qui passe derrière nous et nous fait dire : « Il est là », et à ce petit souffle qui sort de nos lèvres en murmurant : « Mon Père. — *Maria !* — *Rabboni !* »

18 Cette charité banale et facile qui consiste à donner du pain, ce sont les gens du monde qui inventent d'y voir toute la religion, ainsi réduite à cette morale : « Quand j'ai bien mangé, je donne mes restes. » Saint Paul nous dit : « *Et si distribuero in cibos pauperum omnes facultates meas, caritatem autem non habuero, nihil mihi prodest*[157]. » L'aumône n'est pas la charité. Jésus exige à un degré extraordinaire la conformité des sen- 394
timents avec les actes, qui fait l'homme d'honneur. Vous donnez sans aimer ; — « *nihil prodest.* » Il veut que le cœur y soit.

Et nous aussi, nous voulons que le cœur y soit…..

19 Les plaisirs bas de tous sont semblables ; c'est toujours manger, boire, jouer, danser, aimer : au cabaret ou au salon, dans la soie ou sur la paille, aux bougies ou à la chandelle, et nous ne pouvons trouver mauvais que les pauvres nous imitent. Il est des plaisirs nobles, mais

157. *Cor.*, xiii, 3.

réservés et coûteux. À nous de les répandre gratuitement. Ce n'est pas assez de donner de l'argent utilisé, employé avec l'intelligence que n'a pas le pauvre. Nous comptons sur son intelligence ; c'est la nôtre qu'il s'agit de déployer, en créant des maisons pour le loger, des cours pour l'instruire, des jeux pour l'amuser. Il manque à l'aumône l'abondance et l'intelligence.

Les créatures vengent en quelque sorte sur nous le créateur offensé.

20 On croit faire à la religion chrétienne un grand honneur en parlant de sa morale. La morale de l'Évangile ! Ce mot de morale est bien 395
froid, rapproché du nom de l'Évangile. Quoi ! ce calcul d'intérêt, ce placement de sagesse et de sobriété, cet équilibre honnête et ces bons conseils de pédant, qui composent la morale, vous les comparez avec ce feu que l'amour de Dieu allume dans une âme ! Morale sans autre autorité que celle des sages, et d'une expérience apparente, tardive et suspecte, sans autre beauté que celle d'un arrangement commode entre les plaisirs et leurs inconvénients. Non, non, le bien, pour un enfant du Christ, c'est le beau réalisé, c'est la gloire de Dieu et la gloire de l'homme, c'est l'amour et la vue de Dieu présent, là, près de nous, de Dieu qui nous propose un contrat sublime : *Pierre, m'aimez-vous ?* Voulez-vous réaliser ici le règne de Dieu, et contempler un jour la face de Dieu ? Êtes-vous enflammé de ce feu-là ? Soyez pur, soyez vrai, soyez pauvre. Je suis là, près de vous, plus fort que la mort, plus fort que l'honneur, plus fort que la chair, plus fort que la gloire. *Pierre, m'aimez-vous ?*

La morale s'enlace à l'amour, et l'action en vue de Dieu domine, dépasse, méprise, l'action intéressée du sage. Vous me parlez de morale naturelle et de raison suffisante : froide est la loi, faible est la nature, fort est l'amour. La morale est du bois, la religion du feu.

396

21[158] Quand on a formé sa conviction sur le fait de la chute du premier père des hommes, il ne faut pas se couvrir la tête de cendres, gémir sans

158. Ce morceau porte le titre que mon père donnait à sa quatrième partie tout entière : « Par delà les frontières. » Par ces mots, mon père caractérisait la vie idéale du chrétien, entièrement dégagé des sens et des passions, et arrivé *par delà les frontières* de la vie matérielle et terrestre.

fin comme si l'on venait de perdre un royaume et mener son propre deuil. On est dans le vrai, on part de là pour agir, combattre et supporter. On est comme un héritier qui ouvre le testament et se voit pauvre. On sait que la destinée est dure, la bataille ingrate, la palme éternelle. On sait où est le médecin, on va le chercher, connaissant son mal au lieu de se tordre sur sa couche dans les ténèbres ou de l'irriter en dansant. On voit la vie telle qu'elle est, un passage ; la mort telle qu'elle est, un passage encore, et l'on passe, debout, soumis, gai, la croix en main.

Le chrétien décidé à être chrétien a bien des coups à attendre. Il voudrait partager les joies, posséder les cœurs de ses compagnons de route sans se mêler à leurs vices, sans sacrifier à leurs idoles. Il s'est fait ce rêve de vivre dans le monde sans l'esprit du monde. C'est impossible. Le monde qu'il ne fuit pas, l'évite. Le monde qu'il aime, le déteste. Il est un remords et un poids. On s'en éloigne, on s'en sépare. Il n'a pas fait quarante pas 397
qu'il est déjà seul. Chaste, il ne peut pas même causer avec les viveurs. Sobre, il ennuie ceux qui trinquent. Probe, il n'est pas des secrets des tripoteurs. Scrupuleux, il est exclu des intrigues politiques. Il est seul, tenu pour pédant ou pour incapable. En tout cas, pour très-ennuyeux.

Il faut accepter cela ; voilà la cendre sur la tête ! S'il n'est pas beau, pas bien habile, et s'il est pauvre, oh ! le ridicule et les plaisanteries s'en mêlent. Il voit de loin, à la table de jeu, les jeunes filles au cou nu se pencher près de la lampe pour chuchoter tout bas, lui lançant un regard, un sourire, et se moquant de lui. Il voit les importants le saluer et se taire. Il se fait, malgré lui, autour de lui, deux groupes qui se divisent. Il est exclu de ceux qui rient et toujours entraîné vers ceux qui pleurent. Il porte sa croix invisible ; Jésus est bien en lui, car il reçoit les crachats, les ironies et les coups de fouet avec son maître, à chaque pas du chemin.

22 Il faut subir cela, puis le refus des succès mérités, la destruction des amours légitimes, le renversement des plus honnêtes calculs. Le chrétien n'est pas du monde par ses mœurs, il n'en est pas par ses opinions. S'il a du cœur et s'il est logique, il aime l'humanité tout entière, il est l'avocat 398
des pauvres, le redresseur des oppressions, il prêche l'égalité, la justice ; il est sage aux yeux des sages, chimérique et dangereux aux yeux des méchants. Que lui importent les divisions de race et de langage ? Il n'entre

pas dans les profonds petits systèmes des savants, et il ne cherche sur la terre qu'à mêler deux sangs, celui d'Adam à celui de Jésus. Il plonge un rameau dans les ondes évangéliques, et d'un bras vigoureux il lance une goutte au front de tous les hommes de toute la terre. Si quelqu'un parle des Cafres, il l'écoute, et si quelqu'un va visiter les lépreux, il le suit.

Il faut se séparer, et il faut se singulariser, paraître ennuyeux et suspect, aimer qui vous déteste !

23 Il est vrai, plus je monte, plus je m'isole, plus je me désarme. Un être délicat au milieu d'êtres grossiers, c'est comme une fille enlevée par des brigands, et, dit l'Évangile, un agneau parmi les loups. Oui, humainement, je serai dupe de mes bons sentiments, on marchera sur moi, mes amis prendront ma place ; mes frères prendront mon bien. Les chrétiens seront un petit bataillon sans armes passant sous le feu, et des martyrs sous la dent des lions. Oui, il en sera ainsi ; réduit à ce monde, mon métier est une duperie. Je le sais, mais je sais aussi que le fond de mon âme est dans la joie par la pureté ; je sais, je sens, que quelqu'un m'aime, et 399
que cet amour passe tout.

Puis, cette habitude de souffrir et de prier me désarme, m'expose, mais aussi elle me rend indomptable dans la volonté de faire prévaloir ce bien dont je me nourris. Je suis patient ; je deviens hardi. Je dirai, je ferai, je fonderai.

Et ne calomnions pas le monde. Il se fait autour du bien vrai, prouvé par la durée, un cercle de respect. Comme le grain, j'ai été jeté, couvert, fumé, enterré, foulé, et voilà qu'il sort de ma pauvre dépouille une tige et un épi.

Mais ne plaisantez pas des obstacles de la vie. Ce ne sont pas des nœuds à défaire, ce sont des boulets à porter. L'épée ne les rompt pas, la croix seule les supporte.

24[159] Le Christ a rendu Dieu aimable et l'homme aimant, il a ici-bas allumé l'amour pur, source de tout élan et de toute joie.

159. « Amour. — *Nice.* »

L'homme aime à aimer. Quand on descend à Nice, à la vue de tant de riante grandeur, de flots, de bois, de cimes, de clartés, pour peu qu'on ait dans l'âme un coin du royaume de Dieu, en contemplant ce coin du royaume des hommes, on se demande comment les nations se battent 400
au sein d'une telle nature ; puis on rencontre la grossièreté, l'égoïsme, la souffrance, les pauvres enfants, les poitrinaires, les insolents, les soûlards, la saleté ; on plonge de cet Éden dans cet abîme, puis, sans orgueil de pharisien, on se regarde soi-même, si froid, personnel, dissipé, corrompu. Quel probléme ! et qui nous délivrera de ces contradictions ?

Saint Matthieu, chapitre xiii : « Maître, n'aviez-vous pas semé de bon grain dans votre champ ? D'où vient qu'il y a de l'ivraie ? — L'homme ennemi a fait cela… Mais laissez jusqu'à la moisson. »

Les mêmes vérités que l'éloquence du génie ne persuade pas aux hommes, entrent dans le cœur d'un enfant, accommodées à la façon de l'Évangile, et ce signe est vraiment divin. Si la beauté est un rapport entre les objets et nous, la vérité est un rapport entre nous et lui.

Qui n'a pas admiré, ne sait pas que l'âme pense, et sent au delà des paroles. Le beau suprême est absolument inexprimable, et il en est ainsi de toutes nos grandes émotions. Au delà de cet horizon, mon âme voit ce que ne voient plus mes yeux ; les sens sont bornés ; or la parole est un sixième sens, borné aussi, insuffisant, et mon âme qui s'en sert, voit au delà, en rapport muet, direct et certain avec ce qui est au delà des formes, savoir celui qui les a faites et les dépasse.

« *Terra dedit fructum suum.* » Mon Dieu, l'homme a fait quelque chose pour vous plaire ; puis l'homme a produit la créature digne de vous four- 401
nir une chair habitable, et c'est l'honneur éternel de notre race, cette vierge mère élevée sur nos autels avec son enfant qui est votre fils et vous-même.

25 Dieu est la seule personne à laquelle on ouvre tout son cœur. J'ai connu des bonheurs apparents qui cachaient des tortures profondes, des filles charmantes opprimées par des parents excellents, des ménages fidèles empoisonnés par une secrète répulsion, un simple mot devenant un poignard, de petites brutalités se mêlant aux tendresses, des délicatesses

foulées aux pieds, des soupirs purs étouffés, une multitude de douleurs impossibles à confier, puis un isolement fâcheux, une intelligence fine dans un milieu grossier, la distinction accouplée à l'égoïsme, et la bêtise ou même la fausse piété devenant des bourreaux. Nul recours que la prière, et dans notre religion seule, elle est solennelle, mais aussi intime ; c'est la prière de Moïse, et c'est aussi le front dans la main, la paupière humide, la tête reposée sur le sein, et les bras autour du cou de l'ami qui est Dieu…

402

26 Vous redoutiez Dieu, aimez-le, et la lumière se fera dans vos cœurs. Vous détestiez l'homme, aimez-le. Vous détestiez le travail, aimez-le.

Qui timetis Dominum, diligite illum et illuminabuntur corda vestra.

27[160] Philosophes, protestants, satiristes, esprits forts, vous avez beau attaquer le culte de la Sainte Vierge, il résiste, il se propage ; pourquoi ? Vous négligez ce qu'il y a de féminin ici-bas. Vous ne songez qu'aux hommes et aux qualités spéciales à l'homme. Votre Dieu est sage, fort, puissant, dur ; il n'est pas doux, tendre, humble et bon. Jésus est tout cela, pour la première fois, il montre ce côté divin ; saint Paul dit : « En lui, pas de Grec ni de Juif », pas de libre ni d'esclave, pas de race, pas de rang. Il est *homme* dans le sens du mot humanité. Le grand charme, le don exquis des femmes, c'est d'être créées et d'agir *pour autrui*, de se dépenser en mille petits soins pour autrui. À Cana, la Vierge remarque que les convives n'ont pas de vin ; quel scandale pour les puritains de la Société 403
de tempérance ! Mais cela est bien féminin. Hommes, agissez avec vos lois, vos systèmes, vos arrêts, vos discours, vos affaires, exagérez l'importance de ces efforts, oubliés après vous, et laissez-nous transformer la toile, le pain, le bois, la chambre, la fleur, les petites choses matérielles, en les donnant, en les ornant, en y mettant le goût et le cœur, à l'image de ce Jésus qui a aimé à la fois *toute* créature et *telle* créature, en général et en particulier, sans le vague qui dispense du devoir spécial, sans l'exclusif qui détourne du devoir public…..

160. « Notes inachevées. »

28 À l'état de coupable, de pauvre, de désolé, que sommes-nous dans la société des hommes ? Des bannis. Nul ne peut consoler nos douleurs, et pleurer avec nous ; on serre notre main, on bégaye deux paroles, puis on passe à ses affaires ; pas une ombre de consolation. Un peu plus est fait pour la misère physique, dans nos maladies ou nos indigences. Encore, le flot du monde s'éloigne des souffrants et des ruinés, qui ne peuvent rendre et pourraient demander des services. Et ceux qui sont chargés des pauvres, s'endurcissent et ne voient plus que leurs défauts. Car il y a des défauts spéciaux aux pauvres et aux affligés, et cet état produit un état qui le rend plus répulsif encore. Quant au coupable, il ne peut même pas s'ouvrir aux autres hommes, il les scandalise, il les éloigne ; on se défend 404
contre lui, et on l'accable ; il porte son remords en lui.

Qui descendra dans l'abime de la douleur, de la pauvreté, du remords ? Personne. Maladies réservées à un seul médecin, qui est Dieu : mais quel Dieu ? L'immense, l'éternel, le redoutable, l'inaccessible, l'invisible.

Ah ! mon Dieu, soyez homme et sachez aimer : il nous faut un Dieu vivant et qui aime !

Dès que Jésus paraît, il court à ces trois classes de malheureux. Il aura des paroles pour faire trembler les rois, il jettera par deux ou trois mots le trouble dans les rangs des riches, il daignera par quelques indications redresser la société civile, et même nous dire en passant comment on peut bien vivre et user de la terre par une sage économie ; mais surtout, avant tout, dans la moitié de ses heures rapides, le Fils de Dieu visitera la douleur, l'indigence et le remords, et sans considérations philosophiques, sans sermons en trois points, sans système d'oraison ou de logique, il dit à la douleur : Je t'aime ; à la pauvreté : Je t'aime ; au repentir : Je t'aime, et c'est depuis que ces trois rayons sont tombés sur ces trois séjours délaissés, que l'homme a repris courage, va au travail en chantant, et croit au *bon Dieu*.

Jésus est ressuscité, l'homme aussi est ressuscité ; il est sorti du sépulcre de la vie affligée, indigente et coupable, et il recommence une nouvelle existence sur la terre.

405

29 Suivre Jésus les yeux fixés sur lui, en oubliant joie, douleur, pauvreté, gloire.

FRAGMENTS

1 Je suis le disciple de ce Jésus, toujours traité depuis dix-huit cents ans comme au jour de son passage sur la terre, livré aux hommes, moqué, flagellé, conspué, mis à mort et ressuscité, et pourtant suivi, béni, aimé, adoré.

2 Nous devons la vie aux souffrances de notre mère, à l'immolation de mille êtres vivants, au travail de mille hommes, aux travaux de mille savants, à l'héroïsme de mille soldats. — Pourquoi pas le pardon aux souffrances de Dieu qui nous aime ?

3 Le christianisme conduit chacun de nous à prendre de son corps un soin délicat et pudique ; en entretenant sans cesse dans toute la personne la pureté et la bonté, il a contribué largement à composer cette société respectable et charmante de nos mères, de nos amis, de leurs femmes, de 406
nos enfants, ce cercle honnête et animé où nous passons les meilleurs moments et où nous cherchons les meilleurs témoins de notre vie.

4 Le célibat des prêtres crée l'armée permanente de la lutte contre l'ignoble. La virginité crée la religieuse, la sœur, et quand les novateurs les plus audacieux cherchent la preuve, la mesure, de ce que peut la femme libre, à l'armée, à l'hôpital, ils trouvent, ils nomment la sœur.

5 En ce village, nulle foi. Le langage des femmes n'a plus de mélancolie, d'infini, de poésie gracieuse, ni le regard de pureté céleste. L'homme n'est plus entretenu des grandes choses, une fois par semaine, ni exhorté à la pitié des petits. Plus de fêtes, de répit, de toilettes, de vie sociale, de causerie, sauf le cabaret. On s'enferme, on se déteste, rien de commun, rien d'élevé, rien de doux ; toujours la motte de terre, le fumier, la vache, et les gros sous. Engendrer, piocher, jurer, manger, se soûler. L'homme entre la terre et la bête redevient grossier, bientôt méchant.

Ne cherchez pas le royaume de Dieu, et le reste vous sera retiré par surcroît.

6 À la loi ce que je demande, c'est la *justice*. La *fraternité*, je l'attends de la religion. Je défie qu'elle résiste sans cela à l'égoïsme, à l'ingratitude, à la lenteur, à la lassitude.

407

7 J'ai vu à Saint-Barthélemy[161] un vieux capucin chassé d'Italie, qui ratissait le jardin. Sur sa cellule : *Hic aut alibi*. Il m'a dit : « *Tribuler*, puis mourir. — Mais vous ne craignez pas la mort ? — Comme les autres, a-t-il répondu, mais non à cause de la vie, à cause du juge ! »

Grilles au dehors.

Fleurs au dedans.

FIN DE LA TROISIÈME PARTIE.

QUATRIÈME PARTIE. LE TEMPS PRÉSENT

409

Mon père destinait les morceaux qu'on va lire aux V^e^ et VI^e^ parties de son livre. Il a laissé ces dernières parties ainsi que la IV^e^ dans un état si fragmentaire, qu'il était impossible de les présenter ainsi au public. Aussi, après avoir fait rentrer dans les premières parties les fragments de la IV^e^, j'ai, avec les fragments des V^e^ et VI^e^, constitué ce dernier groupe, qui a assez de suite et de cohésion. J'y ai ajouté deux morceaux que j'ai trouvés parmi ceux de la III^e^ partie, et qui m'ont paru trouver mieux leur place ici. Ce sont les n^os^ 2 et 29.

J'indique de plus que les n^os^ 1, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10, 11, 12, 13, 14, 16, 18, 20, 22, 26, 27, 28, étaient destinés à la V^e^ partie, et les n^os^ 15, 17, 19, 21, 23, 24, 25, à la VI^e^.

410

> Réflexions sur l'histoire du dix-neuvième siècle. — Esprit de notre temps. — Critique et particularisme. — Haine contre l'Église catholique. — Grandeurs de notre temps. —

161. « Couvent près de Nice. » (*Note de l'Auteur.*)

La science. — Rôle de l'Église catholique et son avenir. — Conclusion.

1

Nous avons vu, en cent ans, les descendants du grand siècle devenir des viveurs efféminés, et le rire de Voltaire se mêler aux sortiléges de Mesmer, puis les fiers constituants, les féroces conventionnels, insulter un roi bon, pour se courber ensuite dans les antichambres du premier consul, et même les plus honnêtes, Portalis ou Frochot, devenir des valets laborieux et dociles, inclinant leur front, habiles à gauchir leur conscience. Nous avons vu les anciens rois revenir, par un prodige, à leur trône et à leurs petites misères. Nous avons vu les docteurs du jeu constitutionnel manquer aux règles et faire échec au Roi ; nous avons vu les plus rares talents divisés, s'assiégeant les uns les autres et tombant enfin dans une commune défaite devant les gens de la rue. Nous avons vu les peuples pipés par l'utopie, puis, épris des légendes glorieuses, tomber, par amour de l'ordre, dans les bras d'un despotisme doux, qui a promis à la paix, à la gloire, à la liberté, des destins nouveaux, remplacés par la guerre, l'humiliation et l'arbitraire. Nous avons connu l'excès d'une seule volonté, 411
les bassesses de mille, les orages et les ténèbres de dix mille. Toujours erreur, toujours faute, toujours le même homme !

2 [162]

La scène du monde est aujourd'hui plus large et plus mobile que jadis. On est partout à la fois. On sent mieux les liens. On voit mieux les faits. Le synchronisme n'est plus un résumé laborieux et fait après coup ; il est de tous les matins. Plus d'unité de lieu, de temps, d'action, mais unité fondamentale de la condition humaine. L'an dernier, la scène est à Berlin ; bataille, carnage, violence, succès, conquête, stupeur engourdie des assistants, et en quinze jours, Venise est rendue à l'Italie, l'Autriche n'est plus dans l'Allemagne, la carte de l'Europe est changée pour des siècles. Cette année, la scène est à Paris ; paix universelle, baisers et serrements de mains [163]. Le roi de Danemark célèbre sa cinquantaine, le roi de Grèce se

162. Ce morceau a été écrit en 1867.
163. Exposition universelle de 1867.

marie, le roi d'Italie marie son fils, et l'empereur de Russie marie sa fille ; les maîtres présents et futurs de tous les trônes se rendent à Paris, dans le temple de la paix, où sont exposés les produits variés du travail. Le Chef de l'Église universelle convie les évêques du monde au centenaire de saint Pierre. À l'année des combats a succédé l'année des fêtes, aux 412
pleurs les plaisirs. Cependant, le ciel n'est pas d'azur. Quelques gouttes de sang tachent les habits de fête.

On présente des lois pour la guerre pendant les baisers de paix ; des discours violents, qui succèdent aux paroles élogieuses, semblent des cris discordants ; du bout du monde arrivent la grâce de Davis et la mort de Maximilien….. Du haut de la chaire de Saint-Pierre, la voix pontificale, sans égard pour nos vices élégants, a pitié de nos erreurs et les montre au doigt. Le monde moral est inquiet et le monde matériel alarmé ; des soupirs se mêlent aux cris de joie.

Amusez-vous, réunissez-vous autour des biens de la paix, voyez d'un regard attentif cet amas que l'incendie de la guerre peut consumer. Nous ne méprisons pas votre science, nous ne blâmons pas vos plaisirs, nous ne dédaignons pas vos gloires, nous n'accusons pas vos richesses. Devenez plus grands, plus riches, plus glorieux, plus savants. Nous, nous gardons la maison, nous gardons la morale, la patience, l'espoir et le courage, nous sommes au lit de vos malades, nous consolons vos vieillards, nous étendons la main sur le front de vos mariés, et nous semons dans les âmes de vos enfants la croyance en Dieu, et le respect pour vous.

3. INTERVENTION DE LA FOULE 413

Autrefois, elle n'avait pas, ou du moins n'exprimait pas d'opinion. Aujourd'hui, elle lit, s'abonne aux journaux, va aux théâtres, vote en toutes choses. Ce qui plaît à la foule est d'un degré au-dessous de ce qui plaît au petit nombre. De là, tous les journaux changent le style délicat pour le grossier, les problèmes élevés pour les questions passionnées, banales ou matérielles. Même transformation dans les divers modes d'expression de la pensée. De là, dans tous les partis, les influences descendues d'un cran, le grossier plus populaire que le distingué….. Les penseurs se trouvent isolés ; le flot se retire d'eux ; ils parlent la langue du petit nombre.

4

Notre société étant ce qu'elle est, avec le suffrage universel, les journaux, les militaires et les fonctionnaires, nous autres bourgeois, nous dépendons chaque jour de l'opinion menée par des chefs hardis, souvent ignobles, et du pouvoir représenté par des agents toujours égoïstes, souvent absurdes, les uns et les autres pensant à leur popularité ou à leur carrière, nullement à un pays, rarement au bien public, — entre la popularité et la servilité. De là une habitude de plier, de flatter, de se taire 414
ou de mentir, de consulter le vent, de ne pas être ce qu'on est naturellement, de s'abaisser, de se farder, de se déguiser, ou bien de s'abstenir et de s'annuler.

5

Un caractère du temps, c'est l'ajournement en attendant les renseignements, la destruction provisoire des granges dans l'espoir d'une plus ample moisson.

Newton arpentait son jardin et calculait la chute d'une pomme. Les observatoires ont des nouvelles de toute la terre tous les jours. On mesurait sur son pied, maintenant on mesure sur le rayon terrestre. Il fait froid à Paris, c'est que les glaces de Baffin ont fondu plus vite. Voulez-vous des laines, écrivez en Australie. Attendez la réponse de Calcutta et de Bénarés avant d'écrire sur l'Inde, et ne vous prononcez pas sur la chronologie du monde avant qu'un nouveau voyageur parti pour une contrée inexplorée vous ait apporté d'une caverne un os ou une dent qui manque à vos collections. Renouvelez tous les anciens arguments, attendez les nouvelles expériences, essayez de nouvelles méthodes, transformez l'armement scientifique.

Toutes les grandes découvertes ont exercé sur les esprits un éblouissement momentané, on a cru que la scène du monde allait changer ; elle a changé en effet, mais l'auteur et la pièce n'ont pas changé. Il a été prouvé, 415
au contraire, qu'ils étaient, en tous lieux, l'un et l'autre plus semblables et plus solidaires qu'on ne le croyait. Mais la loi qui fait tomber la pomme est la même qui enchaîne les astres ; l'immensité des nuées se forme et se dirige comme la petite fumée de mon petit pot au feu.

Mais en attendant, comme on se défie des *maîtres*, plus d'écoles ; on se défie des arguments, plus de méthodes ; et comme il faut bien cependant allumer son flambeau quelque part, on se replie sur soi, et l'on part de soi. On aime les poëtes, les peintres et les musiciens qui ont compris, touché, reproduit, le caractère de *l'intime uni à l'immense*.

L'aveugle sans guide et se défiant de tous, avec les bras tendus, est bien le type que je cherche ; il se croit au sein d'un espace immense, mais perceptible pour lui seulement par le petit bout de ses doigts. Toute la sensibilité est réfugiée là. Fermez les yeux, et vous aurez cette impression.

6

…..Il est très-vrai que le caractère commun des efforts actuels de l'esprit humain est la critique. On prétend recommencer l'histoire avec des documents nouveaux, la philosophie avec des données plus profondes et plus larges, la science avec des observations plus nombreuses, la littérature et l'art avec des inspirations plus raffinées, la politique avec des faits 416
nouveaux ; en attendant, se défier, s'affranchir et s'abstraire de tout travail antérieur, de toute vue d'ensemble connue ; au fond, se défier de tout ce qui n'est pas soi, s'en rapporter uniquement à soi, et se tenir l'esprit libre, c'est-à-dire sans scrupule, se livrant au raisonnement froid et aux sensations naturelles, et contrôlant tout, jugeant tout, sans autre lumière que soi, ses goûts, ses vues, ses pensées.

Provisoirement, cela ne produit pas le beau : l'atelier en est partout à l'ébauche ; cela est dangereux. Sorte d'interrégne de la vérité pendant lequel les uns souffrent pour la restaurer, les autres abusent, les autres profitent, comme en 1848…

Très-divers sont les tons. Le politique déçu est triste ; le philosophe, qui promet du neuf et n'en peut trouver, s'agite comme un voyageur en retard ; l'artiste est petit, s'il s'exprime ; vulgaire, s'il affiche ; le savant seul est content, jeune, et partant pour le succès.

Mais soit. Puisqu'on se replie sur l'âme et sur soi-même, ce chemin nous est bon, et c'est là, dans ces profondeurs, que nous allons découvrir et enraciner la foi ; je dis la foi en Jésus-Christ.

7

J'habite une époque et une cité qui se ressemblent. J'aurai vu la ville de Paris attaquée, percée, démolie, remaniée partout à la fois, au point 417
de présenter l'aspect le plus pénible et le plus étrange, de déconcerter ses plus vieux habitants, et l'on a changé avec la ville la vieille méthode de s'y conduire et les anciens points de repère, les numéros des arrondissements, les noms des rues. De même, dans la cité des vérités premières, notre siècle a touché à tout, ouvert de nouvelles voies, changé les méthodes, les aspects, les noms. À la continue mobilité de la scène du monde, telle que l'homme ici-bas ne voit rien achever que lui-même, s'est donc ajoutée une nouvelle et particulière confusion. Mais on peut démolir une ville, et on peut la reconstruire. Il n'en est pas de même des vérités, on ne peut pas les démolir, et l'on ne peut pas les reconstruire. On ne peut que les couvrir, les déchirer, les changer de place, les cacher et les obscurcir, fatiguer ceux qui les cherchent nonchalamment. Elles subsistent, et quand on les cherche bien, on les retrouve, toujours les mêmes.

8

Dans ce mouvement et ce déménagement, on ne peut faire un pas sans des numéros, des étiquettes et des systèmes de classement.

Nous sommes tous classés. La philosophie, la politique et la théologie nous étiquettent, et nous sommes définis en trois ou quatre caractères, puis piqués et séchés sans avoir le droit de réclamation, — partis, écoles, 418
erreurs, avec notre *Credo* nécessaire. Arrive la presse qui a besoin de ces étiquettes pour aller vite et rester soi. C'est le temps de l'éparpillement et des barrières ; nous sommes au système cellulaire, isolés, mais captifs.

Beau moment pour les entrepreneurs de démolition, — et pour la *critique*..... Revenir à soi[164].

164. Voir le morceau 6.

9

Nous en sommes à l'éparpillement ; plus de grande école, plus de grand parti, mais chacun à part ; on ne voit plus d'énormes navires, portant sous le même pavillon des équipages en ordre, mais des nuées de petits bateaux à un seul rameur, comme dans les baies des îles habitées par les sauvages.

10

Une haine épouvantable fait explosion contre l'Église. D'où vient-elle au fond ? Jésus a changé les conditions de lutte du bien et du mal ici-bas. Il a dérangé les méchants, il a répandu des maximes qui peu à peu deviennent maîtresses de l'opinion, maximes qui règnent et se mêlent au langage, aux mots, à la monnaie parlée dont se servent les hommes. 419
Les méchants troublés résistent.

Ce n'est pas tout. Il y a de faux Christs. Dans le troupeau de l'Église, des membres qui n'en accomplissent pas les préceptes, et en dehors, des gens qui en empruntent les devises. Un Mandrin fait horreur. Un Garibaldi fait illusion, et peut-être il se fait illusion à lui-même. En soufflétant le Christ, il croit être Christ, se sacrifier à Dieu et faire du bien aux hommes[165]. Il règne ainsi une confusion inextricable et une guerre dans l'obscurité, plus violente qu'avant l'avénement de la vérité parmi les hommes.

11

Il y a des époques où la conscience semble un moment sourde. Quand Dieu s'en va, l'âme part avec lui. La terre alors n'est plus qu'un atelier bruyant et noir. Cela arrive quand ceux qui devraient diriger fourvoient, quand deux ou trois gros scandales triomphants ont assommé la conscience, qui voit trouble et ne sait plus où elle en est ; quand le ventre affamé n'a plus d'oreilles ; ventre des pauvres trop pauvres, ou des riches trop riches, ou d'un peuple entier en quête de richesse rapide. Toutes ces 420
aventures sont arrivées au moment présent.

165. Il faut se rappeler que la jeunesse de Garibaldi n'eut pas absolument le caractère athée que prit sa vieillesse. Il se faisait suivre dans ses premières campagnes par un soi-disant *aumônier*.

L'âme partie, plus de grande politique, plus de grande éloquence, plus de grand art ; rien n'est possible du côté du beau, tout devient possible du côté de l'ignoble.

12

Stupides quand ils ne sont pas coupables, ceux qui, sentant que les Français sont au-dessous de leur condition et les droits en avant des aptitudes, disent : « Instruisez », mais ajoutent : « Faisons sortir la religion de l'école ; — prenons l'alphabet, chassons le catéchisme. » — Nulle élévation morale sans le sentiment d'une dette de perfection envers un Être parfait.

Et l'instruction, même la plus haute, se rencontre et s'accorde très-bien avec la perte de ce *sens moral*, qui consiste dans l'horreur nette du mal moral, et le désir vif de plaire, de tendre au bien suprême.

13

Plus de Dieu dans l'école : — alors plus de morale ni d'histoire. Le maître est un débitant d'alphabet. Bientôt plus d'école communale. Pourquoi payer par mon impôt un enseignement tronqué ? Je payerai l'école de mon culte. 421

Les libéraux ont ici à prendre garde de donner la main aux athées. Ils acceptent par scrupule de liberté ce que les autres proposent par haine de la foi. Pas d'école publique ; tout par la famille ; soit ; si vous admettez que l'État doit des écoles aux familles pauvres, a le droit d'imposer l'instruction, a un certain rôle moralisateur de défense et de transmission, alors vous êtes obligé de lui laisser transmettre ce que les hommes savent de mieux, et de préparer le programme soit à son goût, soit au goût des familles : initiateur ou mandataire.

Vous ne pouvez admettre, ni qu'il ôtera de la série des idées et des faits à enseigner une idée comme Dieu, un fait comme Jésus-Christ, ni qu'il vexera cent pour ménager un, ni qu'il aura dans 15,000 communes de 500 âmes autant d'écoles que d'opinions, ni qu'il abandonnera à tous les terrassiers la tradition religieuse et historique d'un pays. Il y a un droit

plus fort que celui du père, car vous admettez l'obligation ; il y a une science plus grande que celle du père, car vous nommez des maîtres ; il y a une bourse plus large que celle des pères, car vous votez des impôts. Pourquoi ? si ce n'est pour transmettre, en toutes choses, plus que chaque père n'en sait. Pourquoi exclure, de ce trésor de tous, la religion, qui en est la pierre la plus précieuse ?…

14

422

Entre la Révolution et l'Église, il y avait déjà l'échafaud, il y a la mitraille. Le pouvoir temporel tombe, mais il pouvait tomber sous le poids de la caducité, sans honneur, par le décret solennel de la volonté nationale, comme un vaincu complice de l'Autriche et des monarchies défaites, par un arrangement arraché à la faiblesse, enfin par le jugement d'un congrès puissant et dédaigneux. Il tombe environné d'un peuple fidèle, d'une jeunesse vaillante, d'un concours universel, des sympathies honnêtes du monde entier ; frappé par des Scapins sanguinaires, au mépris de la parole jurée avec la complicité patente de l'Italie déshonorée, ingrate, à qui l'Église peut dire comme Agrippine à Néron : *Feri ventrem*, frappe le ventre qui t'a porté [166].

15

Partout où l'Église sera maîtresse, elle sera plus maîtresse ; partout où elle sera combattue, elle sera plus combattue que toute autre religion, précisément parce qu'elle est la vérité et impose seule de sérieuses obli- 423
gations.

L'Église apporte la vérité et demande la vertu ; jamais la vérité ne cesse d'être infaillible, ni la vertu d'être libre. Elle n'agit pas autrement sur le monde que Dieu sur l'homme, en le laissant libre ; mais les chrétiens ont le devoir d'agir sur le monde, en sorte que quand l'effet n'est pas produit, c'est la faute non du catholicisme, mais des catholiques.

166. Cette page est antérieure à l'occupation de Rome par les Italiens. Mon père ne sut pas cet événement au moment où il eut lieu. Pendant que les troupes piémontaises assez honteusement et sans grand risque mettaient la main sur Rome, l'invasion prussienne empêchait la France de s'émouvoir.

16

Tous nos écrits commencent par des cris et des larmes. C'est se couper les jarrets avant de courir. La moitié de la terre est païenne ; la moitié chrétienne est divisée. Dans chaque fraction l'incrédulité gagne, et il n'y a plus de foi dans le monde. Voilà le début de tous nos discours. Partez de là pour communiquer la foi !

Ce n'est pas vrai. Peu d'hommes pensent et travaillent à l'œuvre de Jésus, mais elle vit, elle éclaire, elle inspire. Mettez la main sur l'artère ; — en tout le corps le sang paraît perdu ; là, sur ce petit point, voyez : il bat, il est chaud, il marche. — L'Évangile demeure la source et le réservoir dont le niveau, plus élevé que tout niveau, sert à mesurer, — dont l'eau, plus abondante que toutes les eaux, sert à abreuver. Otez, tarissez. Tout se corrompt et se dessèche : par le mariage, la famille ; — par le pouvoir, 424
le droit ; — par la force, la paix ; — par le vice, le sang humain. L'histoire et le présent démontrent qu'il est encore, qu'il est toujours le baume et le levain.

Hélas ! la beauté double les tentations ; rien d'indifférent quand on est beau ; le génie double les fautes, et la richesse les vices. Les dons grandissent les disgrâces ! Et qu'ils sont rares ! En voyage, jetez les yeux sur les humains des deux sexes ; presque tous sont laids, stupides, indigents, enchaînés à la production continue de la nourriture.

C'est la vie qui est triste !

17

On peut tracer de notre temps et de tout temps un portrait embelli ou enlaidi. Mettez de côté les tristesses de la politique actuelle et les misères éternelles de l'espèce humaine, quel moment fut plus agréable à habiter en Europe ? Les commodités de la vie sont augmentées et variées, les moyens de s'instruire faciles et nombreux, les voyages au loin aisés et charmants, les relations de famille ou d'esprit instantanées, le commerce prospère, le monde amusant, les sciences avancées, les lois assez justes, les gouvernements assez doux, les religions bienfaisantes, et les hommes assez bons enfants.

C'est dans le haut qu'on souffre, et de haut qu'on méprise, et de très- 425
haut qu'on blâme. Nous devons à un idéal beaucoup plus élevé d'être ou naïfs ou plaintifs, ou dupes ou intolérants, et de regarder dans la lune, pendant que d'autres jouent leur jeu dans la poussière terrestre. Ce si bel idéal devrait nous rendre courageux pour le poursuivre, patients parce qu'il est loin.

18

Ce siècle a une grande idée de la *science* et un vif désir de l'*harmonie*. Nobles passions : la *science*, c'est-à-dire l'intelligence, voilà bien la reine de ce monde, cherchant à reconquérir le trône ; l'*harmonie*, l'union des hommes dans le bonheur, voilà bien le plan de la société. Nobles symptômes. La science et la justice ont fait un grand pas ; il semble qu'on va les voir et les toucher. Mais, hélas ! la science est bien lente. Les Grecs, ce peuple incomparable et imperceptible, ont tout inventé, histoire, philosophie, art, astronomie, géométrie, et nous ne sommes pas beaucoup plus avancés qu'au temps où Platon définissait l'âme, où Homère chantait la colère d'Achille, où Aristote décrivait l'arc-en-ciel, Thalès prédisait les éclipses, Archimède, Pythagore, Philolaüs, Hérodote, Plutarque, Théophraste !… En deux mille cinq cents ans, peu de progrès. Puis, la science, quand elle est sincère, est humble, et, devant l'infini, elle s'égale à zéro. Elle ne peut se comparer qu'à elle-même. En outre, elle est bien 426
circonscrite ; les Grecs, les Romains, leurs enfants, voilà ses écoles. L'immense majorité, parmi ces peuples, en est exclue, et, en dehors d'eux, les deux tiers de l'humanité, l'Asie, l'Afrique, tout entières, n'ont jamais été capables d'observer eux-mêmes ou la nature, et d'enfanter l'histoire, ou la physique, ou la logique.

Puis, cette science, que fait-elle ? Métaphysique, elle nous charme ; physique, elle nous vêt et nous alimente, rien de plus. Dans tous les coups de la vie, et sur tous les sentiments, elle ne peut rien. Aucune science n'inventera que Dieu est venu consoler et pardonner les hommes, et, s'il l'a fait, aucune science ne peut leur apporter rien d'équivalent. Cela est d'un autre ordre. À ce bienfait, tous sont appelés et admis, petits et grands, Asie et Grèce, science et ignorance.

Ma fille souffre. Je ne me tourne pas vers la science ; elle ne me dit rien

de ma douleur, rien de la mort, rien de ce qui la suit. Je me tourne vers vous, espérances sacrées, et j'y crois sur la parole de Dieu.

19

Que sera l'avenir ? Nul ne le sait, mais qu'importe ? La France, l'Europe, deviendront des démocraties régulières ou violentes ; il n'y aura plus de distances entre les hommes grâce à l'instruction gratuite, nul ne vivra 427
de ses rentes, et tous retourneront au travail ; le pouvoir sera autrement réparti, la richesse autrement distribuée, le salaire ne sera plus la forme principale de la rémunération du travail ; toutes ces formes passagères sous lesquelles se groupent les esprits, parti libéral ou parti catholique, seront évanouies, disparues ; les lois auront changé ; la terre prendra une autre face, ou radieuse et renouvelée, ou affreuse et haïssable, qui le sait ? Mais qu'importe ? La vie sera toujours la vie, le corps et l'âme seront le corps et l'âme ; et ici, nous ne pouvons rien. Violence ou bonheur, injustice ou progrès, intelligence ou barbarie, rien ne change la vie, et par conséquent rien ne change la foi.

L'espoir unique des hommes est le Christ, et nulle puissance au monde ne peut l'arracher du cœur des vivants.

20

Nous sommes semblables à des navigateurs forcés de relâcher dans un port vers lequel ils ne se dirigeaient pas. Nous avons cru que le dix-neuvième siècle serait le siècle de la philosophie spiritualiste et de la monarchie libérale ; nous abordons à la science et à la démocratie ; cela déconcerte. Mais, pour nous chrétiens, qu'importe ? Le Dieu de la raison est aussi le Dieu de la nature ; le Dieu de par qui règnent les rois est aussi le Dieu en qui les hommes sont frères. Allons à la science, allons 428
aux multitudes.

21

Cette parole : « Il y aura toujours des pauvres », est faussement interprétée : elle veut dire : Il y aura toujours des riches égoïstes et des lois funestes ; elle condamne les riches ; s'ils le voulaient, il n'y aurait pas

de pauvres. Qu'est-ce qu'on donne en comparaison de ce qu'on garde, et quand donc la générosité va-t-elle jusqu'à se priver ? Quel abus de se faire remplacer par des Sœurs, comme à l'armée par des conscrits, et de ne pas voir la bataille de la vie ! Qui donc visite les pauvres et entre un peu avant dans leur histoire ? Vous ne savez rien, si vous n'avez pas vu, en tous lieux, à la ville, aux champs, l'escalier noir, la chambre sale, le petit carreau de papier, la paillasse infecte, le haillon sans nom, la poussière, la nudité. Et vous le voyez, le jour, au soleil, la porte ouverte, quand l'homme est dehors, et qu'un peu de feu cuit un peu de soupe. Mais la nuit, le soir, par la neige, la pluie, à la lueur de la chandelle, quand les enfants tremblent et que le père se tait, sous le toit, sur la paille, et sans lendemain ! Vous ne connaissez pas la voisine qui jure, le créancier qui menace, le boulanger qui refuse, la maladie qui entre, et le sein tari.

Connaissez-vous le vieux pauvre qui se refroidit peu à peu près de son ti- 429
son, sous ses guenilles sans forme ? Connaissez-vous le brutal qui s'étourdit, et surtout la femme pauvre : tantôt un ange, tantôt une sauvage, sans décence et sans bonté ? Et les étrangers, emprisonnés par leur langage, fuyant la patrie et détestés ? Les connaissez-vous ? Et la plaie qui saigne et pourrit, et les cheveux malpropres ? Savez-vous que ces gens ne mangent jamais de viande ; jamais ! Oh ! si je dis ces choses, c'est pour ajouter que nul sentiment humain ne peut donner le désir d'entrer là, ni l'amour de ces êtres dégradés, et qu'on aime la face hideuse du pauvre seulement quand on voit la face radieuse du Christ. Comme il en entend, comme il en reçoit les paroles ! On dit à ce moribond : Baise la croix, espère ! Et il sourit, son cœur est fait pour ce cœur, sa raison pour cette doctrine, et le rayon chrétien est le seul qui perce le mur opaque de cette prison humaine. Nous avons le devoir de visiter l'indigent, nous avons le pouvoir de le tirer de peine, et s'il y a toujours des pauvres, c'est qu'il y a toujours des égoïstes !

22

Être socialiste, républicain, positiviste, cela veut dire : Je trouve la société mauvaise, ce qui est vrai, et je crois à un moyen de la transformer en renversant tout ce qui est, et cela est faux.

Le christianisme me dit : Les hommes sont mauvais, et sous tous les ré- 430

gimes on peut les améliorer, sous aucun on ne peut changer entièrement les conditions générales de la vie. Donc pas de flatterie, pas de découragement, pas d'utopie ; s'efforcer toujours, se résigner toujours.

23

Le culte public, tel qu'il est organisé dans l'Église, nous place et nous ramène tous les huit jours au centre de la vraie vie, au point de la vraie perspective, dans une maison plus belle que la nôtre, au sein d'une tradition plus vaste que notre mémoire, en face d'un enseignement plus précis que nos raisonnements, plus moral que nos intentions, entre des riches et des pauvres, des morts et des enfants, dans le grand courant des hommes, — inconnu, petit, le front soumis et la conscience émue, sans fonction, sans titre, sans richesse, à notre vrai rang et à notre juste valeur.

24

L'avenir du christianisme est dans l'union des catholiques et des protestants. Je le croyais avant de voir Genève et Londres, et je n'en doute plus depuis.

Les uns et les autres doivent : 1° Croire à l'unité future et nécessaire, comme un point de foi ; — 2° ne rien faire qui y mette obstacle, et renoncer aux préjugés mutuels ; — 3° faire en commun, dans l'ordre de la charité, 431
de l'apologie, de la science, des bonnes relations, tout ce qui peut l'être sans blesser la vérité.

Mais pas d'illusion ! Cette union idéale et un peu vague entre quelques âmes élevées, cette sorte d'Église bâtie dans les nuages, ne suffit pas et ne doit pas rassurer. Car la division profonde persiste, et il en résulte entre les âmes étroites une haine de secte et même de caste ; en bas, l'enchère sordide des consciences ; au loin, la mutilation de l'Évangile porté en lambeaux aux païens, et dans les lois, l'oppression ; dans les mœurs, le mépris et l'injustice.

25. LA RÉALITÉ

Le dédain pour la science, parce qu'elle a des bornes, et la caricature des savants, parce qu'ils ont des défauts, ne prouvent absolument rien. Le même procédé appliqué à la religion et aux dévots produit des ravages terribles. L'homme est le seul être qui ait l'étonnant pouvoir de se mépriser, de se prendre lui-même en pitié ou en satire, et plus il prétend haut, plus il est ridicule ; nos grimaces, nos hypocrisies, nos superstitions, tout notre petit manége pour faire à Dieu une cour intéressée, peuvent être mis en caricature, et aucune ne prête tant à rire.

Mais, encore une fois, cela ne prouve rien. On peut toujours d'un même 432
homme, d'un même objet, de tout, en un mot, ce qui est imparfait et limité, dire ceci et cela, le beau et le laid, selon qu'on regarde du côté de l'être ou du côté de la limite, ce que nous avons ou ce qui nous manque.

Voulez-vous rire ? Oh ! j'en suis, et cela est facile. Quelle comédie ! que de défauts ! quelle laideur !

Voulez-vous pleurer ? Oh ! j'en suis encore, et cela est plus facile. Que de crimes, d'horreurs, d'efforts vains, de longues oppressions, de fléaux opiniâtres, de préjugés odieux ! Vous êtes dans le vrai, mais dans un côté, une des faces du vrai. Considération stérile. Le rire mène à l'égoïsme, le pleur au désespoir ; tous deux stériles, et souvent impitoyables. Gardez-vous des plaisants et des moroses.

26. VÉRITÉ — VÉRITÉS

Je suis jeune, je ne connais que la France, et dans ce court espace de ma vie, sur cette étroite surface de ma patrie, j'ai déjà vu se succéder plusieurs révolutions dans les formes extérieures du gouvernement, — cela est banal, cela n'est rien, — mais j'ai vu se succéder plusieurs révolutions, plusieurs dynasties, dans les esprits. Ce n'est pas seulement le goût littéraire qui a changé, la mode dans le vêtement des idées, aussi mobile que la mode des toilettes du corps. Non, non, j'ai vu passer le monde philo- 433
sophique des opinions sensualistes qui expiraient dans ma jeunesse aux opinions spiritualistes, qui ont régné trente ans, puis aux opinions matérialistes, — la philosophie tenant tête à la foi, puis montant en croupe de

la science, et de nouveaux philosophes, sous le nom de positivistes, recherchant la certitude morale dans le domaine de la certitude physique, prendre les limites de ce domaine pour les limites mêmes de l'esprit.

J'ai vu, dans le monde politique, passer de l'amour du pouvoir d'un seul à l'usage de la liberté tempérée, puis au suffrage universel couronné d'absolutisme, puis revenir au parlementarisme, naguère moqué, battu.....

Les sentiments généraux n'ont pas moins changé que les idées dominantes ; j'ai vu, toujours pendant ce court délai et dans ce petit espace, la crainte et l'espoir, l'optimisme et la sévérité, la croyance à la transformation merveilleuse du monde et à sa décadence irrémédiable, se succéder et se mêler. J'ai vu ces eaux diverses emplir les réservoirs supérieurs et s'écouler dans leurs mille affluents, ces variations tomber des grands esprits, des maîtres, dans l'enseignement de la jeunesse, se produire tour à tour ou se perpétuer à la fois, provoquant des rencontres de haine et des confusions de langage inextricables. Je n'ai pas conclu de ces disparates si précipitées que la science était vaine et qu'il n'y avait pas de vérité assurée. J'ai fait deux remarques : les heures ne se ressemblent pas, mais 434
le jour se compose de toutes les heures ; — la vérité est la réunion de tout ce qu'il y a de vrai dans les vérités éparses.

Ils ont raison, les positivistes, de dire que dans le cercle de l'expérience seule on rencontre l'évidence ; mais ils ont tort d'affirmer qu'il n'y a rien au delà de ce qui peut être vu et touché. Ils ont raison, les philosophes spiritualistes, de croire à ce qui peut être pensé, et d'affirmer, sur le témoignage de la raison, témoin qui vaut l'œil et la main, puisqu'il les guide, qu'il y a un bien et un mal, une âme et un Dieu, un ordre présent et un ordre à venir ; mais ils ont tort d'affirmer que nous sommes sans relations directes avec ce Dieu et cet ordre, et qu'au delà de ce qui peut être pensé, il n'y a rien. Ils ont raison, les croyants, d'affirmer qu'il y a ce qui peut être cru, obtenu, reçu, dans cette relation directe et réelle. Où s'arrête la physique, commence la métaphysique ; où s'arrête la métaphysique, commence la religion. Trois cercles, ayant même centre, et des circonférences de plus en plus étendues autour du même être, l'homme.

Et de même, les hommes du pouvoir, et ceux de la liberté tempérée, et ceux du suffrage universel, les hommes des maximes gallicanes, et ceux

de l'Église libre, et ceux du pouvoir surnaturel, et ceux de l'optimisme, et ceux du désespoir, ils ont tous raison en une certaine mesure ; ils se complètent en se contrariant ; ils servent tous à se contre-balancer[167] et à former la vérité totale. C'est ma première remarque. 435

La vérité *est par fragments* ; cela suffit pour se classer dans la mêlée des opinions, selon son goût et ses chances ; cela ne suffit pas pour se conduire et régler sa vie. La vérité *est par courants* ; cela suffit encore pour risquer sa barque et suivre ou remonter le fleuve, selon son gré et ses forces ; cela ne suffit pas pour régler sa conduite et sa vie.

Où donc trouver une vérité qui suffise et qui demeure ? Eh bien, pendant que tout est incomplet et mobile, trois faits ne changent point et sont communs à tous : *la naissance, la vie, la mort.*

La *naissance*, absolument mystérieuse ; car je sais bien comment un homme et une femme ont un enfant, mais je ne sais pas comment de leur union sort la vie raisonnable dans un corps organisé ; l'apparition de la raison ici-bas demeure un miracle.

La *vie*, absolument mystérieuse ; contradiction en nous, contradiction hors de nous ; certitude d'un plan général en tous les sens, évidence d'un désordre général sur tous les points ; en sorte que tous les penseurs, dans toutes les sciences, distinguent humblement entre la théorie et la pratique, la loi et l'application, l'espace et le plan, le laboratoire et l'atelier, la thése et l'hypothése, comme le dernier de nous distingue entre ce qu'il veut et ce qu'il fait. 436

Vie, — ordre et désordre, — mystère !…

La *mort*, absolument mystérieuse ; fin accompagnée d'un instinct invincible de continuation ; dissolution, devant laquelle la raison donne un démenti opiniâtre aux sens : mystère, comme la naissance ; mystère, comme la vie.

Que m'importent aussi les détails et les incidents ? On croyait que le monde était jeune, on affirme qu'il est vieux. On croyait qu'il y avait

167. La vérité ressemble à la terre ; tous les éléments sont épars ; et elle est ronde ; on revient d'où l'on part. (*Note de l'auteur.*)

hiatus et distinction nette entre les *règnes*, on affirme que le minéral confine et atteint au végétal, le végétal à l'animal, l'animal à l'humain. On croyait que les forces et les substances étaient diverses, on arrive à soupçonner que les forces se résolvent dans une seule, que les substances pourraient bien se réduire à une seule. On discute sur l'étendue de la période glaciaire et sur la formation des montagnes, les uns tenant pour le soulèvement d'un monde trop chaud, les autres pour le plissement d'un monde trop froid. On séparait nettement l'âme du corps, et l'on refusait toute âme aux bêtes ; on ne veut plus considérer l'homme sans ses deux éléments, et l'on accorde quelques facultés aux bêtes. Qu'importe ! qu'importe ! Je sais, entre ces systèmes, quels je préfère, et je ne les tiens pas pour égaux. Mais ils ne font rien à *ma vie*. En France, nous voulons trouver notre foi au bout de nos arguments, comme le couronnement de 437
l'édifice. Elle n'est pas le toit, elle est le ciel de nos têtes. Chacun son toit, le ciel à tous.

Or la naissance, la vie, la mort, sont les faits communs ; la question est posée dans chaque cervelle, et le probléme s'agite dans tout cœur qui bat, cœur de monarque ou cœur de matelot, tête de philosophe, tête de Chinois, tête de nègre, et à toute époque ; cela intéresse Job et Napoléon, Moïse et Mahomet, le père et le dernier né des humains.

La religion répond par trois dogmes immenses : la *création*, qui explique la naissance ; la *rédemption*, qui explique la vie ; la *résurrection*, qui explique la mort.

Voilà trois questions et trois réponses, antérieures, supérieures, postérieures, à tous les systèmes philosophiques, théologiques, politiques ou littéraires. Que me parlez-vous de monarchie ou de démocratie, de liberté ou de répression, de *moi* ou de *non-moi*, de positivisme ou de spiritualisme, devant des vérités de cet ordre ? Sous ces trois arches immenses, que m'importent le nom, la forme et la couleur des flots qui s'écoulent et se mêlent ?

Il me suffit de sentir que j'existe, que la vie est difficile, que la mort est certaine, pour m'attacher à ces trois dogmes, création, rédemption, résurrection, tenus au-dessus de nos têtes, quelles que soient nos opinions, comme les raies multicolores de l'arc-en-ciel, comme les rayons diffus

du soleil sont suspendus au-dessus de nos demeures, quels que soient les événements qui s'y passent, entre les quatre murs, plus ou moins ornés, plus ou moins indigents, habités par ma personne, avant les quatre planches qui la recevront promptement. 438

27

O mon Dieu ! m'appeler du néant à la vie n'est rien, comparé au bienfait de m'appeler du mal à votre amour et de la nuit à votre lumière !

Je tremble ! je vois les froides doctrines s'avancer ; — absolutisme scientifique, absolutisme politique ; — la loi, la force, l'intérêt, obscurcir et asservir la terre. — Engendrer, manger, dominer. — Des heureux, des esclaves, des soldats.

O douce liberté ! O sainte croyance ! O belle poésie ! Rêves charmants, étoiles de la nuit, vous fuyez, et la terre rentre, comme au moment du chaos, sous les eaux pesantes ! Que de temps pour dissiper les nuées ! que de temps pour rallumer la lumière éteinte ! que de temps pour rendre aux forts l'amour et aux faibles le respect et l'espoir ! Jésus, restez, restez avec nous, il fait noir !

Mane nobiscum, quoniam advesperascit, et inclinata est jam dies[168].

168. Luc, xxiv, 29.